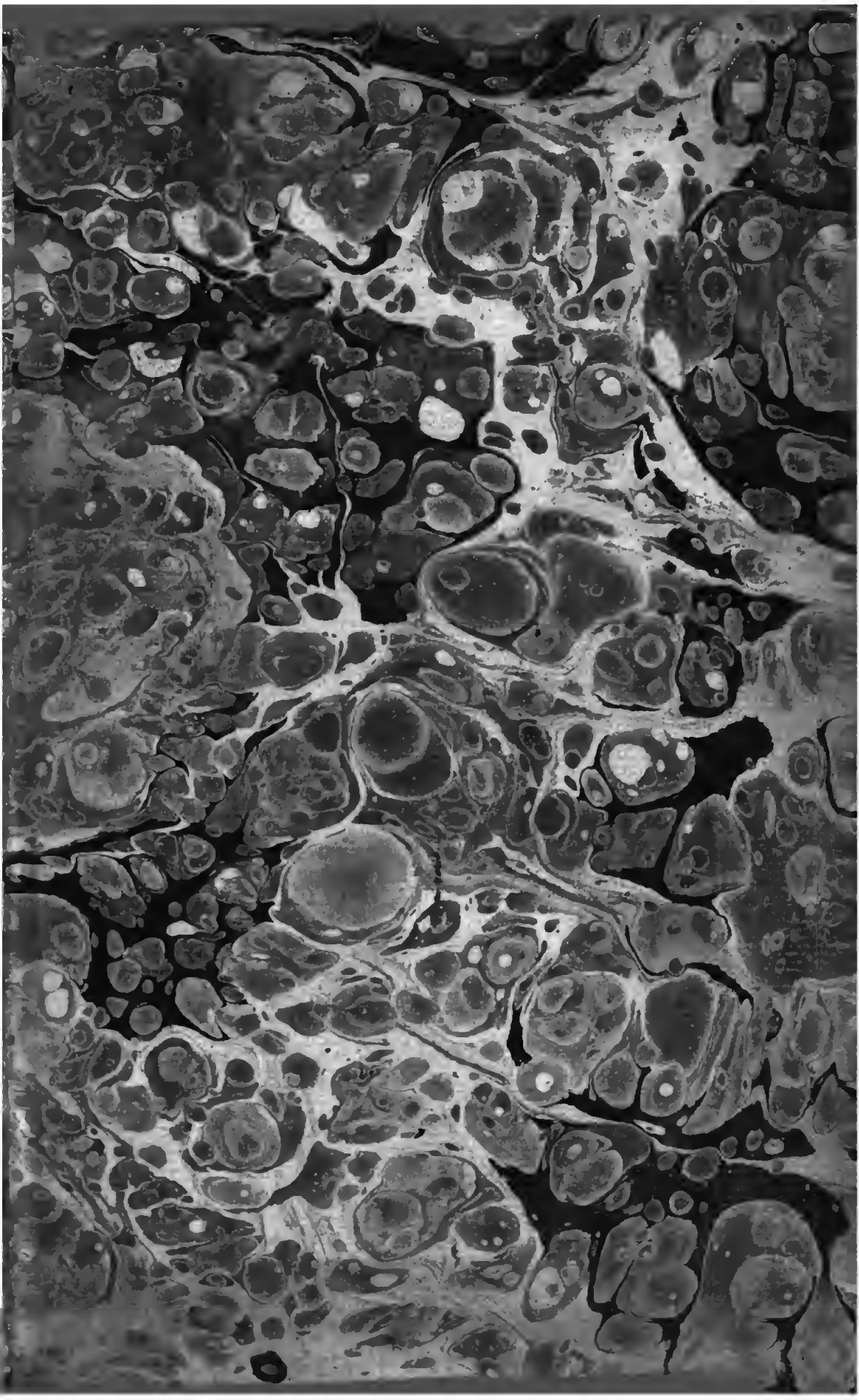
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
298
NAPOLI
3



861.777

II Suppl. Tibet - B-298

ŒUVRES

DIVERSES

DE

P. L. LACRETELLE (AINÉ.)

TOME TROISIÈME.

652.505

ŒUVRES

DIVERSES

DE

P. L. LACRETELLE (AINÉ).

PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE,

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, quai Voltaire, nº. 2; et à STRASBOURG, Grand'rue, nº. 15.

AN X. — 1802.

LITTÉRATURE

ET

PHILOSOPHIE.

DE L'ÉLOQUENCE

DE

LA CHAIRE,

Considérée dans les premiers orateurs.

PARMI les grands changemens qui se sont opérés chez les nations modernes, on peut compter la destinée nouvelle qui y a reçue l'éloquence. Je parle surtout de cette éloquence qui agit sur les hommes assemblés, qui consiste autant dans l'action que dans le discours, et à laquelle appartiennent presqu'exclusivement les grands triomphes de l'art.

Il n'y a plus rien de public, rien de national dans notre ordre politique et civil. L'éloquence a perdu son empire; sa voix même s'est éteinte dans ce calme et ce secret des conseils où s'agitent les grands intérêts, où se préparent les grands évènemens. La loi en sort silencieusement, pour

être inscrite dans nos cours de magistrature, d'où elle règne sur les citoyens, sans la majesté de la proclamation publique. Il n'y a plus que l'administration de la justice, qui admette la présence des citoyens; mais les lois n'y ont plus assez de simplicité ni même d'équité, pour s'y montrer toujours sous un aspect vénérable. Les choses qu'on y discute, pleines de la petitesse de nos ames et de la subtilité de nos esprits, appellent plus souvent le ton de la chicane que celui de l'éloquence. Le barreau offre encore quelquefois de grands objets, et il a souvent possédé de beaux talens; mais ses grands hommes et ses plus belles productions sont trop inférieurs aux hommes et aux ouvrages, qui ont illustré d'autres carrières, pour pouvoir en être rapprochés.

C'en était fait parmi nous de l'éloquence, si elle n'avait été adoptée par la religion, dans le tems qu'elle était bannie de l'administration publique. Les religions anciennes n'étaient proprement que des spectacles institués en l'honneur de la divinité; elles n'imposaient aucun devoir; elles ne demandaient que des respects extérieurs; elles ne servaient à la morale,

qu'en ce qu'elles recevaient les sermens des hommes. Comme il leur suffisait en général que l'homme pliât sous la crainte des puissances célestes, elles n'étaient point jalouses de régner exclusivement sur son esprit ; et elles vivaient entr'elles dans toute la paix de l'indifférence. Leurs ministres, qui ne s'occupaient pas de gagner les cœurs, qui n'entraient pas dans l'examen des actions et des sentimens, se taisaient dans leurs temples, satisfaits de subjuguer l'imagination par la pompe de leurs cérémonies.

Il ne pouvait pas en être de même d'une religion donnée par le Dieu unique, pour le salut de l'humanité. Contenant des objets de foi, qui ne demandent pas seulement la soumission du cœur, mais encore l'anéantissement de la raison ; révélant toute la destinée de l'homme ; lui apportant une morale aussi inflexible que sublime ; le détachant de la terre pour le placer entre les espérances et les menaces éternelles d'une autre vie ; elle était appelée par la charité, qui fait son essence, à la conquête de l'univers, dont elle portait la promesse dans ses lois. A peine les mystères qui

devaient la former, sont-ils consommés, qu'elle s'arme de l'instruction pour marcher à sa fin ; et son plus solemnel miracle est le don de la parole communiqué aux hommes choisis pour la répandre. Aussi on les voit bientôt se disperser dans toutes les nations; et tantôt embrâser une assemblée immense de l'esprit qui les animait, fortifier jusqu'au martyre ces hommes à peine initiés dans des vérités si grandes et si nouvelles ; tantôt les assembler dans des cavernes, malgré les menaces et la vigilance des tyrans, et trahir le secret des ténèbres qu'ils venaient chercher, par les saints transports de la prédication. Soit qu'elle cherche de nouveaux prosélytes, soit qu'elle n'ait plus qu'à retenir dans la fidélité les ames déja soumises, cette religion s'appuie toujours sur le secours de la parole; elle la représente sous les images les plus imposantes; elle la nomme le PAIN qu'elle distribue, le GLAIVE qui la défend. Ainsi l'éloquence, en passant de la tribune à la chaire, a trouvé un emploi plus saint, et n'a pas recueilli une moindre gloire.

On pourrait rapprocher ces deux éloquences, en plusieurs points. On pourrait

demander si les vérités terribles ou consolantes de la religion ne sont pas aussi puissantes sur les cœurs, que les généreux mouvemens d'une ame libre, qui jette des cris d'alarme sur la chose publique, ou qui appelle sa patrie à de grandes résolutions; s'il est plus beau et plus difficile d'arracher un peuple à sa dangereuse sécurité pour l'entraîner aux combats, que d'enlever les hommes à toutes les voluptés de la vie, pour leur faire embrasser toutes les rigueurs de la pénitence; si nous ne pouvons pas opposer nos orateurs chrétiens aux orateurs des républiques anciennes, mettre en balance le génie de *Bossuet* et celui de *Démosthène*, comparer le pathétique de *Masillon* avec celui de *Cicéron*, le charme et l'élégance de leurs stiles. Il serait plus aisé de pousser bien loin ce parallèle, que de bien décider les questions qu'il offrirait.

Un autre rapport entre l'éloquence républicaine et l'éloquence religieuse, me frappe et m'attire. Il faut l'avouer, l'époque de leurs meilleurs succès n'a pas été celle de leur plus grande gloire. L'histoire des talens, comme celle des gouvernemens, parle beaucoup plus du bruit que du bien qu'ils

ont fait. L'éloquence, chez les anciens, était la compagne nécessaire de la liberté. Elle a présidé dans Athènes et dans Rome à ces beaux tems, où ces peuples ne tiraient encore leur grandeur que de leurs vertus. C'était alors qu'elle opérait d'heureuses révolutions, avec des talens encore bien imparfaits. A mesure qu'elle s'est élevée et embellie, les siècles se sont corrompus ; et en se faisant admirer davantage, elle est devenue moins utile. Cependant, tant que la liberté dure, l'éloquence conserve sa puissance dans une république. Démosthène et Cicéron virent finir la liberté dans leur patrie ; mais auparavant leur éloquence lui avait encore rendu de grands services. L'éloquence chrétienne, à ces deux égards, est plus heureuse et plus malheureuse tout ensemble. Elle peut encore conserver toute sa gloire, au sein de la corruption ; mais elle perd presque tous ses bons effets. Suivez son histoire ; vous verrez qu'il lui en coûtait moins autrefois, pour faire vivre de nombreuses sociétés d'hommes dans la pureté des anges et l'austérité des Anachorètes, ou pour entraîner toute l'Europe à la conquête des lieux saints, qu'il

ne lui en coûterait aujourd'hui pour influer d'une manière sensible et soutenue sur les mœurs d'une petite ville. Ainsi donc les talens les plus nobles finissent par être sans utilité! heureux encore, s'ils ne deviennent pas des instrumens de malheur et de corruption! *Nous ne pouvons plus être des apôtres*, s'écriait éloquemment un des hommes, dont les discours vont m'occuper; *on nous force d'être des orateurs.* Nous en sommes venus à ce point, que les beaux génies que la chaire a connus et qu'elle fait entendre encore, servent davantage à l'art oratoire, qu'ils enrichissent de nouvelles beautés, qu'à la religion et à la morale. Gémissons de ne plus trouver que la gloire des talens dans des hommes, qui devraient inspirer des vertus et réformer les mœurs; mais profitons de ce dernier avantage qu'ils nous offrent; étudions au moins leur stile, dans un tems où leurs leçons sont devenues si impuissantes. Souvenons-nous cependant du respect et de l'amour qu'elles méritent. On ne cherche plus aujourd'hui que les succès littéraires dans ce qu'on écrit; on ne se frappe que du talent dans ce qu'on lit; les intérêts de la vertu sont quelquefois

indifférens à ceux même qui la peignent et la chantent. Portons d'autres vues dans l'exercice des arts, si nous ne voulons pas précipiter leur chûte, par leur avilissement. *L'art d'écrire n'est point une étude frivole, dans celui qui veut le rendre utile au genre humain*, disait l'auteur d'ÉMILE ; avec ce sentiment, on unirait sans cesse les pensées de l'homme de lettres à celles de l'homme de bien. Malheureux celui qui ne peut au moins se rendre témoignage de ses bonnes intentions, lors même qu'il n'ose se promettre de bons effets, qui ne sent pas son ame s'élever et s'épurer par ses travaux, qui ne se juge jamais sur les maximes et les exemples qué lui offrent ses études, et dans qui l'amour de la vertu ne se nourrit pas de la jouissance des talens !

L'éloquence chrétienne renferme plusieurs genres, qui offrent chacun un grand nombre de noms illustres ; je ne parlerai ici ni des o*raisons funèbres*, ni des *mandemens des évêques ;* je me bornerai à parler des beaux monumens de cette éloquence, dans la prédication.

On trouve parmi les prédicateurs, le premier des orateurs chez les peuples mo-

dernes, le sublime BOSSUET. Ses sermons, qui n'ont été publiés que depuis peu de tems, ne portent pas l'empreinte entière de son génie; soit que son génie n'eût pas encore reçu tout son développement dans le tems qu'il les écrivit, ou plutôt qu'il les médita; car ils ne paraissent que des esquisses de discours; soit qu'il n'eût pas rassemblé toutes ses forces dans ce travail; on y aperçoit cependant que Bossuet était fait pour régner dans tous les genres. Sa réputation était déja si grande, que la publication de ses sermons n'y a pas ajouté; ils ont été peu lus; il n'ont pu détrôner BOURDALOUE, ni dans leur siècle, ni dans le nôtre. (1)

(1) M. l'abbé Maury a écrit sur les sermons de Bossuet un morceau plein de goût et de talent, après lequel il serait inutile et difficile de traiter le même sujet, et auquel je renvoie.

BOURDALOUE.

BOURDALOUE est compté parmi les grands hommes du siècle de Louis XIV, qui ont la double gloire d'avoir fait des chef-d'œuvres dans une carrière qu'ils avaient ou créée ou réformée. On le regarde encore comme le Corneille de la chaire. L'état où ces deux hommes ont trouvé le genre de leurs travaux a été le même; et c'est tout ce qu'ils ont de commun. Bourdaloue ne s'élève ni ne tombe, à la manière de Corneille. Ils sont tous deux distingués par la puissance de la raison et les écarts du raisonnement; mais la puissance de la raison dans l'un consiste dans une forte et vaste combinaison d'évènemens et de caractères, d'où il tire de grandes et vives situations, des idées et des sentimens qui étonnnent l'esprit, élèvent l'ame, confondent l'imagination; elle se montre dans l'autre par une méditation étendue d'un sujet où toutes les idées bien rassemblées s'unissent intimement et se

développent d'une manière ferme et complète. Ce n'est pas moins différemment qu'ils abusent de leur raison. Quand Corneille n'est pas porté dans tout son génie par un heureux motif de scène ou par les objets qui lui appartiennent particulièrement; manquant de souplesse dans l'imagination et d'élégance dans le stile, qui sont les ressources du talent pour tout élever et tout embellir, il tombe dans les petitesses du bel esprit et les subtilités de l'école; il choque et il impatiente. Bourdaloue, qui raisonne toujours, même dans les choses où il ne faudrait que sentir; qui prouve tout, même ce qui n'a pas besoin de preuves; qui ne dit rien ni avec finesse, ni avec grâce, rend souvent plus désagréable la sécheresse didactique par la pauvreté de ses idées et la lenteur de sa marche; il rebute et il ennuie. Je ne crois pas que ces deux hommes puissent être rapprochés par un autre endroit; que la grande inégalité de leur talent; et il me paraîtrait bien injuste de leur accorder une gloire à-peu-près égale.

Il faut tout dire sur les talens que l'on estime trop, comme sur ceux que

l'on n'honore pas assez. Il est utile pour l'intérêt de la vérité et l'honneur du goût, de revenir quelquefois sur les réputations, de les confirmer ou de les infirmer. Cet examen convient surtout envers des hommes qui sont trop loin de nous, pour être jugés avec des affections ou des préventions personnelles.

Bourdaloue est dépourvu absolument des deux qualités principales qui constituent l'orateur, la sensibilité et l'imagination. Jamais un mouvement de l'ame ne vient interrompre la pénible uniformité de son raisonnement ; jamais son expression ne reçoit de couleur. Tout ce qui est un peu vif et animé dans son stile, est emprunté des écritures. On me dira peut-être qu'un grand raisonneur, comme lui, toujours occupé de la justesse et de l'enchaînement de ses idées, ne pouvait se livrer au soin de les embellir, et même qu'il devait trop se défier de l'éloquence pour l'employer. Il est encore des personnes qui croient que l'éloquence altère toujours un peu la saine logique, et que l'on raisonne moins bien, à proportion qu'on s'échauffe. C'est une vieille erreur que les esprits froids sont

trop intéressés à accréditer, pour ne pas la répéter sans cesse. Je conviens que les ames, où dominent la sensibilité et l'imagination, sont plus sujettes à s'égarer dans l'appréciation des objets; elles les voient tels qu'elles les desirent; elles ne les laissent pas comme ils sont; elles leur créent d'autres faces, d'autres rapports; mais elles saisissent, d'un coup-d'œil plus vaste et plus net, tout ce que leur offre le point de vue sous lequel elles envisagent ces objets; elles peignent à traits plus sûrs et plus hardis ce qui les a plus vivement frappées; elles pêchent plutôt par la manière de voir que par celle de raisonner. Une grande partie de l'éloquence des passions vient de la supériorité de leur logique. Le don de s'affecter de ses pensées n'est point étranger à cette attention impartiale, qui ne les tire que d'un examen exact et sévère des objets. Il s'en faut donc de beaucoup que la raison soit moins juste dans l'homme éloquent, et que son raisonnement perde en exactitude ce qu'il gagne en force. C'est tout le contraire. Comparez le raisonneur froid et le raisonneur passionné dans les qualités qui leur sont communes, dans

l'étendue et l'enchaînement des idées, dans la clarté et la précision du stile ; vous verrez que lorsque l'un rassemble ses idées dans un tissu bien formé, l'autre les presse les unes dans les autres, et les entraîne par un mouvement commun ; qu'où celui-ci ne fait que mettre les objets en lumière, l'autre les anime, en les éclairant ; que tandis que l'un arrête sa phrase où le sens est complet, l'autre, en abrégeant les mots par une suppression heureuse et hardie des choses intermédiaires, renforce les idées par des tours vifs et originaux. Si vous voulez mieux sentir encore toute la distance qui est entre ces deux hommes, prenez des exemples ; comparez deux écrivains qui ont tous deux défendu la religion et la morale, et qui sont cités l'un et l'autre comme des modèles de vigueur dans le raisonnement ; quoiqu'à des titres bien inégaux ; comparez ensemble Bourdaloue et Pascal : voyez comme vous restez froid dans la lecture de l'un, combien l'autre vous anime, vous étonne, vous subjugue ! Cependant ils ne font l'un et l'autre que raisonner. Pascal n'est pas au fond plus pathétique que Bourdaloue. Il n'est pas moins

sévère

sévère dans ses maximes et dans son stile. Pourquoi donc Pascal manie-t-il son idée avec tant de force? C'est qu'elle n'est pas seulement une perception claire dans son esprit, elle est encore une vive impression dans son ame. On dirait qu'elle le tourmente; et il paraît plutôt parler pour se soulager, que pour se faire entendre. Il y a donc une éloquence qui est propre au raisonnement, qui fait sa vraie puissance; et il me semble que Bourdaloue en est totalement dénué.

Un mérite essentiel dans le prédicateur, doit être celui de bon moraliste. Bourdaloue le possède-t-il? C'est encore ce dont je ne puis convenir. Je proposerai encore ici une question. Les esprits froids sont-ils capables de bien traiter la morale? Leur partage est ordinairement une grande force d'attention pour embrasser une longue chaîne d'idées, et une sagacité d'autant plus heureuse pour démêler et classer les objets, qu'elle n'est distraite par rien. Ils sont très-propres à analyser toutes les opérations de l'esprit, à réduire à des notions simples et lumineuses des connaissances embrouillées par toutes les erreurs, dont on

les a remplies, et par le mauvais choix des signes qui doivent les manifester. Ce sont eux qui ont rétabli l'évidence, la netteté et l'ordre dans la métaphysique. Mais les objets de la morale sont tout différens; pour les saisir, il faut les avoir sentis. Comment expliquerez-vous les passions dans tout ce qu'elle ont de bon et de mauvais, si vous êtes étranger à tous leurs mouvemens? Comment tracerez-vous les devoirs de l'homme, si votre propre cœur ne vous inspire pas les moyens de les faire aimer, de les appuyer sur nos penchans, de se servir de l'un pour vaincre l'autre? Sans doute, il n'est pas nécessaire que le moraliste ait passé par tous les orages des passions, pour les connaître; cela n'est pas même nécessaire au poète, qui doit les peindre; mais ils ont besoin l'un et l'autre de cette sensibilité de l'ame, qui reçoit au moins les impressions, si elle ne les garde pas, et qui suffit pour éveiller la sensibilité de l'imagination, par laquelle on peut se transporter dans des peines, des plaisirs, des situations de toutes espèces, que l'on n'a jamais éprouvées, ou dont on ne fait que se souvenir. Il me semble que si on

examine bien tous les moralistes anciens et modernes; on verra qu'ils n'ont creusé dans le cœur humain, qu'à proportion de ce qu'ils ont eu d'ame et d'imagination. Ce terrible ennemi des passions de l'homme que j'ai déja cité, l'austère, je dirai même le farouche Pascal, lorsqu'il écrase notre orgueil sous le poids de nos misères, c'est dans un cœur violemment agité qu'il prend ces expressions, ces figures extraordinaires, par lesquelles il élève autant le génie de l'homme, qu'il veut l'abaisser. On sent que son cœur était né pour les passions, qu'il ne les a asservies que par celle de les détruire; mais il est encore tout plein de leurs accens; ils animent ses accusations; elles se peignent jusques dans la victoire qu'il remporte sur elles. Bourdaloue, avec toute la pénétration de son esprit, ne pouvait donc être un grand moraliste. Aussi je ne vois dans lui ni ces heureux développemens, ni ces vues élevées, qui ajoutent à la connaissance des passions et des devoirs de l'homme.

Il lui reste donc d'être un dialecticien très-distingué, mais cependant dont la dialectique n'a rien découvert ni rien perfec-

tionné. Il me semble que quoique ses plans soient toujours bien conçus et bien remplis, ils portent cependant sur un fonds d'idées qui a été commun dans tous les tems. Aussi on se demande sans cesse avec impatience, pourquoi tant de divisions, de sous-divisions, de questions, de conséquences? Il serait beaucoup mieux entendu avec moins d'effort. Il détruit souvent toute la simplicité des sujets qu'il traite, par cet appareil de raisonnement, sans lequel il ne peut marcher. J'oserai tout dire : non-seulement il raisonne sans nécessité, mais souvent il raisonne très-faux. Il va chercher bien loin des rapports forcés entre les objets, et il tombe souvent dans ces moyens sophistiques, dont l'argumentation couvre un moment le manque de sens, mais ne le rend ensuite que plus choquant.

Je ne puis donc reconnaître dans Bourdaloue ni un raisonneur éloquent, ni un grand moraliste, ni même un dialecticien du premier ordre; car je ne puis le comparer ni à BAYLE, qui a tant éclairci de grandes questions en métaphysique, en physique, en histoire, en morale, ni à l'abbé de CONDILLAC, dont les ouvrages, en

perfectionnant les idées de LOCKE, peuvent servir à étendre l'esprit humain. Comme écrivain, il peut encore moins entrer en comparaison avec les grands hommes de son siècle, parmi lesquels l'habitude, plutôt qu'une estime sentie, le fait encore comprendre. Si l'on me demandait d'où lui est venu une gloire si élevée et si soutenue ; je répondrais qu'il a beaucoup surpassé ceux qui l'avaient précédé, qu'il est entré dans la carrière qu'il a fournie en réformateur, ce qui est déja un grand mérite; qu'il a au fond un talent réel; et puis, qu'il a eu l'avantage d'appartenir à une société, qui aimait à se couvrir des noms illustres, et qui savait faire les réputations.

Mes lecteurs voudront sans doute juger Bourdaloue par eux-mêmes ; il est long à lire; mais quelques citations un peu étendues peuvent donner une idée de sa manière. Pour le faire mieux juger, je placerai à côté des morceaux de lui, que je vais rapporter, des morceaux de *Massillon* et de l'abbé *Poule*, sur les mêmes objets.

Voici un des meilleurs morceaux d'un

de ses meilleurs Sermons, celui *sur l'impureté*, dans son *carême*.

« Point de péché qui expose plus le pécheur à la tentation du désespoir. C'est St. Paul qui nous l'apprend : *Desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ*. Je vous conjure, mes frères, disait-il aux Éphésiens, de ne plus vivre comme ces pécheurs qui, perdant toute espérance, s'abandonnent à toutes sortes de dissolutions, *in operationem immunditiæ omnis*. Car l'effet le plus ordinaire de l'impureté est de ruiner dans une ame tout l'édifice de la grace, et d'en renverser jusqu'au fondement, qui est l'espérance chrétienne. Mais encore, demande Saint Chrisostôme, de quoi l'impudique désespère-t-il, et de qui désespère-t-il ? Il désespère, reprend ce saint docteur, de sa conversion ; il désespère de sa persévérance; il désespère du pardon de ses crimes ; et quand on lui promettrait le pardon de ses crimes, il désespèrerait de sa volonté propre ; il désespère de Dieu, et il désespère de lui-même. Est-il de plus tristes et de plus désolantes extrémités ? Il désespère de sa conversion ; car le moyen, se dit-il à lui-même, ou plutôt lui fait dire l'esprit im-

pur, le moyen que je rompe mes chaînes, le moyen que je m'arrache du cœur une passion qui fait toute la douceur de ma vie, le moyen que je renonce de bonne foi à ce que j'aime encore de meilleure foi ! Si je disais que je le veux, ne mentirais-je pas au Saint-Esprit ? et si je n'ai pas la force de m'y résoudre et de le vouloir, ne suis-je pas le plus infortuné des hommes et le plus délaissé de Dieu ? Supposé même sa conversion, il désespère de sa persévérance ; car, que puis-je attendre de moi, poursuit-il, après tant de légèretés et de changemens ? Quand je dirais aujourd'hui à Dieu que je veux sortir de ma misère, et que la résolution que j'en ai formée sera éternelle, pour le dire et pour le penser, serai-je plus en état de l'exécuter ? N'ai-je pas dit cent fois la même chose ? et cent fois après l'avoir dite, ne me suis-je pas trouvé le même que j'étais ? Pourquoi prétendre que ce que je dirai maintenant sera plus solide ? Et pourquoi me flatter que je ne serai plus ce roseau agité du vent, qui cède et qui plie, dès qu'il est ébranlé par le moindre souffle ? En le voulant ainsi, en m'y engageant, changerai-je de naturel ?

aurai-je une autre trempe d'esprit ? serai je pourvu de plus grands secours ? me fournira-t-on des remèdes plus présens et plus efficaces que ceux même que j'ai si souvent rendus inutiles? Enfin, il désespère tout à la fois et de Dieu et de lui-même : de Dieu, parce que c'est un Dieu de sainteté qui ne peut approuver ni souffrir le mal ; de lui-même, parce qu'étant tout charnel, et vendu, comme dit Saint Paul, au péché, *venundatus sub peccato*, il ne peut presque plus désormais aimer le bien : de Dieu, parce qu'il a si souvent abusé de sa miséricorde et de sa pénitence ; de lui-même, parce qu'il a les plus sensibles convictions de son instabilité et de son inconstance : de Dieu et de lui-même, parce qu'il voit entre Dieu et lui des oppositions infinies, qu'il ne croit pas pouvoir surmonter, et qui lui font prendre le parti de se livrer aux desirs de son cœur : *Desperantes, semetipsos tradiderunt impudicitiæ.* »

Voilà Bourdaloue tout entier. Voyez comme il considère sa proposition sous plusieurs aspects ; comme il les suit les uns après les autres, affectant plutôt d'étaler cette marche didactique, que de la cacher.

Cependant, il anime son discours par une forme dramatique ; il fait expliquer, par l'impudique lui-même, ce qui se passe dans son ame ; mais qu'y gagne-t on ? Ce pécheur, qui doit peindre toute la violence de sa passion, tout le désespoir où il se précipite, n'est ni moins froid, ni moins sec, ni moins méthodique que le père Bourdaloue lui-même. On peut encore remarquer dans ce morceau deux défauts plus considérables, puisqu'ils sont des vices de logique. D'abord, il n'y a rien ici qui convienne particulièrement à l'impudique. Tous les pécheurs ont les mêmes raisons de désespérer de leur salut ; en second lieu, ce n'est point ainsi que raisonne l'impudique, ni même le pécheur en général. Il ne dit point : il est inutile que je fasse des efforts pour sortir de mes vices, je n'en viendrais jamais à bout. Au contraire, il se fait illusion sur ses forces à venir ; il remet sa conversion à un autre tems ; il compte sur l'affaiblissement de ses goûts, sur des secours nouveaux. Il n'est point de la nature de l'homme vicieux de connaître ainsi toute la puissance du lien qui l'enchaîne. Plusieurs passions nous jettent encore dans un plus grand danger, en

nous jetant dans le dégoût des choses saintes; et telle est particulièrement l'impureté. Voilà ce qu'il fallait surtout considérer dans ce sujet; voilà le tableau fidelle qu'il fallait offrir. Aussi, *Massillon* n'y a pas manqué. Ecoutons maintenant un bon moraliste et un orateur.

« Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel; on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudrait bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes; et un dégoût affreux nous saisit et nous lie à nos propres faiblesses; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit, et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

« Bien plus; tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques, tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. *Baltasar* n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas

même que l'ennemi, déja à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. *Salomon* est plus attentif à bâtir des temples profanes aux Dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple, que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfans d'*Héli* négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de *Babylone*, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : je ne veux plus que me faire adorer; il n'y aura plus ni soins, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina... nec luctum videbo.* La femme dont il est parlé dans les *Proverbes* ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille : le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis.* Delà on se fait des occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté; on ne veut que des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obcènes. *Hérode* ne trouve plus de plaisir que dans les festins. *Salomon* multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. *Manassès* met dans le temple même du Seigneur les ima-

ges de ses infâmes plaisirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier ; on ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en est possédé, enivré; on la retrouve par-tout; tout en retrace les funestes images: tout en réveille les injustes desirs; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement; les objets les plus indifférens, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir; et tout devient impur, comme dit l'apôtre, à celui qui est déja impur lui-même. *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, ame infidelle; rappelez ces premiers sentimens de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née; et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur; et combien depuis vous vous êtes éloignée de votre Dieu: *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* »

Voilà le cœur humain expliqué dans un stile noble et touchant. Voilà ce qui appartient particulièrement à la passion, dont il fallait peindre les effets.

Bourdaloue et l'abbé Poule ont fait l'un et l'autre un sermon *sur l'enfer*. Le fonds de leurs idées est très-souvent le même; mais quelle différence dans l'exécution!

Le plus grand malheur de l'ame réprouvée sera d'être encore contrainte à aimer Dieu, et de s'en voir invinciblement repoussée. Voyez comme Bourdaloue fatigue son lecteur et lui-même, pour présenter cette vérité !

« Mais je me trompe, chrétiens; toute réprouvée qu'elle est, elle sera encore à Dieu, et Dieu à elle. Dieu lui sera encore inséparablement uni, et elle à Dieu. Si elle pouvait être tout-à-fait privée, tout-à-fait séparée de Dieu, elle ne serait malheureuse qu'à-demi. Le comble de sa misère sera d'en être privée d'une façon, et de ne l'être pas de l'autre; d'en être séparée d'une façon, et inséparable de l'autre: privée de Dieu, en tant que Dieu, était l'objet de sa félicité; et pénétrée de Dieu, en tant que Dieu, sera le sujet éternel de ses plus violens transports; c'est ce qui la consternera: Dieu la renoncera en qualité de père, en qualité d'époux, en qualité de protecteur, en qualité de dernière fin, c'est-

à-dire, dans toutes les qualités qui le rendent bienfaisant, doux et aimable; et il s'attachera à elle, en qualité de juge, en qualité d'ennemi, en qualité de vengeur, en qualité de persécuteur, c'est-à-dire, selon toutes les qualités qui le rendent, tout Dieu qu'il est, non-seulement sévère et redoutable, mais dur et impitoyable. De là donc cette ame sera doublement malheureuse: malheureuse d'avoir encore un Dieu, malheureuse de n'en avoir plus; d'avoir encore un Dieu conjuré, déclaré, armé contre elle, et de n'avoir plus de Dieu favorable, propice et miséricordieux pour elle; d'avoir encore un Dieu pour exciter sa haîne et ses plus mortelles aversions, et de n'en avoir plus pour contenter ses desirs et ses plus ardentes inclinations; car ce sera là son grand supplice, de sentir éternellement que Dieu l'avait créée pour lui-même, et qu'elle ne pouvait être heureuse qu'en lui, et que par lui; et de ne recevoir éternellement de Dieu que des rebuts et des mépris, de ne trouver éternellement entre Dieu et elle qu'une insurmontable opposition. Elle estimera Dieu malgré elle, et elle aura une inclination naturelle

pour lui, et cependant elle le haïra; elle l'estimera tel qu'elle ne le possédera jamais, et elle le haïra tel qu'elle l'aura toujours présent. Or, ce conflit d'estime, et de haîne, de desir et d'aversion, d'éloignement et de poursuite à l'égard du même objet, c'est, chrétiens, ce que nous appelons l'enfer. »

Voyons cette vérité sous la plume de l'abbé Poule.

« Frappés de ces images épouvantables, vous ne concevez rien au delà, mes très-chers frères; et cependant voici en un seul trait l'assemblage de tous les maux : dans la privation entière des biens de la gloire, le réprouvé est rendu à Dieu. Sur la terre, c'est le pécheur qui se défend, et c'est Dieu qui le poursuit, qui ne peut consentir à sa perte, qui heurte à la porte de son cœur, qui l'appelle par sa grace. Dans l'enfer, tout rentre dans l'ordre; c'est Dieu qui se refuse; et c'est le réprouvé qui le cherche; son âme dégagée des liens imperceptibles qui suspendaient la rapidité de sa pente naturelle, est rappelée, malgré elle, à toute sa destination; elle se porte vers lui avec impétuosité. Où vas-tu, ame crimi-

nelle ? Tu voles au devant de ton juge ! ni cette considération, ni ses alarmes, ni les châtimens qu'elle se prépare, ne sont capables d'arrêter l'impulsion vive qui l'entraîne ; elle s'élance par la nécessité de sa nature ; et toute les perfections divines qu'elle a outragées, s'empressent de la rejeter ; elle s'élève par le besoin immense et pressant qu'elle a de son Dieu ; et son Dieu la repousse par la haîne nécessaire qu'il porte au péché. Egalement malheureuse, et quand elle s'efforce de s'approcher de cette source de tous les biens, et quand elle en est rejetée avec violence ; également tourmentée, et lorsqu'elle sort d'elle-même, et lorsqu'elle est contrainte de s'y replonger, elle trouve son Dieu sans pouvoir le posséder ; elle se fuit, sans pouvoir s'éviter ; elle passe successivement des ténèbres à la lumière, de la lumière aux ténèbres ; elle roule d'abîmes en abîmes, d'horreurs en horreurs ; elle porte l'enfer jusques vers le ciel ; elle rapporte l'image du ciel jusques dans l'enfer. »

Comme tout est vrai, comme tout est terrible dans ce tableau ! Voyez combien le développement d'une idée morale dans une

une imagination sensible, s'élève au dessus de cette froide logique, qui se perd dans de longs et pénibles raisonnemens! quelle heureuse opposition que celle du pécheur toujours sollicité par Dieu sur la terre, toujours repoussé par Dieu dans l'enfer! Qui peut écouter, sans frémissement, cette apostrophe: *où vas-tu, ame criminelle!* et comme le résultat de cette idée est devenu une terrible image! *Elle porte l'enfer jusques vers le ciel; elle rapporte l'image du ciel jusques dans l'enfer.*

Le plaisir que l'on aura à lire un autre morceau de l'abbé POULE sur le même sujet, m'engage à citer encore un passage de Bourdaloue.

« Un des souhaits de Saint Bernard, et ce qu'il demandait avec plus d'ardeur, expliquant ces paroles du prophète: *Descendant in infernum viventes*, c'était que les pécheurs descendissent en esprit et par la pensée dans l'enfer; ne doutant pas que la vue de cet affreux séjour, et des tourmens qu'on y endure, ne dût faire la plus vive impression sur leurs cœurs; et convaincu qu'il n'y avait point de moyen plus assuré pour ne pas tomber après la mort dans ce

lieu de misères, que d'y descendre souvent par la réflexion, pendant la vie : *Descendant in infernum viventes, ne descendant morientes.* Mais pour l'entier accomplissement du souhait de Saint Bernard, il faudrait, chrétiens, que nous y puissions descendre avec les mêmes connaissances, et, s'il était possible, avec la même expérience, que les damnés, afin d'en pouvoir juger comme eux, et d'en tirer en même tems des conséquences qui leur sont désormais inutiles, mais qui nous peuvent être encore si salutaires. »

Cette idée a fourni à l'abbé Poule cet éloquent morceau :

« Si, par une supposition impossible, un ange, chargé des ordres du ciel, se montrait tout d'un coup aux réprouvés, et qu'il leur dît : victimes éternelles de la justice divine et de la tyrannie du péché, suspendez, si vous le pouvez, pour quelques momens, vos blasphêmes et vos imprécations ! écoutez-moi ! ouvrez les yeux à cette lumière subite, qui vous épouvante ! je ne suis pas un ange exterminateur, je suis un ange de paix ; je vous apporte l'espérance : Dieu m'a confié les clefs de l'abîme, je puis vous en ouvrir

les portes, et vous rappeler encore une fois au monde ; mais à cette seule condition, que vous passerez cette nouvelle vie dans les larmes et les travaux de la pénitence. Avec quels transports de reconnaissance, ces malheureux ne se soumettraient-ils pas à cette loi? Les mortifications les plus rigoureuses leur paraîtraient des délices ; et cette pénitence, qui fait la tristesse et l'effroi des chrétiens, ferait la joie de l'enfer. »

MASSILLON.

LORSQUE Bourdaloue finissait sa carrière, s'élevait un des plus heureux génies de notre nation, qui devait le premier nous enseigner le vrai système de l'éloquence chrétienne; l'enrichir de nouvelles beautés; c'est MASSILLON. BOURDALOUE prêchait la cour de Louis XIV dans le tems de toute la splendeur de ce règne. Massillon la prêcha dans les jours de la vieillesse du roi et des calamités du royaume. Il semble, qu'en ce point, ces deux talens aient été déplacés. L'éloquence si noble et si aimable de Massillon eût encore embelli la majesté et l'éclat du commencement de ce règne; et la sécheresse austère du stile de Bourdaloue, eût mieux convenu au deuil de la France et à la triste dignité d'un vieux monarque. Mais d'un autre côté, on peut dire que Massillon était singulièrement propre à dédommager sa patrie de tant de grands hommes qu'elle avait déja perdus, et à la consoler dans ses malheurs.

On connaît peu le fond de la vie et du caractère de Massillon. M. d'ALEMBERT, qui s'attache beaucoup à recueillir les petits faits dans la vie des grands hommes, parce qu'il sait en faire sortir leurs traits principaux; M. d'ALEMBERT, dans l'éloge qu'il nous a donné de cet orateur, n'a pu tirer de grands secours des mémoires particuliers et de la conversation des contemporains, où il a puisé, pour ses autres éloges, tant de choses intéressantes. On sait seulement que Massillon se fit honorer et bénir par toutes les vertus d'un évêque; et sa mémoire est encore en vénération dans son diocèse. On croit sentir dans ses ouvrages ce qu'on n'aperçoit pas dans le peu d'évènemens qui composent son histoire. On croit y reconnaître un cœur qui n'avait point été étranger aux passions, qui avait sur le monde, non pas seulement l'expérience d'un homme qui l'avait vu, mais celle d'un homme qui avait failli au moins s'y livrer. C'est sans doute à ces dangers où son cœur a été exposé, qu'il faut attribuer ce parti qu'il avait pris dans sa jeunesse et dans le commencement de ses succès, d'aller ensevelir à la *Trape*

ses talens et sa renommée. Cette sensibilité, qui l'approchait des faiblesses, lui donnait aussi un goût plus vif de la vertu, un plus tendre attachement à la religion qu'il devait annoncer. Il est du nombre de ces écrivains qui deviennent les amis de leurs lecteurs, qui inspirent encore plus la confiance que l'admiration, parce qu'ils paraissent toujours avoir épanché leur ame, dans tout ce qu'ils ont dit de beau et de bon.

Massillon fut maîtrisé par la sensibilité de son cœur, comme Bourdaloue l'avait été par la rigidité de son esprit. En écoutant ce dernier, il dit : *Je ne prêcherai pas de cette manière.* Il sentait que c'était surtout dans le cœur qu'il fallait porter la religion et la morale, et que cette dialectique continuelle était plutôt un vice qu'un mérite dans la raison même.

Je ne crois pas que les grands hommes entrent toujours dans leur carrière avec une théorie toute formée et le plan complet de leurs travaux ; souvent, ou du moins longtems, il ne font que s'abandonner à l'instinct de leur talent; mais en examinant leurs ouvrages, on peut démêler ces prin-

cipes secrets, sur lesquels ils ont été conçus et exécutés. Massillon réunissait un esprit juste, une ame sensible, une imagination facile et brillante, la connaissance du monde et des hommes. Eclairé et soutenu par tant de dons heureux, il vit que les hommes à qui il devait parler étaient déja bien loin des principes de la religion; qu'ils s'étaient fait une morale plus commode, à laquelle ils voulaient s'en tenir. Il conçut qu'il fallait réveiller leur conscience sur ces grandes et terribles vérités qu'ils abandonnaient; démentir ces funestes maximes qui les avaient subjugués; armer contre elles leur propre cœur, toujours trompé dans la fausse félicité qu'elles lui promettent. Il voulut entrer dans les plus secrets mouvemens des passions, pour leur faire rendre témoignage à elles-mêmes de la contradiction de leurs vœux, de l'impuissance de leurs efforts; au milieu de toutes ces attaques livrées aux vices, s'adresser à tous les bons penchans auxquels ils se lient souvent dans notre cœur; se saisir de ce qu'il y a de plus vif et de plus profond dans nos affections, pour en former l'amour de la vérité et de la vertu. Dans un

siècle extrêmement poli, on n'a plus de prise sur les hommes que par la séduction des arts. Il faut flatter leur goût pour arriver à leurs cœurs; il ne négligea pas les charmes du stile. Il sentit en même tems que l'auguste et important ministère qu'il allait remplir, pouvait se dégrader par le soin de plaire; il le corrigea donc par quelque chose de pur et de sérieux, qui se fait toujours sentir dans ses discours. La diction la plus nue ne pourrait avoir un air plus sincère et plus modeste; ses attraits paraissent encore plus appartenir au doux sentiment de la vertu qu'à la perfection de l'art; et c'est par-là qu'elle trouve si peu de résistance pour s'insinuer dans le cœur.

Massillon me paraît un de ces talens exquis, dont la raison et le goût forment toujours le fond, et à qui il est exclusivement accordé de réunir, dans un degré à-peu-près égal, le mérite de la pensée et celui du stile. Remarquez-le bien, vous verrez que les mêmes causes qui ôtent tout intérêt au stile de Bourdaloue, amènent presque toujours quelque chose de faux et de malheureux dans le plan de ces dis-

cours. Comparez les sermons de ces deux prédicateurs *sur l'aumône et sur les richesses*; vous ne trouverez dans Bourdaloue que des idées très-communes; vous verrez dans Massillon des vues qui l'eussent seules porté à un stile éloquent par leur intérêt, leur justesse et leur élévation. Je citerai à cet égard son sermon *du mauvais riche*, comme un chef-d'œuvre. D'après la belle *parabole* de l'évangile, il représente le mauvais riche en enfer. Pourquoi est-il en enfer? Fut-il un homme injuste, cruel, sans foi, sans mœurs et sans pudeur? Non. Seulement il était riche, et il ne songeait pas aux besoins des pauvres. Rien ne me paraît au dessus de l'idée de ce sermon, pas même tout le talent avec lequel il est traité. Je conviens cependant que Massillon montre plutôt un esprit juste et heureux dans le choix et la méditation de ses sujets, qu'un génie vaste et inventif. On voit qu'il comptait trop sur les ressources de son stile, comme dans son stile, il s'abandonnait trop souvent à sa facilité. Beaucoup de ses sermons rentrent les uns dans les autres; et plusieurs sont à tous les égards très-médiocres; mais aussi il est im-

possible de ne pas aimer et admirer beaucoup ceux qu'il a travaillés avec tout son talent.

Comme il est différens genres d'esprit et de talent, il est aussi divers genres d'éloquence. Il est des hommes dont l'ame naturellement prédominante, se trouve toujours au niveau des plus grands objets, ou les élève à sa propre hauteur; elle les peint comme elle les voit et les sent; et quelque chose d'impétueux et d'extraordinaire, empreint dans toutes ses idées et ses expressions, semble faire de son éloquence une langue supérieure à celle des mortels; c'est l'éloquence de Bossuet.

Il en est une autre qui, tenant à un esprit moins élevé, mais plus flexible; a une sensibilité moins vive et plus douce; a une imagination qui répand avec plus d'abondance et de variété des couleurs moins riches et moins fortes, pénètre dans toutes les parties des objets; y saisit des rapports et des effets qu'elle seule sait apercevoir, en fait sortir des impressions nouvelles; satisfait l'esprit plutôt qu'elle ne l'étonne; émeut l'ame sans la bouleverser, et dédommage des beautés originales par des jouissances

plus délicates ; c'est l'éloquence de Massillon.

On est toujours trop près de croire exclusives l'une de l'autre, des qualités opposées. Il n'est point de vrai talent, qui ne réunisse la force et la grâce. Massillon a de la première, Bossuet a de la seconde ; mais leur force et leur grâce ne se ressemblent pas, et ne changent pas le caractère de leur génie ; de même qu'une tendre émotion, légèrement répandue sur une physionomie pleine de force et de grandeur, n'en efface pas les traits fiers et majestueux ; et qu'un mouvement d'indignation n'altère pas entièrement la sérénité habituelle d'une figure douce et aimable.

La richesse et l'élégance ne forment donc pas, seules, l'éloquence et le stile de Massillon ; ses discours offrent aussi de la grandeur et de l'énergie. Il est même arrivé une fois à la plus sublime éloquence ; c'est dans ce morceau du sermon *sur le petit nombre des élus*, qu'on a cité souvent :

« Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés ; je ne parle plus du reste des hommes ; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la

terre : voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, J. C. paraître dans sa gloire au milieu de ce temple ; que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer ou une sentence de grace ou un arrêt de mort éternelle.

« Or, je vous le demande ; et je vous le demande, frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez ; je vous demande donc si Jésus-Christ paraissait dans ce temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des *boucs* et des *brebis* ; croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite ? croyez-vous que les choses du moins fussent égales ? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le seigneur ne pût trouver autrefois en cinq villes toutes entières ? Je vous le demande ? vous l'ignorez, et je l'ignore moi-

même. Vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés ? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien ; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ : qui sont-ils ? Beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent leur conversion ; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber ; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte, car ils en seront retranchés au grand jour ; paraissez maintenant justes : où êtes vous, restes d'Israël ; passez à la droite ? Froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu ! où sont vos élus ? Et que reste-t-il pour votre partage ? »

Lorsque ce morceau fut prononcé, l'assemblée, saisie d'effroi, par un mouvement involontaire, s'est trouvée debout, comme si elle eût assisté en effet à ce terrible

jugement Il n'est point de louanges dignes d'un morceau qui a produit une telle impression.

En s'élevant si haut, Massillon s'est surtout élevé au dessus de lui-même. Quoiqu'il ne soit pas étranger à la grande éloquence, jamais il ne prend une attitude aussi fière, aussi majestueuse, un ton si mâle, un langage si fort au dessus des embellissemens du stile. J'ai été frappé dans la lecture d'un grand nombre de ses sermons, d'un morceau qui me paraît offrir le caractère dominant de ses beautés, dans toute leur perfection; c'est le tableau de *la mort du pécheur*, dans le sermon qui porte ce titre. Que puis-je mieux faire, en parlant d'un aussi excellent écrivain, que de le citer souvent?

« Alors le pécheur mourant ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauraient le

délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence; il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente; il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourans je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son ame; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entre-coupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi; et on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haîne ou l'amour qu'ils expriment; il entre dans des saisissemens où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'ame qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément; et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie: enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent; son visage se défigure; sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même; tout son corps frémit; et par ce dernier effort, son ame infortunée,

s'arrache, comme à regret de ce corps de boue ; tombe entre les mains de Dieu, et se trouve, seule, au pied du tribunal redoutable. »

Remarquez comme toutes les beautés de la diction se mêlent ici à la vigueur du tableau. Quel riche développement! quelle habile gradation! comme tous les traits s'agrandissent en s'unissant! quel savant mêlange de hardiesse et de bonheur dans ce stile! quel admirable contraste entre ces expressions pleines d'art et de talent tout ensemble : *il se roule dans ses propres horreurs, etc. Il sort de ses yeux mourans je ne sais quoi de sombre et de farouche, etc. Il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, etc.*, et la sublime simplicité des derniers traits! *Son ame, infortunée, s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve, seule, au pied du tribunal redoutable!* Je ne dis pas que Massillon ait employé, dans la composition de ce morceau, tout l'art que j'y aperçois. A Dieu ne plaise que je voie toujours, même dans le plus habile orateur, un homme tout entier à l'effet de ses phrases

phrases, dans les momens même où son cœur doit l'inspirer ; mais le talent cultivé a une logique secrète qui le guide à son insu ; et autant qu'il est en moi de la démêler, voilà celle du talent de Massillon.

Qui croirait qu'un si beau talent porte en lui-même un défaut capital et continuel, celui de s'appesantir toujours sur la même idée ou le même sentiment ? Mais ce defaut dans Massillon, tenant à son talent même, se laisse à peine apercevoir, tant que le talent est dans toute sa force ; et c'est ce qui distingue Massillon des écrivains qui péchent par le même endroit. SÉNÈQUE, qui offre d'ailleurs de si belles pensées et de si belles expressions, s'épuise à retourner son idée sous une multitude de formes différentes, et il ne parvient souvent qu'à la gâter. Fléchier, qui procède toujours par l'antithèse, s'occupe encore longtems à faire jouer entr'eux les mots, lors même que la pensée est déja complète. Ils impatientent l'un et l'autre, parce que ces stiles, au désavantage de prolonger le discours au delà du sujet, ajoutent encore le malheur plus grand de dégrader le philosophe et l'orateur par les petites et fausses

prétentions du bel-esprit. Massillon, au contraire, corrige en quelque sorte cette faiblesse de son esprit par la pureté de son cœur. On ne peut apercevoir l'une sans l'autre. On croit que c'est innocemment qu'il embellit trop son objet; d'ailleurs il choisit si bien les nouvelles nuances sous lesquelles il reproduit son idée, et il y a tant d'abondance et de grace dans le long épanchement de ses sentimens, qu'on lui saurait souvent mauvais gré d'adopter une marche plus rapide ou plus féconde.

Massillon avait déja acquis la gloire d'un bon moraliste, du premier prédicateur de sa nation, et d'un des meilleurs écrivains de toutes les littératures; il lui était encore réservé, sur la fin de sa carrière, de consacrer sa mémoire par le plus auguste et le plus touchant emploi de l'éloquence, celui de la faire servir à l'éducation d'un jeune prince. Louis XIV venait de mourir, après avoir vu toute la pompe de son règne s'obscurcir, et s'éteindre dans les deuils de sa famille et dans les désastres de son royaume. Ses dernières années n'avaient plus offert, de sa première gloire, qu'un majestueux souvenir. Un enfant de dix ans, seul re-

jetton de cette auguste tige, occupait déja le trône, avant d'en pouvoir exercer la puissance et d'en connaître les devoirs. Après de longs et profonds malheurs, c'était la source de toutes les consolations, parce qu'il était l'objet de toutes les espérances. C'est à cette époque que Massillon, récompensé enfin par l'épiscopat, et touchant à la vielliesse, fut appelé pour venir encore une fois prêcher à la cour. Il pouvait obtenir des triomphes flatteurs, avec les mêmes chef-d'œuvres. Mais son cœur sensible et vertueux conçut une autre espérance. Il osa embrasser le projet de préparer un bon roi à la nation. Il fit de nouveaux discours, qui formèrent une suite d'instructions pour le jeune prince. Il a sans cesse cet enfant royal sous les yeux; il dépouille son stile de son ancienne pompe, il en retranche même une certaine vigueur de raison, qui pouvait effaroucher un âge encore si tendre; il n'en conserve que la douceur et la grâce. Mais ce ton simple et touchant lui suffit pour le grand objet qu'il se propose. Il peint des plus aimables couleurs, les vertus qu'il veut donner au jeune roi. C'est dans son cœur qu'il grave

ses devoirs, il les associe à tous les penchans de son âge Il n'oublie rien surtout pour développer sa sensibilité, et pour la tourner vers son peuple. Il lui porte les vœux que l'on forme pour lui; il lui fait goûter les premières douceurs de l'affection publique. Il lui présente la nation, et il le présente à elle; il lui peint tour-à-tour les malheurs et la gloire qui environnent sa jeunesse. L'orphelin et le roi sont sans cesse mis à côté l'un de l'autre, afin que son cœur ne puisse s'élever sans s'attendrir, et qu'il s'afflige en même tems de sa fortune et de son délaissement. Au milieu de ces tendres épanchemens, les plus grandes, les plus fortes vérités lui sont enseignées; et tous les devoirs du prince sont fondés sur les droits des peuples. Comme il avait deux objets dans son *Petit Carême*, celui d'émouvoir le cœur du jeune prince, et celui de l'instruire, son éloquence a aussi deux genres. Écoutons-le dans l'un et l'autre objet.

Arrêtons-nous d'abord à ses tendres prières pour le jeune prince.

« Grand Dieu! plus le trône est environné de pièges, plus les rois ont besoin que vous les environniez de votre protec-

tion et des secours de votre grande miséricorde : ainsi plus une tendre jeunesse et une enfance délaissée à elle-même et à tous les périls de la royauté, expose cet enfant auguste, plus il doit devenir l'objet de vos soins et de votre tendresse paternelle.

« Armez de bonne heure l'innocence de son cœur contre les dérisions qui avilissent la piété, et contre les écueils de la piété même : donnez-lui ces vertus qui sanctifient l'homme et qui font en même tems le grand roi. Faites qu'il respecte ceux qui vous servent; et qu'il serve lui-même le Dieu de ses pères, avec cette majesté qui seule peut rendre les rois respectables.

» Jetez les yeux sur lui du haut du ciel, grand Dieu! et voyez ici à vos pieds cet enfant auguste et précieux, la seule ressource de la monarchie, l'enfant de l'Europe, le gage sacré de la paix des peuples et des nations : les entrailles de votre miséricorde n'en sont-elles pas émues? Regardez-le, grand Dieu! avec les yeux et la tendresse de toute la nation.

» Écoutez la première voix de son cœur innocent, qui vous dit ici, comme autre-

fois un saint roi : Dieu de mes pères, regardez-moi, laissez-vous toucher de pitié à la vue des périls que mon âge et mon rang me préparent et qui vont m'entourer de toutes parts, au sortir de l'enfance : *respice in me et miserere meî* : soyez-vous-même le défenseur de mon trône et de ma jeunesse : conservez l'empire à l'enfant de tant de rois, qui ne connaît pas de titre plus glorieux que d'être le premier né de vos enfans : *da imperium puere tuo.*

» Mais que la conservasion d'une couronne terrestre, grand Dieu! ne soit pas le seul de vos bienfaits : sauvez le fils d'*Adélaïde*, des *Blanches*, des *Clotildes*, et de tant de pieuses princesses, qui me portent encore devant vous dans leur sein, comme l'enfant de leur amour et de leurs plus chères espérances : *Et salvum fac filium ancillæ tuæ* : et puisque l'innocence attire toujours sur elle vos regards les plus propices et les plus tendres, conservez-la-moi, grand Dieu! aussi long-tems que ma couronne. »

Voici maintenant les principes qu'il présente au roi :

« Oui, sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire et les proclama souverains. Le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs : mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets. Leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône : mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance. En un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions. Il est vrai que personne n'est en pouvoir de vous en demander compte; mais vous vous le devez à vous-même, et, si je l'ose dire, vous le devez à la France, qui vous attend, et à toute l'Europe qui vous regarde. Vous êtes le maître de vos sujets; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus. Tout vous est permis; mais cette licence est l'écueil de l'autorité, loin d'en

être le privilège. Vous pouvez négliger les soins de la royauté ; mais, comme ces rois fainéans, si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes. »

Ceux qui emploient un si aimable talent à présenter à un roi ces grandes vérités, deviennent véritablement les bienfaiteurs des peuples. *Le petit Carême* de Massillon est du petit nombre des livres dignes d'entrer dans l'éducation des princes. Par le genre des vérités et de l'éloquence qui y règnent, il mérite d'être placé à côté du *Télémaque*.

Qui n'a senti, qui n'a adoré les grâces de l'imagination qui a créé ce beau poëme, et ce charme d'innocence et de vertu, qui semble épurer l'âme du lecteur, à proportion du plaisir qu'il reçoit ? Mais a-t-on donné assez de bénédictions à cette morale douce et sublime, qui s'élevant au dessus tout à la fois, et de ce fanatisme patriotique des anciens qui, en resserrant davantage les liens des citoyens, rompait tous ceux des nations, et de ces insolens préjugés de la stupide féodalité, qui avaient voué le peuple à la misère et à la bassesse, s'ap-

puie toute entière sur la sainte humanité, en fait le commencement et la fin de toute gloire, de toute sagesse, de toute vertu parmi les hommes ? A-t-on rendu assez de justice à cette politique grande à force d'être simple, qui a voulu exclure de l'administration des états toutes les fausses gloires, toutes les grandeurs désastreuses, n'a admis pour garans de la félicité publique que les bonnes mœurs et les lois de l'équité ? Un grand roi, qui donna à FÉNÉLON la plus noble marque d'estime qu'un roi et qu'un père puisse donner, ne vit dans ce livre, écrit pour l'éducation de son petit-fils, que la satyre de son règne. Cette accusation était sans justice, mais non pas sans fondement. Fénélon pouvait-il concevoir le dessein d'outrager son bienfaiteur, de flétrir un monarque, qu'il honorait dans sa conscience ? Mais son cœur sensible et vrai l'avait conduit, sans qu'il s'en doutât, à tracer, à l'ombre même de ce trône resplendissant de gloire et de puissance, une pathétique protestation en faveur du genre humain, contre un gouvernement qui avait souvent tout immolé à la grandeur personnelle du monarque. Où

trouvait-il cette philosophie encore si étrangère à son siècle, et qui sera dans tous les tems la source des meilleurs principes ? Ne suppose-t-elle pas autant d'étendue d'esprit que de sensibilité dans l'âme ? Aimable précepteur des rois, généreux défenseur des peuples, c'est ta gloire particulière qu'on ne puisse rien séparer dans les perfections que tu réunis, et tu ressembles en tout à ces êtres célestes, qui ne puisent l'élévation de leurs idées que dans la sainteté de leur nature. Tout ce que je puis apercevoir dans ton génie, ou plutôt dans ton âme, c'est qu'elle fut une heureuse réunion de ce qu'il y a de plus touchant dans les mœurs antiques, de plus pur dans la religion chrétienne, et de plus juste dans l'esprit moderne.

Les auteurs du *Télémaque* et du *petit Carême* eurent bien des rapports. La nature leur accorda un talent et un caractère plein de grâce et de douceur : leur destinée les conduisit l'un et l'autre à être les précepteurs d'un jeune prince ; et dans cet auguste emploi, leur ame noble et franche les a élevés au dessus des préjugés, qui devaient naturellement les dominer.

Ils se ressemblent jusques dans l'espèce de leurs défauts, qui sont de la faiblesse et des longueurs. Avouons cependant que si ces deux hommes peuvent être rapprochés par tant de choses, ils ne peuvent être égalés. La sensibilité dans MASSILLON est moins vive, moins profonde; elle n'annonce pas une ame si heureusement douée. Son imagination paraît aussi souple; elle ne paraît pas aussi féconde. Les beautés et les défauts, dans FÉNÉLON, sortent uniquement d'un cœur, qui ne fait que s'ouvrir et se répandre; les beautés et les défauts, dans Massillon, tiennent davantage à un art singulièrement facile, qui souvent abuse de lui-même.

On établit souvent des parallèles, sans examiner si les objets se conviennent, ou, ce qui est encore plus vicieux, sans marquer en quoi ils diffèrent. Comme on avait comparé BOURDALOUE à CORNEILLE, on a comparé MASSILLON à RACINE: on l'a appelé le *Racine* de la prose. Un mérite commun entre deux écrivains peut encore admettre de grandes différences. Le mérite commun de Racine et de Massillon est l'élégance de leurs stiles. Mais leur élégance

est-elle de la même nature et du même prix ? Le stile de Massillon est noble, touchant, brillant sans faste, élevé avec souplesse : celui de Racine réunit, dans le degré le plus accompli, tous les tons, toutes les beautés ; et cela, dans un genre d'écrire et une nature d'ouvrages bien plus difficiles. Les écrivains, qui ont cette perfection, éprouvent un grand malheur. On ne veut pas consentir à leur accorder tous les mérites. Parce que Racine est plein de grâces et de justesse, on n'a pas voulu observer toute sa force, toute son élévation. Bien des gens de lettres ne savent pas encore que c'est lui qui a le plus créé de grandes expressions ; qu'il a enrichi la langue d'une foule d'effets ignorés ; et que c'est avec ses exemples que l'on pourrait le mieux répondre aux timides observations de ces critiques, qui croient avoir du goût, parce qu'ils s'effraient de cette indépendance et de cette invention, qui caractérisent le génie. Je crois aimer et admirer Massillon autant que personne ; mais il m'est impossible de voir en lui le *Racine* de la prose.

L'ABBÉ POULE.

JE n'ai comparé MASSILLON à BOURDALOUE, que parce qu'il m'a paru juste et utile de mettre ces deux hommes à leur place. Je n'établirai pas de parallèle entre BOURDALOUE et l'abbé POULE ; je n'aurais à développer qu'une vérité qui me paraît toute évidente et toute sensible ; c'est que l'un manque absolument des grandes qualités de l'orateur, et que l'autre les possède éminemment. Mais MASSILLON et l'abbé POULE sont de véritables objets de comparaison l'un pour l'autre, par la différence même de leurs talens. Cependant, en embrassant toutes les considérations, il me semble que Massillon mérite, à plusieurs égards, cette plus grande estime qu'on lui accorde.

D'abord, il a répandu son talent dans un plus grand nombre de travaux. Il y a peut-être dans sa collection une vingtaine de discours, qu'on relit toujours avec une nou-

velle satisfaction. Peu d'écrivains sont aussi riches en excellens ouvrages. L'abbé Poule surtout l'est bien moins. Il était très-paresseux, soit par l'empire de ses goûts, soit par une certaine difficulté dans son esprit à se saisir de toutes ses forces. Il a prêché pendant trente ans ; et il n'a jamais fait que douze discours, parmi lesquels il y en a un tiers, qui ne peuvent rien faire pour sa réputation.

Il était aussi peu instruit qu'il était paresseux. On sait que toutes ses lectures se réduisaient aux livres saints, dont il était rempli, et à un petit nombre de poètes et d'orateurs. Il n'en a pas été moins éloquent, parce qu'on l'est par son ame et son imagination, et non par ses connaissances ; mais aussi, lorsqu'il cesse d'être éloquent, il ne se soutient pas par d'autres sortes de mérite. Il tirait souvent de cet enthousiasme qui le dominait, de grandes vûes sur ses sujets; mais en général il cherchait plutôt dans ses plans un cadre à tous les beaux morceaux vers lesquels il se sentait entraîné, qu'un développement complet et précis de ses sujets. Si on dépouillait ses plans de toute l'éloquence qui les féconde

et les anime, ils montreraient trop les bornes de son esprit; j'en excepte le sermon *sur le Ciel*, dont je parlerai tout-à-l'heure. Il procède dans ses plans d'une manière bien moins grande encore; on est souvent désagréablement surpris de voir des morceaux admirables en eux-mêmes, amenés par ces formules usées qu'il emprunte des plus médiocres prédicateurs, ou qu'il partage avec eux; mais il faut dire aussi que ces beaux morceaux sont communément de si grandes masses qu'ils étendent leur impression sur tout le discours. Massillon avait plus d'étendue, de souplesse dans l'esprit, et un art plus savant et plus heureux.

Je ne puis m'empêcher de reconnaître encore à Massillon un avantage bien précieux et bien honorable; celui de mieux remplir l'objet d'un prédicateur, de mieux gagner les cœurs aux vertus qu'il enseigne. Je suis loin de dire que l'abbé Poule eût un cœur moins touché des vérités morales, et un zèle moins pur et moins vif; mais je crois qu'il fut donné à Massillon d'aimer davantage la vertu de la manière qui sait le mieux en répandre le goût; peut-être

aussi la nature de son talent le favorisait-elle dans ce point si intéressant. Il entre mieux dans les replis intimes de la conscience; il s'appuie de raisons plus persuasives; il accorde mieux la morale avec le fond de nos sentimens. Il est l'orateur du cœur. L'abbé Poule est celui de l'imagination. Celui-ci étonne, ébranle, transporte; mais ces grands effets tournent plutôt à la gloire de son éloquence, qu'à l'efficacité de ses exhortations. Massillon semble choisir à dessein des impressions moins vives, mais plus durables. Rapprochez les sermons *sur l'aumône* de ces deux orateurs. Dans celui de Massillon, vous puisez ou des leçons ou des sentimens, qui trouvent sans cesse où s'appliquer; c'est un code de lois touchantes que vous emportez avec vous. Dans celui de l'abbé Poule, vous trouvez des figures sublimes, des mouvemens du plus grand pathétique; vous êtes plus frappé qu'instruit, plus ému que changé. Il me semble qu'il y a entre ces deux orateurs cette différence, qu'on ne peut guères entendre l'un, sans abandonner son ame à le sincérité et à l'onction de ses discours; au lieu qu'on peut beaucoup admirer l'autre, sans

se soumettre à ses leçons; et, je le répète, cela tient essentiellement à leur manière de sentir la vertu.

C'est en citant beaucoup Massillon, que j'ai tâché d'expliquer les caractères propres de son éloquence. J'appuierai aussi de nombreuses citations mon jugement sur le talent de l'abbé Poule. Ce qui me paraît le distinguer et le placer dans la classe des plus grands orateurs, c'est un profond enthousiasme et une vive imagination. Tant que son ame ou son imagination ne sont pas émues, il reste dans des vues et une manière communes; mais dès qu'il s'échauffe et s'anime, ce n'est plus le même homme; c'est un véritable orateur, c'est très-souvent un prophète. Il lui vient de sublimes idées; il se place dans des attitudes où tout son sujet obéit aux impressions de son ame. Alors son discours devient une scène, où l'on voit commencer, se développer et finir une grande action. C'est tantôt un évènement au milieu duquel il se transporte; tantôt une vision à laquelle il se livre; tantôt un ordre du ciel qu'il reçoit et qu'il exécute. Alors ce ne sont plus des idées qui s'enchaînent à des idées, et des

sentimens qui s'y mêlent; tout est image et mouvement; et vous le voyez souvent atteindre sans cesse de nouveaux degrés sur ces hauteurs où son génie l'a transporté.

Comme tous les grands talens, il offre un heureux mélange de grâce et d'énergie, d'abondance et de précision. On croirait quelquefois que le fond de son stile est l'onction la plus aimable; mais plus souvent encore il s'élève au ton le plus sublime. Il est aisé cependant d'apercevoir que la force domine toujours dans son élégance. J'en donnerai pour exemple la péroraison de son discours *sur les afflictions*.

« Et où en serais-je, Seigneur, sans ce coup de votre miséricorde, qui m'a jeté entre vos bras? Je le déclare à la face du ciel et de la terre, et pour l'intérêt de votre gloire; il m'est avantageux que vous m'ayez humilié : *Bonum mihi quia humiliasti me.* Je n'aurais jamais eu le courage de briser tant de liens, de faire tant de sacrifices, de me soumettre à cette pénitence rigoureuse. Vous m'y avez forcé, malgré moi. Comment reconnaîtrai-je un si grand bienfait? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* Vous

m'en fournissez le moyen. Je prendrai le calice d'amertume que vous me présentez, et que vous avez consacré vous-même, en y portant le premier vos lèvres divines; je le boirai jusqu'à la lie. Il renferme un breuvage de salut pour moi; il est le gage de votre amour, mon espérance, ma force ma pénitence, ma religion: *Calicem salutaris accipiam.* Je mêlerai mes afflictions avec vos humiliations et vos souffrances; vous mêlerez vos mérites infinis avec mon indignité et ma faiblesse; et par cette union ineffable, je souffrirai en homme, je mériterai en Dieu; *Et nomen Domini invocabo.* Si je vous demande, Seigneur, d'éloigner de moi ce calice de douleur et d'opprobre, ne m'exaucez pas; il y va de mon salut. Défiez-vous de ma malice; tenez-moi toujours dans cette espèce d'impossibilité de vous offenser. Frappez, il m'échappera peut-être quelques soupirs, je les désavoue par avance. Ce sont les cris d'une nature aveugle, qui veut se perdre. Je suis un furieux; arrachez-moi ces armes meurtrières, dont je ne me servirais que pour me percer. Frappez; périssent pour moi le siècle et ses enchante-

mens, et ses plaisirs et ses richesses; donnez-moi seulement la patience, et vous me rendrez plus que vous ne m'ôterez. Frappez, et fortifiez-moi; n'ayez point d'égard à ma délicatesse; employez le fer et le feu; appliquez par-tout une opération de mort. Que le vieil homme, avec ses inclinations corrompues, s'anéantisse sous vos coups. Frappez, et ne vous arrêtez pas. Ne vous contentez pas d'avoir commencé, ô mon Dieu; achevez votre ouvrage; il ne peut avancer que sous vos mains; il périrait dans les miennes. »

La religion n'a pas de sentimens plus faits pour elle ni l'éloquence d'expressions plus vives. Ce n'est cependant pas là l'onction de Massillon. Voyez comme il est rapide dans la phrase et dans l'idée ! comme il passionne sa résignation même ! comme il y mêle une vigueur inattendue : *Frappez; il m'échappera peut-être quelques soupirs; je les désavoue par avance. — Ce sont les cris d'une nature aveugle qui veut se perdre. — Appliquez par-tout une opération de mort.* Remarquez encore comme il sait tirer des effets, des plus petits moyens. *Périssent pour moi le siècle et ses enchante-*

mens, et ses plaisirs et ses richesses. En s'arrêtant isolément sur chaque objet, il semble tirer de son ame un nou veau détachement ; c'est ainsi que l'on peut agrandir les impressions de l'éloquence, avec la seule coupe des mots. On reconnaît bien ici que chaque écrivain conserve toujours le caractère principal de son talent, même dans les choses où il paraît entrer dans le goût et la manière d'un autre écrivain.

L'abbé Poule se plaisait aussi à peindre la beauté et le bonheur de la vertu ; mais l'amour de la vertu, dans cette imagination passionnée, devenait une ivresse et son bonheur une extase. Ouvrons son sermon *sur le ciel*, dont voici l'exorde :

« *Ecce, merces vestra copiosa est in cœlis.* Une grande récompense vous est préparée au ciel.

« Que faites-vous cependant, mes très-chers frères, dans cette vallée de larmes ? Insensibles aux vœux des premiers nés de l'église qui vous appellent, vous vous laissez enchanter à la figure du monde ; vous vous plaisez dans votre exil. Que dis-je ? vous voudriez pouvoir le perpétuer. Vous ne

songez seulement pas que vous avez une autre patrie, ou vous n'y pensez qu'avec chagrin. Eh ! comment pratiqueriez-vous les devoirs pénibles du christianisme, si vous en craignez jusqu'aux récompenses ? C'est dans le desir du ciel, que les martyrs ont puisé cette intrépidité, qui leur faisait braver la cruauté des tyrans. C'est dans l'espérance du ciel, que des vierges généreuses et des solitaires fervans ont quitté le monde, et se sont quittés eux-mêmes, pour s'ensevelir dans la retraite. C'est pour s'assurer la conquête du ciel, que tant de saints ont embrassé les travaux rigoureux de la pénitence. Vous auriez les mêmes vertus, si vous aviez la même foi. Enfans des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, et poursuivrez-vous le mensonge ? Cette félicité, après laquelle vous soupirez, n'est pas où vous la cherchez. Élevez vos cœurs appesantis; entrez avec nous en esprit dans ce royaume de la charité, où tout est saint, où tout est pur, où tout est éternel. Nous allons, à la faveur des divines écritures, vous découvrir une partie des secrets de l'éternité, et soulever un coin du voile mystérieux qui vous dérobe tant

de merveilles. Que ce spectacle doit être intéressant pour des chrétiens! »

Je ne sais si on est jamais entré dans son sujet, d'une manière plus heureuse. Il va vous parler du ciel; et déja la douce paix, les délices éternelles de ce séjour se sont communiquées à ses idées, à ses sentimens, à ses paroles. A la manière dont il nous appelle vers le ciel, on croirait qu'il en descend lui-même. *Que faites-vous cependant, mes très-chers frères, dans cette vallée de larmes?* Le charme de ce début pouvait préparer un écueil à l'orateur par la difficulté de le soutenir, pendant tout un discours. Eh bien, ce charme ne fait que s'augmenter. Tout ce que l'ame la plus aimante, tout ce que l'imagination la plus heureuse peuvent voir et sentir dans un tel sujet, se développe et se communique dans ses tableaux. Ce que les sens ont de plus vif dans leurs impressions, lui sert pour décrire des objets qu'ils ne peuvent atteindre. Les cieux lui sont ouverts, et il vous y transporte avec lui. Ce qu'il y a encore d'extraordinaire dans ce discours, où l'intérêt, ou plutôt l'enchantement s'accroît sans cesse, c'est qu'il est presque en-

tièrement composé de passages tirés des textes sacrés ; mais ils y sont si heureusement fondus, si heureusement suppléés, qu'ils forment un tout parfait, et qu'ils reçoivent de cet emploi une grâce et une beauté nouvelles. On parle volontiers de ce qu'on aime vivement. J'ai interrogé plusieurs personnes sur ce discours, qui me paraît l'ouvrage le plus accompli de l'abbé Poule, et une des plus délicieuses lectures qu'une ame tendre et religieuse puisse faire. Peu l'ont lu, peu l'ont assez goûté. Peut-être cette indifférence tient-elle à une prévention assez juste contre le sujet ; on peut craindre de n'y trouver qu'une imagination en délire ; mais jamais l'abbé Poule n'a réuni à tout son talent tant de goût dans le stile et tant de sagesse dans l'esprit.

J'ai dit que l'abbé Poule s'élevait souvent aux plus sublimes idées, et qu'il saisissait dans son sujet des vues toutes nouvelles. Le sermon sur *le ciel* est plein de beautés de ce genre ; mais une des plus frappantes est ce morceau du sermon sur *la Foi.*

« Le chrétien, considéré sous ce point

de vue, est un être d'une espèce toute singulière, qu'il est difficile de définir. Il n'appartient ni au tems, puisqu'il travaille sans cesse à s'en détacher, ni à l'éternité, puisqu'il n'en jouit pas encore ; et il participe cependant de tous les deux.

» Homme du tems, il remplit exactement tous ses devoirs : monarque bienfaisant, il veille sans relâche à la félicité des peuples soumis à son empire ; en rendant ses sujets heureux, il a trouvé le vrai, l'unique moyen de les multiplier : citoyen zélé, il consacre ses travaux, ses talens, et, s'il le faut, ses jours mêmes à l'avantage de la patrie : époux fidelle, il respecte religieusement les saints nœuds qui l'enchaînent : père doublement père, s'il ne gravait de bonne heure ses vertus dans le cœur de ses enfans, il regarderait le jour qu'il leur a donné comme le présent le plus funeste ; ainsi passe d'âge en âge l'héritage précieux de sa justice : protecteur généreux, il est le défenseur de l'innocent, l'appui du faible, le refuge de la veuve et de l'orphelin, l'arbitre des différends, le rémunérateur du mérite. Riche, compatissant et libéral, il répare les malheurs

des tems ; il soulage l'indigence ; il borne la mendicité ; il aide le travail ; il vivifie les asiles de miséricorde. Homme de l'éternité, il relève toutes ses actions par la sublimité des motifs qui l'animent et de la fin qu'il se propose ; il voit Dieu dans tout et par-tout, et il ne voit que Dieu. Homme du tems, des tentations sans nombre l'assiègent ; les scandales offensent la pureté de ses regards ; des exemples éclatans alarment sa vertu ; l'impiété lui fait entendre ses blasphèmes ; mille objets séducteurs dressent, sous ses pas, des embûches secrètes ; l'ange des ténèbres, ce lion rugissant, le poursuit comme une proie qu'il est avide de dévorer ; et sans sortir de lui-même, ses passions lui déclarent une guerre intestine et persévérante. Homme de l'éternité, il lève les yeux vers la montagne sainte, d'où lui viennent les graces et les secours ; il se couvre du bouclier impénétrable de la foi ; il se soutient, il se défend par ses prières et par ses espérances. Homme du tems, des persécutions troublent la sérénité de ses jours ; la calomnie se fait un jeu cruel de noircir sa réputation ; l'injustice lui dispute ses biens, et quelque-

fois l'en dépouille ; des disgraces inattendues renversent de fond en comble l'édifice de sa fortune ; heureux, il avait des envieux ; malheureux, il n'a plus d'amis. Il languirait abandonné dans le creuset des tribulations, s'il n'était accompagné de sa vertu. Homme de l'éternité, qu'aurait-il à redouter de cette conspiration générale ! Ses ennemis sont sur la terre ; il est presque dans le ciel. Il voit sans émotion se former, sous ses pieds, ces orages impuissans. Il sait d'ailleurs que les épreuves sont nécessaires ; il contemple la couronne de justice qui l'attend, après le saint combat de la foi, ce grand combat de toute la vie. Homme du tems, il passe tristement à travers l'inépuisable mensonge du monde, ce séjour fabuleux et variable où tout est inconstant ou faux : promesses, engagemens, biens, gloire, titres, paroles, sermens, joies, larmes, vertus même ; où l'on ne trouve de réel, de stable que la haine, l'intérêt, l'ambition, la volupté, l'orgueil ; passions perpétuelles et souveraines, qui, se reproduisant sous toutes sortes de formes, hormis leur forme naturelle, varient à l'infini la scène chan-

geante du monde, résistent à l'effort des lois humaines, des siècles, de la religion, réunissent et divisent les hommes, et font de la société un composé monstrueux de palais et de prisons; d'églises et de théâtres; de réjouissances et de calamités; de politesses et de perfidies; de mariages et de divorces; de luxe et d'indigence; d'une enveloppe d'agrémens superficiels et d'un abîme d'horreurs profondes. Quelle demeure pour un citoyen du ciel! Homme de l'éternité, il soupire, avec Saint Paul, après la destruction de ce vase d'argile, qui l'attache à tant de vanités et de misères. Il dit avec le prophète: Qui me donnera les aîles de la colombe? Ah! comme je sortirais de cette terre de malédiction, de ce pays des apparences! J'irais, je m'élevrais, et je me reposerais dans le sein de la paix et de la vérité. Homme du tems et de l'éternité tout ensemble, comme ces anges que *Jacob* vit en songe, lesquels montaient sans cesse sur l'échelle mystérieuse, et sans cesse en descendaient, il vole au ciel pour jouir; il revient sur la terre pour mériter; il revole au ciel par toute son ame; il retourne sur la terre lentement,

à regret, et entraîné par le fardeau des besoins et des nécessités. »

Il y a peut-être quelques longueurs, quelques idées et quelques tournures communes dans le commencement de ce morceau. Mais dans un morceau si grandement conçu, si fortement exécuté, les beautés de l'ensemble couvrent toutes les imperfections de détail; et il serait petit de s'en offenser assez pour avoir le besoin de les critiquer.

J'ai encore un autre mérite à développer dans l'abbé Poule, celui de ces belles attitudes où il sait se placer, pour déployer toute la véhémence d'un véritable orateur, et toute l'autorité d'un ministre de l'évangile. La seconde partie du sermon sur *la parole de Dieu* est admirable, par cette espèce de beautés; j'en citerai la fin toute entière. Ce qui est aussi beau ne peut paraître long.

« Après le retour de la captivité, *Esdras* monta sur un lieu élevé, pour y faire la simple lecture de la loi aux Israélites assemblés. Tous les mots qu'il prononçait leur rappelaient les bienfaits de Dieu; ces bienfaits leur reprochaient leurs prévarica-

tions ; leurs prévarications leur présentaient les menaces des châtimens mérités; l'image de ces châtimens excitait leur terreur. Confus de leur ingratitude, épouvantés du poids de la colère du Seigneur, dont ils étaient menacés, ils ne répondaient à tous les articles de la loi, que par leurs larmes et par leurs sanglots. Les *Lévites* étaient obligés d'aller de rang en rang, et de leur dire : *Faites silence, et cessez de vous affliger* : *Tacete et nolite dolere.* Des soins bien différens occupent à présent les ministres évangéliques. Une loi plus parfaite vous est annoncée ; des infractions plus énormes vous sont reprochées; des châtimens plus affreux vous sont préparés. Versez-vous une seule larme? Poussez-vous le moindre soupir.? Faisons-nous sur vous la plus légère impression ? Eh quoi ! Nous prononçons à des criminels leur sentence de mort, et de mort éternelle ; nous leur montrons le glaive du Seigneur suspendu sur leur tête; nous ouvrons aux yeux de leur foi les abîmes de l'enfer, prêts à les engloutir; nous menaçons, nous éclatons, nous tonnons. Ah! nous nous attendons d'être interrompus par leurs gémissemens et par leurs cris; nous

nous préparons à modérer les mouvemens trop impétueux de leur crainte et de leur désespoir, excités par des images si terribles. Et que voyons-nous? Des auditeurs insensibles, que les objets les plus intéressans de la religion n'attachent pas, et qui s'endorment au bruit de nos anathêmes; des auditeurs volages et légers, que tout dissipe, dont l'attention nous échappe à tout moment, et que nous ne saurions fixer; des auditeurs inquiets, à qui notre ministère pèse, qui nous écoutent impatiemment, et ne soupirent qu'après la fin de nos discours; des auditeurs prévenus, déterminés par avance à ne nous pas croire, qui font un pacte avec eux-mêmes de ne se pas laisser toucher, encore moins convertir, et qui ne prennent de nos instructions que l'amusement; des auditeurs sacrilèges, qui font une espèce d'assaut avec nous, bravent avec intrépidité les traits de notre censure, ne rougissent pas d'étaler en ces saints lieux toutes les mondanités du siècle que nous anathématisons; par l'indécence de leur maintien, rassurent les consciences timorées contre les terreurs de notre ministère, et jusques sous nos

yeux, nous disputent effrontément la conquête des ames ; des auditeurs, ou plutôt des spectateurs, qui assistent seulement à nos instructions, et ne les écoutent pas ; des auditeurs superficiels, peu frappés de la rigueur de nos arrêts ; uniquement occupés de la manière dont nous les exprimons ; des auditeurs critiques, observateurs sévères de nos défauts, qui examinent avec soin tous nos gestes, discutent avec rigueur tous nos raisonnemens, pèsent avec scrupule toutes nos expressions, et songent moins à profiter de nos exhortations qu'à les blâmer. A quoi étions-nous donc destinés ? Et qui le croirait ? Du milieu de ces disciples que nous instruisons et de ces criminels que nous condamnons, s'élève un tribunal redoutable, devant lequel on nous traduit. Et tandis que, de la part de Dieu, nous jugeons les autres en tremblant ; à regret, et peut-être pour l'éternité, on nous juge impitoyablement nous-mêmes. Et quel droit avez-vous sur nous ? Sommes-nous des orateurs bassement orgueilleux qui venons mendier vos applaudissemens ? Vos applaudissemens ! Comme chrétiens, nous devons les craindre ;

dre; ils pourraient nous séduire : comme ministres de Jésus-Christ, nous les méprisons; ils nous dégraderaient. Vos applaudissemens ! Pour payer nos veilles, nos travaux, nos sueurs ! nous les mettons à un plus haut prix. Il nous faut les plus grands sacrifices, des larmes amères, des sentimens de componction, des cœurs humiliés, brisés de douleur et de repentir. Vos applaudissemens ! A vous, Seigneur, l'honneur et la gloire : à nous, dirons-nous, le mépris ? Non, notre ministère en souffrirait; mais à nous, l'oubli. Eh ! que sommes-nous, sans votre grace ? Un airain sonnant, des cymbales retentissantes, la voix qui crie au désert. Nous pouvons tout au plus amuser l'esprit, flatter les oreilles; vous seul parlez au cœur.

» Tels sont cependant les fruits ordinaires de notre mission, ou l'ennui, ou le dégoût, ou des censures, ou des éloges. Et quoi, mes très-chers frères ! jamais de conversion, jamais de conversion ! Devons-nous renoncer à cette douce espérance, la seule récompense digne du ministère que nous exerçons ?

» Si un infidèle, à qui notre sainte re-

ligion et la langue que nous parlons seraient inconnues, entrait tout-à-coup dans cette église, et qu'il nous vît, nous, émus, enflammés, tantôt nous livrer à toute l'impétuosité de notre zèle, tantôt étendre les bras vers vous dans une posture de suppliant, tantôt élever nos regards vers le ciel, tantôt accompagner nos instances de sanglots et de larmes; et qu'il vous vît, vous, tranquilles, indifférens, peut-être distraits, prêter à peine l'oreille à nos supplications pressantes et redoublées; ne s'imaginerait-il pas que c'est un criminel déja condamné, qui tâche, par toutes sortes de moyens, d'attendrir, de fléchir une multitude de juges, insensibles à son infortune? Cet infidèle ne se tromperait qu'en partie, mes très-chers frères. Oui, nous voulons vous fléchir, mais pour vous-mêmes. Oui, il s'agit ici de votre intérêt, et de votre intérêt le plus cher, puisqu'il s'agit de votre salut éternel et de la gloire de Dieu.

» Levez-vous, grand Dieu, votre gloire l'exige; nous vous remettons notre ministère; il est presque sans force sur nos lèvres. Nous annonçons votre parole; mais

nous n'avons pas votre voix. Faites vous-même ce que nous ne pourrions accomplir. Voilà les prévaricateurs de votre loi; ils sont enfin sortis de leurs retranchemens et de leurs forts : attirés par la curiosité, ils sont entrés dans votre temple; ils y sont enfermés. Nous ne demandons pas que vous envoyiez un ange exterminateur, pour les détruire; ils sont nos frères. Nous ne demandons pas que vous armiez contre eux les mains sacrées de vos Lévites, comme vous fîtes autrefois contre l'impie et barbare Athalie; vous êtes un Dieu de paix, la miséricorde même; vous avez des vengeances si douces, des vengeances qui sont des bienfaits ! Convertissez et n'exterminez pas. Votre parole a-t-elle donc perdu toute sa force? Elle a tiré le monde du néant; elle a pu, des pierres mêmes, susciter des enfans à Abraham; elle a rappelé Lazare à la vie; d'un persécuteur, elle en a fait un apôtre; ne pourrait-elle pas, de vos ennemis (ils sont déja chrétiens) en faire autant d'adorateurs en esprit et en vérité? Vous devez ce prodige au crédit de notre ministère, qui s'affaiblit de plus en plus; mais ne différez pas. Nous ne retenons en-

core ces pécheurs que par effort : dans quelques momens, ils vont nous échapper ; peut-être..... ne leur en donnez pas le tems. Que votre voix les terrasse sur le chemin de Damas, et qu'ils ne se relèvent avec Paul, que pour aller trouver un autre Ananie, qui les conduise dans les voies de la pénitence. »

Quelle élévation, quelle majesté! Voyez d'abord ce beau contraste entre la consternation des Juifs au récit de leurs prévarications, et l'endurcissement des chrétiens actuels ; et quelle vigueur dans le tableau de leur insensibilité à la parole divine! Comme tous les traits les plus frappans en sont saisis et présentés : *Des auditeurs qui s'endorment au bruit de nos anathèmes... qui nous disputent effrontément la conquête des ames.... observateurs sévères de nos défauts*, *etc.* Comme il s'arrête à ce dernier trait! Comme il s'indigne de n'être qu'admiré! Ensuite il vous représente un infidèle entrant dans un de nos temples ; et c'est avec cette figure de la plus heureuse invention, qu'il achève de confondre ses auditeurs. Mais bientôt, du fond de cette censure même, il tire un retour de charité

vers eux : *Vous ne vous trompez pas, nous voulons vous fléchir, mais pour vous-mêmes.* Enfin, il fait une invocation à Dieu, et voyez sur quoi il la motive : *Vos ennemis sont enfin sortis de leurs retranchemens; ils sont entrés dans votre temple..... convertissez-les.... vous devez ce prodige au crédit de notre ministère.... mais ne différez pas; nous ne retenons ces pécheurs que par effort.... ils vont rentrer dans la corruption du siècle.... peut-être.... ne leur en donnez pas le tems.....* Voilà, ce me semble, de la plus sublime éloquence. Il n'y a peut-être que Bossuet qui s'élève à une plus grande hauteur, et qui s'y soutienne plus longtems.

Quand on se recueille dans le sentiment de tant de beautés, on reconnaît avec plaisir, que l'abbé Poule nous fournit un orateur de plus à compter dans notre siècle. Quoiqu'il ait peu travaillé, quoiqu'il n'ait pas donné à ses ouvrages toute la perfection dont il était capable, on peut dire néanmoins qu'il a honoré la littérature de sa nation. Loin d'être assez admiré, il n'est pas même assez connu. S'il est doux de rendre justice à un grand talent, il l'est

encore davantage de la lui faire rendre; et j'avouerai que c'est la satisfaction que j'ai osé me proposer dans cet écrit. Malgré un extrait de M. *de la Harpe* sur les sermons de l'abbé Poule, plein de goût et d'une juste admiration, j'ai cru qu'il pouvait encore être utile d'offrir de nouveau ce sujet à l'attention de ceux qui aiment et sentent encore la véritable éloquence.

On a publié, il y a quelques années, un *éloge historique* de l'abbé Poule. Peu de faits et d'évènemens composent sa vie. Ils ne laissent apercevoir que deux traits principaux dans son caractère, une bienveillance universelle envers les autres, et une grande insouciance sur sa gloire. Il fut bon et heureux, c'est à quoi se réduit son histoire, du moins telle qu'elle nous est présentée dans cet éloge; un seul trait de sa manière de composer, m'a paru curieux et digne d'être conservé:

« Déterminé sur le choix d'un sujet, il en établissait le plan dans sa tête, et y traçait ses premiers linéamens, dont il travaillait à remplir les intervalles, au milieu des vaines distractions de la société, comme dans l'heureux silence de la retraite; lais-

sant ensuite à la réflexion le soin d'avancer et de perfectionner son propre édifice. Cette manière de créer ses sermons l'autorisait, à répondre souvent aux personnes qui le pressaient de les achever, *qu'il fallait qu'ils se fissent, et qu'il ne les faisait pas.* »

Ce mot est le secret de toutes les belles compositions dans tous les genres, où doivent dominer la sensibilité et l'imagination. On peut, après beaucoup d'exercice, avoir sa raison, à peu près, à son commandement; il n'en est pas ainsi des autres facultés du talent, elles sont plus capricieuses; elles s'éteignent ou s'échauffent dans les différens états de notre ame et de notre santé. Vous vous couchez quelquefois dans l'enthousiasme sur un objet que vous méditez; vous vous réveillez glacé sur ce même objet; souvent la cause de ce changement est la chose du monde la plus légère; souvent elle vous est inconnue à vous-même. Que faire alors? Il faut s'arrêter ou faire moins bien qu'on ne voulait et qu'on ne pouvait. Cette inconstance dans les facultés du talent, jette une sorte de désordre dans tous les plans des gens de lettres, qui les fait doublement souffrir, en ce qu'ils

sont toujours en arrière de leurs engagemens, et en ce qu'ils vivent dans une alternative d'exaltation et de découragement. Si l'on appréciait mieux ce malheur, il obtiendrait plus d'indulgence. Mais il faut convenir aussi que la plupart des hommes de talent, par leur facilité à y céder, l'augmentent comme à plaisir; ils ne savent ou ne veulent rien faire pour fixer et rappeler leur génie; ils se hâtent d'obéir à toutes ses bizarreries, qu'ils auraient pu vaincre par un peu de résistance. Dans les travaux, comme dans les devoirs, il y a un prix à chaque effort. Votre objet vous fuit; courez après lui; vous n'aurez pas fait quelques pas, que vous sentirez votre courage s'éveiller, et qu'insensiblement vous rentrerez dans la domination de votre sujet. Je dirais donc, comme l'abbé Poule, attendez que vos ouvrages se fassent; mais aidez-les à se faire. Tout se rapproche par bien des points; le proverbe : *Aide-toi, le ciel t'aidera*, est vrai pour le poète qui l'a créé, comme pour le chartier embourbé auquel il l'applique.

VUES GÉNÉRALES

SUR

L'ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE.

APRÈS ce long examen des grands maîtres dans l'éloquence de la Chaire, me permettra-t-on de m'arrêter encore quelques momens sur les principes, qui peuvent rendre à cette éloquence quelques-uns de ses bons effets, et lui conserver toute sa gloire!

Deux causes paraissent avancer incessamment sa décadence, l'épuisement des sujets et les progrès de l'incrédulité.

Dans presque toutes les carrières, on se plaint de l'épuisement des sujets. Voyons ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette idée; et surtout, en mesurant les maux, cherchons les ressources.

Les sciences et les arts ont pour objets la nature, la société et l'homme; les sciences,

pour les approfondir ; les arts, pour les peindre.

La nature est immense ; et jamais l'intelligence de l'homme ne suffira pour l'embrasser.

La société et l'homme, quoique des objets moins vastes, offriront toujours de nouvelles découvertes. D'ailleurs, ils se modifient sans cesse ; et en se reproduisant sous d'autres formes, ils présentent de nouveaux rapports à comparer.

Les sciences n'ont donc point de bornes dans leurs recherches.

Il n'en est pas de même des arts; destinés à peindre et à embellir les objets que les sciences méditent, la mesure des choses qu'ils peuvent saisir et des effets qu'ils doivent produire, est bien moins étendue.

Comme c'est pour l'homme et sur l'homme que les arts travaillent, c'est lui surtout qu'ils doivent connaître et représenter. Or, les principales notions sur l'homme, les sentimens prédominans de son cœur, les traits les plus frappans de ses mœurs peuvent être bientôt enlevés, par une succession un peu nombreuse d'hommes de génie.

Ce ne sont pas seulement les idées et les

sentimens qui s'épuisent dans les arts; ce sont encore davantage les formes et les moyens.

Les impressions des arts ne tiennent pas seulement aux choses qu'ils représentent, mais encore à la manière dont ils les embellissent; il faut à la poésie des situations, des caractères, des images; à l'éloquence, une marche de discours, des attitudes, des mouvemens; et voilà ce qui ne peut beaucoup se multiplier; il faut nécessairement à cet égard tomber dans des ressemblances ou des bizarreries.

A ces causes générales se joignent des raisons particulières, pour que les ressources diminuent dans l'éloquence de la Chaire, à proportion que les chef-d'œuvres augmentent. L'ordre civil varie de siècle en siècle, de pays en pays; il offre sans cesse de nouveaux objets à méditer, à comparer ou à combiner. La morale religieuse est plus bornée, par la raison qu'elle a plus de simplicité et de précision. Elle a surtout l'heureux avantage d'être invariable. Donnée par Dieu même, elle est telle aujourd'hui qu'elle fut dans les premiers tems. Lorsque des hommes d'une

grande instruction, d'un beau génie l'ont déja traitée, que peuvent-ils laisser à leurs successeurs ? D'un autre côté, dévouée à la divinité, parlant dans ses temples, en son nom, sous ses regards, l'éloquence chrétienne ne peut pas employer, dans la gravité et la pureté qui doivent la caractériser, plusieurs motifs qu'elle réprouve, plusieurs passions qu'elle voudrait anéantir, et qui sont de puissans moyens pour l'éloquence profane.

Gardons-nous cependant de désespérer des arts et des talens.

D'abord, il n'en est point où l'on puisse dire, qu'on soit arrivé à leurs dernières limites.

Ensuite, il est de la nature des choses que les arts et les talens trouvent sans cesse à inventer, ou du moins à perfectionner. Ils acquièrent tout ce que l'accroissement des sciences et les révolutions journalières leur découvrent ; et les plus petits changemens dans la position des choses ou des hommes, appellent à d'autres vues, préparent d'autres tableaux.

Remarquons encore que les objets qui appartiennent à l'ame, ont sur elle une

puissance éternelle. Vous pouvez toujours compter sur ses émotions, pourvu qu'en reproduisant les mêmes objets, vous leur donniez l'empreinte particulière de votre imagination.

N'est-il pas d'ailleurs plusieurs moyens inspirés par la raison et justifiés par l'expérience, de varier les travaux des arts, sans les dénaturer?

Il suffit souvent de mêler plusieurs genres d'idées pour les fortifier; d'appliquer une science à une autre pour la renouveler et l'agrandir. Si toutes les passions principales ont été peintes, tous leurs mouvemens ont-ils été saisis? Combien elles sont étendues, mobiles, fécondes! A côté des grands traits, il y a des nuances délicates; à côté des grandes pensées, il y a des aperçus fins. Lorsque l'homme universel est connu, il reste à représenter l'homme de chaque gouvernement, de chaque siècle, de chaque état de société; l'homme de toutes ces situations qu'amène la variation des évènemens.

Je sais que ces recherches si fines ont des inconvéniens, des dangers; aussi ne doivent-elles jamais remplacer les grandes

vues, les grands effets; mais elles peuvent s'y mêler heureusement, et souvent les suppléer.

Que pouvons-nous conclure de ceci ? Que les arts, en tempérant l'audace par la sagesse, doivent sans cesse amener de nouveaux objets dans leur ancien domaine ; et que pour se soutenir à la même élévation, ils demandent, avec un talent égal, une plus grande étendue, une plus grande variété d'idées et de connaissances.

Les formes des arts, auxquelles sont attachés plusieurs des effets du talent, offrent tout à la fois un plus grand épuisement et moins de ressources. Cependant chaque objet nouvellement aperçu ou autrement modifié indique, inspire naturellement à l'écrivain, à l'artiste qui le saisit tout entier, qui s'en pénètre vivement, une manière particulière de le produire et de le développer. Cherchez donc de nouvelles idées, portez votre esprit dans de nouveaux rapports, exercez votre ame par de nouvelles impressions ; chacune de vos pensées originales se revêtira d'une expression qui lui sera propre. Mais j'avoue que ces formes nouvelles risquent d'être à la fois moins saillantes et

moins heureuses, et que ce qui devient de plus en plus difficile, c'est de marquer ses productions à un grand coin d'originalité.

On ne peut se dissimuler que la carrière de l'éloquence chrétienne se rétrécit de jour en jour, par le grand nombre des chef-d'œuvres qu'elle possède déja, et par la nature des objets et des moyens où elle doit se renfermer.

Il s'en faut bien cependant qu'elle n'ait encore à sa disposition de grandes richesses. Si elle n'a que les mêmes objets à traiter, elle peut en faire une application nouvelle, relativement aux révolutions qui sont arrivées dans nos idées et dans nos mœurs. Une foule de choses ont changé et changent sans cesse autour de nous et dans nous-mêmes. Nos premiers penchans sont modifiés par des goûts nouveaux. Il est certaines vues qui nous frappent davantage; certains sentimens auxquels nous sommes plus ouverts; certains intérêts qui nous touchent plus vivement. Pour nous ramener à la religion et à la morale, vous contenterez-vous de nous y appeler uniquement par les anciens motifs, et sans des raisons appropriées à nos mœurs actuelles? Avec

de pareils tableaux et de pareilles leçons ; vous resterez dans des généralités sans intérêt ; personne ne voudra se reconnaître dans vos peintures ; chacun trouvera des prétextes pour se soustraire à vos leçons. Ayant toujours de grands et d'augustes objets, vous pourrez encore y signaler votre talent ; mais vous n'aurez jamais la vraie éloquence, celle qui persuade, qui entraîne, qui tire ses plus beaux triomphes de ses plus heureux effets. Vous ne paraîtrez qu'un esprit faux en morale, qu'un déclamateur en éloquence. Voulez-vous couronner votre talent par la plus belle gloire ? Ne permettez pas ainsi à nos cœurs d'échapper ni à votre censure, ni à vos impressions. Gardez-vous sans doute d'altérer, d'affaiblir les lois et les devoirs que vous nous annoncez. Mais cherchez tous les moyens nouveaux qui peuvent nous y préparer, nous y attacher. Entrez dans la discussion de nos mœurs, de nos principes, de nos affections. Cherchez dans le fond de nos consciences tous les sophismes par lesquels nous nous défendons, tous les motifs, tous les penchans par lesquels on peut nous prendre et nous conduire. Ne laissez rien

rien de bon ou de mauvais dans notre ame, sans le remuer. C'est ainsi que la morale et l'éloquence peuvent se féconder ensemble, et que vous trouverez de nouvelles beautés dans de nouvelles vues.

Une seconde cause bien plus puissante encore qui s'oppose aux triomphes de l'éloquence chrétienne, ce sont les progrès de l'incrédulité. Elle a gagné dans tous les états, dans tous les rangs; elle est le fonds des mœurs et des principes qui règnent aujourd'hui. L'éloquence de la Chaire, en devenant si impuissante contre l'incrédulité, devait perdre de ses droits sur nos esprits et notre goût. Aussi on remarque que, parmi nos bons écrivains, ceux qui sont moins lus de jour en jour, ce sont les orateurs sacrés. Mais il sera toujours au pouvoir de l'éloquence de triompher de ce refroidissement. Par une singularité qui appartient aux tems éclairés et corrompus, les talens peuvent encore obtenir toute leur gloire, lors même qu'on a abandonné les objets pour lesquels ils combattent. Un grand prédicateur se verra encore suivi et admiré par des hommes bien déterminés à ne le croire et à ne lui obéir en rien. Nous

avons substitué à l'ancienne soumission de l'esprit une grande souplesse d'imagination. On se prête aux idées religieuses, comme au merveilleux de la poésie. L'esprit ne se rend pas, mais il mesure la force de celui qui l'attaque. Le cœur ne reçoit pas une émotion réelle, mais il se livre à l'effet oratoire. Hélas ! c'est en tout, dans la morale comme dans la religion, que la vérité et la vertu ne nous trouvent plus sensibles que de cette manière. Un beau sentiment est toujours applaudi dans nos spectacles. Mais qui est-ce qui le recueille dans son cœur pour en faire la règle de sa conduite ? Rien n'en reste que l'effet théâtral. Toute la ressource de nos prédicateurs est donc aujourd'hui dans notre goût pour l'éloquence. Eh bien, oserai-je leur dire, profitez de cette passion, que votre génie nous inspire. Dans un bon gouvernement, on se sert des vices même pour faire le bien ; et dans les révoltes publiques, les lois accordent quelque chose aux caprices des peuples, pour les faire rentrer dans l'obéissance. Nous nous attendons à trouver en vous des hommes uniquement occupés de votre gloire, comme

nous ne le sommes que de vos talens. Montrez-nous des cœurs vivement touchés, qui ne désespèrent pas encore de la puissance de leur ministère. Nous sommes prêts à vous admirer, à vous honorer ; nous nous attendons à toutes les impressions, hors à celles d'une éloquence qui ne veut rien pour elle-même, qui ne veut vaincre ses auditeurs que pour les rendre à la religion, à la vertu. Cette surprise où vous nous jetterez, sera déja une disposition favorable à votre dessein.

Peut-être faut-il encore plus ici un zèle éclairé qu'un zèle ardent. C'est un sublime et auguste emploi pour l'éloquence que de défendre et de venger la religion. Mais dans un siècle qui a tourné son esprit et ses lumières contre cet objet sacré, l'éloquence elle-même pourrait compromettre cette belle cause, si elle ne choisissait bien ses moyens. Confondez l'impie par les choses sur lesquelles il croit avoir le plus d'avantages. Il a voulu ôter aux passions de l'homme le frein de la religion ; montrez combien ce frein leur est nécessaire. Il reproche à la religion d'imposer à l'homme des devoirs trop sévères, de lui faire une

destinée trop triste, trop humiliée; montrez qu'elle seule le console et l'élève, en prolongeant ses destins dans l'éternité. Il lui reproche d'isoler l'homme de la société, de lui prescrire des vertus inutiles au monde. Montrez que la religion est le meilleur appui de la morale, qu'elle affermit l'ordre civil, et qu'elle eut toujours la plus grande part dans les vertus et le bonheur des nations; mais pour cela, peignez la religion telle qu'elle doit être, et non telle qu'on se la figure, et qu'elle fut quelquefois. Attaquez vous-mêmes le fanatisme et la superstition, comme ce qui peut le plus la troubler et la déshonorer. Livrez à ses propres anathèmes tous les abus qu'elle est encore forcée de tolérer. Tâchez de l'épurer, de la rendre encore plus consolante pour l'homme, plus utile à la société, plus digne de son origine et de sa fin. C'est ainsi que vous la reconcilierez avec votre siècle. Ah! l'homme est naturellement religieux; il est né pour la crainte et l'espérance; il a besoin de croire et d'aimer.

Mais le plus puissant moyen de rendre, ou plutôt de conserver à l'éloquence de

la Chaire des succès vraiment utiles et glorieux, résultera toujours du respect personnel qu'inspirera l'orateur.

Les talens devraient inspirer une certaine décence des mœurs, une certaine fierté de sentimens ; ceux qui les cultivent ne devraient pas descendre au dessous de leur gloire ; ils devraient sentir que l'effet de leur génie demande quelque conformité dans leurs mœurs avec les maximes qu'ils professent. Je suis loin de me rendre ici l'organe de tous les reproches que l'on fait aux gens de lettres ; ce sont les hommes les plus observés, les plus sévèrement jugés ; on est très-porté à l'injustice envers eux, et l'on n'exagère rien davantage que leurs vices. Il en fut toujours ; il en est encore dont la conduite et le caractère méritent autant de vénération, que leurs talens ont obtenu de célébrité. Et sans doute les vertus de quelques-uns honorent plus cet état, que les vices de quelques autres ne peuvent l'avilir. Le respect qu'il mérite est en sûreté. Ne craignons donc pas d'avouer que trop souvent les hommes de talent détruisent eux-mêmes cette autorité que leur mérite personnel donnerait à leurs

écrits. En se livrant au monde, à la société, ils ont perdu de grandes qualités, pour en acquérir de petites. Sur ce nouveau théâtre, ils ont connu d'autres intérêts, d'autres passions. Avec la noble et légitime envie d'effacer sur eux toute prééminence, de donner au mérite de l'esprit son véritable rang au milieu des avantages des richesses et de la naissance, ils ont trop cherché à jouir de l'espèce de supériorité qui leur appartient. Jaloux à l'excès de la réputation de talent, plusieurs négligent l'estime personnelle, et ils se l'enlèvent les uns aux autres. Il leur arrive même quelquefois d'adopter en secret l'immoralité des hommes et des sociétés parmi lesquels ils vivent. De là souvent nul respect d'eux-mêmes, nulle solidité dans leur conduite et leur commerce. Heureux encore s'ils n'ajoutent pas à une vie sans dignité, le scandale des querelles et la bassesse des actions! De là souvent encore quelque chose de pusillanime, de rampant et de corrompu dans leurs écrits, qui perdent de leur majesté et de leur vigueur; car si le génie ne suppose pas toujours la vertu, il est certain au moins qu'il s'agrandit par elle.

Comment alors leurs plus beaux ouvrages pourraient-ils faire une impression profonde et efficace? On est averti par leurs mœurs qu'il y a beaucoup à rabattre sur ces grands sentimens, ces nobles maximes qu'ils enseignent. En paraissant ainsi se jouer de leurs leçons de vertu, ils avancent eux-mêmes ce dernier degré de la corruption dans un peuple, de juger ridicule dans les mœurs ce qu'on trouve beau dans les livres.

Il n'est aucun talent qu'une conduite irréprochable, qu'une bonne réputation ne soutienne et n'embellisse; mais elle est nécessaire à ces talens graves, qui s'occupent des grands intérêts de l'homme et de la société; et, parmi ceux-ci, elle l'est surtout à l'orateur sacré. Ce n'est pas seulement sa morale qu'on juge, c'est encore sa personne; elle est sous les regards publics. Pour peu que sa personne réveille des idées qui ne lui soient pas favorables, elles arrêtent l'émotion, la conviction; elles démentent, elles souillent ce qu'il dit de meilleur. Il ne vient pas seulement réveiller le goût naturel de la vertu, en présenter le tableau, en développer les règles; il demande bien

davantage ; il veut des effets actuels ; il presse, il sollicite pour que, dès ce moment, vous renonciez à un mauvais penchant, à un mauvais dessein, que vous ne différiez pas une bonne action qu'il vous propose. Il faudrait donc que tout concourût en lui pour de si grands, de si saints effets; sa voix, sa figure, son maintien, sur tout sa bonne renommée. Comment un homme ose-t-il, en sortant de tout le faste, de toute la mollesse, peut-être de toute la corruption de son siècle, venir prêcher les rigueurs de la pénitence, se constituer le censeur des vices, l'avocat des pauvres ? Si jamais la dépravation arrivait à cet excès, qu'un homme qui ne masquerait pas même la honte de sa vie, ou qui ne la couvrirait que de la vile exagération d'une vertu de parade, osât monter dans cette chaire de pureté et de vérité ; à travers les faux élans d'un zèle hypocrite, et la douceur contrefaite de son visage, on apercevrait encore sur son front la grossièreté et l'impudence du vice; en vain quelque talent obtiendrait de l'attention pour ses discours : on ne sortirait de l'entendre qu'avec une plus grande indifférence, un

plus grand éloignement pour les saintes vérités, que sa bouche aurait profanées. Homme déshonoré, retire-toi, ne vois-tu pas que ta honte éclate au milieu de tes succès ! Chaque fois que tu prononces le nom de la vertu, ta mauvaise réputation crie contre toi. Si tu réussissais à la peindre, tes auditeurs en seraient indignés. Retire-toi, fais place à l'honnête homme, au saint prêtre, qui n'a point affecté de signaler sa vie par des vertus d'éclat, content de ce respect que l'on doit à l'homme juste et bon ; qui a peut-être devant Dieu le mérite des plus belles actions, sans en avoir la gloire devant les hommes ; qui est digne au moins qu'on le soupçonne du bien qu'il n'a pas eu le bonheur de faire ; dont la figure noble et modeste confirme la bonne renommée, ou en reçoit l'honorable caractère : il n'a jamais qu'un zèle sage, parce qu'il n'a qu'un zèle pur ; son éloquence, pleine de courage et d'onction, est toujours simple et vraie, comme sa vie ; on ne peut ni s'en défier, ni lui résister. Ce n'est point un anachorète, un solitaire ; il vit parmi les hommes qu'il doit censurer et diriger ; ce n'est point un homme hérissé de scru-

pules, effrayant de sévérité : c'est un homme sensible et indulgent, dont le cœur se révolte contre les vices et pardonne aux faiblesses ; c'est l'ami des arts et des talens, sans cesser d'être l'ennemi du luxe et de la corruption. Voilà l'orateur, qui peut relever l'antique honneur de l'éloquence chrétienne par une véritable influence sur les mœurs de son siècle. C'est à lui que le peuple viendra offrir son repentir et ses larmes ; c'est lui qui soutiendra la foi chancelante ; qui fera renaître quelques vertus parmi les riches et les grands ; c'est lui qui obtiendra de l'autorité jusques dans les cours, où il pourra épargner des crimes aux rois, des malheurs aux nations.

Il y a plusieurs bons écrits sur l'éloquence de la Chaire, dont les deux plus récens sont peut-être les meilleurs ; je parle du Traité que M. l'abbé *Maury* a publié sur ce sujet, ouvrage plein de bonnes vues, de bonnes discussions et de beaux morceaux, et d'un excellent article de M. *Marmontel*, dans la nouvelle *Encyclopédie* littéraire ; cet article est un code des meilleurs principes dans ce genre d'éloquence. Il est digne de l'ouvrage dont il fait partie, et

qui, par l'étendue des connaissances, la sagacité et la justesse des critiques, la philosophie des idées, la vigueur et l'élégance du stile, sera un des meilleurs monumens de notre littérature. Si mon esprit ne s'était pas porté vers des vues différentes dans le même objet, je n'aurais pas écrit ce morceau.

SUR
LA FONCTION DE CURE.

SUR

LA FONCTION DE CURÉ,

A l'occasion de l'éloge funèbre de M. Léger, curé de Saint-André-des-Arcs, prononcé en l'église de cette paroisse, par M. de Beauvais, évêque de Senez. (1)

Ce n'est pas un prince, ce n'est pas un grand, ce n'est pas un citoyen tiré de la foule par l'éclat des talens et de la gloire, dont on va entendre l'éloge ; c'est uniquement un homme qui eut des vertus, fit du bien, servit la religion et l'humanité, et qui a emporté les regrets et la vénération de tous ceux qui furent les témoins de sa vie. Si le genre de cet hommage est nouveau, il n'en est pas moins auguste et touchant. Ne faisons pas à la modeste vertu cette injure de la croire incapable de suffire à la solemnité d'un éloge public ; il

(1) Le curé, dont il est question ici, fut regardé dans le tems, comme le modèle de celui de l. *Mélanie* de *la Harpe*.

y a en elle un attrait caché, un empire involontaire, auquel les hommes ne savent pas résister. C'est la plus vaine des prétentions de vouloir éterniser un nom obscur ; mais la mémoire d'un homme de bien, toujours chérie par elle-même, est encore utile par les leçons qu'elle renferme ; les plus simples détails de sa vie vivent souvent dans la postérité avec les grandes actions des rois. Quand Tacite lui-même aurait écrit l'histoire de Trajan, cet ouvrage qu'il réservait pour la consolation de sa vieillesse, l'histoire de Trajan n'aurait pas diminué l'intérêt de la vie d'Agricola ; un héros aussi sans doute ; mais bien plus encore un modèle des vertus propres au tems où il fut placé. Il est des états où les vertus prennent naturellement plus d'élévation et acquièrent plus d'influence ; dont tous les devoirs sont des services ou des bienfaits, et surpassent une ame commune. Un homme qui a dignement rempli un de ces états, a laissé des exemples, que la reconnaissance publique doit recueillir et environner de tous les honneurs qui leur conviennent.

Parcourez toutes les conditions de la société,

ciété, où en trouverez-vous une qui ait constamment mieux mérité du genre humain que celle des curés ? C'est un des bienfaits de notre religion que l'institution de ce ministère, inconnu dans les religions profanes, et si heureusement multiplié parmi nous. Rassemblez tout ce qu'il y a de bon parmi les hommes, la paix, la bienfaisance, la pureté des mœurs, le respect et l'amour de la Divinité, la protection des faibles, la consolation des affligés ; c'est pour toutes ces vertus que la fonction des curés est établie : c'est par elles qu'ils se rendent dignes de ce doux nom de *Pasteurs* des peuples, qu'ils ont pris, à l'imitation de leur divin instituteur.

Aussi voyez tout ce que la société leur doit ! Dans les villes, où ils sont les appuis de la religion et les gardiens des bonnes mœurs, autant qu'on peut l'être dans les grandes sociétés, il est encore donné à eux seuls d'émouvoir les entrailles du riche, de combattre l'oppression de l'homme puissant par des intercessions, qui ne sont pas toujours méprisées ; d'avoir un zèle au dessus des craintes timides et des fausses bienséances ; d'arracher quelque chose aux

immenses besoins du luxe, et de faire subsister, sans la dégrader, l'extrême misère à côté de l'extrême opulence. Dans les campagnes, où ils sont opprimés eux-mêmes par cette perversion de l'ordre et de la justice, inévitable dans un certain état de société, et qui a déshérité, presque dans tous les rangs, le travail et les talens; dans les campagnes, où les gros bénéficiers n'ont laissé aux plus utiles fonctions du sacerdoce, que le loyer des mercenaires; où les curés ne peuvent souvent offrir aux malheureux qui les entourent, que la triste comparaison de leur misère commune; ils ne sont pas vainement implorés par les grandes détresses, et souvent ils acquittent seuls la dette sacrée, dont tous les biens de l'église sont grévés envers les pauvres. Ils donnent au moins leurs soins et leurs conseils; ils sont les amis de tous les malheureux et les docteurs des simples; un canton entier leur doit souvent tout à la fois ses mœurs, ses consolations, ses prospérités; nulle part on ne voit davantage combien un simple particulier peut être utile; tout va bien ou tout va mal dans une paroisse, suivant le curé qui la dirige. Les curés

puisent dans la sublimité de leur mission, la sainte ambition de ne pas rester au dessous de leurs devoirs. On leur doit cette justice que, malgré la dégradation commune des principes et des sentimens dans toutes les classes de la société; malgré même le renversement des anciennes règles pour le choix des pasteurs, la classe des curés est celle qui a le moins dégénéré de ses premières vertus. Il est doux pour les gens de bien de voir enfin les vertus de ce ministère élevées à des honneurs, qui n'avaient encore été rendus qu'à l'élévation des rangs et des dignités.

Tout devait concourir pour relever la douce solemnité de cet hommage rendu à la mémoire du curé de *Saint-André-des-Arcs*. Ce digne curé avait été l'instituteur d'un grand nombre d'évêques dans les travaux du saint ministère. Parmi ces prélats, il en est un connu de toute la France par son éloquence, et révéré par le noble emploi qu'il en a toujours fait. C'est ce prélat, c'est cet orateur qui, de cette même voix, souvent l'interprête de la douleur publique dans les pompeuses funérailles des Rois et des princes, va nous exposer la vie

d'un homme de bien, d'un bon curé qui fut son maître et son ami, au milieu d'un grand nombre de personnes, réunies par la reconnaissance et l'amitié autour du tombeau de cet homme vénérable, au milieu de sa paroisse, devant l'assemblée de ses confrères, et en présence de l'autel, dont il fut pendant longtems le digne ministre. Je ne sais si tout le monde recevra de tous ces objets l'émotion que j'éprouve. Mais il me semble qu'ils composent un spectacle sur lequel l'imagination se repose avec attendrissement, dont on doit être touché à proportion du goût que l'on a pour le bien ; et peut-être devrait-on mal penser d'une ville où un nouvel honneur pour la vertu, a fait moins de sensation que tous ces frivoles évènemens, qui ne tiennent qu'à nos plaisirs.

Ce qui frappe le plus dans cette cérémonie, c'est l'éloge d'un curé prononcé par un évêque; mais cette nouveauté doit encore plus intéresser qu'étonner. Eh ! à qui convient-il mieux de se charger des louanges de la vertu, qu'aux hommes d'un ordre supérieur, qui peuvent en augmenter la gloire de toute la majesté de leurs rangs ?

Il leur convient encore d'apprendre au peuple, et de se rappeler à eux-mêmes, que toutes les dignités doivent respect au mérite, et que le plus bel honneur de ceux qui les occupent, est d'être dignes de les louer. Cet exemple, qui vient d'être donné dans l'épiscopat, est déja consacré par un long usage, dans la magistrature : tous les ans, dans les discours de rentrée du parlement de Paris, un des avocats-généraux et le président qui est à la tête de la séance, paient un tribut d'estime aux avocats distingués, qui sont morts dans l'année. Cet usage n'est qu'un faible reste du droit qu'avaient autrefois les avocats, d'être appelés aux premières places de la magistrature.

Mais ce discours, qui a fait la plus belle partie de cette cérémonie si intéressante, et si digne d'être imitée, tout simple qu'il est et qu'il devait être, n'en présentait pas moins de difficultés et d'écueils. Il semble qu'un discours public ait besoin de grands objets. Ira-t-on exagérer des vertus simples et privées pour les élever à la dignité oratoire ? C'est le parti qu'un art faux a pris souvent, même dans la chaire de verité.

Il est un bien meilleur moyen d'être éloquent dans un éloge du genre de celui-ci; c'est de bien sentir tout ce qu'il y a de beau et de grand, même dans les vertus les plus modestes; c'est de s'abandonner aux impressions de son ame; c'est de ne vouloir pas être plus élevé que son sujet; c'est surtout, de ne chercher ses sentimens et ses idées que dans le sujet même, et de prendre le ton de stile qui convient à la cérémonie où l'on parle.

M. l'évêque de *Sénez*, dont le talent est toujours bien dirigé par son ame, va nous fournir une preuve de ce principe de goût, dans son succès. D'autrefois il avait parlé comme un orateur écouté de toute l'Europe; ici il s'est placé dans une scène toute différente: il a vu des amis, des confrères, une paroisse, des évêques attirés par le respect et la reconnaissance; voilà son auditoire; et c'est cet auditoire qu'il a toujours en vue: il ne lui parle que de l'objet qui l'intéresse, et de la manière qui peut le mieux le toucher. Son discours n'est qu'un doux épanchement de la tendresse filiale sur la mémoire d'un père, au milieu de ses enfans rassemblés pour la bénir en-

core, et pour se chérir tous dans cet objet commun de leur affection.

L'orateur se livre quelquefois à des regrets sur d'autres pertes, à des vœux pour le bien de la patrie et de la religion, à des instructions générales; mais tout rentre dans ce ton d'épanchement, qui convenait si bien pour le sujet et pour l'auditoire. C'est ce ton vrai qui fait l'intérêt de ce discours, et qui lui donne même un intérêt général; car le public ne prend part aux évènemens de la vie d'un simple particulier, qu'autant qu'ils lui sont représentés avec des couleurs naïves et fidelles : elles seules l'attachent à ces objets; dans les évènemens publics, il veut être vivement frappé; dans-ceux-ci, il veut être doucement ému; mais dès qu'une fois vous avez trouvé le chemin de son cœur, il reçoit tous les sentimens que vous voulez lui donner. Quel lecteur, par exemple, ne prend plaisir ici à se placer dans cette assemblée de personnes qui ont aimé et honoré le curé de *Saint-André-des-Arcs*, pour rendre aussi un hommage aux vertus de ce bon curé, et pour se livrer à tous les mouvemens qui sortent de l'ame de l'ora-

teur ? Voilà ce que ne conçoivent jamais les rhéteurs, qui vont toujours chercher leur éloquence hors de ce qu'ils sentent, ou plutôt qui, dans tous les sujets qu'ils traitent, ne voient jamais juste et ne sentent jamais rien.

M. l'évêque de *Sénez* avait déja donné un autre exemple de cette manière de varier le ton des éloges, et de donner à chacun l'intérêt qui lui est propre. En déplorant la mort de M. de *Broglio*, évêque de *Noyon*, jeune prélat, dont toute la vie avait été partagée entre les espérances qu'il avait données, et les douleurs qui avaient consumé la moitié de sa vie, et dont l'orateur était l'ami, il a su faire du charme de l'amitié le charme particulier de son discours. Je ne puis me refuser au plaisir d'en citer ici un des morceaux les plus intéressans. Rien ne peut mieux préparer aux morceaux que je vais rapporter de l'éloge du curé de *Saint-André-des-Arcs*; c'est la fin de l'exorde.

« *Doleo super te, frater mi Jonatha.* Ainsi David exprimait sa douleur, à la mort d'un jeune prince qu'il chérissait comme son frère : *Doleo super te, mi Jo-*

natha, *decore nimis et amabilis.* O mon respectable ami ! ô mon aimable frère ! qu'il me soit permis de vous donner aussi ce tendre nom : l'amitié avait rempli l'intervalle qui nous séparait. Ce n'est point à une ombre vaine que j'adresse mes soupirs. Hélas ! mes yeux ne vous voient plus ; mais ma raison, mais ma foi, m'assurent que vous vivez toujours dans une ame immortelle ; mais je puis croire qu'en ce moment vous nous voyez ; vous nous entendez, et que votre ame est comme présente à vos obsèques. Regardez les personnes qui vous furent les plus chères, rassemblées autour de votre sépulcre : recevez les hommages et les larmes que nous vous offrons, en présence de votre peuple. O vous ! dans qui j'existais autant que dans moi-même ; vous, dont la gloire et la vertu devaient faire le bonheur de ma vie ! ô vous, qui m'avez donné jusqu'à la fin des témoignages si touchans de votre affection ; vous que j'aimais comme David aimait Jonathas, un éloge funèbre, était-ce là le monument que je devais vous dédier, de ma reconnaissance et de ma tendresse ? Et comment ma voix pourra-t-elle prononcer ce déplo-

rable discours ? Mon Dieu, vous ne condamnez point mon trouble et ma désolation sur le tombeau d'un ami si cher. Jésus lui-même a frémi, il s'est troublé, il a pleuré sur le tombeau de celui qu'il avait aimé. Mais daignez secourir ma faiblesse ; ne permettez pas que j'oublie dans ma douleur la sainte constance qui doit soutenir toujours un ministre de votre divine parole. »

Je ne sais si l'amitié a jamais parlé d'une voix plus touchante. Combien l'onction religieuse ajoute ici à l'expression de la sensibilité ! Mais que feraient mes réflexions pour développer la beauté de ce morceau ? L'art n'apprend pas à le faire ; il n'apprendrait pas à le sentir. Heureux donc ceux qui n'ont besoin que d'ouvrir leur ame, pour être éloquens ! C'est le partage des belles ames de tirer ainsi leur gloire de ce qui fait leur bonheur.

Nous allons entendre parler du curé de Saint-André-des-Arcs avec la même sensibilité. Dans ce nouveau discours, l'orateur termine son exorde par une invocation aux mânes du sujet de ses regrets et de ses éloges.

« O mon père, mon père ! s'écriait le

disciple d'un prophète, au moment où son maître fut enlevé de la terre : *Pater mi, pater mi !* O vous qui nous avez tous aimés avec une piété si tendre et si paternelle, recevez l'hommage de ma reconnaissance, recevez l'hommage solemnel que je vous offre au nom de tous vos disciples, au nom de tout votre peuple. Reconnaissez une voix dont vous aviez formé vous-même les premiers accens à la sainte parole. Nous n'avons pu oublier combien toute apparence de gloire déplaisait à votre simplicité ; mais pourriez-vous rejeter les honneurs que nous rendons en ce jour à votre mémoire ? Ce monument de votre vertu, c'est aussi le monument de la piété de votre peuple. Si j'entreprends votre éloge, sans doute ce n'est pas pour vous ; c'est pour satisfaire notre cœur ; c'est pour ranimer dans votre fidelle troupeau les sentimens vertueux que vous lui avez inspirés. Puisse le récit de vos vertus enflammer aussi, de plus en plus, le zèle et l'émulation de vos vénérables collègues, et de leurs fidelles coopérateurs, pour le salut de cette ville royale, le centre et la source des mœurs de la nation ! »

M. l'évêque de Sénez considère M. Léger dans les fonctions publiques de l'état pastoral, dans le ministère secret de la direction des ames, dans l'intérieur de sa vie privée. Telle est la division fort simple et fort naturelle de ce discours. La première partie est la plus intéressante ; elle me paraît aussi supérieure aux deux autres, non-seulement pour l'éloquence ; mais encore pour les traits de vertus qu'elle retrace. C'est dans celle-ci que nous allons prendre presque toutes nos citations.

« Le zèle de M. Léger ne s'était pas renfermé dans l'enceinte du Temple, et dans les fonctions solemnelles du ministère ; il savait la vigilance et l'activité continuelles qu'un pasteur doit étendre sur toutes les parties de son troupeau. Sans porter ses recherches au delà des bornes de la discrétion ; (car il est des limites que la vigilance pastorale doit respecter elle-même), son zèle semble pénétrer, comme l'œil de la Providence, jusques dans le secret des cœurs. Il connaît toutes ses brebis ; il peut les appeler toutes par leur nom : *Proprias oves vocat nominatim.* Oui, Messieurs, et je puis le dire dans le sens

le plus littéral, depuis l'auguste maison qui décorait alors cette paroisse, jusqu'à la plus humble famille, point d'artisan si obscur, point d'enfant si pauvre, dont il ne connaisse le nom, les mœurs, la situation, jusqu'aux traits du visage : *Proprias oves vocat nominatim, educit eas, et ante eas vadit.* »

On ne trouvera pas moins le cœur d'un digne pasteur dans ce morceau.

« Malgré sa confiance dans ses coopérateurs, il eût voulu pouvoir remplir lui-même toutes les fonctions pastorales. Il s'est du moins réservé le droit de marcher le premier, à toutes les heures de la nuit comme du jour, au secours de tous les affligés, de tous les infirmes, de tous les mourans. A un âge où ses propres infirmités semblaient lui commander le repos, combien de fois, Messieurs, j'ai entendu ce vieillard vénérable se relever au milieu des ténèbres de la nuit, dans les tems les plus rigoureux, pour aller consoler, je ne dis pas quelque citoyen considérable, mais quelque pauvre artisan qui desirait de mourir dans ses bras ! Il voulait encore suivre le pauvre jusqu'au tombeau. Pau-

vres, vous vous souviendrez toujours de son assiduité aux funérailles de vos malheureux pères, et comme il mêlait ses soupirs aux gémissemens de vos familles désolées ! Suivant la parole de J. C., il était persuadé que, dans l'église, la première prérogative d'un chef, c'est d'être le premier serviteur de tous. »

C'est surtout aux pauvres qu'un bon curé se doit tout entier. Avec quelle énergie M. l'évêque de Sénez exprime cette touchante vérité !

« Loin de l'ame modeste et compatissante d'un pasteur, la partialité qui donnerait aux riches la préférence sur le peuple. Ce peuple, si dédaigné pour la grossièreté apparente de ses mœurs, et souvent plus estimable que la plupart des riches avec toute leur urbanité, par la simplicité de sa foi et la franchise de sa vertu; le peuple, voilà le premier disciple et le premier ami de Jésus-Christ; voilà le premier ami des pasteurs. Que les riches nous pardonnent cette prédilection : aux riches, la préférence des égards; au peuple, la préférence des sentimens. O vous, qui étiez si cher à votre pasteur, peuple reconnaissant, c'est

à vous de célébrer vous-même sa pieuse popularité ! Racontez avec quelle affabilité il vous accueillait, et il allait vous visiter lui-même dans vos sombres demeures ; publiez avec quelle bonté il se proportionnait à l'innocente rusticité de votre langage, par la simplicité de ses paroles ; avec quelle patience, il écoutait les longs récits de vos chagrins et de vos infortunes ! Mais quelle est la sensibilité du peuple aux attentions de ses chefs ! Et combien, Messieurs, elle doit nous le rendre encore plus cher et plus intéressant ! Bénédictions du peuple, plus glorieuses et plus consolantes que tous les applaudissemens du monde le plus brillant ! O pasteurs, n'oublions jamais que notre meilleur juge, que notre plus bel éloge, c'est la voix du peuple ! »

Dans un autre endroit, l'orateur s'adresse aux évêques :

« O mes vénérables frères, combien nous devenons plus respectables encore au milieu d'une troupe de pauvres couverts de misère et d'infirmités, que lorsque nous paraissons dans les Temples, environnés de toute la pompe et de toute la majesté de nos saintes cérémonies ! »

On ne pouvait rendre un plus beau sentiment dans une plus belle image. Ces touchantes maximes de notre religion deviennent encore plus augustes dans la bouche d'un pontife. Que dire encore de ce principe sacré, qui ne conviendrait pas seulement aux pasteurs des églises, mais à tous ceux qui gouvernent les peuples: *Aux grands, la préférence des égards; au peuple, la préférence des sentimens!*

Il m'en coûte de ne pas étendre cet extrait davantage, par de nouvelles citations. Quant à des observations critiques, il me semble que l'on en doit surtout aux bons ouvrages; elles sont une preuve de la vive attention avec laquelle on les a lus, et un garant des éloges qu'on leur donne; mais il est des ouvrages si vénérables dans leurs motifs et leur objet, que leurs fautes mêmes les font aimer davantage, en prouvant que l'art n'y a presque eu aucune part; et il n'est pas en moi de lire de tels ouvrages avec la sévérité de la critique.

Je trouve dans les dernières pages de cet éloge, un morceau que tous les lecteurs me sauront gré de leur présenter encore.

« Qu'il me soit permis de raconter ici, devant

devant mes frères, le dernier témoignage que notre père m'a donné de sa tendresse. Au moment où il apprit que je venais d'être placé dans un rang où son amitié pour moi n'aurait pu prévoir que je fusse appelé, son ame étonnée se réveille comme d'un sommeil profond : *Quasi de gravi somno evigilans.* Lui, qui m'avait toujours tenu lieu de père ; lui, qui savait combien j'avais besoin de ses conseils, il s'agite, il gémit de ne pouvoir exprimer le sentiment qu'il éprouve. Ah ! s'écria-t-il en soupirant, ah ! que j'aurais de choses à lui dire ! Et ses yeux éteints se baignent de larmes. O mon respectable ami ! ô mon maître ! ô mon père ! vous m'avez tout dit dans cette parole ; cette parole est pour moi un trait de lumière qui ne sortira jamais de mon ame : cette parole me répétera, tous les jours de ma vie, toutes vos leçons, toutes vos vertus et tous les témoignages de votre sainte amitié. »

On aime à voir l'orateur devenir ainsi un des objets de son discours, quand c'est un homme de bien qui ouvre son ame, et le ministre d'une grande fonction qui rend compte des principes et des sentimens

avec lesquels il la remplit. L'auditeur, naturellement porté au respect et à l'amour pour l'homme éloquent, se plaît à le connaître personnellement ; il lui semble que l'homme qu'il admire lui devient moins étranger : c'est la gloire de l'orateur d'exciter cet intérêt, et un de ses droits les plus touchans d'oser s'y confier. En rappelant l'époque où il a été élevé à l'épiscopat, M. l'évêque de Sénez intéresse tous ceux qui savent sentir et honorer le mérite; il les fait jouir une seconde fois du plaisir si rare et si consolant de voir une digne récompense accordée aux talens et aux vertus.

SUR L'AMÉLIORATION

DU SORT DES CURÉS,

A l'occasion des actes d'un Synode, tenu à Toulouse au mois de novembre 1782.

CE n'est pas ici un livre dont le public ait à juger les idées et le stile ; c'est le tableau d'une des plus heureuses opérations où les vertus d'un évêque et les talens d'un administrateur puissent se déployer. Pour me servir d'une expression qui convient dans ce sujet, c'est un recueil de bonnes œuvres. Cette raison courageuse, qui a fait de plus grands progrès dans ce siècle, et qui s'est portée sur presque tous les objets, a produit deux grands biens, dont l'influence se manifeste tous les jours davantage : elle a hâté, par ses réclamations, d'utiles réformes ; et elle a mieux fait sentir la dignité de certaines institutions. Je ne crains pas d'appliquer cette réflexion à l'état des curés. Le respect qu'on leur devait, avait triomphé et des tems

d'ignorance et des tems d'incrédulité. Mais peut-être jamais leur ministère n'a été traité avec plus d'honneur et de justice. On a vu l'année dernière un éloge public décerné à l'un des plus respectables curés de la capitale, et prononcé par un évêque. Aujourd'hui voici un prélat, déja chéri et honoré dans toute la France, pour la sagesse et la bienfaisance de l'administration de son diocèse, et pour l'éloquence de ses discours apostoliques, qui vient d'étendre ses sollicitudes, et son zèle sur la nombreuse portion de cette classe de citoyens qui, loin de l'opulence et de la corruption des villes, servent tous les jours la religion, l'état et l'humanité, en vivant dans une triste indigence. Il est doux d'avoir à rapprocher ces deux touchans évènemens; et je trouve un bonheur particulier dans l'emploi qui m'a été confié, d'annoncer l'un et l'autre à la vénération et à la reconnaissance du public.

C'est le malheur de toutes les choses qui ont subi les altérations du tems, sans recevoir jamais une réforme entière, de présenter toujours d'énormes abus. On en remarque un bien déplorable dans la consti-

tution du clergé. Une partie considérable du clergé manque des moyens d'une subsistance décente; et cette partie est composée des plus utiles ministres de l'église. Ce désordre, toujours réprouvé par les maximes de l'église, souvent attaqué par les plus dignes évêques, n'a subsisté, comme tant d'autres maux, que parce qu'il n'était pas facile de s'y opposer dans les tems où il a commencé, et qu'il est devenu bien moins aisé de le détruire, dès qu'une fois il a pu se maintenir par le poids de sa durée. Plus il a de force et de consistance, plus il importe de le combattre. Ne craignons donc pas de l'appeler, avec le sage et judicieux abbé de *Fleury*, non-seulement un grand malheur, mais encore *un grand scandale*. Représentons toujours ce qui est juste et ce qui est bon. Que les circonstances permettent ou non de l'établir, il faut toujours en remplir et la mémoire et la conscience des hommes. Si la religion, qui répand tant de consolation dans le cœur de l'homme, en lui offrant au delà du tombeau la récompense de ses vertus, est le plus grand bienfait du Créateur de l'univers; disons plus, si la religion

est le meilleur appui de la morale publique ; s'il importe que les devoirs des princes et des peuples soient fondés sur ses promesses ou ses menaces ; si, parmi nous, les ministres de la religion puisent dans les principes de leur état, et dans les exemples qu'ils se transmettent, la nécessité et l'habitude de se regarder comme les pères des pauvres et les amis des malheureux ; aux yeux du chrétien, au yeux du politique et du philosophe, aux yeux de l'homme sensible, les hommes à qui le dépôt de la religion est confié, qui répandent dans la société ses secours et ses instructions, exercent une sorte de magistrature civile et religieuse, toujours utile, toujours vénérable.

Laisser ceux qui remplissent de pareils devoirs, dans le dénuement de tout ce qui serait nécessaire à la dignité de leur mission, à la bienfaisance de leurs cœurs ; les abandonner aux souffrances, aux humiliations qui suivent souvent la pauvreté ; n'est-ce pas là une grande injustice, une véritable ingratitude, une sorte d'impiété ? Sans doute il ne faut pas les enrichir ; les richesses ne sont pas bonnes aux vertus

et aux talens. Mais l'indigence leur convient-elle davantage, et leur est-elle moins nuisible ? Elle a aussi pour eux ses dangers ; elle les dégrade, si elle ne les corrompt pas ; le mérite, comme le bonheur, n'est en sûreté que dans une douce et honorable médiocrité. Et si l'on trouvait dans la possession de personnes du même ordre, de personnes moins utiles, ces richesses primitivement attribuées à ces ministres essentiels de la religion, et des richesses plus que suffisantes pour faire à chacun la part qui lui convient ; n'aurait-on pas une raison plus pressante et des moyens plus faciles de remettre tout dans le véritable ordre ? Voilà des vérités bien évidentes sans doute, mais qu'il ne faut pas se lasser de répéter, et surtout qu'il serait lâche de dissimuler dans un tems où le clergé, dans ses assemblées, et le prince, dans ses lois, ont déja annoncé des vues et des plans, pour procurer à tous les curés et vicaires du royaume un sort digne de leur ministère.

Mais parce que la réforme entière d'un grand abus, parce que l'accomplissement d'un grand bien n'appartiennent qu'au législateur suprême, et ne peuvent même

être opérés par celui-ci qu'avec beaucoup de précautions et dans des époques bien choisies, faudra-t-il qu'on attende dans un repos stérile, dans un froid silence cet heureux évènement ; qu'on se contente de gémir sur des maux, qu'on pourrait déja corriger, au moins soulager ? C'est là le prétexte des gens indifférens au bien ; l'excuse de ceux qui ne s'en occupent pas ; le vœu secret et la doctrine publique de ceux qui le redoutent. Loin de tout homme, que ses qualités personnelles et son rang appellent à rendre des services à sa patrie, cette triste et vile sagesse ! Qu'il ne perde jamais une occasion de faire une chose bonne et utile ; un législateur ne doit pas s'en tenir à de petites réformes ; un administrateur n'en doit négliger aucune. Si l'administrateur ne trouve pas assez de puissance dans la place qu'il remplit, qu'il l'accroisse de cette autorité personnelle, la plus noble récompense du mérite, et la plus grande force de l'homme public. Heureux celui qui sait persuader le bien qu'il médite, ne commande pas, n'exige rien, obtient tout ! Il est béni, non-seulement par ceux qui reçoivent des secours, mais encore par

ceux qui font des sacrifices ; ils le remercient du bonheur et de la gloire qu'ils ont trouvé à bien faire. Et ce noble et flatteur empire qu'il a exercé sur les esprits et les cœurs, il peut en jouir dans sa conscience, comme d'une partie de ses vertus et de ses bienfaits.

On voit rarement un aussi bel exemple d'un grand bien opéré par de si heureux moyens, que dans l'ouvrage que nous annonçons. Entrons dans l'examen de ces différentes parties.

M. L'ARCHEVÊQUE de *Toulouse* a considéré que les curés à *portion congrue* avaient besoin de deux espèces de secours. D'une part, la congrue établie par la loi de 1768, pour les curés et les vicaires, est trop insuffisante pour cette subsistance douce et décente, qu'ils doivent trouver dans leurs fonctions. D'un autra côté, au tems de leur vieillesse, ne pouvant retenir une pension sur leurs modiques bénéfices, en en faisant la démission, ils sont réduits ou à la plus entière indigence, dans le moment des plus grands besoins, ou à continuer un service et des travaux, qui exigent des forces qui les ont abandonnés.

Voilà les deux principaux objets que M. l'archevêque a voulu faire prendre en considération à tout son clergé réuni.

On s'est d'abord occupé des retraites ou des pensions qu'il fallait assurer aux vieux curés et aux vieux vicaires. D'après un calcul qui a été fait du nombre des curés ou vicaires qui seraient dans le cas de réclamer des secours pour leur vieillesse, on a vu qu'une somme de huit à dix mille livres suffirait à cette vue; et M. l'archevêque a proposé et fait accepter des moyens propres à se procurer ce revenu annuel.

Il eût fallu un fonds bien plus considérable, si M. l'archevêque n'eût donné l'exemple d'un sacrifice encore plus propre à remplir dignement l'objet qu'on se proposait. Sur douze *prébendes* à sa nomination dans son église *métropolitaine*, il en a destiné quatre aux vieux curés de son diocèse. Cet exemple n'a pas été infructueux : le chapitre de *Toulouse* et celui de *Saint Etienne* ont aussi réservé chacun quatre des prébendes à leur nomination, pour cet utile et pieux emploi. Deux des dignitaires de ces chapitres ont eu aussi la même générosité.

Il faut entendre M. l'archevêque leur exprimer ses sentimens à cet égard : « Nous n'avons aucun mérite dans ce sacrifice apparent, (il parle de celui des prébendes à sa nomination) puisqu'il ne fait que ménager plus sûrement le moyen d'attirer auprès de nous des ecclésiastiques que notre devoir est de récompenser, et qui ont les titres les plus puissans sur nous, notre inclination et la reconnaissance des peuples. Mais, messieurs, c'est à M. l'abbé *Drulhe* et à M. l'abbé *d'Héliot* que le diocèse doit une véritable reconnaissance : l'un, comme *grand-chantre*, l'autre, comme *official diocésain*, nomment à quatre prébendes dans l'église *Saint Etienne*; et l'amour du bien qui les distingue, l'intérêt qu'ils prennent, avec tous les bons ecclésiastiques, au sort de ceux qui se dévouent aux fonctions du ministère, nous osons ajouter, et nous espérons qu'ils ne nous démentiront pas; le désir d'entrer dans nos vues, les ont engagés à affecter deux de ces prébendes aux mêmes curés et ecclésiastiques. » Ainsi voilà seize prébendes dans ce diocèse appliquées au soulagement et à la récompense des vieux curés!

L'assemblée, sous la direction de son illustre chef, s'occupant ensuite de l'amélioration des *congrues*, est partie, à ce qu'il nous semble, d'un excellent principe; c'est qu'il ne fallait pas établir ici une fixation générale. Dans les divers cantons, un même revenu en argent ou en denrées peut être plus ou moins considérable, plus ou moins suffisant. On a donc cru devoir régler la portion congrue dans chaque canton, dans chaque paroisse, d'après l'examen des circonstances locales. Si cette manière d'opérer ne conviendrait pas toujours dans une législation générale, il faut convenir qu'elle est parfaitement dans l'esprit des administrations particulières. Il était une autre règle qu'il importait d'établir ici; c'est le terme en deçà duquel la portion d'un curé ne devait pas descendre, et au delà duquel elle ne devait pas monter. On a fixé le premier terme à sept cents livres pour les curés, à quatre cents livres pour les vicaires; le second à mille livres pour les curés, cinq cents livres pour les vicaires.

D'après ces principes, il a été nommé une commission pour entendre séparément les curés et les décimateurs de chaque pa-

roisse; et ils ont consenti les uns à recevoir, les autres à fournir la portion congrue, telle qu'elle a été fixée par les commissaires.

Ceux qui liront ce recueil, n'y remarqueront pas seulement un modèle dans l'art d'amener des hommes à des sacrifices pour le bien public, ils y admireront encore le talent de diriger une grande assemblée, de manière que son tems soit toujours heureusement ménagé, utilement employé. Rien de plus commun dans ces occasions, que de perdre les momens les plus précieux dans de frivoles discussions sur l'ordre des rangs et des préséances, que de s'éloigner de l'objet essentiel par des digressions où les esprits s'échauffent dans leurs débats, au point de ne plus vouloir souvent se rapprocher, sur les choses mêmes qui obtiennent en secret leur assentiment; que d'embarrasser les travaux, de manière à les prolonger sans cesse, à n'en tirer jamais un résultat net et précis. Ici, comme tous les embarras avaient été habilement prévus, ils ont été facilement écartés. Un ordre bien conçu et bien fixé a été constamment suivi. Les délibérations, toujours préparées

par de bonnes opérations préliminaires, ne portent que sur un objet général, simple à saisir et à régler. On voit toujours l'activité et la sagesse du chef de ces assemblées, qui ordonne et dispose les objets, et son autorité qui se retire. A mesure qu'on lit, on est étonné comme tout marche au but avec aisance et célérité. J'ose dire que ce recueil n'offre pas moins un chef-d'œuvre d'administration que de bienfaisance. Le cœur se repose avec intérêt, à la fin de cette lecture, sur la tendre vénération que l'assemblée témoigne à l'illustre prélat, sur la tendre reconnaissance qu'il a éprouvée. Ces doux épanchemens convenaient bien entre des hommes qui venaient de consommer une bonne œuvre, et qui avaient mutuellement à se féliciter. Leur satisfaction commune ajoute à celle du lecteur le plaisir de les aimer eux-mêmes, dans leur ouvrage.

Ces *synodes* ont encore cette nouvelle ressemblance avec les anciens conciles de l'église, d'avoir été employés à ranimer l'amour des vertus chrétiennes, et à tracer les saintes obligations des ministres des autels. M. l'archevêque de Toulouse y a pu-

blié plusieurs *mandemens et ordonnances*, dont deux méritent une attention particulière.

Le premier est un code des devoirs des prêtres, considérés dans toutes leurs relations. La conduite des prêtres devient bien plus délicate dans un tems d'un luxe extrême, et d'une grande irréligion. Il fallait autant de sagesse que de zèle pour en bien tracer le tableau. On ne peut s'empêcher de reconnaître qu'avec des principes et des mœurs pareils, les ministres dé la religion seraient tout ensemble les plus respectables, les plus utiles et les plus heureux des hommes. On peut y remarquer aussi que la sagesse du monde n'a rien de bon, qu'une piété saine et éclairée n'adopte et ne consacre.

Le second *mandement* est destiné à annoncer un nouveau *rituel* que M. l'archevêque doit bientôt donner à son diocèse. Le prélat s'adresse aux curés; il leur trace tous les bienfaits de la religion qu'ils ont à enseigner, et tous les services pour la société qu'elle leur impose. Ces deux tableaux sont trop intéressans pour que nous ne les présentions pas ici.

« Un rituel est un code de bienveillance et de charité : il est, s'il est permis de parler ainsi, la preuve pratique et journalière de l'amour de Dieu pour les hommes, lorsqu'il leur a donné la religion sainte dont ce livre renferme les rits et les cérémonies.

» Ouvrons en effet, nos très-chers frères, ce livre respectable ; et voyons s'il est quelqu'âge, quelqu'époque, quelque circonstance dans la vie humaine, où il ne nous montre la religion, les yeux ouverts sur l'homme, lui tendant une main secourable, faisant briller devant lui le flambeau de la vérité et de la vertu, s'occupant avec tendresse de ses besoins, et l'enrichissant de ses bienfaits.

» A peine est-il sorti du sein maternel, qu'elle se hâte de le placer au nombre de ses enfans ; et que, répandant sur sa tête l'eau salutaire qui le régénère ; elle lui rend avec la grâce sanctifiante, tous ses droits aux biens dont l'avait privé le péché de notre premier père.

» Son ame commence-t-elle à se dégager des enveloppes de l'enfance, la religion semble épier cet heureux moment, pour diriger utilement les premiers rayons de

sa

sa raison naissante : elle l'initie à ses mystères, elle veille sur son innocence ; et le marquant, par l'imposition des mains de ses premiers ministres, du second sceau des enfans de Dieu, elle l'arme pour les combats qu'il doit livrer à l'esprit de mensonge et à ses passions.

» Parvenu à l'âge où son ame s'essaie et se mesure, pour ainsi dire, avec les charges et les devoirs de la vie civile, il trouve, dans le pain céleste que la religion lui présente, un principe de force toujours renaissant : il puise aux pieds des autels, et dans son union intime avec le Dieu des vertus, cette sagesse, cette pureté de mœurs, cette constance qui le maintiendra dans la foi de ses pères et dans les sentiers de la justice.

» Le Ciel et le bien de l'état l'appellent-ils à la société conjugale, c'est sous les yeux et les auspices de la religion, c'est dans ses temples, au milieu de ses saints mystères, qu'il en forme les nœuds sacrés : la religion les bénit et les sanctifie ; elle en éloigne les vues profanes et les mœurs corrompues ; elle y attache l'empreinte de la vertu, et le sceau même de la Divinité.

» Si notre faiblesse est entraînée dans le sentier du vice, la religion se hâte de mettre sous nos yeux les suites cruelles de nos égaremens; et nous présentant d'une main le tableau des miséricordes du Seigneur, et de l'autre les abîmes creusés par sa justice, elle brise, elle purifie, elle change nos cœurs, elle leur rend cette douce paix que le péché en avait banni; elle nous réconcilie avec Dieu et avec nous-mêmes.

» L'homme est-il parvenu à cet âge de faiblesse et d'infirmité, où le tombeau s'ouvre chaque jour sous ses pieds; ou bien une maladie cruelle, après l'avoir enchaîné sur un lit de douleur, menace-t-elle de terminer sa triste carrière? La religion se hâte d'adoucir ses maux et de calmer ses alarmes; elle le prépare, par degrés, à ce moment redoutable, qui doit décider de son sort éteruel.

» Tandis qu'elle répand sur ses membres languissans l'onction sainte, elle fait passer dans son ame le courage de la foi, et la joie de l'espérance chrétienne; elle le soutient, elle l'anime dans ce combat douloureux, que la nature et la mort vont

se livrer; elle receuille ses derniers soupirs; elle le porte, pour ainsi dire, entre ses mains dans le sein d'Abraham et dans la société des bienheureux, dont elle implore pour lui la protection.

» Voyez cette religion sainte auprès du malheureux qu'elle console, du faible qu'elle protège, de l'ignorant qu'elle instruit, du pauvre qu'elle soulage, de la veuve et de l'orphelin dont elle défend la cause; elle pénètre dans les réduits les plus obscurs; elle descend dans les cachots; elle monte sur l'échafaud avec le criminel; partout elle trouve le moyen de porter des secours et des consolations.

» C'est la mère commune des fidèles. Eh! quel est le genre de bien qu'elle ne s'efforce pas de leur procurer! Ses solemnités offrent un repos salutaire après de longs travaux, et ce repos est employé à la prière et à l'instruction. Ses bénédictions appellent l'abondance dans nos campagnes, la victoire dans nos armées, des succès heureux dans toutes nos entreprises; et si des calamités publiques ou particulières, si des fléaux destructeurs menacent nos fortunes

et nos vies, vous la verrez élever des mains suppliantes vers le ciel, pour appaiser sa justice et désarmer sa vengeance.

» La mort même n'est pas le terme de sa tendresse maternelle; elle nous suit jusqu'aux pieds du souverain juge, pour nous y protéger par ses prières et ses sacrifices; elle se plaît à bénir et à honorer nos froides cendres, elle les garantit des outrages des méchans; elle les regarde comme un dépôt précieux que le Seigneur lui confie, jusqu'au jour où il lui plaira de les ranimer, et de leur faire partager le bonheur destiné aux ames justes.

» C'est ainsi que le chrétien est comme sous la tutelle d'une religion sainte et bienfaisante, depuis le berceau où repose son enfance, jusqu'au tombeau où la maladie et la vieillesse viennent le précipiter. . . .

» Mais que servirait-il de rassembler dans un livre le détail des fonctions sublimes et touchantes, dont il a plu à Dieu de vous établir les ministres, si vous négligiez de les remplir avec l'exactitude, l'attention et la ferveur qu'elles exigent?

« O! nos chers coopérateurs dans le saint ministère, que de puissans motifs doivent

vous porter à vous renouveler dans l'esprit de votre vocation, à ranimer votre zèle pour le salut des ames, à vous montrer les dignes représentans de celui qui, après avoir vécu pour ses brebis, a donné encore son sang et sa vie pour elles!

» Nous pourrions vous dire que dans ce tems malheureux où la religion est attaquée de toutes parts, les bons pasteurs en sont les vrais vengeurs par leur conduite. Et comment le mensonge et l'erreur pourraient-ils se soutenir contre une religion dont la bienfaisance serait attestée, à tous les instans, par les actes de vertu et de charité que feraient ces ministres?

» Nous pourrions vous dire encore, que les peuples ayant pourvu à notre entretien par leurs dons et par leurs bienfaits, nous leur devons en échange nos soins et nos instructions; que le ministère de charité qu'ils nous demandent, est comme le prix de leurs travaux et de leurs sueurs; que l'église doit les avantages temporels dont elle jouit, aux services qu'elle a rendus et qu'elle rend tous les jours à l'état; et que nous ne pouvons oublier ou même négliger nos devoirs, sans affaiblir, autant

qu'il est en nous, le titre glorieux sur lequel sont fondées ses possessions et ses privilèges.

» Nous pourrions vous ajouter que le Souverain Juge vous demandera compte de tout le bien que vous n'aurez pas fait, et de tout le mal que vous n'aurez pas empêché ; que vous lui répondrez des gémissemens du pauvre, du scandale des petits, et de toutes les injustices faites à la faiblesse et à l'innocence ; qu'il ne périra pas une seule ame de votre troupeau, par votre faute, dont la voix terrible ne s'élève contre vous devant le tribunal du Tout-Puissant ; et que si votre peuple a été la victime de votre dureté, et même de votre négligence, vous le serez à votre tour du courroux du ciel, et de ses vengeances éternelles.

» Mais si des intérêts aussi nobles et aussi saints ne vous touchaient pas, soyez du moins sensibles à celui de votre bonheur et de votre considération. Fixés, pour la plupart, dans les campagnes, au milieu d'une multitude d'hommes pauvres, grossiers et ignorans, loin des secours des villes et des charmes qu'elles répandent dans la société ; privés même, par la sainteté de

votre état, des consolations que le reste des hommes trouve dans le sein d'une famille, que deviendriez-vous, nos très-chers Frères, si votre indifférence vous rendait étrangers au peuple qui vous environne? Un vide affreux se ferait sentir dans tous les momens de votre vie; votre demeure ne vous paraîtrait plus qu'un désert sauvage; et votre condition, qu'une servitude cruelle; vous ne remplirez que d'une manière lâche et imparfaite, des fonctions saintes, mais obscures et pénibles, auxquelles vos cœurs ne prendraient aucune part; vous ne verriez dans vos paroissiens que des objets de tristesse et d'ennui; vous redouteriez la voix importune de leurs plaintes, et le spectacle de leur misère; vous iriez chercher loin d'eux des consolations profanes et des amusemens frivoles; peut-être même les respecteriez-vous assez peu pour ne pas leur épargner la vue de vos faiblesses et de vos égaremens; et dès-lors, plus d'amour, plus de confiance, plus de lien entre le pasteur et les ouailles : vous ne seriez pas seulement une vaine idole dans le sanctuaire; le peuple fidelle vous reprocherait encore d'être pour lui un fardeau pesant et une pierre

de scandale ; il bénirait le moment où il plairait au Seigneur de le soulager du poids de votre infidélité.

» Mais à la place de cette lâche tiédeur, mettez un zèle ardent pour le salut des ames, un amour tendre et agissant pour le troupeau qui vous est confié, et tout change, tout s'anime, tout prend une vie nouvelle dans vos cœurs et autour de vous. Ces hommes simples, au milieu desquels vous vivez, sont vos enfans ; un tendre intérêt vous attache à tout ce qui leur appartient ; tous vos momens sont remplis par des occupations touchantes ; vos peïnes même ont des charmes, que la froide indifférence ne peut connaître. Et ! comment ne seriez-vous pas heureux ! vous ne jetez pas un regard qui ne tombe sur des objets qui vous sont chers ; vous n'entendez pas une parole qui ne soit pour vous un éloge ou une bénédiction. Quel témoignage plus doux, plus consolant pour un pasteur, qui peut se dire à lui-même : j'ai ranimé la foi, la piété, le goût des choses saintes dans cette paroisse ; ce temple était désert, cette chaire était muette, ces autels peu fréquentés ; la parole de Dieu, que j'ai an-

noncée, a produit des fruits salutaires de pénitence : la maison du Seigneur est remplie d'adorateurs en esprit et en vie; et leur ardeur pour approcher des sacremens, est l'effet et le principe de la vérité chrétienne qu'ils ont embrassée, d'après mes exemples. Ma sollicitude ne s'est pas bornée à ces soins généreux : la haîne, la cupidité, la discorde déchiraient cette famille ; mes exhortations y ont ramené la paix, et réuni tous les cœurs : cette jeune personne allait tomber dans les piéges que lui tendaient le vice et la vanité ; j'ai sauvé de cet affreux danger sa jeunesse et son innocence. Ce vieillard, sans fortune et sans parens, périssait de misère ; mes mains l'ont conduit dans cet asîle ; une maladie cruelle précipitait ce père de famille dans le tombeau ; mes conseils et mes secours l'ont rendu à la vie. Cette maison tombait en ruine ; mes largesses et mes sollicitations l'ont rebâtie. Ces champs étaient incultes ; ils me doivent leur fécondité. Ma paroisse n'était qu'un assemblage de pauvres et de malheureux ; mes soins ont contribué à la rendre riche et florissante. De cette multitude d'hommes qui m'environnent, il n'en est

point qui ne me regarde comme son père et son bienfaiteur; ma vie est pour eux un bienfait dont ils demandent au ciel la conservation ; et lorsque je ne serai plus, ma mémoire leur sera longtems chère et précieuse ; elle sera pour mes successeurs une leçon vivante, dont ils n'oseront s'écarter ; le bien que j'aurai fait se perpétuera ainsi d'âge en âge; les pères le rappelleront à leurs enfans, avec le tendre intérêt de l'amour et de la reconnaissance : ils viendront pleurer sur mon tombeau, et leurs larmes me feront trouver grace auprès du Souverain Juge. »

Un homme de lettres qui s'occupe d'ouvrages sérieux et importans, serait indigne des objets qu'il traite, s'il ne cherchait qu'à faire admirer son éloquence. A plus forte raison un homme public, un évêque, doit-il avoir un but plus pur et plus noble. Malheur à ceux qui sont plus touchés de la gloire de bien dire, que de la satisfaction de bien faire ! Nous devons un autre hommage à M. de *Brienne*, que ces éloges que l'on donne à la beauté du stile. Cependant, c'est un mérite de plus dans les plus graves ouvrages, et même dans les

lois, d'être bien écrits; il semble même qu'ils acquièrent par-là une plus grande convenance avec leur sujet; car l'éloquence est la langue naturelle des grandes pensées, et elle seule peut leur donner un grand caractère et de grands effets. Où trouverait-on mieux réunies, que dans les discours dont on vient de lire des fragmens, l'onction des sentimens religieux, et la justesse, l'élévation des idées morales, l'élégance et l'énergie des expressions, le goût et l'éloquence? Ce stile appartient aux plus beaux jours de la littérature, comme le fond de l'ouvrage rappelle les plus beaux tems de l'église et de la religion.

SUR LA BRUYÈRE,

A l'occasion d'un recueil intitulé : Maximes et Réflexions morales, *extraites de la Bruyère.*

LA première pensée des lecteurs sur ce recueil, sera peut-être un reproche. Pourquoi un extrait de *la Bruyère*, dira-t-on ? La Buryère n'a pas écrit plus de deux petits volumes ; et il y bien peu de choses qu'on voulût retrancher dans son livre. Cela est vrai. Mais l'on doit considérer que cet extrait ne détruit pas le livre, qu'il n'en affaiblit, ni la réputation, ni le mérite. Tout n'est pas excellent dans les excellens écrivains même ; et l'on aime à trouver réunis les plus beaux fruits du génie. Loin de lui être injurieux, ce choix, dans ses productions, lui assure un culte plus vif et plus habituel. C'est avec ces recueils que l'homme de goût charme ses loisirs, qu'il interrompt ses travaux, délasse ou ranime son esprit ; c'est dans ces recueils qu'il goûte ce qu'il y a de plus délicieux dans l'utile plaisir de la lecture. Les lecteurs délicats ont toujours

desiré des livres du genre de celui que nous annonçons; mais trop souvent les esprits les plus grossiers se sont chargés de remplir ce vœu des esprits délicats. Aujourd'hui cette fonction du bon goût a été remise en de dignes mains.

Sous le titre modeste de *Notice*, on trouve à la tête de ce volume un morceau sur la Bruyère, qui rapelle un morceau pareil de la même plume sur *la Rochefoucault*, et un autre sur madame *de Sévigné*. On y reconnaît ce goût délicat, cette simplicité élégante du stile, et ce complément de justesse dans les idées, qui souvent en dissimule l'étendue et la finesse, à force de netteté et de précision.

Ce morceau très-court, mais très-bien fait, nous paraît destiné à une gloire aussi touchante que flatteuse; celle de mettre enfin à sa place un écrivain, dont jusqu'ici tout le mérite n'avait pas été assez senti. Le marquis de *Vauvenargues* est presque le seul, de tous ceux qui ont parlé de la Bruyère, qui ait bien apprécié ce talent vraiment grand et original.

Il me semble que le genre même du livre de la Bruyère, en le portant tout de suite à

la plus grande célébrité, devait reculer pour lui le moment d'une admiration égale à son talent. Son livre fournissait à la malignité une ample matière d'allusions et d'applications; et rien ne fait fortune comme les livres que la malignité adopte. Son livre n'avait de modèle, ni pour le plan, ni pour l'exécution chez les anciens. Cela embarrassait fort, pour le classer, les gens de lettres qui, sans s'en douter, sont toujours un peu menés par les routines. D'un autre côté, il peignait son siècle, il peignait des objets dont on était environné dans la société, et surtout il avait rempli son livre de portraits. Comment s'imaginer qu'un peintre de portraits pût être un homme sublime? *La Bruyère* et *Lafontaine*, qui du reste n'ont rien de commun, se sont rassemblés en ceci; la petitesse de leurs sujets, et un talent sans modèle, ont, pendant longtems, trompé ou dérouté leurs juges.

J'oserai aussi prendre part à cette justice rendue enfin à un grand homme; je mêlerai quelques réflexions à celles de l'*éditeur*. J'élèverai des doutes sur quelques-unes de ses idées; sur d'autres, je m'étendrai davantage.

L'éditeur commence par rassembler le,

peu de faits que l'on connaisse sur la personne de la Bruyère. « Il venait d'acheter une charge de trésorier de France à *Caen*, lorsque *Bossuet* le fit venir à Paris pour enseigner l'histoire à M. *le Duc*; et il resta jusqu'à la fin de sa vie, attaché au prince en qualité d'homme de lettres. Il publia son livre des *Caractères* en 1687, et fut reçu à l'Académie française en 1693. »

« On ne connaît rien de la famille de la Bruyère, continue l'éditeur, et cela est fort indifférent; mais on aimerait à savoir quel était son caractère, son genre de vie, la tournure de son esprit dans la société; et c'est ce qu'on ignore aussi.

» Peut-être que l'obscurité même de sa vie est un assez grand éloge de son caractère. Il vécut dans la maison d'un prince; il souleva contre lui une foule d'hommes vicieux ou ridicules, qu'il désigna dans son livre, ou qui s'y crurent désignés; il eut tous les ennemis que donne la satyre, et ceux que donnent les succès; on ne le voit cependant mêlé dans aucune intrigue, engagé dans aucune querelle. Cette destinée suppose, à ce qu'il me semble, un excellent esprit, et une conduite sage et modeste. »

Si quelque chose pouvait dédommager de cette ignorance absolue sur le caractère et les mœurs de la Bruyère, ce serait cette conjecture, si juste et si noble. Mais comment se résoudre tranquillement à ne rien connaître de la personne d'un des meilleurs moralistes et des plus admirables écrivains? Tous les grands hommes du beau siècle où il a vécu, nous sont parvenus avec les principaux détails de leur vie, comme avec les titres de leur gloire. Nous pouvons les comparer à leurs ouvrages et les y reconnaître. Pourquoi la Bruyère a-t-il une destinée si différente? Il n'est pas aisé de le concevoir. Il n'y a donc qu'un seul monument où l'on puisse chercher quelqu'image de cet écrivain; et c'est dans son livre même. Celui qui n'écrit que des ouvrages dramatiques, peut fort bien ne pas y mettre l'empreinte de son ame. Obligé de faire parler et agir des personnages, derrière lesquels il doit toujours se cacher, il adopte tour-à-tour le vice et la vertu; à chaque instant, il change de formes et de passions. On peut croire du moins, qu'il n'y a rien qui lui appartienne en propre dans cette succession et cette variété de sentimens dont il sait

s'affecter.

s'affecter. Un moraliste peut moins cacher son ame : on la juge sur les principes qu'il professe. Et s'il se jouait au fond de son cœur de ses propres maximes, sa coupable indifférence, son hypocrisie plus coupable perceraient, malgré lui, au travers de l'exagération de ses idées et de la fausse chaleur de son stile. La morale qui est sortie du cœur, a un accent particulier auquel on ne se méprend pas. Qui pourrait se refuser au plaisir d'honorer l'ame de la Bruyère dans une foule de traits de son ouvrage ? Je m'autoriserai ici d'une de ses plus belles pensées : *Il y a*, dit-il, *un goût dans l'amitié auquel ne peuvent atteindre les hommes nés médiocres.* Je dirai de même, il y a une noblesse, une fierté, une délicatesse dans quelques vues morales, dans quelques sentimens, qui ne sont pas à la portée des ames viles et fausses.

Je me plais à recueillir ici les traits de la Bruyère, qui me font le mieux présumer du fond de son cœur.

Quelle profonde humanité dans cette pensée ! « Il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens ; ils redoutent l'hiver ;

ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse. De simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler, en un seul morceau, la nourriture de cent familles. Tienne qui pourra contre de si grandes extrémités, je me jette et me réfugie dans la médiocrité. »

Sa sensibilité ne se contente pas de gémir et de s'indigner en contemplant le sort des malheureux ; elle lui dicte les plus belles règles pour une bienfaisance active.

« C'est assez pour soi d'un fidelle ami ; c'est même beaucoup de l'avoir rencontré. On ne peut en avoir trop, pour le service des autres.

Écoutons comment il sait aimer.

« Être avec les gens qu'on aime, cela suffit : rêver, leur parler, ne leur parler pas, penser à eux, penser à d'autres objets, mais auprès d'eux ; tout est égal. »

Il ne sait pas moins bien regretter ses amis que les aimer.

« Il devrait y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleurs pour de certaines pertes. L'on pleure amèrement,

et l'on est sensiblement touché; mais l'on est ensuite si faible et si léger, que l'on se console. » Ainsi cette ame, pénétrée de ses regrets, se plaint à la nature de ce qu'elle lui a accordé des moyens de sortir de sa douleur!

Il lui appartient bien aussi d'être le législateur de la bienfaisance et de la reconnaissance.

« Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

» Si l'on a donné à ceux que l'on aimait, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

» Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui que l'on vient d'obliger.

» Celui-là peut prendre, qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir, que son ami en sent à lui donner.

» Une grande reconnaissance emporte avec soi beaucoup de goût et d'amitié pour la personne qui nous oblige. »

J'ose dire que l'esprit tout seul n'eût pas trouvé ces maximes des belles ames. Elles naissent de nos propres sentimens. Il me semble que la Bruyère nous donne ici des

leçons sur un bonheur qu'il avait souvent goûté. En traçant ces belles maximes, il pensait sans doute aux personnes qui les lui avaient inspirées. Ceux qui sont dignes de les adopter, savent aussi pour qui ils les recueillent dans le fond de leur cœur.

Ce n'est que dans les belles ames que naissent les sentimens les plus aimables. D'autres ames peuvent éprouver toutes la violence des passions : elles seules en connaissent la grâce. Je demande si l'on a jamais mieux exprimé tout ce qu'il y a de plus enchanteur dans l'amour, que dans cette pensée ?

« Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion, on peut aimer quelqu'un plus que soi-même, à qui ferai-je plus de plaisir à ceux qui aiment ou à ceux qui sont aimés? »

Mais peut-être la vertu que la Bruyère montre le plus, est ce courage d'un écrivain fier et généreux qui prend à partie tout ce qui outrage la vertu et les talens, tout ce qui opprime l'humanité, tout ce qui afflige le malheur. Il semble qu'il n'ait écrit que pour ces grandes vengeances. Dans plusieurs endroits de son livre, il ose se rendre

à lui-même une belle justice. On sent particulièrement que c'est lui-même qu'il peint dans le portrait du *philosophe*, dont il oppose la tendre popularité à la daidaigneuse insensibilité du riche. « Je vais, Clitiphon, à votre porte, etc. » Celui qui osait donner de lui-même cette image, devait être sûr de ne l'avoir jamais démentie. Je reviens à la notice.

« On peut considérer la Bruyère comme moraliste et comme écrivain. Comme moraliste, il paraît moins remarquable par la profondeur que par la sagacité. *Montaigne*, étudiant l'homme en soi-même, avait pénétré plus avant dans les principes essentiels de la nature humaine. *La Rochefoucault* a présenté l'homme sous un rapport plus général, en rapportant à un seul principe le ressort de toutes les actions humaines. La Bruyère s'est attaché particulièrement à observer les différences que le choc des passions sociales, les habitudes d'état et de profession établissent dans les mœurs et la conduite des hommes. Montaigne et la Rochefoucault ont peint l'homme de tous les tems et de tous les lieux; la Bruyère a peint le courtisan,

l'homme de robe, le financier, le bourgeois du siècle de Louis XIV.

» Peut-être que sa vue n'embrassait pas un grand horizon, et que son esprit avait plus de pénétration que d'étendue. Il s'attache trop à peindre les individus, lors même qu'il traite des plus grandes choses. Ainsi dans son chapitre intitulé : *Du Souverain ou de la République*, au miliéu de quelques réflexions générales sur les principes et les vices du gouvernement, il peint toujours la cour et la ville, le négociateur et le nouvelliste. On s'attendait à parcourir avec lui les républiques anciennes et les monarchies modernes; et l'on s'est étonné, à la fin du chapitre, de n'être pas sorti de *Versailles.* »

Cet apperçu me paraît en général d'une vue juste et élevée; mais je ne puis en admettre toutes les idées, sans quelques restrictions. J'avoue que dans le chapitre *du Souverain et de la République*, la Bruyère est resté bien loin des grandes idées en politique et en législation, que ce chapitre promettait. Je crois même qu'il n'a aucun droit à cette grande partie de la gloire d'un philosophe. Il n'a essentiellement été que l'ob-

servateur de son siècle. Aussi est-ce là le principal objet et le titre même de son livre; mais dans ce cercle d'observations et de méditations où il s'est renfermé, ne s'est-il pas montré un esprit supérieur, un grand moraliste? Son regard a embrassé tout le spectacle de la société dans une grande monarchie, et dans un siècle resplendissant de luxe et de génie. Tous les rangs, toutes les conditions, tous les ridicules, il a presque tout vu, tout saisi, tout peint, tout jugé. Son livre est un tableau continuel; dans ce tableau, il reproduit toute la vie civile, et toujours dans une sorte d'action. Il voit tout, il peint tout en détail, il est vrai; et peut-être le peintre de la société doit-il toujours procéder ainsi : la vérité pour lui dépend de la fidélité, et même de la multitude des nuances. Aussi on peut observer dans la Bruyère, que toute la vivacité, toute la richesse, tout l'effet de ses peintures tiennent au soin et à l'habileté avec lesquels il a traité tous les détails. Mais, comme tous les grands peintres, il remonte toujours au type fondamental de tous les portraits. Il peint un courtisan, un bourgeois,

l'homme d'épée, l'homme de robe, le parvenu, le nouvelliste, etc.; mais c'est toujours l'homme qu'il montre sous cette enveloppe accidentelle; il saisit toujours dans le cœur humain la passion analogue au vice social qu'il décrit; c'est elle qui agit secrètement sous toutes ces formes particulières; elle sort de tous côtés dans ses figures; elle en fait la vie et le mouvement. D'ailleurs, la Bruyère a mêlé à ses peintures de mœurs des principes et des leçons de morale; et ses réflexions en général ne sont ni moins variées ni moins belles; c'est donc essentiellement sur la partie philosophique de son livre qu'il faut l'apprécier, comme moraliste. J'avoue que, fidelle à son plan de peindre plutôt le monde que l'homme, il se détourne assez souvent de ces grands aperçus, de ces vastes développemens qui sont plus fréquens, non pas dans *Pascal*, dont la puissante raison n'a vu l'homme qu'avec une haine austère, et dont l'éloquence, plus puissante encore, lui a faite une guerre sublime; non pas dans *la Rochefoucault*, qui n'a vu dans le cœur humain qu'un seul principe qu'il a mal saisi; non pas dans *Duclos*, dont

l'esprit juste et fin a plus généralisé ses observations, sans les avoir rendues ni si énergiques ni si vastes ; mais dans *Montagne*, dont le génie, libre et fort, a vu tant d'objets dans l'étude de lui-même ; mais dans *Vauvenargues*, qui avait autant de netteté que d'élévation dans la pensée, et à qui il n'a manqué peut-être que de la santé et une plus longue vie, pour mériter une gloire égale à celle de ses plus illustres contemporains. Le génie de la Bruyère le porte cependant assez souvent dans ces grandes pensées ; et loin de s'y trouver déplacé, il ne s'y montre au-dessous de personne. Ses chapitres *des ouvrages d'esprit*, *des femmes*, *du cœur*, *des jugemens*, et surtout *celui de l'homme*, offrent un grand nombre de hautes et vastes idées. Dans le dernier, il a quatre pages sur l'*enfance*, qui sont de la plus sublime philosophie. On voit que c'est plutôt par choix que par impuissance, qu'il n'a pas plus approfondi les passions, les facultés et les destinées de l'homme. On le voit encore dans ses tableaux du monde et de son siècle. Quelle sagacité ! quelle justesse ! quelle richesse et quelle énergie n'offrent-elles pas ! Un carac-

tère, sous son pinceau, sort net et entier : on en a déja vu l'original, ou bien on le rencontrera un jour. Ses pensées sont des révélations qu'il vous fait de ce qui s'est passé dans vous-même, ou de ce que vous auriez pu apercevoir chez les autres. Il dit ni plus ni moins que la chose. Rien d'obscur, rien d'indécis chez lui ; il a toujours vu ou senti ; et la vérité qu'il énonce est complète et évidente. Voilà ce que j'admire dans l'ouvrage de la Bruyère, et ce qui me fait voir en lui un esprit du premier ordre et un grand moraliste. Je ne dérange rien dans la gloire des hommes de génie qu'on lui oppose ici, pour lui faire une place ; mais j'ose dire qu'il ne doit pas être exclu de ce genre de gloire. S'il y a un moindre droit, c'est l'objet de son livre qu'il faut en accuser. Dans ce point j'ai encore plus pour contradicteur Vauvenargues que l'éditeur ; c'était une nouvelle raison pour moi de donner quelqu'étendue à la discussion de mon avis ; et c'en est encore une de m'en défier, après l'avoir motivé. Peut-être qu'au fond l'éditeur ne diffère pas beaucoup de ma manière de penser : *La Bruyère avait*, dit-il,

plus de sens que de philosophie. Sur certaines choses, il a manqué en effet de philosophie jusqu'à croire à la magie. De son tems, les plus grands génies avaient encore une grande erreur, à travers de laquelle il voyait bien des objets.

Considérons maintenant la Bruyère sous le troisième aspect où il est présenté dans la *notice*. Dans cette partie, l'auteur me permettra encore d'examiner une de ses opinions.

« En lisant avec attention les caractères de la Bruyère, dit-il, il me semble qu'on est moins frappé des pensées que du stile; les tournures et les réflexions me paraissent avoir quelque chose de plus brillant, de plus fin, de plus inattendu que le fond des choses même; et c'est moins l'homme de génie que le grand écrivain qu'on admire. »

Il n'est pas douteux que la qualité qui surpasse toutes les autres dans la Bruyère, ne soit celle de grand écrivain; mais un grand écrivain ne mérite-t-il pas le nom d'homme de génie? L'auteur de la notice nous explique ensuite sa pensée; et on voit que s'il refuse au grand écrivain ce beau titre d'homme de génie, il lui en accorde

presque toute la gloire ; et alors cela revient à peu près au même. « Le mérite de grand écrivain ne suppose pas le génie, mais il demande une réunion des dons de l'esprit, aussi rare que le génie. » Pour que cette distinction soit tout-à-fait juste, il me semble qu'elle ne devrait opposer à l'homme de génie que le bon écrivain. Les dons de l'esprit suffisent pour écrire avec sagesse, avec élégance, quelquefois même avec une certaine éloquence, pour faire des livres utiles et agréables. Mais il y a dans le grand écrivain une magnificence, une originalité d'idées et d'expression, qui ne peuvent être autre chose que le génie même. Or, ce sont là des qualités que la Bruyère possède à un degré éminent. L'auteur de la notice va nous le prouver lui-même.

Je revendique encore pour lui le nom d'homme de génie à un autre titre. Peut-être sera-t-on surpris, mais c'est du dessein et de la marche de son ouvrage que je veux parler. Porté par goût à l'observation de la société, il s'est senti appelé à la peindre ; il ne pouvait suivre la manière de Montagne, qui ne convenait ni à son but

particulier, ni à son génie. Il ne pouvait non plus prendre pour modèle *Cicéron* et *Sénèque*, qui ont traité la morale sous un autre aspect; et d'ailleurs il devait, surtout, éviter ici de faire des traités à la manière de Sénèque et de Cicéron. Il lui a donc fallu chercher un cadre particulier et propre à son plan. Voyez combien celui qu'il a inventé est riche et heureux! il se place au milieu des objets qu'il veut contempler; il les rassemble et les range autour de lui; il les voit comme dans un tableau, et c'est aussi dans un tableau qu'il les reproduit. Frappé de tant d'objets, et toujours vivement, il en parle avec toutes les passions qu'ils peuvent donner. Ici, il s'indigne; là, il s'attendrit; il descend à la plaisanterie; il remonte ensuite à la gravité la plus sévère. Ses réflexions se sentent aussi de la situation où il s'est placé; il leur donne de la couleur et du mouvement; il les passionne. Il va plus loin encore; soit qu'il pense, soit qu'il peigne, il s'exprime souvent avec des formes dramatiques, et des formes dramatiques diversifiées jusqu'au prodige; il a considérablement enrichi l'art d'écrire en ce genre. Par-là il étonne,

il émeut, il entraîne sans cesse. Telle est la conception totale de son livre. N'est-ce pas là une conception de génie, une véritable et belle création ? Voilà du moins comme j'en suis frappé.

Cette invention du génie de la Bruyère reçoit, il est vrai, tout son éclat de la beauté de l'exécution ; c'est dans l'examen de son stile que l'on sentira bien tout l'effet de la marche qu'il a adoptée. Ici mes observations finissent. C'est à la *notice* que je dois renvoyer les lecteurs ; elle leur offrira tous les secrets du stile de la Bruyère, analysés par le goût, c'est-à-dire, par un esprit excellent, joint à un sentiment exquis. Mais dans l'avantage de n'avoir plus à présenter au public que des citations d'un morceau aussi bien fait, j'éprouve la difficulté de les choisir. Tout se tient dans ce morceau, et l'on ne peut guères en séparer quelques parties, sans diminuer leur effet. L'auteur entre dans le détail de tous les genres de beautés, qui le frappent dans le stile de la Bruyère ; il les explique, il apprend même à les sentir ; car dans les beaux-arts, on apprend à sentir comme à penser ; et c'est un don que les hommes

bien organisés peuvent recevoir des hommes de goût. Il faudrait citer toute cette partie de la notice, qui est la plus considérable de l'ouvrage ; je suis obligé de me borner, non pas aux meilleures tirades, mais à celles qui me paraissent se détacher le plus aisément. La discussion sur le stile de la Bruyère est précédée d'observations générales sur le stile. En voici quelques-unes :

« Il en est des tours, des figures, des liaisons de phrase, comme des mots ; les uns et les autres ne peuvent représenter que des idées, des vues de l'esprit, et ne les représentent qu'imparfaitement.

» Les différentes qualités du stile, comme la clarté, l'élégance, l'énergie, la couleur, le mouvement, etc., dépendent donc essentiellement de la nature et du choix des idées, de l'ordre dans lequel l'esprit les dispose, des rapports sensibles que l'imagination y attache, des sentimens enfin que l'ame y associe, et du mouvement qu'elle y imprime.

» Le grand secret de varier et de faire contraster les images, les formes et les mouvemens du discours, suppose un goût

délicat et éclairé ; l'harmonie, tant des mots que de la phrase, dépend de la sensibilité plus ou moins exercée de l'organe ; la correction ne demande que la connaissance réfléchie de sa langue.

» Dans l'art d'écrire, comme dans tous les beaux-arts, les germes du talent sont l'œuvre de la nature ; et c'est la réflexion qui les développe et les perfectionne.

» Il a pu se rencontrer quelques esprits qu'un heureux instinct semble avoir dispensés de toute étude, et qui, en s'abandonnant sans art aux mouvemens de leur imagination et de leur pensée, ont écrit avec grâce, avec feu, avec intérêt ; mais ces dons naturels sont rares ; ils ont des bornes et des imperfections très-marquées, et ils n'ont jamais suffi pour produire un grand écrivain.

» Je ne parle pas des anciens, chez qui l'élocution était un art si étendu et si compliqué ; je citerai Despréaux et Racine, Bossuet et Montesquieu, Voltaire et Rousseau ; ce n'était pas l'instinct qui produisait sous leur plume ces beautés et ces grands effets, auxquels notre langue doit tant de richesses et de perfection ; c'était le fruit du

du génie sans doute, mais du génie éclairé par des études et des observations profondes.

» Quelque universelle que soit la réputation dont jouit la Bruyère, il paraîtra peut-être hardi de le placer, comme écrivain, sur la même ligne que les grands Hommes qu'on vient de citer; mais ce n'est qu'après avoir relu, étudié, médité ses *Caractères*, que j'ai été frappé de l'art prodigieux et des beautés sans nombre qui semblent mettre cet ouvrage au rang de ce qu'il y a de plus parfait dans notre langue.

» Sans doute la Bruyère n'a ni les élans et les traits sublimes de Bossuet, ni le nombre, l'abondance et l'harmonie de Fénélon, ni la grâce brillante et abandonnée de Voltaire, ni la sensibilité profonde de Rousseau; mais aucun d'eux ne m'a paru réunir au même degré la variété, la finesse et l'originalité des formes et des tours qui étonnent dans la Bruyère. Il n'y a peut-être pas une beauté de stile propre à notre idiôme, dont on ne trouve des exemples et des modèles dans cet écrivain. »

L'éditeur n'a pas oublié un des grands mérites du stile de la Bruyère.

« Ce n'est pas seulement par la nouveauté et par la variété des mouvemens et des tours que le talent de la Bruyère se fait remarquer ; c'est encore par un choix d'expressions vives, figurées, pittoresques ; c'est surtout par ces heureuses alliances de mots, ressource féconde des grands écrivains dans une langue qui ne permet pas, comme presque toutes les autres, de créer ou de composer des mots, ni d'en transplanter d'un idiôme étranger. »

D'après les seuls fragmens cités dans cet article, on demandera sûrement quel est l'auteur de cette notice. Les personnes qui ont recueilli les volumes, publiés jusqu'ici, de la collection de M. *Didot*, reconnaîtront aisément le goût et le stile du même éditeur. Parmi toutes les manières d'écrire, celle qui serait sage et correcte au point de ne jamais donner lieu à la critique ; naturelle et facile au point d'enlever l'empreinte du travail ; qui serait toujours vive et élégante, sans mouvemens marqués dans le stile, et presque sans autres ornemens que la justesse heureuse et précise des

idées, et la délicatesse des sentimens ; parmi toutes les manières d'écrire, celle-là ne serait peut-être ni celle qui étonnerait le plus, ni celle qui plairait le moins ; et les gens de goût, qui en sentiraient tout le mérite, n'auraient d'autres reproches pour l'auteur, que de ne pas faire un plus fréquent usage d'un talent si heureux.

EXAMEN DE L'OUVRAGE

INTITULÉ:

DOUTES SUR DIFFÉRENTES OPINIONS

REÇUES DANS LA SOCIÉTÉ;

Par Mlle. de Somery.

La première édition de ce petit ouvrage a paru l'année dernière; et un homme de lettres, qui loue avec esprit et critique avec politesse, en a déjà relevé tout le mérite dans le *Mercure de France*, par des citations et des observations également heureuses. Le débit rapide de la première édition et le succès de celle-ci, rendraient inutile un second extrait, si on ne voulait que faire connaître le livre. Je m'occuperai donc essentiellement des idées toujours piquantes, et souvent singulières, qu'il présente; je me permettrai de les combattre. Il est naturel de chercher à plaire à l'auteur d'un ouvrage qui nous plaît. Mais chacun a sa manière d'être flatté; et nous connaissons le goût de l'auteur *des Doutes*; il demande surtout de la critique : provoquer ainsi la con-

tradiction, non-seulement par ses opinions, mais par son goût, est d'un esprit ferme et élevé, qui aime la vérité et la justice par-dessus toutes choses. Il n'est pas ordinaire de se désintéresser aussi noblement sur ses écrits. Il est trop juste de répondre à cet exemple de courage, par un exemple de franchise. Ceux qui savent que c'est à une femme que je promets cette entière franchise, s'étonneront de mon engagement, et peut-être s'en défieront; et j'avouerai que je ne répondrais pas de moi, si je n'avais beaucoup d'éloges à mêler à mes critiques, qui ne seront souvent que des *doutes*. Je prévois qu'en adoptant cette marche, cet article sera plutôt une discussion de ma part avec l'auteur, qu'un extrait sur son livre; mais je compte sur l'intérêt des objets que je parcourrai, et sur l'agrément des citations que j'aurai à faire, pour obtenir l'excuse de mes longueurs.

Les idées de ce livre roulent en général sur deux objets : ce sont ou des observations de morale, ou des réflexions sur les choses que l'on voit, et dont l'on parle sans cesse dans le monde. C'est déja une preuve d'un bon esprit de ne vouloir trai-

ter que des sujets sur lesquels notre esprit a sans cesse été tourné, et qui contiennent l'expérience de notre vie entière. Aussi on reconnaît dans ce livre une personne qui a vu ce qu'elle décrit, et qui a conçu ses idées à l'aspect des choses. Lors même que le trait n'est pas juste, il n'est jamais vague; le jugement énoncé peut être faux, mais l'objet auquel il se rapporte est toujours bien indiqué. L'auteur ne perd jamais cette exactitude et cette fidélité, qui ne peuvent appartenir qu'à une personne qui a beaucoup vécu et beaucoup observé dans le grand monde, si ce n'est quelquefois dans les notions morales, plus difficiles à fixer, et qui ne peuvent l'être complettement que par les esprits accoutumés à joindre les méditations de la philosophie à l'étude des hommes. Un autre mérite particulier de ce livre résulte du rapport continuel des idées avec le caractère personnel de l'auteur. Il y a des livres où l'écrivain se donne ou adopte un caractère tout différent de celui que ses amis lui connaissent. Dans celui-ci, toutes les idées ressemblent à la personne, et la font reconnaître. Il est toujours heureux d'écrire ainsi d'a-

près tout ce qui domine en nous de bon, et même d'imparfait. Quelque chose de plus animé, de plus ferme, de plus net, s'imprime dans la pensée et dans le stile, et les assortit mieux l'un à l'autre; mais j'oublie trop que la meilleure manière de faire juger d'un livre et de son auteur, c'est de les citer.

Rien n'a plus exercé une sorte de colère satyrique, à laquelle l'auteur se livre souvent, que les sots et les gens à petites prétentions. Parcourons un certain nombre de ses pensées sur ces sujets, pour admirer les unes, et faire quelques remarques sur les autres.

« Je ne sache pas de plus fâcheuse alliance que celle de la mémoire avec la bêtise. Que devenir avec un homme qui ajoute à son impertinence toutes celles d'autrui?

» Toute personne qui pense et qui parle fortement est de droit le scandale des petits esprits.

» Les sottises d'un homme d'esprit ne sont pas les mêmes que celles d'un sot : il est un genre de bonne et de mauvaise conduite où la médiocrité n'atteint pas. »

Ces pensées, rendues d'une manière pi-

quante, sont très-justes; mais celle-ci l'est-elle ?

« Tout est médiocre dans l'homme médiocre, le cœur, l'ame, l'esprit. Il est sans vertus, comme il est sans vices; il n'est accessible ni à la joie ni à la douleur; il est content ou il est mécontent, rien au delà. Il pleure par politesse, il rit par complaisance, etc. »

Il me semble que la plupart de ces traits ne conviennent point à l'objet. On peut être médiocre à la fois dans l'ame et dans l'esprit; mais on peut l'être aussi dans l'un, sans l'être dans l'autre. Cela se voit tous les jours. Un parfait honnête homme se trouve souvent être un esprit borné. Un cœur faible et bas est souvent joint à un esprit très-fin, très-vaste, très-élevé. L'ame et l'esprit agissent l'un sur l'autre; mais ils ne nous sont pas donnés ou refusés, dans la même mesure. Pourquoi d'ailleurs ôter à l'homme médiocre des vices et des vertus? Tout ce qui est grand ne lui convient pas; mais il y a des vertus faciles et des vices bas, qui vont à l'homme médiocre beaucoup mieux qu'à tout autre. Je conçois encore moins pourquoi il n'éprouverait ni joie ni

douleur, et pourquoi il ne *pleurerait que par politesse et ne rirait que par complaisance*. Cela convient à l'imbécille; mais il y a loin de l'imbécille à l'homme médiocre.

« A partir des sots jugemens de la société, *bon et bête* semblent être synonymes. On dirait que la bêtise est un brevet de bonté. »

Il en a peut-être été ainsi autrefois; il me semble que cela est changé; il faut faire justice à son siècle, en bien comme en mal. On commence à sentir ce qu'il y a de touchant et même d'honorable dans la bonté. Le titre de bon homme embellit les plus belles réputations. Le desir de passer pour bon est même devenu une des fantaisies des gens à la mode. Bon ne signifie point du tout bête. Si l'on dit encore de telle ou telle personne: elle manque de talent, mais elle est pleine de bonté; il entre un éloge réel dans ce mot; c'est une qualité estimable et estimée que l'on offre en dédommagement d'une autre.

« En ne disant du mal que des gens de mérite, on ne passe guères pour être méchant, et je le conçois; c'est ne dire du mal que de fort peu de monde; et d'ail-

leurs la critique du mérite trouve beaucoup d'approbateurs. »

L'auteur ne s'est-il pas laissé prendre ici à l'éclat d'un sophisme? Cherchons toujours la vérité de ces choses-ci dans l'expérience du monde. Les gens de mérite sans doute ne forment pas le grand nombre, et ils ont beaucoup d'ennemis. Mais la société en général les honore et les protège. Aussi le méchant est obligé d'user d'adresse pour les attaquer; il n'y a rien où il se compromette davantage.

Ce qui domine en général dans ce livre, comme nous l'avons déja remarqué, c'est la haîne des sots. L'auteur les repousse avec une brusquerie très-piquante, sous quelques noms qu'ils viennent s'offrir.

« Beaucoup de gens s'excusent du mauvais choix de leurs sociétés, sur la nécessité de recevoir habituellement chez eux des parens fort maussades. J'avoue que, père et mère exceptés, je ne sens pas l'obligation de sacrifier son goût à la bêtise de sa famille. Une femme disait à une de ses amies, qui avait perpétuellement chez elle une troupe de cousins fort sots et fort gauches : « si j'avais même des frères et des sœurs

» de cette espèce, tout ce que je pourrais » en faveur du sang, serait de leur donner » à dîner le *jour des Rois.* »

On sent à quoi il faut réduire cette plaisanterie, dont l'exagération fait le sel. Mais, plaisanterie à part, l'auteur avouera sans doute qu'il faut mettre des bornes à tout, même à la haine des sots. Il est bon de savoir quelquefois secouer le poids importun *des cousins et des cousines;* mais il serait odieux de les exclure de sa maison. Celui qui les éloigne prouve un goût difficile; celui qui les supporte prouve de l'indulgence et de la vertu; et, après tout, une famille bien unie a peut-être plus de douceur, et mérite encore plus d'estime qu'une société bien choisie. Pour moi, j'avoue que j'aime à voir un homme d'esprit descendre de sa hauteur, se faire petit avec les petits; et c'est d'ailleurs le meilleur parti qu'il ait à prendre.

Voici une tirade où la colère de l'auteur, contre les sots, est parfaitement fondée et éloquente.

« Les gens d'esprit ont trop d'inconvéniens, dit-on sans cesse, pour que l'on s'empresse d'en chercher la société. C'est

avec de bons cœurs, c'est avec des caractères sûrs qu'il faut vivre. Rien de mieux calculé certainement ; et l'on compte s'être entouré de bons cœurs et de bons caractères. Ces bons cœurs soupent avec vingt personnes, et font leur *tresset* pendant qu'on vous enterre ; ces bons cœurs demandent vos pensions ou vos places, avant même que vous soyez mort, vont à votre inventaire marchander vos glaces, vos tableaux, vos chevaux, vos voitures, se disputent vos dépouilles ; et ces bons caractères, dont l'inepties établit la sûreté, entendent tout de travers ce que vous dites, s'en formalisent, se fâchent sans sujet, se blessent sans motif, prennent une vérité pour une erreur, une plaisanterie pour un scandale, et vont porter leurs imbécilles opinions dans des sociétés étrangères. Quand donc voudra-t-on s'apercevoir que le petit esprit est toujours mal-pensant, mal-disant, et communément mal-faisant ? »

Je m'arrête un moment sur des idées d'un autre genre.

« L'esprit naturel est l'esprit le plus aimable ; l'esprit facile est l'esprit le plus rare. »

Je dirais: l'esprit facile est l'esprit le moins rare; et il me semble que cela se prouverait aisément. J'entends par la facilité une manière de penser, d'écrire et de parler qui satisfasse l'attention, sans beaucoup l'exercer. C'est là certainement une qualité très-heureuse; et celui qui en manquerait totalement, manquerait de quelque chose d'essentiel. Tout ce qui est pénible ne peut être entièrement beau, parce que ce qui est doux et agréable fait partie du beau. Mais il est question ici des personnes chez qui la facilité est la qualité dominante; et parmi les hommes d'esprit et de talent, ce sont ceux qui me paraissent les moins rares. A quoi tient cette facilité? A une conception très-vive, à une comparaison rapide des objets ou des idées, à une mémoire sûre et féconde. Or, il est naturel que ces qualités, d'ailleurs si heureuses, excluent un peu la forte méditation et le profond enthousiasme, d'où naissent les grandes idées et les grands sentimens. Aussi, quoique la facilité se soit souvent alliée à l'originalité, jamais elle ne fut le premier caractère du génie. *Lafontaine* plaît par elle; c'est par d'autres qualités qu'il est si délicieux et si admirable.

Lorsque *Voltaire* est si grand dans ses belles tragédies, il est encore plus passionné que facile. La facilité, d'ailleurs, appartient bien plus au sentiment qu'à la pensée; les sentimens entrent dans l'ame bien plus aisément que les idées dans l'esprit. Aussi le grand moyen pour les penseurs originaux d'obtenir le charme de la facilité, c'est de réveiller beaucoup de sentimens dans l'exposition de leurs idées. On a voulu faire depuis quelque tems de la facilité le mérite suprême. Avec cette règle, Tite-Live l'emporterait sur Tacite, Massillon, sur Bossuet, Voltaire en vers sur Racine, Voltaire en prose sur Rousseau, etc. On n'a pas voulu voir qu'il est certains talens dont le caractère et la marche excluent cette extrême facilité. Lorsque Montesquieu a combiné plusieurs idées qu'il veut renfermer dans une seule phrase, il ne cherche pas un tour aisé, les expressions qui s'appellent et s'unissent le plus naturellement; une pensée si pleine ne peut s'imprimer dans le langage sans de puissans efforts; il faut qu'elle subjugue les mots avant de les adopter, qu'elle les plie sous cette analogie hardie qui la compose elle-

même ; qu'elle les arme de force et de précision ; et qu'elle sorte plus nette et plus vivante de cet accord forcé des signes qui la reproduisent. Il vous montre tout son travail, mais vous l'admirez ; il exerce plus fortement votre pensée, mais il vous paie de la peine par une plus grande satisfaction de lui et de vous-même. Il en est ainsi dans la société même. Les esprits légers et aimables en font l'agrément le plus continuel ; mais les ames fortes et les esprits énergiques y font bien une autre impression, lorsqu'ils se réveillent et s'animent. De tout cela, je crois pouvoir conclure, qu'à aucun égard, les esprits faciles ne sont ni les premiers, ni les plus rares.

« Le talent consiste dans la réunion de l'imagination et de l'exécution. »

« On dit sur le talent, depuis quelques années, des choses inappréciables. Ce sont des aperçus, des définitions, des rapprochemens, des contrastes. Que d'abus d'esprit dans tout ce galimathias ! »

Depuis quelques tems les esprits dans tous les genres se sont tournés vers la discussion ; on aime à apprécier tous les talens, à les distinguer les uns des autres, à les

marquer des caractères qui leur sont propres. Les pédans avaient un grand intérêt à accréditer la maxime, qu'il ne faut pas raisonner dans les arts; qu'il faut s'y borner à sentir. En conséquence, ils poussaient de grands cris d'admiration, (pour les anciens bien entendu), et ils faisaient ainsi leurs preuves de goût et de sensibilité. Depuis qu'il faut rendre compte de ses impressions, motiver ses raisons ou ses refus d'admirer ; il n'y a plus que les hommes qui ont vraiment du goût et de l'esprit, qui puissent parler des arts, sans se faire moquer d'eux. On a aussi accusé cet esprit de discussion que l'on a porté dans les arts, de dessécher l'imagination et d'éteindre l'enthousiasme. Il n'y avait que des esprits bien faux ou bien bornés, qui pussent vouloir séparer la raison de la sensibilité et de l'imagination. Toutes ces grandes qualités se servent l'une l'autre; et c'est leur réunion qui compose les vrais talens, dans quelque genre que ce soit. A mesure que cet esprit de discussion se perfectionnera, le développement des grands principes fera apercevoir les défauts plus sûrement et plus rapidement; apprendra à mieux pénétrer dans

les

les vraies beautés; et ceux qui n'ont ni de quoi bien faire, ni de quoi bien raisonner dans les arts, seront bientôt appréciés pour ce qu'ils valent. L'esprit du siècle s'étant tourné de ce côté, il fallait bien qu'on s'occupât beaucoup des notions premières, par lesquelles il fallait se guider. Alors on a cherché à fixer le sens de tous ces mots, trop vastes et trop indéfinis, de *génie*, de *talent*, d'*esprit*, de *goût*, de *raison*, de *sensibilité*, d'*imagination*; on les a beaucoup employés, beaucoup combinés; mais loin qu'il en soit résulté du galimathias, comme le pense l'auteur, il en est résulté des idées plus nettes. Il n'y a plus de bon livre où ces mots aient été pris à contre-sens; ils ont aujourd'hui une signification à peu près fixée entre les vrais gens de lettres, c'est-à-dire, ceux qui ont un bon esprit, de l'instruction et du talent; il me semble même que s'ils ne sont pas encore bien définis dans l'esprit des gens du monde éclairés, ils en sont au moins entendus, à peu près dans leur vrai sens.

Il me semble que l'on entend aujourd'hui assez généralement, *par génie*, le don d'inventer ou d'exécuter, d'une manière neuve

et originale. *Par talent*, le don de penser et d'écrire d'une manière heureuse, et qui annonce une disposition naturelle à bien traiter un tel sujet. *Par esprit*, le don de concevoir avec justesse, de combiner avec finesse, de rendre d'une manière piquante. *Par le goût*, le don de ne produire que des beautés pures, et de les reconnaître dans les productions des autres.

On admet ensuite différens degrés dans ces qualités ; et l'on sait comment elles peuvent se séparer et se réunir.

On ne peut rien concevoir de plus élevé que le génie ; mais les hommes de génie, comparés ensemble, peuvent nous paraître plus grands les uns que les autres.

On peut avoir fait certaines choses avec génie, sans être en tout un homme de génie.

On admet bien plus de distance entre les hommes de talent et d'esprit qu'entre les hommes de génie, parce que les premiers n'offrant pas, comme les autres, les bornes des facultés humaines, laissent plus d'espace, pour les mesurer.

On convient aussi que le génie étant la suprême beauté, renferme éminemment

toutes les autres qualités; mais aussi que lorsque le génie se retire, s'il n'est pas remplacé par le talent ou l'esprit, l'écrivain ou l'artiste peuvent alors manquer essentiellement de goût.

On sait aussi qu'il n'y a rien de parfait dans l'une de ces qualités, si elle n'est soutenue par les autres.

Je ne sais comment l'auteur n'a pas observé que ces notions étaient devenues communes parmi les gens un peu éclairés; car je ne puis croire que ce soit ces idées claires et simples, qu'il ait appelé du *galimathias*.

L'auteur a rempli plusieurs chapitres d'idées de ce genre; et il montre combien il est digne de parler de l'esprit et du goût. Voici d'excellens principes:

« On est bien près du talent, quand on sait, et le bien juger, et le bien sentir. Les esprits médiocres doivent s'en tenir aux règles; elles ont été faites pour eux.

» Il est des règles que l'homme de goût ne viole point, soit qu'il les sache, soit qu'il les ignore.

» Nulle qualité n'est portée à sa hauteur, si l'esprit ne l'accompagne. »

Je regrette de ne pouvoir multiplier les citations; mais, je le répète, il n'est pas question ici de faire connaître un livre très-répandu; j'entre plus dans les vues de l'auteur, en discutant quelques-unes de ses idées; je raisonne, je converse avec lui, sans craindre de lui déplaire par mes contradictions; et tout en conversant, me voici arrivé à un des plus longs chapitres du livre, c'est celui de la *conversation*.

Je ne releverai pas tout ce qu'il y a de juste et de bien observé dans ce chapitre, qui me paraît un de ceux auxquels l'auteur a donné le plus de soin et d'affection; je n'en citerai qu'une tirade, sur laquelle j'ai quelques réflexions à proposer.

« Peut-être n'est-il pas de genre d'esprit dans lequel il entre autant de qualités de l'esprit que dans celui de la conversation; aussi est-il peu de talens plus rares. S'il faut beaucoup de fonds pour bien écrire, que de parties ne faut-il pas pour bien causer? De la justesse, de la facilité, de la politesse, de l'usage du monde, du goût, de l'imagination, de la légèreté, de la grâce, etc. »

Il faut que l'auteur se soit fait d'une

belle conversation un modèle idéal, pour trouver qu'elle appelle *tous les genres d'esprit*, et qu'elle ne peut appartenir *qu'au talent le plus rare*. Il me semble que l'on en a dans le monde une idée moins relevée, et que personne n'a encore mis ainsi ce talent, si ce n'est au dessus, du moins à côté de celui de bien penser et de bien écrire. Je crois même que pour prendre des notions entièrement justes sur ces objets, loin de les assimiler, il faut au contraire les bien distinguer; c'est ce que je vais essayer de faire.

Je suis loin de vouloir déprécier les attraits, le mérite, l'utilité même de la conversation. On pourrait dire en morale qu'elle affaiblit trop les caractères à force de les polir; que, par ses charmes faciles, elle nous distrait trop des affections de famille et des amitiés contractées, les meilleurs liens des hommes; que souvent elle nous enlève à nos devoirs, à nos études, à la solitude, où il est si bon au talent et à l'ame de venir s'interroger. Mais il est vrai aussi, qu'ouvrage de la société policée, elle donne les qualités que la société exige; qu'appartenant presqu'exclusivement aux personnes

polies et éclairées, elle leur offre un délassement mêlé d'instruction. Le jeune homme y apprend à connaître les hommes avec qui il doit vivre; l'homme fait s'y maintient dans l'habitude des qualités aimables; le vieillard y échappe à la triste solitude de son âge, y recueille encore quelquefois des respects consolans et flatteurs, et jouit au moins du plaisir de se voir avidement consulté et écouté sur ces choses, dont il a vu l'origine, et dont il est le dernier témoin; le sage, occupé de l'étude des hommes, y découvre des choses que son propre cœur ne lui aurait point révélées, et que le tableau, souvent si incomplet de l'histoire, ne lui offrirait pas. Il est un grand nombre d'observations sur le cœur humain, que l'on ne peut faire qu'au milieu des hommes réunis, et dans ces momens où leurs passions s'échappent, se trahissent. Il est aussi un grand nombre de faits et de traditions qui manquent à l'histoire, et dont la conversation de certains hommes est l'unique dépôt.

Si la conversation par ses avantages, est un utile et agréable dédommagement de tout ce qu'il y a de vicieux dans les mœurs

extrêmement policées, elle a aussi quelque chose de bien intéressant dans cette perfection où l'on sait quelquefois l'amener. Comment les hommes en sont-ils venus à se faire une si douce occupation du tems même de leur oisiveté ? Comment des hommes, différens d'esprit, d'humeur, de condition, qu'aucun intérêt ne rassemble, qu'aucune affection ne lie, sous l'heureux voile d'une bienveillance commune, qui commence et finira peut-être avec leur réunion, peuvent-ils à l'instant entrer dans un commerce de confiance ; tourner à l'amusement mutuel le plaisir que chacun vient chercher ; étouffer l'envie de dominer, au moins la cacher sous l'envie de plaire ; produire leurs idées et leurs sentimens, en évitant l'opiniâtreté des disputes et le choc des prétentions ? Qu'il est doux de rencontrer de ces personnes d'un esprit éclairé, d'un caractère flexible, d'une politesse noble et gracieuse, qui, dans quelques cercles qu'elles se trouvent, ne disent que ce qui est à propos ; qui, prêtes également à effleurer un sujet ou à l'épuiser, à le quitter et à le reprendre, ne manquent jamais le ton propre à celui

qu'elles traitent, plaisent par la manière dont elles parlent ; plaisent encore par celle dont elles écoutent ; vous aident à avoir de l'esprit, en vous montrant le leur ; se livrent à vous, sans s'arracher à une assemblée, et rendent agréable à tout le monde ce qu'elles répondent à un seul.

Le plaisir que font ces personnes se multiplie, quand c'est l'une d'elle qui préside à un cercle, et qu'elle joint au don de se faire écouter avec cet agrément, celui bien plus distingué encore, de diriger la conversation de manière, que le sujet en soit toujours celui qui convient le mieux au plus grand nombre ; fait ensorte que chacun y fournisse la part d'instruction ou d'agrément qu'il peut y apporter, et y soit utile par les choses qui le flattent le plus lui-même ; calme l'humeur, excite la gaîté, réprime la présomption, soutient la timidité, arrête le bavardage, répare les indiscrétions ; fait qu'un sot est moins à charge à la société ; qu'un homme d'esprit lui est plus agréable ; sait, en répandant autour d'elle cette envie de plaire qui l'anime, gouverner réellement ce petit empire, sans rien laisser apercevoir que

les grâces de son esprit, et les plaisirs dont elle fait jouir.

Mais ne confondons pas des choses trop différentes. Il n'y a rien de commun entre ces dons si précieux et si aimables, et les facultés qui font bien penser et bien écrire. Le monde non plus n'est pas assez malheureux, pour que le talent qui lui plaît le plus soit le plus rare. Les talens de grand poète et de grand orateur seraient-ils donc plus communs? Cela n'est, ni ne peut être.

J'accorde à l'auteur que plusieurs des parties qui entrent dans le talent d'écrire, entrent aussi dans celui de la conversation. Ce dernier exige aussi de la *justesse d'esprit*, de la *facilité*, du *goût*, de la *grâce*, de l'*imagination*, etc.; mais dans l'un et l'autre talent, ces qûalités sont-elles dans la même mesure, et portent-elles sur des objets égaux? Il y a loin, par exemple, du goût qui a mis tant de perfection dans les vers de *Racine*, à cette élégance noble et aisée qui brille dans les discours de l'homme du monde; de la grâce qui enchante dans les récits de *Lafontaine*, à cette grâce légère qui se fait sentir jusques

dans les moindres propos d'un homme aimable ; de l'imagination qui lui fournit des contes plaisans, des saillies brillantes, des mots heureux à celle qui a créé les fictions de l'*Arioste*. La perfection de l'homme qui plaît dans la société, se compose plutôt de la connaissance des petites choses que des grandes; de finesse que de force ; de tact que de goût ; d'agrémens que de grâces ; d'esprit que de talent ; et plus encore de souplesse dans le caractère que de facilité et de promptitude dans l'esprit. Son grand mérite est de pouvoir captiver toutes les affections de son ame, sous l'envie de plaire. De là vient que ce sont les femmes qui vont le plus loin dans cette science, parce qu'elles y satisfont le plus continuel de leurs penchans, en remplissant leur destination. De là vient que les hommes supérieurs, presque toujours dominés par leur génie, ou plutôt par leur ame, qui est leur génie même, ne peuvent ainsi, à tous les instans, sortir d'eux-mêmes, pour appartenir tout entiers aux autres ; ne savent montrer ce qu'ils ont de gai et d'aimable dans l'esprit, que dans les momens où le calme et la joie

règnent dans leur humeur, et avec les personnes qu'ils aiment.

Il arrive pourtant quelquefois que l'homme doué des grands talens, l'est en même tems du don de plaire dans la société. Si alors on l'établissait pour modèle dans la conversation; si on y exigeait tout ce qu'il donne, il me semble qu'on aurait tort; on confondrait deux dons différens qui se réunissent en lui, qui ne s'excluent, ni s'appellent; on ferait honneur à la conversation des fruits du génie. La bonne conversation se maintient par des qualités plus ordinaires. Des gens d'un esprit juste et poli, conversent presque toujours mieux ensemble que ne font entr'eux les esprits du premier ordre, parce qu'ils savent mieux se plier les uns aux autres.

Il ne faut pas confondre non plus le talent qui sait se communiquer dans la société, et le don de bien converser; l'homme qui brille dans le monde et celui qui y plaît. Observez-vous vous-même lorsque vous parlez de ces deux hommes; vous vantez l'élocution noble et aisée de l'un, l'éloquence rapide de l'autre; la plaisanterie polie et mesurée de celui-ci, la

verve de gaîté ou de satyre de celui-là. Vous sentez le besoin de donner les éloges propres au talent, à celui qui en a laissé dans votre ame les impressions. L'une de ces manières d'être dans le monde ne suppose pas l'autre ; elles tiennent à des qualités de l'ame et de l'esprit différentes.

On pourrait demander si le talent qui remporte de si grands triomphes dans la société, renferme en lui celui qui se marque dans les beaux ouvrages ; ils peuvent également se trouver unis et séparés ; l'un et l'autre se voit tous les jours. Il est naturel que les talens où dominent ensemble l'esprit et l'imagination, puissent tout à la fois se répandre dans la conversation et dans les écrits. Cependant il est des hommes qui n'ont de ces talens que ce qu'il en faut pour traiter les choses qui entrent dans la conversation, et de la manière qu'elles peuvent y être présentées ; tandis qu'il en est d'autres chez qui la manière de penser, de sentir et de parler est trop supérieure au ton de la société, pour n'y être pas trop étrangère. Vous trouvez aussi des personnes dont l'esprit et l'i-

magination ne s'échauffent que dans la méditation ; vous en rencontrez d'autres dans qui ces facultés ne s'éveillent que par la contradiction , et à la vue d'un auditoire qui les anime et les tient en verve, par son attente et son attention. Cela dépend encore de la timidité ou de la confiance , de l'usage du monde ou de son inexpérience , de la facilité ou de la lenteur dans la pensée et dans la parole ; enfin de tout ce qui gêne ou favorise le développement de nos facultés.

Il est encore une autre qualité qui a aussi un grand avantage pour la conversation , c'est celle de savoir soutenir le discours bien et longtems. Cette facilité appliquée à de petits sujets , est plutôt un signe de médiocrité que de talent ; mais appliquée à des sujets relevés et intéressans , elle est un don très-rare et très-brillant.

Ces objets dont on s'entretient beaucoup, ne sont pas ceux où les idées soient le mieux éclaircies , ni s'éclaircissent le plus aisément. En combattant des notions qui ne m'ont pas paru justes , j'ai tâché d'énoncer mes idées, de manière qu'elles puissent servir au lecteur, pour en rencontrer

de plus nettes et de plus heureuses. Voici à quoi elles se réduisent :

Je pense que le talent qui plaît dans la société, et celui qui produit de beaux ouvrages, sont aussi différens dans leurs principes que dans leurs effets; qu'il importe de bien distinguer dans la conversation même, ce qui tient de l'un ou de l'autre de ces talens, pour les biens juger.

Je crois qu'entre les deux dons qui composent essentiellement la science du monde, celui de bien converser et celui de bien diriger une conversation, il faut encore admettre une grande distance; il y a quelque chose de bien plus habile et de bien plus heureux dans le dernier.

Je crois aussi que si la conversation ne peut se maintenir que par ces hommes aimables, qui possèdent éminemment l'esprit de société, elle ne peut cependant s'animer et s'embellir à un certain point, que par ceux qui s'y gouvernent plutôt par leur génie, que par les bienséances. En général, on plaît par la politesse des discours et par la grâce des manières; on frappe par les saillies de l'imagination ou l'originalité de l'esprit; on attache par des

sentimens élevés ou touchans, qu'on reçoit ou qu'on communique.

J'évite de m'arrêter sur les chapitres qui présentent des objets plus étendus que nouveaux. Celui de l'*éducation* est aujourd'hui de ce genre. L'auteur n'a pas prétendu le traiter à fond, mais expliquer quelques idées qui lui sont particulières. Il se déclare pour l'éducation publique, dont il a éloquemment développé un des principaux avantages.

« C'est dans les classes qu'on acquiert la grande science de connaître et les autres et soi-même ; on y juge, et l'on y est jugé, et la justice à cet égard y est complète ; on y apprend tous ses désavantages ; on y est averti qu'on est laid, difforme, sans esprit, sans adresse, sans grâces, sans agrémens ; tous les défauts y sont soumis à la censure ; tous les vices y sont contraints à se déclarer la guerre ; la vanité n'y est pas soufferte, l'ingratitude y fait horreur, l'avarice y est vexée, la tracasserie abhorrée, le mensonge méprisé, l'affectation raillée, l'humeur repoussée, l'offense rendue ; l'esprit et le talent y ont une cour, on s'y querelle, mais on s'y

protège ; ou s'y défend, on s'y oblige. Le choc des défauts, l'accord des qualités, le contraste ou le rapport des sentimens, dévoile, étend et perfectionne les idées. Les classes sont de petites républiques ; et ce n'est que dans le sein des républiques que les caractères vertueux, courageux, généreux, peuvent se former. »

Voilà, ce me semble, le stile de la Bruyère dans toute sa vivacité et son énergie.

Jusqu'ici nous n'avons encore vu dans l'auteur qu'un esprit toujours fidelle au goût et à la raison, qui sait renfermer une idée nette dans une phrase précise, et qui l'anime par une tournure vive ou ingénieuse ; qu'un caractère franc, qui fait justice de tout ce qui lui a paru injuste ou fâcheux dans la société.

Voici un sujet où son cœur pouvait passer dans ses idées et dans son stile :

« La générosité, prise dans toute son étendue, ne peut donc se trouver que dans celui, dont l'ame et l'esprit sont également sublimes. La prééminence sur toutes les vertus lui appartient, comme à la plus noble et à la plus excellente. Nulle autre ne renferme autant de qualités et n'exclut autant

autant de vices. Elle est inséparable du courage, de la constance, de la fidélité, de la justice, de l'amitié, de la reconnaissance; inaccessible à la jalousie, à l'envie, à la dissimulation, à l'intrigue : passion de l'ame élevée, ses vues et ses actions sont élevées comme elle; apanage de l'esprit supérieur en goût et en lumière, elle suppose nécessairement l'amour du grand, du beau, du vrai, du juste. Son esprit au niveau de son ame, lui révèle tous les moyens, tous les secrets de faire des heureux; toutes les manières, toutes les formes de servir et d'obliger, sans blesser l'amour-propre. L'homme éminemment généreux, l'est ou le serait dans tous les états, toutes les circonstances; il a toutes les générosités, celle même de recevoir, la plus courageuse de toutes et la plus noble peut-être. L'ame généreuse est seule digne et capable de se pénétrer d'une vive amitié, d'en sentir et d'en remplir tous les devoirs, d'en apprécier et d'en goûter tous les charmes. Elle seule a, pour son ami, cette estime, ce respect, cette confiance, ce goût, cette tendresse qui caractérisent et qui fondent une parfaite amitié; elle seule est capable

de cette communication sans réserve de pensées et de sentimens; elle seule sait également lui faire tous les dons ou tenir tous les dons de lui; elle seule a le courage de lui représenter ses défauts et ses torts, de l'avertir des devoirs qu'il néglige, de lui rappeler les procédés qu'il oublie; elle seule a la force de l'offenser pour le servir, de le blesser pour le guérir, de renoncer à tout, même à lui, pour son honneur. »

Voilà des idées élevées, des sentimens nobles, exprimés simplement. C'est le caractère auquel l'auteur observe fort bien, qu'on reconnaît les vraiment belles choses. Ce sont là des traits qui honorent l'ame d'où ils sont sortis. Quand on pense et l'on sent ainsi, on s'élève assez au dessus des principes frivoles ou vils qui règnent si souvent dans le monde, pour avoir le droit de parler avec une certaine hauteur de ses vices et de ses ridicules.

Je n'éprouve qu'un regret, en me recueillant sur ces chapitres de la *générosité* et de *l'amitié*, dont je n'ai pas à beaucoup près, cité toutes les beautés; c'est de n'y pas trouver par-tout une méditation assez approfondie de l'objet, et d'y rencontrer

quelquefois des notions, qui me paraissent fausses.

L'auteur a établi deux parallèles, l'un entre l'homme bienfaisant et l'homme généreux; l'autre, entre l'homme libéral et l'homme généreux. Dans ces parallèles, il y a des traits parfaitement bien saisis; mais j'ai des critiques à faire sur ceux-ci.

« L'homme bienfaisant a de la sensibilité, sans énergie; l'homme généreux a de l'énergie et de la sensibilité. »

Le nom même de *bienfaisant* annonce un homme qui agit sans cesse; la vertu a donc dans lui une énergie continuelle. Celui qui se contente de vouloir du bien à ses semblables, manque souvent d'énergie; mais celui qui passe sa vie à leur en faire, ne peut être un homme sans activité et sans courage.

« L'homme bienfaisant est l'ami de l'humanité; l'homme généreux est celui de la vertu. »

On ne peut aimer l'humanité, sans aimer la vertu, ni la vertu, sans l'humanité; et il entre également dans la bienfaisance et dans la générosité d'aimer l'une et l'autre.

« L'homme bienfaisant s'afflige avec ceux

que l'injustice oppresse ; l'homme généreux s'indigne de l'oppression, et s'arme contre l'oppresseur. »

Voilà une différence parfaitement marquée, à l'exception pourtant, qu'il est du caractère de l'homme bienfaisant de secourir les opprimés encore, plus que de s'affliger avec eux.

Voici l'autre parallèle en entier :

« La maison de l'homme libéral annonce la profusion et tout le faste de la magnificence ; celle de l'homme généreux annonce une sage abondance et tout le goût d'une élégante simplicité : le premier souffre le pillage dans sa maison, le second maintient l'ordre dans la sienne ; l'homme libéral a vingt valets de trop, qu'il entretient avec luxe ; leurs femmes vivent dans les palais, et leurs enfans y sont élevés dans l'oisiveté et dans la mollesse ; l'homme généreux a le nombre de valets que son état ou son utilité comporte, et les entretient avec décence ; leurs femmes restent dans leur ménage, qu'il soutient, et leurs enfans sont élevés et instruits à ses frais, loin de l'air infect et contagieux des anti-chambres ; la table de l'homme libéral est couverte

des mêts les plus recherchés et les plus rares; celle de l'homme généreux vous offre ceux que vous aimez : le premier joue habituellement un gros jeu avec noblesse, le second joue avec égalité un jeu toujours médiocre; l'homme libéral est magnifique, l'homme généreux est grand; le premier donne avec pompe, le second donne avec modestie; l'homme libéral a le goût de répandre, l'homme généreux a la passion de donner; le premier attend l'occasion, le second la fait naître; l'homme libéral donne avec gaîté, l'homme généreux donne avec joie; le premier donne avec grâce, le second avec délicatesse; l'homme libéral donne par saillies, l'homme généreux par sentiment; l'homme libéral donne avec légèreté, l'homme généreux avec choix; le premier fait des largesses à ses valets et des galanteries à ses amis, le second enrichit ses amis et met ses valets à l'abri de l'indigence. Enfin l'homme libéral fait des dons, l'homme généreux fait des fortunes; car l'homme libéral ne donne guères que le superflu de son superflu, et l'homme généreux borne même, pour donner, ses besoins et son nécessaire. »

Il y a beaucoup d'esprit et de choses bien observées dans ce parallèle ; mais il me semble qu'il dénature les deux caractères, en prêtant à l'un les défauts du dissipateur et du fastueux, et à l'autre, un esprit d'ordre et de sagesse, qui ne lui est point essentiel.

« L'homme généreux a le nombre de valets que son état comporte. »

Il en a souvent davantage ; d'abord parce qu'il ne pourrait prendre sur lui de renvoyer des hommes, qui lui seraient attachés. Les enfans venaient prendre la place des pères dans la maison du *duc de Montausier*; et ils y restaient tous ensemble. On connaît le mot si délicat et si généreux de M. *Helvétius*, dans une occasion pareille : *Je n'ai pas besoin d'eux, mais ils ont besoin de moi.* En second lieu, il est un certain goût de représentation noble, qui convient assez à l'homme généreux. Il ne sait guère s'arrêter dans l'ordre et l'économie; il est de sa nature un peu excessif; s'il se permet du faste, il ira jusqu'à la magnificence; s'il veut beaucoup donner, il se retranchera tout; il pourra même passer tour à tour de la magnifi-

cence à l'extrême frugalité, selon qu'il aura besoin de l'une ou de l'autre, pour se conduire avec grandeur.

« La table de l'homme libéral est couverte des mêts les plus rares; celle de l'homme généreux vous offre ceux que vous aimez. »

Cela ne me paraît vrai ni de l'un ni de l'autre. L'une de ces choses appartient à l'homme, qui porte à l'excès les recherches du luxe; l'autre convient à l'homme délicat et attentif, qui étend jusques aux plus petits soins son envie de plaire. Il importe de toujours distinguer soigneusement les qualités qui peuvent se joindre à la vertu que nous voulons peindre, de celles que cette vertu suppose nécessairement, et qui la caractérisent elle-même.

« L'homme libéral donne avec gaîté, l'homme généreux donne avec joie. »

Il n'y a que l'avare qui ne donne pas avec plaisir; et de la gaîté à la joie, la différence est trop petite, pour séparer deux caractères. D'ailleurs je crois que l'homme libéral et l'homme généreux donnent l'un et l'autre, tantôt avec gaîté, tantôt avec joie, suivant l'espèce et le moment de leurs dons.

Ce qu'il y a de défectueux dans ces idées, vient de ce que l'auteur, heureux de pouvoir parler de la générosité avec son ame, a laissé à d'autres à la définir.

Rien de plus difficile que de bien déterminer les qualités, que représentent ces expressions morales. Rarement on les démêle bien, en les isolant; et on leur attribue toujours quelque chose des objets auxquels elles touchent. Chacun aussi leur donne une acception particulière. Tout le monde les entend à peu près; presque personne ne les comprend parfaitement.

Pour les expliquer, il faut moins faire un choix dans tous ces sens divers, que chercher, par l'analyse, celui qui vient de la nature même de la chose, et qui n'a besoin que d'être bien déterminé, pour devenir celui de tout le monde.

Il y aurait un excellent livre à faire en logique et en morale; ce serait une explication de toutes les qualités de notre ame, que nous appelons des vices et des vertus, qui en contiendrait à la fois la théorie et l'histoire.

Me permettra-t-on d'essayer ici ce travail sur le mot *générosité*? J'ai peut-être droit

à un peu d'indulgence ; l'auteur des *Doutes* s'est emparé des beautés du sujet; il ne me reste pour partage que ses difficultés.

Pour bien entendre ce que c'est que générosité, il est nécessaire de connaître aussi ce que sont les autres vertus qui l'avoisinent; et c'est dans les premières affections du cœur humain qu'il faut chercher leur principe et leur développement.

L'homme n'a proprement qu'une passion, de laquelle sortent toutes les autres, pour devenir les mobiles de nos vices ou de nos vertus : cette passion primitive et indestructive, est l'*amour de nous-mêmes.*

L'amour de nous-mêmes, éclairé par la raison, s'aperçoit bientôt qu'il doit rendre aux autres hommes ce qu'il en attend; et par là se développe en nous la notion et le sentiment de la justice, *qui nous fait une loi d'être à l'égard des autres, ce que nous desirons qu'ils soient à notre égard.*

L'amour de nous-mêmes, développé dans la société de nos semblables, nous attache involontairement à des êtres, qui jouissent et souffrent par les mêmes choses, et dans lesquels nous nous retrouvons sans cesse.

De là un sentiment de bienveillance pour notre espèce, *qui nous donne le desir de voir heureux tous ceux qui nous entourent, et qui nous associe à toutes leurs joies et à toutes les douleurs.*

La raison et le sentiment se réunissent donc pour étendre sur les autres l'amour de nous-mêmes; et quand ils s'unissent intimément et se développent dans toute leur force, ils nous conduisent jusqu'à la sagesse, *qui est la science de tout ce qui est bon et utile, soit à l'homme, considéré individuellement, soit aux hommes réunis en société*, et jusqu'à la vertu, prise dans toute son étendue et son élévation, *qui est un accord constant de nos actions avec les conseils de la sagesse.*

Mais le sentiment de la justice et celui de la bienveillance peuvent avoir un autre développement où la raison domine moins, où le penchant triomphe davantage.

Alors de la justice et de la bienveillance, plutôt senties que raisonnées, naissent tout ensemble ou séparément le désintéressement *qui nous fait préférer les intérêts des autres aux nôtres mêmes*, et un second degré de bienveillance, que j'appellerais la bonté agis-

sante, *qui nous rend industrieux et attentifs à tous ces moyens d'être utiles, qui sont plutôt des services que des bienfaits.*

Le désintéressement, dans une ame qui veut plaire, deviendra la libéralité, *qui est un penchant naturel à donner, mais avec peu de discernement.*

Quoiqu'aimable et estimable, elle n'est point tout-à-fait une vertu, parce que ses effets ne sont pas toujours complétement bons; mais elle est bien éloignée de la profusion, qui est une folie, et du faste, qui est un vice; elle répand moins que l'une, mieux que l'autre, et surtout par des motifs tout différens.

Du désintéressement uni à la bonté agissante, naîtra la bienfaisance, *qui dévoue notre fortune, notre crédit et nos soins au soulagement des opprimés et des malheureux.* Elle va bien plus loin dans ses dons que la libéralité, et surtout elle les place mieux; elle est ordinairement la qualité dominante de l'ame, et l'application de la vie entière; elle vient d'une profonde sensibilité, et s'appuie sur des principes et des règles. Mais ces règles ne sont pas toujours les meilleures, parce que l'homme

bienfaisant n'est pas nécessairement un sage.

Enfin, de la bonté tournée en passion dans une ame emportée vers tout ce qui est beau et ce qui est grand, naît la générosité, qui a en elle les principes de toutes les vertus que je viens de tracer; et qui en porte les effets plus loin.

Elle veut les hommages des hommes, elle veut se rendre à elle-même de nobles témoignages; la gloire, la conscience l'animent ensemble; tout ce qui agit sur elle la meut fortement; tout ce qui entre dans ses pensées s'y anoblit. Je la définis, *ce besoin d'estime et d'amour, et cette passion des beaux faits, qui nous font placer notre bonheur dans un continuel sacrifice de nous-mêmes aux autres, et qui donnent toujours à nos bienfaits et à nos services, un caractère particulier de grandeur ou de délicatesse.* C'est la dignité, c'est la beauté suprême de l'homme; on desirerait un culte pour elle; et lorsque l'idolatrie ancienne plaçait des hommes généreux parmi les Dieux, elle mettait plutôt du délire que de la profanation dans sa reconnaissance.

Rapprochons maintenant ces deux développemens de l'amour de nous-mêmes, dirigé vers le bien, et nous saisirons leurs différens résulsats.

La vertu fondée sur la sagesse, est la réunion de toutes les excellentes qualités, que l'homme peut acquérir et réunir.

La générosité, sans la sagesse, n'est que la meilleure des passions et la plus belle des qualités. Aussi l'homme généreux est-il plus grand que parfait; il peut avoir des faiblesses et même des vices; et alors ses faiblesses et ses vices pourront non-seulement ternir, mais même altérer sa générosité; car il n'est pas donné à l'homme d'être toujours fidelle à ses principes ni même à son caractère.

NOTE.

MADEMOISELLE DE SOMERY, auteur de cet ouvrage, était une vieille fille, fort singulière : on ne savait, elle ne savait elle-même de qui elle était née; du moins c'est une confidence qu'elle n'avait faite à personne. Personne ne s'est jamais vu plus complètement hors des rapports et des affections de famille. Jetée dans un couvent, dès son jeune

âge, une petite pension que le couvent recevait pour elle, finit bientôt, sans qu'on ait su davantage pourquoi elle avait cessé, que pourquoi elle avait commencé. Heureusement qu'elle se trouva douée d'un esprit prématuré : dès l'âge de douze ans, elle était le bel esprit du couvent; elle prétendait que, dès cet âge, elle avait tout lu, tout jugé; et elle s'en tenait encore à ces jugemens-là. Elle en avait de fort bizarres; elle appelait Lafontaine, *un niais*, Fénélon, *un bavard*, Mde. de Sévigné, *une caillette*. Jugez du reste. Je me rappelle que, parmi ceux qui la connaissaient, c'était une chose plaisante à deviner, que de savoir comment elle serait affectée de tel ou tel ouvrage. Ses succès de couvent furent pour elle une honorable ressource; ils lui donnèrent des amis, qu'elle mérita de conserver par un profond dévouement. *La maréchale de Brissac*, avec qui elle avait été élevée, la plaça chez elle à son mariage; et lui assura une pension de 4000 livres, par son testament. Alors elle vécut chez elle, avec une parfaite indépendance. Elle n'avait rien à prétendre ni du côté du mariage, ni de celui de l'amour; elle était laide, et sans aucun des agrémens des femmes ni dans la personne, ni dans le caractère; elle prit bientôt son parti là-dessus, et s'habilla toujours à sa manière; ce qui allait d'ailleurs à son étroite fortune. Cependant elle cultiva toujours les liaisons du grand monde, et parvint à s'y bien établir; elle voyait chez elle-même la meilleure compagnie, et y avait un maintien fort noble. Ses

bizarreries, sa franchise, et un tour d'esprit très-mordant, lui tenaient lieu de tout ce qui lui manquait ; elle savait braver les ridicules et en donner; deux moyens de se soutenir et de faire effet. Elle aimait uniquement l'esprit, les choses d'esprit, les gens d'esprit; et en trouvait fort peu en tout et par-tout. Il y avait là de quoi être pédante, et choquante; elle n'était que singulière. Sa méchanceté était toute en paroles, jamais en tracasseries; ses décisions étaient toujours tranchantes; mais elle essuyait, sans aigreur, des contradictions non moins absolues; elle jugeait sans cesse et sans appel, les personnes et les choses; mais la bizarrerie de ces jugemens en faisait le sel; on s'en moquait, tant qu'on voulait, au risque qu'elle se moquât des moqueurs, et elle s'entendait très-bien à cela ; elle avait sur chacun, des mots très-piquans et qui restaient. Du reste, si elle était insupportable à quelques-uns, elle était très-agréable à d'autres; elle sentait très-bien le bon ton dans les hommes, la grâce dans les femmes; et ceux et celles qui lui plaisaient, s'en faisaient un triomphe plus flatteur. Il faut encore ajouter qu'elle avait beaucoup d'expérience de la société, savait beaucoup d'anecdotes, en contait très-bien.

Elle n'était pas moins hors de l'ordre commun dans ses affections et sa vie intérieure. Elle n'entendait rien à tous les sentimens de la nature; elle ne concevait là que des devoirs; l'héroïsme des vertus se bornait pour elle aux beaux et nobles

procédés; elle les pratiquait et en recevait. Rien ne peut mieux la caractériser que sa manière d'être avec le vieux président de *Nicolaï;* elle dînait chez lui trois jours de la semaine, et les autres jours, il passait la moitié de la soirée avec elle; c'était sa confidente, son conseil, et autant que cela se pouvait entr'eux, son amie; elle l'avait sauvé de la mort dans une maladie, par ses soins, son zèle et surtout sa résolution au milieu des avis divers des médecins; il lui faisait une pension et avait un carrosse à ses ordres. Or, en voyant ces deux personnages ensemble, on eût dit les deux plus hargneux ennemis; ils se disputaient, se contredisaient sur tout, ne se cédaient en rien, se disaient de part et d'autre les plus impitoyables vérités; et le tout, sans jamais se fâcher.

Elle vivait beaucoup chez elle, où elle avait souvent un cercle fort bien composé. Elle avait besoin d'un intérieur agréable; mais, à force d'exiger de perfections dans ses domestiques, elle était parvenue à ne pouvoir plus être servie; elle n'en pouvait garder un seul, plus d'un mois; rien ne la faisait plus souffrir, sans qu'elle ait jamais pu concevoir, que cela venait d'elle seule. C'était une espèce d'hommes qu'elle avait réellement prise en haine. Elle avait été, dès le couvent, ce qu'on appelait un *esprit fort*; et avait gardé de la vie de couvent les plus misérables superstitions; elle ne se serait pas mise à table, elle treizième; elle croyait aux mauvaises rencontres; s'étouffait, pendant six heures, dans une chambre noire,

noire, à l'approche du tonnerre. Ses bonnes qualités étaient la prudence, la discrétion, la fidélité et le desir de servir les honnêtes gens et les malheureux ; elle les exemptait d'esprit, dans ces occasions seulement.

En tout, c'était une personne fort curieuse que cette DEMOISELLE DE SOMERY.

SUR

LE THÉATRE DE FLORIAN.

M. LE CHEVALIER DE FLORIAN, encore jeune, choisit, avec un tact fin et juste, les sujets et les genres qui conviennent à son talent. On ne sent pas assez, on n'a peut-être pas assez dit combien cette attention est utile ; elle est elle-même une des plus essentielles qualités de ce bon esprit, sans lequel on s'égare dans la culture des arts, comme dans la conduite de la vie. Il ne nous est pas toujours donné de bien faire tout ce que nous avons l'audace d'entreprendre. Il faut donc nous bien assurer des caractères de notre talent ; il ne faut ni le méconnaître, ni même le compromettre. Les genres qui lui conviennent, sont ceux où notre esprit puise le plus dans lui-même ; où il n'a pas besoin de se proposer un modèle ; où une certaine facilité accompagne toujours ses pensées ; où un intime contentement, qui est bien différent de

l'ivresse de la composition ou de la complaisance de l'amour-propre, lui fait sentir qu'elles sont justes; où rien de bizarre ne vient le tenter; où ses beautés lui viennent d'inspiration; où ses défauts même ont quelque chose de naturel, parce qu'ils tiennent à ses beautés. En se conduisant d'après cette règle, on fera moins, mais on fera mieux; on fatiguera moins la renommée, on assurera plus sa gloire; et ce qui mérite aussi quelque considération, on se tourmentera moins, pour recueillir davantage.

Qui croirait qu'une règle si conforme à notre intérêt, et même si favorable à notre paresse, dût être si négligée? On pourrait faire une longue énumération de tous les talens qui ont perdu de leur prix, en sortant de leur genre. C'est que rien ne nous est plus difficile en toute chose, que la modération. Cela est si vrai, qu'il n'est pas d'amour-propre qu'on ne risque d'affliger, en le louant de cette sagesse. Aussi je ne place ici cette petite morale qu'en général, et sans aucune application particulière. Il serait surtout aussi injuste que déplacé de l'appliquer à M. de Florian, qui a montré

un talent si heureux, et qui est encore jeune. De ce qu'il s'est jusqu'ici renfermé dans un seul ton de stile, un seul genre d'idées, il ne s'en suit pas qu'il ne puisse en adopter d'autres et avec le même succès. Mais il a tant à se féliciter de sa réserve, qu'il n'est pas à croire qu'il y renonce aisément, et qu'on peut lui en faire un mérite de plus. Si l'on reconnaît dans tous les ouvrages de M. de Florian un choix et un goût aussi sage, il me semble qu'il en est un cependant où son talent a plus d'éclat et d'effet; et c'est celui dont j'ai à parler dans ce moment. (1)

L'ancien théâtre Italien, où par essence tous les personnages et les scènes avaient une formée donnée, ainsi que des noms fixés, quoique d'une invention vraiment comique, se sentait trop de sa première barbarie; il roulait, d'ailleurs, sur un fonds trop usé pour être en état de se soutenir, même en restant à une immense

(1) *M. de Florian n'avait pas encore écrit alors ses* Numa, *ses* Gonsalve, *et tous ces poëmes-romans, bien au dessus de sa force. Il n'avait en propre qu'un genre: son* Bon Ménage, *quelques* fables, *et sa* Galathée, *composent tout son mérite.*

distance de notre comédie nationale ; aussi on en était fatigué, au point de l'avoir presqu'entièrement abandonné. Lorsque M. de Florian est venu reprendre ce genre qui tombait, il fallait la confiance souvent heureuse de son âge, pour cette entreprise ; car on ne peut pas toujours se promettre, même avec des ressources nouvelles, de triompher des dégoûts du public ; c'est cependant ce qui est arrivé à M. de Florian.

Il paraît avoir senti encore plus qu'aperçu que le caractère d'*Arlequin* offrant un composé des bonnes et des mauvaises qualités, des grâces et des ridicules de l'humanité entière, était un caractère éternel, précieux à conserver à la scène, dont il fallait un peu corriger les formes et changer l'esprit, sans les détruire. Il a entrepris de l'arranger pour notre goût et nos mœurs, de le civiliser en quelque sorte ; et il a réussi dans cette éducation.

Pour connaître les progrès que M. de Florian lui a fait faire, représentons-nous bien ce que c'est qu'*Arlequin*. Voici son portrait tracé de la main d'un de nos meilleurs littérateurs. (1)

(1) *Marmontel*. — *Élémens de littérature*.

« Le caractère distinctif de l'ancienne comédie Italienne est de jouer des ridicules, non pas personnels, mais nationaux. C'est une imitation grotesque des mœurs des différentes villes d'Italie; et chacune d'elles est représentée par un personnage, qui est toujours le même; *Pantalon* est Vénitien; le *Docteur* est Bolonais; *Scapin* est Napolitain; et *Arlequin* est Bergamasque. Celui-ci est en même tems le personnage le plus bizarre et le plus plaisant de ce théâtre. Un nègre Bergamasque est une chose absurde; il est même assez vraisemblable qu'un esclave africain fût le premier modèle de ce personnage. Son caractère est un mêlange d'ignorance, de naïveté, d'esprit, de bêtise et de grâces; c'est une espèce d'homme ébauché; un grand enfant, qui a des lueurs de raison et d'intelligence; et dont toutes les méprises ou les mal-adresses ont quelque chose de piquant. Le vrai modèle de son jeu est la souplesse, l'agilité, la gentillesse d'un jeune chat, avec une écorce de grossièreté, qui rend son action plus plaisante; son rôle est celui d'un valet patient, fidelle, crédule, gourmand, toujours amoureux, toujours dans l'embarras,

ou pour son maître, ou pour lui-même ; qui s'afflige, qui se console avec la facilité d'un enfant, et dont la douleur est aussi amusante que la joie. »

Écoutons maintenant les idées et les vues de M. de Florian sur ce personnage.

« J'ai toujours admiré les bonnes comédies du théâtre Français ; mais j'ai cru qu'il était possible de faire dans un autre genre des pièces intéressantes et comiques. J'ai pensé que le sentiment et la plaisanterie pouvaient tellement être unis, qu'ils fussent toujours confondus ; que le spectateur s'égayât et s'attendrît dans le même instant ; en un mot, que le même personnage fît rire et pleurer à la fois. Pour cela, j'avais besoin d'Arlequin.

» Ce caractère est le seul, peut-être, qui rassemble l'esprit et la naïveté, la finesse et la balourdise. Arlequin, toujours bon, toujours facile à tromper, croit tout ce qu'on lui dit, donne dans tous les pièges qu'on lui tend ; rien ne l'étonne, tout l'embarrasse ; il n'a point de raison, il n'a que de la sensibilité ; il se fâche, s'appaise, s'afflige et se console dans le même instant : sa joie et sa douleur sont également plai-

santes. Ce n'est pourtant point un bouffon, ce n'est pas non plus un personnage sérieux, c'est un grand enfant; il en a les grâces, la douceur, l'ingénuité; et les enfans sont si aimables, que j'ai cru mon succès certain, si je pouvais donner à cet enfant toute la raison, tout l'esprit, toute la délicatesse d'un homme. »

Il est tems de montrer ce caractère en action dans la meilleure des trois pièces, que M. de Florian appelle agréablement le *Roman de son Arlequin.*

Le *bon Ménage* offre une situation forte, au milieu d'un tableau délicieux; et Arlequin s'y trouve tour-à-tour au comble du bonheur et du malheur.

Il est marié avec Argentine; ils vivent dans une douce aisance; ils s'aiment toujours de tout leur cœur, quoique ce ne soit plus avec tant de folie; car ils ont deux enfans, qui leur donnent une autre sorte de bonheur; et on sent dans les discours d'Arlequin même, qu'il est père aussi bien qu'amant. Voyons-le rentrer dans son joli petit ménage.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

(Arlequin arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main, de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.

LES DEUX ENFANS (*courant après lui.*)

» Ah! papa, papa, c'est pour nous?

ARLEQUIN (*à sa femme.*)

» Veux-tu danser une contre-danse à quatre?

ARGENTINE.

Non, mon ami.

ARLEQUIN (*à son aîné.*)

» Tiens, le tambour est pour toi, la trompette pour ton frère.

LES DEUX ENFANS (*l'embrassant.*)

» Bien obligé, mon papa. (*Ils se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tant qu'Arlequin cause avec sa femme.*)

ARLEQUIN, (*à sa femme, en lui donnant un sac d'argent.*)

» Tiens, voilà pour toi; car il faut bien t'apporter aussi quelque chose; tu es le plus grand enfant de la maison.

ARGENTINE.

» Qu'est-ce que cela, mon ami?

ARLEQUIN.

» Ce sont ces cinquante écus, que nous prêtâmes à ce pauvre homme, que l'on allait arrêter pour ses dettes; il a travaillé pour gagner cet argent-là, pendant le tems qu'il aurait passé en prison à ne rien faire; de sorte qu'il est quitte avec nous, et avec son créancier; nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu, que le *Geolier.*

ARGENTINE (*prenant le sac.*)

» A te dire le vrai, je n'y comptais guères.

ARLEQUIN.

» En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez..... (*Les enfans font du bruit avec leur tambour.*)

Taisez vous donc, vous autres, on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine, elle se plaint de toi; elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfans et ton mari, que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfans et à ton mari : il faut convenir qu'elle a raison; je suis juste, moi. (*Le bruit redouble.*) Mais voilà des enfans bien bruyans!

ARGENTINE.

» Pardi, pour les faire jouer doucement, tu leur apportes un tambour et une trompette. (*Les enfans continuent.*)

ARLEQUIN (*aux enfans.*)

» Allez vous-en battre la générale de l'autre côté. »

(*Les enfans s'en vont.*)

Tout se réunit, ce me semble, dans cette petite scène pour plaire et pour toucher. Au milieu de ce tapage du *tambour* et de la *trompette*, vous y voyez ce caractère tendre et enfantin du bon Arlequin; le tableau d'une douce union, et le récit d'une bonne action, aussi naturellement amenée que naturellement faite. Ce n'est

pas toujours les choses qui font le plus de plaïsir qui frappent le plus. Je me plais à observer que cette scène est d'un goût exquis et d'un très-heureux talent.

A cet aimable tableau en succède un autre qui a le même charme, et un mérite de plus, c'est celui de faire connaître l'éducation qu'Arlequin donne à ses enfans. Il m'est impossible de rien retrancher dans cette nouvelle scène.

ARLEQUIN (*à sa femme.*)

« Je resterai avec les enfans. Les as-tu fait lire aujourd'hui ?

ARGENTINE.

» Oui.

ARLEQUIN.

» C'est bon ; je les ferai jouer, moi.....

ARLEQUIN, LES DEUX ENFANS.

ARLEQUIN.

» Avez-vous bien lu ce matin ?

L'AINÉ.

» Oh oui, mon papa.

ARLEQUIN.

» Votre maman a-t-elle été contente de vous?

LE CADET.

» Elle a dit que oui, mon papa.

ARLEQUIN.

» Vous ne l'avez pas fait enrager? Elle ne vous a point grondés, ni l'un ni l'autre?

L'AINÉ.

» Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

ARLEQUIN (*les embrassant avec tendresse.*)

» Cela étant, venez me baiser aussi. (*Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ceux de ses enfans; il les baise presque à chaque parole.* Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mère bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir d'abord, et puis notre bien; c'est tout ce qu'il nous faut; n'est-il pas vrai?

L'AINÉ.

» Oui mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous devriez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes, que vous savez.

LE CADET.

» Ah! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

» Volontiers : aussi-bien nous nous ennuyons, quand elle nous laisse seuls; cela nous fera passer le tems. Allons, asseyons-nous. (*Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes; les deux petits garçons écoutent attentivement.*) Il y avait une fois un roi et une reine, qui s'aimaient beaucoup, et que tout le monde aimait.... Ceci n'est pas un conte, au moins.

LE CADET.

» Oh! nous vous croyons bien, mon papa.

L'AINÉ.

» Nous vous croyons, comme si nous le voyons.

ARLEQUIN.

» La reine était aussi belle que le roi était bon ; mais ils n'avaient point d'enfans, et cela leur faisait du chagrin. Un jour que la reine était toute seule dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. (*Les enfans se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes, et continue avec la voix moins assurée.*) La reine eut un peu peur ; elle regarde, et voit descendre un beau petit carrosse, traîné par six épagneuls verds avec les oreilles *petit lilas*. Dans le petit carrosse, était une petite vieille fée qui n'avait pas un pied de haut, et qui dit à la reine : madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez consentir à devenir laide et vieille. — Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon cœur. — Je suis contente de vous, répondit la petite fée ; non-seulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls *verds* remontèrent la cheminée ventre à terre, et la reine eut effectivement un beau petit prince et une

belle petite princesse, qui furent charmans, parce qu'ils ressemblèrent à leur mère.

L'AINÉ.

» Ah! mon papa, voilà une bien jolie histoire; mais elle est bien courte; vous devriez nous en raconter une autre.

LE CADET.

» Oh! oui, mon papa, encore une, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

» Un moment. Je vous ai donné, il n'y a pas longtems, un petit livre tout rempli d'histoires : tu m'avais promis d'en apprendre quelqu'une par cœur; m'as-tu tenu parole?

L'AINÉ.

» Oui, mon papa, j'en ai appris une bien belle.

ARLEQUIN.

» Je crois que tu ments, car tu rougis.

L'AINÉ.

» Non, mon papa, et je vais vous la raconter, si vous voulez.

ARLEQUIN.

» A la bonne heure ; tant que vous serez des enfans, mon métier est de vous amuser ; mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

L'AINÉ.

» Écoutez bien, mon frère. Il y avait une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme....

ARLEQUIN.

» Comme vous deux.

L'AINÉ.

» Encore plus jolis que nous.

ARLEQUIN.

» C'est un peu fort.

L'AINÉ.

» Ces deux petits garçons avaient une bonne mère ; mais ils n'avaient pas un bon père, et ce n'était pas comme nous. (*Arlequin le baise*) La mère de ces deux petits gar-

çons était très-pauvre. Un jour qu'ils étaient allés ramasser du bois pour leur mère, ils trouvèrent une vieille femme qui était tombée dans un fossé, et qui ne pouvait pas s'en retirer. Sur le bord du fossé, était une belle poule blanche, qui cloquetait, cloquetait, comme pour demander du secours pour la vieille : les deux petits garçons se jettent dans le fossé, et en retirent la bonne femme ; aussitôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons, un bel œuf d'or. La vieille, qui était une fée, leur dit : mes enfans, pour vous récompenser de ce que vous venez de faire, ma poule vous a déja donné un œuf d'or ; mais moi, je veux vous donner ma poule, à une condition cependant ; c'est que celui de vous deux qui l'aura, ne pourra pas donner de ses œufs à l'autre. L'aîné lui répondit : madame, je ne veux point d'un trésor, que je ne peux pas partager avec mon frère. Le cadet dit : ni moi non plus, madame ; mais il y a manière de nous arranger : donnez la poule à ma mère ; comme cela, nous l'aurons tous deux. Alors la bonne fée.... (*L'on entend frapper.*)

LE CADET.

» Mon papa, on frappe.

ARLEQUIN.

» Je vaisouvrir. Allez dans votre chambre. »

(*Les enfans s'en vont.*)

C'est bien ici qu'Arlequin est tout ce que l'auteur à desiré, qu'il fait rire et pleurer, tant est délicieusement mêlée la joie qu'il inspire! Quel heureux choix dans ces contes! quelle grâce dans leur narration! quel touchant enfantillage dans toute la scène! quel tableau du bonheur domestique! quel modèle de la manière d'enseigner la vertu aux enfans, ou plutôt d'en faire leur première félicité! Remarquez encore comme souvent l'auteur a l'art, ou, pour mieux dire, le talent de faire sortir des sentimens pathétiques, et même des idées morales, du simple et touchant caractère de son Arlequin!

Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mère bien contente. Ce mot, dans l'endroit où il est placé, est du plus grand effet; c'est de ces paroles qui donnent à l'ame le besoin de se recueillir dans son émotion.

Tant que vous serez des enfans, mon partage est de vous amuser; mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour.

Voyez comme ce trait, sans aucun faste, sans aucun effort, rapproche les deux âges opposés de la vie, par l'idée d'un devoir et d'une faiblesse commune! on ne peut mieux agrandir une scène par la morale, et mieux cacher la morale dans le sentiment. Mes louanges sont fortes; mais mon plaisir est grand; et ici le talent me paraît beau; quel homme serait assez malheureusement né, pour se refuser à exprimer tout ce qu'il sent!

Voici le moment d'un grand trouble, d'un violent désespoir pour ce pauvre Arlequin. *Argentine* doit sa fortune à Mlle. *Rosalba;* elle est son amie, et la confidente d'un secret dangereux; c'est que Mlle. Rosalba est secrètement mariée à M. *Lélio.* M. Lélio écrit à sa femme sous le couvert d'Argentine. Son domestique apporte une lettre; il ne trouve qu'Arlequin, qu'il prend pour le domestique de Mme. Argentine; et en bon camarade, il lui confie toutes ses idées sur la liaison d'Argentine et de son maître;

c'en est bien assez pour terriblement intriguer Arlequin; il a la lettre dans ses mains; il a une grande envie de l'ouvrir; mais il résiste; *ce serait manquer de respect à sa femme*. Elle arrive; il lui annonce le message qu'il a reçu. Grand embarras pour Argentine, qui doit et qui a promis le secret, surtout envers Arlequin, attendu que de sa nature, il ne sait pas garder un secret. Écoutons encore cette scène.

ARGENTINE.

» Je n'ai pas été fort longtems, mon bon ami; du moins, j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfans?

ARLEQUIN.

» Ils sont de l'autre côté.

ARGENTINE.

» Comme tu es sérieux! que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN.

» Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENTINE.

» As-tu reçu de mauvaises nouvelles? Est-il venu quelqu'un?

ARLEQUIN

» Oui, il est venu un domestique, qui m'a laissé une lettre, pour vous.

ARGENTINE.

» Pour moi? Et que dit cette lettre?

ARLEQUIN.

» Je n'en sais rien; la voilà.

ARGENTINE, *regardant.*

» Ah!.....

ARLEQUIN.

» Reconnaissez-vous l'écriture?

ARGENTINE.

» Oui.

ARLEQUIN.

» De qui est-elle?

ARGENTINE.

» Elle est.... (*à part*) Que lui dirai-je?

ARLEQUIN.

» Eh bien?..... Cela vous embarrasse?

ARGENTINE.

» Mon ami, me crois-tu capable de te tromper ?

ARLEQUIN.

» Répondez-moi d'abord ; de qui est cette lettre ?

ARGENTINE.

» Je la crois de M. *Lélio*.

ARLEQUIN.

» Je le crois de même. Ouvrez-là. La main vous tremble. (*Argentine ouvre la lettre, et la lit avec beaucoup d'émotion*) Eh bien?

ARGENTINE *lui donne la lettre.*

» Tenez, vous allez me croire coupable, vous aurez le droit de le penser ; et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête qui m'empêche de me justifier.

ARLEQUIN.

» Voyons. (*Il prend la lettre en tremblant.*) Cette lettre donne le frisson à tout le monde. (*Il la lit d'une voix altérée, jetant de tems en tems des regards sur sa femme.*)

« Ma chère amie, j'arrive, et j'ai besoin de toute ma raison pour ne pas voler dans tes bras. Si je ne craignais que de me perdre, rien ne me retiendrait; mais je pourrais te compromettre, et mon amour même est moins fort que cette crainte. Il est si important pour nous de tromper celui qui détruirait notre bonheur! le nom sacré qui l'attache à toi suffit à peine pour modérer ma haîne. J'espère qu'un jour viendra, et ce jour n'est pas loin, où nous pourrons nous livrer publiquement à notre amour, et dévoiler à tous les yeux les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre. Adieu; tâche de venir me voir, si tu peux t'échapper aux yeux du barbare qui te veille; je t'attends; tu sais si je t'aime. » LÉLIO.

» Je ne sais si je dors ou si je veille; mais si je dors, je fais un vilain rêve; et si je suis éveillé.... Oh! je le suis. (*Il relit l'adresse.*) *A madame Argentine.* (*Il se frotte les yeux.*) A madame Argentine. Tenez, madame.

ARGENTINE.

» Mon ami.....

ARLEQUIN.

» Je ne le suis plus votre ami : vous m'avez trompé ; et c'est d'autant plus affreux que je ne vivais que pour vous croire. Comment ! vous qui me parliez toujours de votre tendresse pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'aimer pour mieux me trahir ; vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair ! voilà ce qui m'indigne le plus ; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

ARGENTINE.

» Eh bien ! .... (*A part.*) Non, je serai fidelle à ma bienfaitrice. (*Haut.*) Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colère ; je me justifierai, soyez-en sûr, et vous serez alors.....

ARLEQUIN, *avec colère.*

» Comment vous serait-il possible de vous justifier? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez ; un domestique apporte cette lettre ; il me recommande de vous la donner en secret : vous venez de l'entendre

cette lettre; elle est claire; il n'y a pas une seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement, que vous êtes une infidelle. Elle est bien pour vous cette lettre; voilà votre nom, le voilà; je le vois, je le lis; je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lélio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir; car vous venez de chez M. Lélio, j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez M. Lélio.

ARGENTINE.

» Je ne veux pas vous mentir; il est vrai, je viens de parler à M. Lélio, mais.....

ARLEQUIN, *au désespoir.*

» Et pourquoi me le dire? Je n'en étais pas sûr.

ARGENTINE.

» Écoutez-moi.

ARLEQUIN, *furieux.*

» Je ne veux rien entendre; je veux m'en aller; je veux vous quitter..... Mon parti est pris; ma colère est passée; je n'en ai

plus de colère ; parce que je n'ai plus d'amour ; je suis de sang-froid.... Mais, comme je me sens le desir de meurtrir ce visage-là, qui est la cause de tous mes chagrins ; vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille.... Vous sentez bien.... (*Argentine effrayée s'éloigne ; il la prend par le bras et la ramène fortement à lui.*) N'ayez pas peur, je sais me posséder.... Je ne suis plus votre mari ; je suis votre ami, votre meilleur ami, et je vous parle comme un ami.... Je vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise ; je ne peux plus soutenir votre vue ; je ne peux plus vous regarder sans me dire : voilà une femme qui en aimait deux, et qui leur faisait croire qu'ils étaient un. Séparons-nous, dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfans ; je ne pourrais jamais les embrasser sans vous pleurer ; j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien, il vient de vous ; il me serait odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur ; et comme si je vous parlais plus longtems, je vous le laisserais peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENTINE *court après.*

» Mon ami!

ARLEQUIN *la repousse.*

» Laissez-moi; je ne vous crois plus. »

Voilà une scène passionnée, éloquente, où Arlequin n'a plus rien de ses simplicités, de ses enfantillages, parce que dans les situations violentes, tous les hommes ont des accens profonds, un ton véhément. Cette grande nuance est ici parfaitement saisie. C'est vraiment le cœur humain qui s'épanche dans cette scène. On le reconnaît surtout à ce trait:

ARLEQUIN.

« Vous venez de chez M. Lélio; j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, etc.

ARGENTINE.

» Je ne ne veux pas vous mentir; il est vrai, je viens de parler à M. Lélio, mais....

ARLEQUIN, *au désespoir.*

» Et pourquoi me le dire? Je n'en étais pas sûr. »

Ce mouvement est neuf, il est sublime;

il serait d'un grand effet jusque dans une tragédie.

Je suis fâché de trouver dans cette belle scène une phrase de *Marivaudage*, qui est bien au dessous du sujet et du talent de l'auteur, c'est celle-ci : *Voilà une femme qui en aimait deux, et qui leur faisait croire qu'ils étaient un.* Dans une autre scène, je trouve encore une autre phrase qui me paraît avoir le même défaut : *Je pense qu'il serait bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.* De si légères taches sont bien faciles à ôter; et elles ne doivent pas rester dans un ouvrage, où un goût très-pur relève encore un talent si aimable.

Arlequin sort ; il revient un moment après, mais un peu calmé. Il a encore une autre belle scène avec sa femme ; il est revenu à sa douceur naturelle, quoiqu'il n'en sente pas moins son chagrin ; il reprend même sa naïveté ; il veut quitter sa femme ; mais auparavant il veut lui rendre tous les présens qu'il en a reçus ; ils sont renfermés dans un petit sac, qu'il porte toujours à son cou ; il les en tire l'un après l'autre, en faisant ses commentaires sur

chacun. Ces chers bijoux sont d'abord le portrait d'Argentine ; ensuite le premier billet qu'elle lui écrivit, que Scapin lui vola, et qu'il échangea contre le *terne* de la loterie ; enfin c'est un vieux bouquet de violettes, qu'il lui donna le jour qu'il lui fit sa déclaration, qu'elle avait jeté le soir, et qu'il ramassa. On sent combien ces détails sont intéressans; ils sont dans le ton ordinaire du personnage; et l'on en revient à rire et pleurer tout ensemble.

Argentine, sans s'expliquer encore, attaque plus vivement le cœur de son mari, et il finit par la croire innocente, parce qu'elle l'en assure : persuasion qui serait un défaut dans tout autre personnage, mais qui est un dernier trait de caractère dans celui d'Arlequin. Tout s'éclaircit bientôt; et Arlequin est au comble du bonheur, d'avoir pardonné avant la justification.

Le bon Père est le dernier âge de l'Arlequin de M. de Florian. Ici, il a perdu sa chère Argentine et même ses deux enfans; il n'a conservé qu'une fille, qui n'était pas encore née à l'époque du *bon Ménage*. Une grande fortune qui l'a attiré à Paris, et qui lui est arrivée par une donation sin-

gulière qui lui a été faite, ne le console point de tant de pertes ; heureusement qu'il lui reste encore un objet à aimer plus que lui-même, c'est sa fille, qu'il est prêt à marier ; ce mariage est l'évènement de la pièce. Sa manière de se conduire dans cette occasion, celle dont il vit avec sa fille et avec un secrétaire, qui est un amant déguisé, mais qui n'aurait besoin que de se faire connaître pour être préféré, en forment les détails. Le caractère principal est encore ici habilement conservé et modifié. Si les longues citations que je viens de faire m'en permettaient de nouvelles, je pourrais encore rapporter des scènes pleines d'agrément et d'intérêt. Je m'arrêterais particulièrement sur deux situations où M. Arlequin, car il est devenu un homme d'importance, montre encore tout ce qu'il y a de comique et de touchant dans sa tournure d'ame et d'esprit. L'une est celle où il appelle son secrétaire, pour écrire les vers qu'il destine à sa fille le jour de sa fête ; vers dont il ne sait encore ni le commencement ni la fin ; et dans lesquels il admire son talent, lorsque son secrétaire a eu l'esprit de rimer les choses

tendres sur sa fille, qu'il a dit pour tuer le tems. La seconde scène, encore plus piquante, est celle où ayant appris de sa fille qu'elle est éprise de son secrétaire, il le prie de lui accorder une grace, celle de le quitter, en l'accablant de preuves d'estime et d'attachement.

Bien des personnes préfèrent cette pièce au *bon Ménage*; et c'est en faire un grand éloge. J'avoue que je ne puis être de cet avis. L'intrigue en est plus travaillée, mais elle est aussi un peu romanesque. Le sujet n'y est pas si bien rempli; et les caractères ni les situations ne m'en paraissent aussi bien. Les deux pièces, selon moi, ne peuvent être comparées que par le stile et les détails, qui offrent dans l'une et l'autre un heureux mélange d'esprit et de sensibilité.

Les deux Jumeaux sont une pièce qui n'a rien de commun avec les autres. M. de Florian a remarqué que c'est celle qui a eu le plus de succès au théâtre; la raison en est peut-être qu'elle a plus de gaîté; mais elle ne peut obtenir la même estime. Ce qui m'en paraît le plus distingué, c'est la situation où il présente un de ses Arlequins,

quins ; comme elle est très-différente de celles sur lesquelles je me suis déja arrêté, je vais la rapporter.

ARLEQUIN CADET, *seul.*

(*Il chante.*)

Toujours joyeux, toujours content,
Je sais braver la misère ;
Pour la rendre plus légère
Je la supporte en chantant.
Souvent la vie est importune ;
J'ai mon fardeau, chacun le sien :
Ma gaîté, voilà ma fortune ;
Ma liberté, voilà mon bien.

D'un an de peine et de chagrin
Un court plaisir me dédommage ;
Quand je suis au bout du voyage,
Je ne songe plus au chemin.
Du sort je crains peu l'inconstance ;
Tantôt du mal, tantôt du bien ;
Travail, repos, plaisir, souffrance,
Je ne refuse jamais rien.

» J'ai beau chanter, je ne peux pas oublier, que je meurs de faim. Mais il faut que mon frère soit fou ; il m'écrit à Bergame de le venir joindre à Paris, et il oublie de me donner son adresse. J'ai demandé à plus de cent personnes : *où de-*

demeure M. Arlequin, domestique ? ils me répondent tous, par des éclats de rire. On aime beaucoup à rire, dans ce pays-ci. Oh! je rirai aussi, moi ; mais quand j'aurai dîné. On a beau dire que l'on s'accoutume à tout ; voilà plus de trois jours que j'ai faim, et je ne peux pas m'y accoutumer. Allons, du courage ; peut-être ferai-je fortune ici : je montrerai l'*Italien*, je sais jouer de la guittare ; voilà de quoi se pousser dans le monde. D'ailleurs, j'ai ouï dire qu'en France, on préfère toujours quelqu'un de médiocre, quand il est étranger, à un homme de mérite, qui n'est que du pays : je suis étranger ; je ferai fortune. En attendant, je voudrais bien trouver mon frère. Il me vient une idée : je vais frapper à toutes les portes que je verrai ; je finirai sûrement par trouver mon frère. Voyons, commençons par celle-ci. (*Il frappe à la porte de Rosette ; Rosette vient derrière lui.*) »

Cette situation et ce caractère ont quelque rapport avec le Jasmin de l'*Enfant Prodigue ;* et on sait que ce rôle, après celui de *Fréport*, est le meilleur des comédies de Voltaire, et même un des bons

de notre théâtre. Mais M. de *Florian* les a cependant traités d'une manière qui est à lui, parce qu'on y retrouve toujours son Arlequin. Indépendamment du rire que cette scène excite, elle donne encore un autre plaisir, en rappelant qu'une humeur gaie est le vrai trésor du pauvre, et qu'elle peut lui faire oublier jusqu'à sa misère; souvenir touchant qu'il est doux de retrouver, jusques dans une comédie.

On ne connaît pas tout l'agrément de ces drames, quand on ne fait que les lire, ou quand on ne les a vus qu'à la *comédie Italienne*. Il faut les voir sur le théâtre d'un homme aussi respecté pour sa bienfaisance, que pour sa noble et courageuse amitié envers plusieurs grands hommes d'une autre génération, et dont les glorieux et touchans souvenirs consacrent la vieillesse; (1) c'est-là où ils sont et beaucoup mieux joués et bien mieux sentis. Plusieurs de ces sentimens si délicats, de ces traits si fins échappent à la multitude; mais ils sont saisis avec un soin plus attentif par le goût plus exercé d'une assemblée choi-

(1) *M. d'Argental.*

sie. Ce qui répand sur ces représentations un charme particulier, c'est d'y voir le principal personnage rempli, avec une perfection rare, par l'auteur lui-même. Le public est naturellement reconnaissant dans les momens de son plaisir ; il aime à jouir de la vue d'un auteur, au milieu de ses succès ; il aime encore plus à lui voir réunir deux talens qui se secondent si bien, à lui prodiguer tous les témoignages de son contentement, en le lui devant tout entier.

RÉFLEXIONS

SUR

LES DISCOURS ACADÉMIQUES.

On peut observer l'influence du génie de ce siècle, dans plus d'une chose.

L'esprit de discussion, en s'étendant et se perfectionnant par l'exercice, est devenu un talent particulier et nouveau ; et ce talent, en se portant sur tous les genres, y a introduit d'autres vues, d'autres caractères, d'autres formes.

J'applique particulièrement cette réflexion aux discours, qui se lisent ou se prononcent dans l'*Académie française*; où l'on voit, où l'on entend les premiers écrivains de la nation, où ils communiquent ensemble, où il convient le mieux d'observer les changemens que l'éloquence éprouve parmi nous.

A l'époque de l'établissement de l'Académie, on sentit l'utilité de faire tourner

cette institution littéraire au développement des jeunes talens ; on fonda des prix ; mais on n'eut dans ce projet que les idées, qui règnent encore dans les collèges. On crut que des amplifications étaient des discours ; on ne s'aperçut pas que des discours sur des questions d'une morale vague et oiseuse, ne pouvaient apprendre qu'à arranger des phrases, avec quelque élégance et quelque harmonie ; ainsi on n'encourageait que ces petits talens, qu'un goût sévère, autant qu'une sage politique, invitait à décrier et à rebuter. L'Académie prodiguait des couronnes, à des gens qu'elle ne pouvait jamais adopter.

Elle eut honte à la fin d'offrir tous les ans de pareils ouvrages, à l'indifférence du public ; l'on peut croire même que l'ennui qu'elle en recevait, ne contribua pas faiblement à leur proscription. Elle conçut l'heureuse idée de décerner un hommage à nos grands hommes ; on sait quel fut le succès de cette innovation. De grands talens entrèrent dans cette lice ; ces hommes, à qui il est si facile d'arranger des phrases, et si difficile de trouver des idées, s'en éloignèrent ; le goût et la raison s'éten-

dirent; et la littérature acquit un nouveau genre d'éloquence. Ainsi, pour donner de l'éclat et du mérite aux discours couronnés, il ne fallait que leur assigner de nobles objets.

Il paraissait moins facile de relever, par un fonds de solidité et d'intérêt, les discours de *réception*. Le cadre en avait été fixé par l'esprit d'adulation, qui était beaucoup le caractère des gens de lettres, à l'époque de la fondation de l'Académie.

Une des punitions de la flatterie envers les grands, est de s'en faire une servitude. On connaît beaucoup de bonnes et de mauvaises plaisanteries sur ces discours voués uniquement à la louange; et, ce qu'il y a de pis, à la louange de cérémonie; la plus emphatique et la plus fatigante de toutes, parce qu'on s'occupe beaucoup plus de lui donner de la pompe que de la sincérité; et que s'il n'est pas libre de la refuser, il l'est beaucoup de n'y pas croire. C'était une chose peu honorable pour la nation de voir, tous les ans, ses premiers écrivains user leur esprit dans de vains complimens, rouler depuis un siècle dans le même cercle d'éloges rebattus. Certes,

c'était de la gloire de plusieurs de ses membres, et non de sa propre dignité, que l'Académie pouvait se parer dans ces momens, aux yeux des étrangers.

Il est enfin permis, il est peut-être utile de le dire : un jour de fête et d'honneurs pour les talens ; un jour où le public se plaît à les contempler et les entendre au milieu de leur triomphe, ne devait pas être ainsi dégradé, par ces discours futiles et serviles. C'est la reconnaissance, sans doute, qui en avait prescrit le plan ; mais la reconnaissance compromet les noms les plus illustres ; elle se rend suspecte elle-même, par ces hommages périodiques. Pour conserver à ces noms leur majesté, il faut se garder de les offrir sans cesse à notre admiration. Ce que l'Académie a de mieux à faire pour ses bienfaiteurs, c'est d'abandonner leurs services et leur gloire aux occasions qui en rappelleront le souvenir, aux émotions libres qu'ils feront toujours renaître dans les cœurs.

Il faut que ce genre de discours, tel qu'il avait été établi, fut bien vicieux, puisque presque tous nos grands écrivains y ont passé, et que bien peu de ces discours ont

mérité de survivre à la cérémonie qui les avait commandés. Dans beaucoup, on trouve de beaux morceaux, de ces traits qui caractérisent ces génies divers; mais l'ensemble de ces ouvrages formerait la lecture la plus fastidieuse.

Plusieurs offrent cependant une partie importante; c'est l'éloge de l'académicien mort, quand il a été un homme vraiment remarquable. Mais jusqu'à nos jours, il n'était, ni de l'espèce de rhétorique qui s'était formée pour ce genre, ni du génie du tems, de faire assez prédominer cette partie sur les autres, pour la traiter avec la vigueur et l'étendue qu'elle comportait.

C'est sur cette partie que le lecteur, qui parcourt le recueil de ses discours, se porte d'abord; mais rarement il y trouve ce qu'il cherchait; une appréciation assez approfondie, assez vraie, pour préparer le jugement de la postérité, et assez animée, pour communiquer les impressions que l'orateur exprime.

Parmi plusieurs exceptions glorieuses que je pourrais citer ici, je dois, cependant, nommer le discours de *Racine*, à la réception

de *Thomas Corneille*. Il se rencontrait ici un de ces hasards, tels que le choix le plus éclairé et le plus libre n'aurait pu mieux faire. Racine, nommé par le sort pour faire l'éloge du grand Corneille! et pour l'adresser à un frère, qui n'était étranger ni à son génie, ni à sa gloire! Tout se trouvait disposé pour que ce discours s'élevât au dessus de tous les autres, par le ton et l'intérêt. Aussi il n'en a pas fallu davantage, pour prouver que l'admirable talent de Racine l'aurait fait exceller dans tous les genres; qu'il pouvait rivaliser dans celui-ci avec *Bossuet*, comme il avait fait avec *Pascal*, dans un autre. J'observe encore que c'est dans ce discours, que les lettres se sont pour la première fois relevées de ce ton rampant, avec lequel elles avaient coutume de parler des monarques et même des grands. L'orateur loue aussi Louis XIV, avec cet enthousiasme qu'il inspirait, et qui absout l'excès des louanges de tous ses contemporains; mais, au sein de cette gloire dont il l'environne, il place un homme qui ne fut illustre que par le génie; il fait marcher de front ces deux grandeurs; il les représente, présidant en-

semble à l'illustration de la France, et imprimant leurs noms à leur siècle.

Ce discours prouvait ce que devaient et ce que pouvaient être souvent, les discours des académiciens, à leur réception.

Mais il fallait, pour cela, se débarrasser de ces entraves monotones, dont on s'était fait une habitude, une obligation.

Il était réservé à un autre grand poète, à un génie qui a créé dans plus d'une carrière, en les parcourant toutes, de donner ici un exemple de goût et de courage.

Voltaire, succédant au président *Bouhier*, vertueux magistrat, savant jurisconsulte, partisan éclairé des anciens qu'il avait traduits avec succès, appuya particulièrement sur ce dernier mérite, qui tenait de plus près à l'Académie, pour présenter des principes sur le talent de goûter et de traduire les anciens; et il fit un excellent morceau de littérature, qu'il para des formes oratoires, qui convenaient à ce genre de discours.

Cet exemple fut suivi toutes les fois, qu'on ne rencontra pas dans l'éloge du prédécesseur un sujet assez vaste; ou

plutôt on apprit à y lier quelque discussion littéraire ou morale, qui le relevât ou l'agrandît par des rapports justes et heureux.

On commença aussi à approfondir davantage l'éloge que l'on devait à un homme supérieur; on sentit qu'un examen plus détaillé de ses ouvrages, en deviendrait plus intéressant, parce qu'il serait plus sincère; et le public lui-même conçut, qu'en lui parlant d'un grand talent, et quelquefois d'un beau caractère moral, on pouvait fournir un véritable discours, et le remplir de sentimens nobles, d'idées profondes, de principes utiles.

C'est donc par ce dégoût des choses vaines, dans un corps fait pour avoir de l'empire dans les choses sérieuses; par cette impatience naturelle au talent d'avoir des sujets dignes de lui, et par un attrait plus vif du public vers des idées solides, que ces discours, en acquérant un fonds, ont gagné de l'importance et de l'intérêt.

Dès-lors les choses de cérémonie n'y ont plus paru qu'en second ordre; se fondant et se liant dans le discours, elles s'y sont montrées d'une manière plus piquante et moins uniforme; elles y ont même gagné

de s'anoblir souvent et de monter à la dignité de l'objet, autour duquel elles se trouvaient placées.

Tout prend dans l'homme l'empreinte des sentimens que sa situation lui inspire; si elle agite son ame, si elle tient son esprit appliqué sur des objets relevés, il garde en tout une attitude noble, dont il anime et décore jusqu'aux moindres bienséances du tems et du lieu. Qu'un académicien vienne prendre séance par un compliment à ses nouveaux confrères, il ne songera qu'à se tirer avec esprit de la cérémonie. Mais qu'il ait à justifier leur choix par un discours digne d'eux; tout ce qu'il leur adressera, tout ce qu'il leur dira sur lui-même, aura besoin d'une noblesse particulière, d'une modestie plus intéressante. C'est ainsi que l'homme du monde lui-même, quand il reçoit ou rend des devoirs chers à son cœur, embellit sa politesse d'une grâce plus animée; parce qu'alors elle n'est plus seulement la pratique facile des égards et des convenances, mais un moyen de manifester tout ce qu'il y a d'honnête et d'aimable dans son caractère. Dès-lors ces discours sont devenus souvent de beaux

ouvrages, qui ajoutent à la réputation de l'académicien, ou qui la confirment.

Dès-lors, une dignité nouvelle dans l'Académie, qui se sert des renouvellemens que le tems amène dans son sein, pour associer le public à ses pertes, à ses acquisitions, en les lui montrant dans la pompe d'une éloquence grave; et qui a su faire d'une cérémonie, une occasion d'intérêt général et un moyen d'instruction.

Je sais que ces discours, que l'on vient entendre avec une affluence extraordinaire, qu'on lit ensuite avec une curiosité si vive et souvent si maligne, finissent par être peu recherchés. Cependant ils forment un recueil vraiment honorable à notre littérature. Il y en a beaucoup de médiocres; mais un grand nombre méritent d'être relus, d'être traduits dans les autres langues; et c'est ce qui leur arrivera un jour, s'ils continuent toujours à devenir meilleurs; ce qui doit arriver, à moins que les talens ne manquent aux sujets, comme, pendant tant d'années, les sujets ont manqué aux talens.

C'est encore la philosophie; c'est-à-dire, ce desir de voir les choses à leur source,

de les saisir dans toute leur étendue, de s'affranchir des routines, d'aller à de nouveaux objets, de leur donner de nouvelles formes, qui a fait cette révolution. J'en suis fâché pour ceux qui prétendent qu'elle a tout gâté dans l'éloquence : il me semble du moins qu'elle a tout régénéré dans les discours académiques.

Mais si ces discours sont devenus plus intéressans, ils n'en sont que plus difficiles. Ils exigent surtout, pour atteindre à cette sorte d'accord dans leurs parties, qui constitue la perfection, tout l'art et le talent d'une habile composition. Il ne s'agit pas seulement d'être à la hauteur de l'objet qu'on traite; il faut encore l'assortir à toutes les convenances d'une cérémonie. Un beau discours, dans ce genre, ne peut appartenir qu'aux meilleurs talens, et à des talens consommés. De là vient qu'il faut souvent les apprécier, plutôt par les beautés supérieures qu'ils présentent, que par leur ensemble.

Pour qu'ils aient même ce premier avantage, il faut deux circonstances, qui ne se rencontrent pas toujours; que l'académicien mort mérite un éloge approfondi; et que

son successeur connaîsse assez le genre de ses ouvrages et l'espèce de son caractère, pour les bien peindre, les bien apprécier.

Le *récipiendaire* est quelquefois plus heureux, quand son successeur ne lui fournit que quelques pages. Il reste le maître de se faire un sujet à volonté; et il est naturel qu'il le choisisse dans les choses qui conviennent le mieux à son ame et à son talent. Alors un tel sujet, dans un moment où le bonheur qu'on éprouve, enrichit l'esprit d'une nouvelle vivacité, où le sentiment de la gloire qu'on obtient, rend plus capable de celle qu'on désire encore, le prépare et le conduit à un grand succès.

STATUES

SUR LES ÉLOGES ET LES STATUES DES GRANDS HOMMES.

Depuis une vingtaine d'années, les lettres et les arts font en France tout ce que la constitution d'une monarchie leur permet, pour honorer les grands hommes. Les hommages que nous leur rendons, il est vrai, ne sont relevés par aucune cérémonie vraiement publique et nationale. Nulle solemnité dans la manière dont on écoute leur gloire, nulle inauguration de leurs images; toutes les grandeurs ne disparaissent pas devant la vertu et le génie: ils ne règnent pas même dans ce jour de la reconnaissance et de l'admiration. Cependant, dans cette absence de tout appareil, dans ce silence de la voix publique, dans cette majesté si affaiblie de la gloire, c'est toujours la justice qui couronne le mérite;

c'est la postérité qui se lève et qui déclare ce qui a été utile, ce qui a été beau, ce qui a été grand. L'*Académie française* a la gloire d'avoir décerné la première, aux grands hommes de la nation, un hommage digne d'eux. Cet exemple n'a pas été stérile. On a bientôt proposé aux arts les mêmes objets, que l'éloquence avait choisis.

L'institution des *statues* est bien plus récente encore que celle des éloges académiques; et par cela même, elle n'est pas encore prête d'éprouver ce refroidissement, que le public commence à témoigner pour les éloges; et peut-être même ne l'éprouvera-t-elle jamais : on regardera toujours comme le plus noble et le plus touchant emploi des arts, de faire revivre la physionomie des grands hommes, et de consacrer leur mémoire par des monumens qui les rendent présens à la postérité. Il est à croire que l'on ne dira jamais : *encore une statue*, comme l'on dit, *encore un éloge*? D'où vient cette différence ? La cause en est peut-être dans une inclination secrète du cœur de l'homme ; il n'est ni injuste, ni insensible ; il se plaît même à honorer le mérite ; mais la louange, qui lui coûte

souvent, peut souvent aussi l'importuner. Dans une statue, il ne voit qu'une récompense qu'il décerne; dans un éloge, on semble le condamner à une longue admiration.

Craignons cependant de calomnier le cœur humain. Il est possible que ce refroidissement ne soit qu'une satiété de l'esprit, produite par l'épuisement des beautés propres à ce genre d'éloquence. Il est certain que ce genre, dans le stile qu'on lui a prescrit, paraît avoir quelque chose de faux. L'éloquence est indépendante des formes du discours; elle peut entrer dans tous les sujets, comme appartenir à toutes les espèces de talent; mais la marche oratoire ne convient ni à tous les sujets, ni à tous les esprits; elle n'est point surtout la marche naturelle des éloges, qui ne peuvent être intéressans, sans être vrais; et qui, pour avoir le mérite, et même l'attrait de la vérité, ne doivent pas rejeter une foule de traits familiers, ni en dégrader, par une fausse noblesse, la naïve beauté. Tout peut réussir au grand talent. Il a su ici mêler le ton de la discussion philosophique à celui de l'histoire; animer son stile des mouve-

mens de la haute éloquence, l'orner même des couleurs de la poésie; et se composer de tous ces genres particuliers un genre nouveau, auquel il a su conserver le mérite essentiel de la raison et du naturel. Mais le grand talent même peut ne pas arriver toujours à ce succès, quand il n'en trouve pas les moyens dans la nature de l'ouvrage dont il s'occupe. D'ailleurs, les procédés de l'art, par lesquels le talent est parvenu à cet effet, s'épuisent, et ne se renouvellent pas deux fois, avec le même intérêt; il est peut-être dangereux de faire une loi d'un genre aussi incertain, aussi près des écueils; c'est appeler les talens, qui ne sont pas encore gouvernés par le goût, à la déclamation; et retenir les autres dans des formes usées, ou les contraindre d'en inventer de bizarres.

Plusieurs gens de lettres, frappés de tous ces inconvéniens, paraissent désirer que l'Académie adopte un nouveau genre d'ouvrage, pour son concours d'éloquence. Il me semble qu'il faudrait de plus grands intérêts encore, pour faire le sacrifice d'un genre national, d'un genre qui est devenu la plus belle institution, qui soit parmi

nous pour la gloire du génie et de la vertu. Il est d'autres remèdes aux inconvéniens que je viens d'exposer. Ne peut-on pas renoncer à ce genre de stile si peu expliqué, si peu fixé encore ; demander de l'éloquence, plutôt que des formes oratoires? N'est-ce pas même ce qui a déja été fait? La marche oratoire convenait-elle dans les éloges de *Molière* et de la *Fontaine?* Et ces éloges, sous la plume élégante et ingénieuse de M. de *Chamfort*, n'en sont-ils pas moins restés de bons ouvrages? N'en doit-il pas être de même de l'éloge de *Fontenelle?*

Il est des moyens d'appeler dans ce genre toutes les beautés, dont il peut s'enrichir. Il suffit, pour cela, de choisir toujours, dans chaque classe des grands hommes, ceux qui ont le plus et le mieux fait, ceux qui ont donné de grandes leçons ou laissé de beaux monumens.

Il serait possible encore de choisir, d'année en année, pour sujets d'éloges, des hommes d'un mérite différent; ce serait varier en même tems dans les discours le genre du talent et du stile.

Comme les grands hommes manqueront

plutôt à la louange, que la louange aux grands hommes, peut-être serait-il bien aussi d'interrompre quelquefois les éloges, pour faire passer un autre genre de littérature.

Par ces moyens bien simples, on sauverait, ce me semble, aux écrivains les difficultés et les dangers des genres épuisés, et au public, le dégoût qui suit l'uniformité. Les hommes les plus éclairés sont ceux qui dédaignent le moins des pensées étrangères; et j'ose présenter ces vues à l'académie elle-même.

Je proposerais aussi quelque chose de littéraire à ajouter à l'institution des statues, pour nos grands hommes. La foule, qui va les admirer, connaît-elle les héros qu'elles reproduisent? Il faut les lui faire connaître. Il semble qu'il serait de la grandeur du gouvernement, qui érige ces statues, de rendre en quelque sorte la gloire de ces héros populaire, en livrant à la foule des citoyens un précis de la vie de ces grands hommes. Ces précis devraient être très-courts, très-simples, contenir plus de faits que de réflexions; bien faire connaître les grands hommes par la partie de leur gloire que

le peuple peut comprendre. Mais ce n'en serait pas moins aux premiers écrivains de la nation, que le gouvernement devrait confier ces ouvrages. Les grands écrivains, par l'excellence de leur esprit et l'heureuse sensibilité de leur ame, sont les plus propres à se rabaisser à la portée du peuple, quand il le faut. Les vies de *Cornelius-Nepos* pourraient être, en plusieurs choses, le modèle de ce genre.

Ces réflexions se sont présentées à mon esprit, en lisant une brochure sur la vie des quatre grands hommes, offerts cette année à nos regards par la sculpture.

L'auteur ne nous paraît pas s'être frappé de ces vues, ni même s'être bien rendu compte de son but; du moins il a pris un ton de récit et de stile, tout contraire à celui qui convenait. Nous oserons même lui dire, que son stile, ne serait bon dans aucun genre. Des idées presque toujours communes, habillées des plus vieilles tournures de la rhétorique, ne peuvent plus réussir, dans un tems où les lecteurs veulent, plus que jamais, apprendre quelque chose, et n'être pas choqués par le mauvais goût.

On trouve tous les défauts de son stile dès les premières lignes de sa préface, qui devait cependant avoir une vérité et une simplicité particulière. « Les Athéniens consacrèrent, par un sacrifice annuel, la mémoire de Silanion et de Panasius, dont l'un avait peint Thésée, et l'autre avait fait sa statue. Ils déférèrent le même honneur au sage Conidas, qui avait présidé à l'éducation de ce héros. Ils étaient persuadés qu'on pouvait être également grand par des vertus ou des talens.

» Nous n'égorgerons plus les boucs et les génisses sur la tombe de ceux qui ont éclairé et servi la patrie; nous payons à leur cendre un tribut plus noble et plus digne d'eux. Le marbre, pour perpétuer leurs traits, respire sous le ciseau de nos nouveaux Prométhés. Les statues de nos grands hommes, exposées aux regards publics dans le palais de nos rois, feront renaître de leurs cendres de dignes successeurs; c'est un germe d'émulation; on aime à ressembler à ceux qu'on admire. »

Rien de plus emphatique que ce début; et cependant, ce n'est pas le fond qui en est mauvais. En parlant de la manière dont

nous honorons nos grands hommes, il était naturel de se rappeler les fêtes et les apothéoses des anciens; mais il fallait faire sortir quelques idées de ce rapprochement; et si l'auteur voulait retracer des institutions majestueuses, il devait le faire avec une pompe de stile simple et noble à la fois. Que M. T. y réfléchisse ; il verra qu'il ne faut ni penser, ni sentir, pour exceller dans ce stile, qui est ordinairement la ressource de ceux qui ne peuvent s'en faire un propre ; qu'on lise un certain nombre d'odes médiocres et d'oraisons funèbres écrites par des rhéteurs ; qu'on se résigne bien ensuite à écrire longuement, sans rien dire jamais ; et l'on sera en état de produire des pages de ce stile, avec une facilité plus malheureuse que merveilleuse.

La première vie que l'on trouve dans ce recueil est celle de *Pascal*. L'auteur, dans ce sujet, comme dans plusieurs autres, avait à lutter contre des ouvrages distingués. M. de *Condorcet* en a fait un éloge; et M. l'Abbé Bossu vient de publier un discours sur la *vie et les ouvrages* de cet écrivain doublement immortel, par ses découvertes

en physique et par son éloquence. Il appartenait à la gloire de Pascal d'être loué par deux hommes qui réunissent, ainsi que lui, le génie des sciences au talent de bien écrire.

M. T. s'est peu attaché à approfondir, ni même à peindre le génie de Pascal; il le loue presque toujours par des choses qui pourraient convenir à tout autre; et c'est encore un défaut dont nous osons l'inviter de se corriger; mais on trouve souvent dans son éloge des traits fort heureux. Il exprime, par exemple, d'une manière aussi noble qu'ingénieuse, l'illustre témoignage que le génie de Pascal a rendu à la foi chrétienne, en lui dévouant ses derniers travaux : « Dioclès, en voyant Epicure dans un temple, s'écria : *quel spectacle pour moi de voir Épicure dans cette demeure divine! Tous mes doutes sont dissipés, la piété renaît dans mon cœur; et Jupiter me paraît véritablement grand, quand je vois Épicure prosterné devant lui.* Pascal doit inspirer le même sentiment aux incrédules. »

La vie du maréchal de *Catinat* nous a paru mieux faite que celle de Pascal; elle

a davantage le mérite du genre; elle est remplie de lettres du maréchal, et de traits de sa vie privée; ces traits et ces lettres font quelquefois préférer dans ce grand homme, le sage au héros. Qui peut lire sans la plus profonde vénération, ces lignes d'une de ses lettres à son frère, au moment où il va servir sous le maréchal de *Villeroy*, qu'une intrigue de cour vient d'envoyer dans son camp pour y prendre le commandement supérieur: *J'étouffe le sentiment de la disgrace où je suis tombé, pour avoir l'esprit plus libre dans l'exécution des ordres de M. Villeroy: je me mettrai jusqu'au cou pour l'aider; les méchans seraient outrés, s'ils savaient jusqu'où va mon intérieur sur ce sujet.* La vertu a-t-elle des sentimens plus purs et plus généreux? Il s'immole à un devoir que l'orgueil trouve humiliant; ce n'est pas assez de vaincre l'orgueil, il veut encore vaincre sa douleur. Son cœur sera calme, et son front serein, afin que tout concourt en lui pour assurer la gloire de son rival; d'un rival qui se croyait du talent, parce qu'il était en faveur à la cour, et qui osait ajouter au ton de l'autorité celui de l'ironie!

Mais, que dis-je? Il ne voit là ni la gloire de son rival ni la sienne même; il ne voit que le bien de la patrie et le salut de l'armée. La vie de ce vrai sage est pleine de traits pareils. Aussi, de tous les éloges couronnés à l'Académie, aucun n'a laissé un souvenir plus touchant dans tous les cœurs, si ce n'est peut-être celui de *Fénélon*, dont les vertus ont eu encore quelque chose de plus aimable et de plus utile. Il ne manquait plus à la gloire de Catinat que de trouver des panégyristes dignes de lui; sa gloire est consignée à jamais dans deux ouvrages faits pour la postérité dont l'un, par *M. de Guibert*, plein de grandes idées et de beaux mouvemens, respire par-tout l'enthousiasme de la vertu et la fierté militaire; et dont l'autre, par *M. de la Harpe*, peut déja être compté parmi les chef-d'œuvres de l'éloquence de ce siècle.

M. T. a l'avantage, dans l'éloge du maréchal de *Tourville*, d'être le premier qui ait retracé les exploits de cet illustre marin. Toute sa vie répond à l'attitude fière et audacieuse où l'artiste qui a fait sa statue l'a placé. « On l'avertit que son vaisseau est

percé à l'eau, et qu'il n'a que l'alternative de se rendre ou d'être englouti sous les flots. *N'avons-nous pas*, dit-il, *la ressource de sauter sur le vaisseau ennemi ? Il faut aborder*; et tout l'équipage s'écrie : *abordons.* »

Le dernier des éloges de ce recueil, est celui du duc de *Montausier*. Ceux qui ne connaîtraient Montausier que par la vie faite par M. T., et même par celle qui a été rédigée en 17...., en prendrait une idée fort médiocre. Les faits manquent dans la vie de ce personnage, si extraordinaire pour le tems et le lieu où il fut placé ; ou bien ils n'ont rien d'important ; mais si on les rassemble, si on les combine, si on se pénètre bien surtout des paroles énergiques qu'il a laissées, on reconnaît bientôt un des beaux caractères moraux qui furent jamais ; et à cette première indifférence qu'inspire une vie stérile en évènemens, succède le respect et même l'admiration. On n'est plus surpris du peu d'intérêt qu'il inspire dans le tableau historique de M. T., quand on remarque que M. T. ne rapporte aucune de ses paroles ; et cependant où en trouver de plus belles ?

Mes pères, disait-il, *ont toujours été fidelles serviteurs des rois leurs maîtres, et jamais leurs flatteurs. Cette honnête liberté, dont je fais profession, est un droit acquis, une possession de ma famille ; et la vérité est venue à moi de père en fils, comme une portion de mon héritage.*

Il n'avait encore éprouvé que des contradictions et des dégoûts dans son gouvernement de *Normandie*. Il apprend que la peste s'y déclare ; il annonce qu'il va s'y transporter ; sa famille l'en détourne, et il répond : *Pour moi, je crois les gouverneurs obligés à la résidence, comme les évêques. Si l'obligation n'est pas si étroite en toutes les circonstances, elle est du moins égale dans les calamités publiques.*

Pendant l'éducation du *Dauphin*, dans une de leurs conférences, le prince s'imagine avoir été frappé par son gouverneur. *Comment, monsieur, vous me frappez ? Qu'on m'apporte mes pistolets.—Apportez à monseigneur ses pistolets*, reprend froidement le *duc* ; il les lui fait remettre entre les mains : — *Voyez, monseigneur, ce que vous voulez faire ?* Le prince tombe à ses genoux. — *Voilà, monseigneur, où con-*

duisent les passions Ce fait n'est imprimé nulle part; mais il s'est conservé, comme une tradition dans les familles d'*Uzès* et de *Montausier*. Je l'ai appris de M. le comte de Montausier.

Il conduit un jour le dauphin dans une chaumière : *Voyez, monseigneur, c'est sous ce chaume, c'est dans cette misérable retraite que logent le père, la mère, les enfans, qui travaillent sans cesse pour payer l'or, dont vos palais sont ornés, et qui meurent de faim, pour subvenir aux frais de votre table.*

Au moment où il quitta le dauphin, en qualité de gouverneur, il lui dit : *Monseigneur, si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; si vous ne l'êtes pas, vous me haïrez; et je m'en consolerai.*

Qui ne connaît aussi cette fameuse lettre sur la prise de Philisbourg : *Monseigneur, je ne vous fais pas de compliment sur la prise de Philisbourg; vous aviez une bonne armée, des bombes, du canon, et Vauban. Je ne vous en fais pas non plus sur ce que vous êtes brave, c'est une vertu héréditaire dans votre maison; mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes bon,*

libéral, faisant valoir les services de ceux qui font bien ; c'est sur quoi je vous fais mon compliment.

Il me semble que les amis de la vertu conservent de telles paroles dans leur mémoire, et les redisent avec eux-mêmes, comme les amateurs de la poésie répètent les beaux vers dans leur solitude ; c'est du moins ce sentiment qui me le fais transcrire ici avec un nouvel attendrissement, avec une plus grande vénération.

SUR

SUR L'EDIT D'ABOLITION DE LA SERVITUDE DE LA GLÈBE,

Sujet du prix de poésie à l'Académie française (en 1782.)

Le sujet traité dans cette pièce, est celui que l'Académie avait proposé en 1780, sans avoir trouvé, dans deux concours, un ouvrage qui lui parût digne du prix. Enfin elle avait pris le parti, l'année dernière, de rendre aux jeunes poètes la liberté de choisir un autre sujet, en déclarant néanmoins, qu'à mérite égal, elle préférerait celui-ci, comme le plus patriotique, et par cela même le plus intéressant pour la nation.

Quoi de plus intéressant pour elle en effet, que de lire dans de beaux vers la réparation d'un antique outrage fait à l'humanité; que de voir la poésie solenniser la gloire des belles lois, dont elle exprimait

autrefois les préceptes sacrés, et transmettre à la postérité tout à la fois le bienfait et la reconnaissance! En proposant des sujets pareils, l'Académie consacre, en quelque sorte, les talens qu'elle y appelle; elle s'honore elle-même, puisqu'elle fait servir à l'utilité publique une institution particulièrement destinée à l'avantage des arts. En vain on observerait que cette loi, que l'on donne à célébrer, est encore récente; et que c'est en quelque sorte en la présence du prince de qui elle est émanée, qu'il faut la chanter. Il est dans le règne d'un prince, comme dans la vie d'un particulier, des faits dont la louange est toujours noble, utile et vraie, parce que la flatterie, ne pourrait y entrer sans la déshonorer. Il y a loin de ce sujet à celui que l'Académie avait proposé sous Louis XIV, et dont l'emphase choqua même ce prince: *qu'elle est des qualités du roi la plus héroïque?* Si plusieurs de ceux qui cultivent les lettres, se sont souillés dans ce siècle de vices nouveaux, ils ont aussi gagné quelques vertus: on ne voit plus les talens se prostituer à cette basse et ridicule adulation.

L'auteur de la pièce que nous annonçons est entré dans les vues de l'Académie ; il n'a usé de la liberté rendue aux jeunes poètes, que pour reprendre le sujet qu'elle avait précédemment fixé. Nous ne pouvons mieux faire connaître ce sujet, qu'en transcrivant ici le préambule de l'édit du mois d'août 1779, *sur l'abolition de la servitude dans les domaines du roi.*

« Constamment occupés de tout ce qui peut intéresser le bonheur de nos peuples, en mettant notre principale gloire à commander une nation libre et généreuse, nous n'avons pu voir sans peine les restes de servitude, qui subsistent dans plusieurs de nos provinces. Nous avons été affectés, en considérant qu'un grand nombre de nos sujets, servilement encore attachés à la glèbe, sont regardés comme en faisant partie, et confondus, pour ainsi dire, avec elle : que, privés de la liberté de leurs personnes et des prérogatives de la propriété, ils sont mis eux-mêmes au nombre des possessions féodales; qu'ils n'ont pas la consolation de disposer de leurs biens après eux; et qu'excepté dans quelques cas rigidement circonscrits, ils ne peuvent pas

même transmettre à leurs propres enfans le fruit de leurs travaux : que des dispositions pareilles ne sont propres qu'à rendre l'industrie languissante, et à priver la société des effets de cette énergie dans le travail, que le sentiment de la propriété la plus libre est seul capable d'inspirer.

» Justement touchés de ces considérations, nous aurions voulu abolir, sans distinction, les vestiges d'une féodalité rigoureuse ; mais nos finances ne nous permettant pas de racheter ce droit des mains des seigneurs ; et retenus par les égards que nous aurons dans tous les tems pour les lois de la propriété, que nous considérons comme le plus sûr fondement de l'ordre et de la justice ; nous avons vu avec satisfaction, qu'en respectant ces principes, nous pouvions cependant effectuer une partie du bien que nous avions en vue, en abolissant le droit de servitude, non-seulement dans tous les domaines en nos mains, mais encore dans tous ceux engagés par nous et nos prédécesseurs ; autorisant à cet effet les engagistes qui se croiraient lésés par cette disposition, à nous remettre les domaines dont ils jouissent, et à réclamer

de nous les finances fournies par eux ou par leurs auteurs.

» Nous voulons de plus, qu'en cas d'acquisition ou de réunion à notre couronne, l'instant de notre entrée en possession dans une nouvelle terre ou seigneurie, soit l'époque de la liberté de tous les serfs ou main-mortables qui en relèvent; et pour encourager en ce qui dépend de nous, les seigneurs de fiefs, et les communautés à suivre notre exemple; et considérant bien moins ces affranchissemens comme une aliénation que comme un retour au droit naturel, nous avons exempté ces sortes d'actes des formalités et des taxes auxquelles l'antique sévérité des maximes féodales les avait assujettis.

» Enfin, si les principes que nous avons développés nous empêchent d'abolir sans distinction le droit de servitude, nous avons cru cependant qu'il était un excès dans l'exercice de ce droit, que nous ne pouvions différer d'arrêter et de prévenir; nous voulons parler du droit de suite sur les serfs et main-mortables, droit en vertu duquel les seigneurs de fiefs ont quelquefois poursuivi, dans les terres franches de notre

royaume, et jusques dans notre capitale, les biens et les acquêts de citoyens éloignés depuis un grand nombre d'années du lieu de leur glèbe et de leur servitude; droit excessif que les tribunaux ont hésité d'accueillir, et que les principes de justice sociale ne nous permettent plus de laisser subsister.

» Enfin, nous verrons avec satisfaction que notre exemple, et cet amour de l'humanité, si particulier à la nation française, amènent, sous notre règne, l'abolition générale des droits de main-morte et de servitude, et que nous serons ainsi témoins de l'entier affranchissement de nos sujets, qui, dans quelqu'état que la providence les ait fait naître, occupent notre sollicitude, et ont des droits égaux à notre protection et à notre bienfaisance. »

On ne peut lire sans attendrissement une loi où le cœur d'un souverain épanche ainsi ses vœux pour le bonheur de ses sujets, en commençant par en rétablir une portion dans ses droits. Cette restriction même qu'il met à son bienfait, est encore de sa part un témoignage de justice et de sagesse. C'est une grande vertu dans un monarque, que

ce respect pour les propriétés particulières; et il ne trouve pas dans toute sa puissance même de meilleur moyen de préparer et d'affermir le bien qu'il médite, que d'y inviter par son exemple : espérons tout de cet exemple, et des principes d'humanité, qui se répandent de plus en plus.

Mais si les seigneurs de terres *main-mortables*, parce que le roi ne leur commande rien ici, se croyaient en droit de retenir leurs vasseaux dans la servitude, qu'ils se détrompent ; qu'ils sachent que si, dans certains pays, la liberté de l'homme est une acquisition nouvelle, elle n'en est pas moins son droit primitif et inaliénable ; qu'ils sachent que cette propriété est la seule que la nature ait établie; et qu'aucune possession, aucune convention même n'a jamais pu y déroger légitimement. De coupables sophismes ont trop longtems triomphé des premières vérités de la morale ; qu'on nous permette de nous arrêter un moment sur ceux que des hommes d'esprit, et même des jurisconsultes respectables ont accumulés sur cette question.

Lorsqu'on veut justifier la servitude de la *glèbe*, on commence par la distinguer

de l'esclavage admis chez toutes les nations de l'antiquité, et de celui où nous soumettons ces malheureux Afriquains, qui cultivent nos colonies. Il ne serait plus permis aujourd'hui à un esprit juste, à une ame sensible, d'apercevoir autre chose dans l'esclavage, que la tyrannie du plus fort. Des philosophes éloquens, *Montesquieu*, *Rousseau*, l'auteur de l'histoire des *Indes*, j'y joindrai encore celui d'une excellente dissertation *sur l'esclavage des nègres*, imprimée dans les notes *du poème des Mois*, ont plaidé la cause des esclaves de manière à nous faire renoncer, sinon à notre oppression, du moins aux erreurs qui la fondaient. La servitude de la glèbe est bien différente, dit-on. La personne du serf reste libre ; il n'est soumis ni à des services ignominieux, ni à des châtimens arbitraires ; il n'y a que sa possession qui soit sous la main de son maître. En l'abdiquant, il peut s'affranchir. Tant qu'il la cultive, il est associé à ses fruits. Toutes les rigueurs de sa condition, souvent même les tributs auxquels il est assujetti, sont au moins réglés par des lois. Tous les droits de l'homme, il les possède ; il n'a perdu qu'une partie

de ceux du citoyen. Or, ceux-ci, comme c'est la société qui les donne, elle a pu les modifier. L'état de *serf* a été autrefois l'état commun de tout ce qui n'était pas gentilhomme en Europe. Tous les hommes, qui en sont sortis, ne le doivent qu'à des affranchissemens volontaires : de quel droit commanderait-on aujourd'hui ce qui n'a jamais été ordonné ? D'ailleurs, cet état est fondé, ou sur des conventions par lesquelles les hommes de servitude s'y sont soumis, pour obtenir des terres à cultiver, ou sur une possession qui permet de présumer qu'elle a commencé par des conventions pareilles. Une loi peut-elle rompre une convention, ou changer ce qui est établi par une longue possession ?

C'est abuser de tous les principes de la raison, de toutes les règles de la justice, que de raisonner ainsi. Je vois que dans tout les tems, dans toutes les parties du monde, une forte partie du genre humain a été condamnée à l'esclavage : est-il donc si difficile à l'homme d'être juste et humain, que l'on ne trouve aucun pays, aucune époque où il ne se soit souillé du plus horrible attentat contre ses semblables ? J'avoue cependant

qu'il y a une véritable différence entre l'esclavage des anciennes nations de l'Europe, et celui que l'on retrouve encore dans plusieurs des nations modernes. L'esclavage est toujours né de cet abus de la force qu'on a appelé le droit de la guerre ; mais il a varié avec les principes dans lesquels on a fait la guerre. Les anciens la faisaient avec les vues des peuples civilisés ; ils voulaient ou affaiblir leurs voisins ; et alors tous les hommes qu'ils ne leur avaient pas tués, ils les dégradaient dans la servitude, ils en remplissaient leurs maisons, où ils les traitaient comme les animaux voués à leur service ; ou bien ils voulaient conquérir et soumettre leurs voisins ; et alors ils recevaient les vaincus sous leurs lois ; ils les associaient à tous leurs avantages politiques ; et souvent même ils en adoptaient plusieurs institutions.

Il n'en fut pas de même des barbares, qui se débordèrent dans l'Empire romain. Manquant de civilisation, ils la méprisèrent chez les peuples qu'ils soumirent ; ne trouvant dignes d'eux que les travaux de la guerre, ils avaient besoin des vaincus pour leur cultiver une terre, dont ils ne voulaient

que jouir; ils ne les attachèrent pas à leurs personnes ; ils les asservirent aux champs où ils les trouvèrent. Les Romains faisaient déja cet emploi d'une partie de leurs esclaves; et l'on pourrait croire aussi que les barbares ne firent que conserver un usage, qui convenait si bien à leurs mœurs. Bientôt tout se divisa dans l'empire des vainqueurs. Le gouvernement féodal s'éleva, s'étendit et s'affermit. Alors les paysans devinrent des hommes de servitude, enfermés dans le territoire des seigneurs, comme les serfs dans leurs parcs, et livrés à la tyrannie d'un maître, qui ne reconnut d'autre loi que sa volonté, d'autre justice que son intérêt.

On pourrait demander dans lequel de ces deux genres de servitude l'humanité a été le plus outragée. Être privé de tous les droits de la cité et de la propriété; être irrévocablement attaché à la terre qu'on cultive, est bien moins dur, moins humiliant encore que de dépendre à tous les momens de la personne d'un maître, aux fantaisies, aux cruautés duquel toute votre existence est soumise. Mais si nous considérons que l'ancienne servitude n'enveloppait que la por-

tion d'hommes faits esclaves à la guerre ou nés dans l'esclavage, tandis que la servitude de la glèbe s'est étendue sur les nations entières ; qu'elle a couvert toute l'Europe ; que la noblesse et l'église ont eu seules le privilège de conserver des hommes libres ; nous resterons convaincus que le genre humain n'a jamais été si opprimé, si dégradé que par les lois féodales. Il a secoué peu à peu le poids d'outrages et de vexations sous lequel il était resté accablé, pendant plusieurs siècles ; mais nos lois, nos mœurs, les formes de nos propriétés surtout sont restées infectées des vestiges de cette absurde et tyrannique législation ; et dans la France même, le royaume où les affranchissemens ont commencé, et où ils se sont le plus rapidement accumulés, dans la France même, deux provinces, la Bourgogne et la Franche-Comté, ont encore de vastes cantons cultivés par des mains esclaves.

En vain on dirait que le tems, les mœurs et la protection des tribunaux ont déja fait tomber les plus odieux des droits, que les seigneurs s'étaient arrogés sur leurs vassaux. Leur état est encore tel qu'il fait honte au

pays et au siècle qui le tolèrent. Cultiver une terre chargée des plus onéreuses redevances, de corvées et d'impositions arbitraires; où le seigneur seul possède tout; où les *tenanciers* ne peuvent jamais devenir propriétaires; où toutes leurs acquisitions retombent à leur mort dans le domaine du seigneur; où ils ne peuvent ni les donner, ni les transmettre même à leurs enfans, si ce n'est à des conditions rigoureuses, et toutes à l'avantage du maître; ne pouvoir s'écarter de cette terre, sans perdre à l'instant tout ce qu'on y possédait; ne pouvoir rien acquérir, même dans un autre pays, qui ne soit soumis à la confiscation seigneuriale; contracter cette servitude, non-seulement par la naissance, mais par le mariage, mais par l'habitation d'un an et d'un jour: voilà, à quelques différences près, dans les divers cantons, quelle est la destinée des *serfs*, qui restent encore dans la Bourgogne et la Franche-Comté : est-elle assez vile, assez misérable? « Les religieux de la *Mercy*, » disait éloquemment Voltaire, passent les » mers pour aller délivrer nos frères, lors- » qu'on les a fait esclaves à Maroc ou » à Tunis; qu'ils viennent donc délivrer

» douze mille Français esclaves en Franche-
» Comté ! »

L'intérêt et l'entêtement pour les vieux usages, disputent à la puissance législative exercée parmi nous par le monarque, le droit de changer cette injurieuse et déplorable condition de plus de douze mille Français. Sur quels titres assez respectables est-elle donc fondée, pour repousser ainsi la protection des lois ?

Les hommes, me dit-on, doivent exister dans la société sous les conditions qui leur furent imposées, et qu'ils ont acceptées, au moins par leur longue soumission. Mais si ces conditions sont injustes, cruelles ; si elles ont été imposées par la tyrannie, acceptées par la faiblesse ; quelle sanction légitime auraient-elles pu recevoir ? Toute institution sociale qui n'a pas pour but et pour effet le plus grand bien de tous, n'est pas bonne et doit être changée. Toute clause dans les contrats qui met d'un côté tout l'avantage, et de l'autre toute la charge, ne suppose ni raison ni liberté dans les contractans ; elle est éternellement nulle et révocable. Tout homme dans la société doit y exister, comme citoyen, et non comme

esclave. Tout homme qui se voue à la culture de la terre, doit être maître des conditions sous lesquelles il veut la cultiver, et non pas rester éternellement soumis à celle que la tyrannie d'un possesseur a une fois posées.

Mais, s'écrient les seigneurs *main-mortables*, c'est là violer notre propriété, renverser notre antique possession ! Il est des mots respectables, dont on fait continuellement le plus terrible abus. Dans tous les siècles, on a réduit à l'indigence la plus considérable partie des nations, au nom de la propriété; et on a consacré toutes les tyrannies par la possession. La propriété et la possession sont des droits établis et maintenus par les lois; les lois qui les protègent doivent les subordonner à l'intérêt général; elles peuvent et elles doivent en arrêter, en suspendre ou en modifier l'exercice, toutes les fois qu'il en est résulté l'esclavage des hommes ou leur dénuement absolu. Il me semble que c'est pour avoir méconnu ce principe, que les lois ne sont si souvent que la sauvegarde du riche contre le pauvre. Quand l'établissement de la *glèbe* n'aurait rien de vicieux dans les principes du droit civil, il

pourrait encore être détruit comme contraire aux principes du droit politique; mais tout réclame dans le droit civil même contre la servitude de la glèbe. Cette possession, ces conventions dont on se prévaut, n'ont pu naître que de cet état d'oppression où des gens de guerre avaient réduit des gens désarmés. Si les seigneurs ont cédé leurs terres, les vassaux les ont cultivées; si les vassaux ont vécu de leurs travaux, les seigneurs en ont été enrichis; il faudrait admettre d'étranges règles dans la justice, pour croire que ce sont ces malheureux paysans, qui redoivent encore quelque chose à leurs maîtres; et qu'on ne peut leur accorder les droits de tous les autres hommes, sans violer quelque chose de sacré.

Il est tout simple que l'intérêt, qui ne sait se rendre ni à la raison ni à la justice, ait voulu couvrir de quelque apparence de droit, la servitude de la glèbe; mais que des hommes de talent, dans notre siècle même, s'en soient faits les apologistes et les apôtres! c'est ce qu'on n'aurait pu croire, si l'on n'eût su déja, par une foule d'exemples, à quelles bassesses et à quelles extravagances la passion de la fortune et celle de

la

la célébrité peuvent conduire des écrivains sans conscience et sans honneur; ils trafiquent sans pudeur de toutes les vérités de la morale et de la politique, selon les vues de leur ambition : d'ailleurs ces hommes, ordinairement détracteurs de tous les bons écrivains, en s'attaquant à leur gloire, sont obligés de faire aussi la guerre à toutes leurs opinions. Peut-être aussi est-il certains esprits, incapables également d'ajouter un nouveau poids, un nouveau développement aux idées saines déja connues, et d'en découvrir d'utiles et de vraies, et qui ne peuvent trouver l'aliment de ce que leur talent a toujours de faux et d'imparfait, que dans les pensées paradoxales, fussent-elles absurdes et odieuses. On a vu ces écrivains déplorer le sort des hommes libres, insulter aux défenseurs de la liberté; et regretter d'une part ces tems où tous les paysans n'étaient que la première espèce du bétail qui couvrait les terres des seigneurs, et nous offrir d'un autre côté le modèle d'un bon gouvernement dans ces Empires où toute la loi consiste dans une volonté arbitraire et terrible, et tout l'ordre social dans une obéissance aveugle.

Comment donc raisonnent ces écrivains? Ils présentent le tableau des maux qui naissent de la liberté civile et politique ; ils affectent de ne voir dans les droits du citoyen que les excès de la licence; dans ceux d'un état libre, que les craintes, les troubles, les désordres qui l'agitent souvent ; et ils s'écrient : C'est ici où il n'y a ni paix, ni sûreté ; c'est ici que le bonheur n'est qu'une vaine apparence. Voyez, au contraire, le calme profond de ces gouvernemens tant calomniés; l'homme riche et puissant y est seul frappé des coups de l'autorité despotique ; l'homme pauvre et obscur en est trop loin, pour en être atteint; il ne recueille de cette formidable justice que le plaisir de la vengeance : on n'a pas d'intérêt de l'opprimer ; sa bassesse fait sa sûreté, et protège même sa modique prospérité. Déja soumis au maître commun, s'il appartient encore à un maître particulier, son bonheur est bien plus grand; il est toujours au dessus des dangers et des besoins; son maître est intéressé à le conserver, à le ménager : est-ce là la situation du peuple dans les pays si vantés de la liberté? On lui permet de posséder et d'acquérir : mais les riches profitent de sa

misère, de ses folies, de ses vices même; ils usurpent sa propriété ou ils l'achètent. Bientôt le prix en est consommé ou dissipé; alors le pauvre tombe dans une dépendance plus malheureuse, que la servitude civile ou personnelle. Ne conservant plus que son influence, toujours bien faible, dans l'administration publique, il est réduit à vendre son suffrage; où plutôt il perd ce dernier droit, en perdant sa propriété; et il n'est plus que l'ennemi nécessaire d'une société, qui l'exclut de tout. Dans ces états, les misérables, qui sont toujours la plus forte partie des citoyens, sont tout ensemble, ou tour-à-tour, les instrumens ou les victimes des oppresseurs.

On dirait, à croire ces partisans du despotisme, que tout est paix dans la servitude, que tout n'est que trouble et désordre dans la liberté. Il faudrait comparer à-la-fois les avantages et les inconvéniens de ces deux états, et non les avantages de l'un avec les inconvéniens de l'autre; mais la mauvaise foi ne peut s'accommoder de la saine logique. Il faudrait examiner si l'oppression journalière, au moins la crainte de cette oppression; si la gêne, la dégradation con-

tinuelles de la servitude ne sont pas le plus grand des supplices, pour des ames sans cesse obligées de cacher leurs idées, d'étouffer leurs sentimens. Je sais bien que les esclaves se font à leurs chaînes. *La servitude avilit l'homme jusqu'à s'en faire aimer*, a dit Vauvenargues; mais cela n'est pas vrai de tous les sujets d'un despote. Il est au moins une foule de momens où ils sentent le poids de leurs fers. Voyez, d'un autre côté, quels avantages compensent les malheurs de la liberté! Ce n'est que dans son sein que la société se perfectionne, qu'elle voit s'élever et fleurir les grandes vertus, les grands talens, les arts et la puissance politique; ce n'est que dans son sein que l'on voit des prodiges de gloire, des prodiges de ressources. Dans ces orages même qui préparent la liberté, la cimentent ou la ramènent, croyez-vous que le citoyen ne sente que ses maux? Ames viles, qui n'estimez que le morne et triste repos de la servitude, détrompez-vous. L'homme libre jouit de l'influence qu'il a dans la chose publique; de cette indépendance que son amour pour les lois lui conserve ou lui promet; de sa haine même pour la tyran-

nie; il jouit de tous ses sacrifices. Il paie des impôts énormes, et il est heureux. Il meurt dans les combats, mais sa mort sera utile et chère à sa patrie; et il est heureux. A chaque instant, il reconnaît en lui la dignité de l'homme; son ame s'élève, se nourrit des belles illusions; et ceux qui savent tout ce que la passion de la vertu verse de délices dans le cœur du bon citoyen, ne plaignent pas son sort, quel qu'il soit. Est-il possible qu'il y ait des hommes qui ne rougissent pas de prêcher la bassesse à leurs semblables? Je n'ai jamais conçu qu'on ait pu disputer à l'homme cette noble exaltation de l'ame qu'il tire de la liberté, et ces consolations qu'il puise dans la croyance d'un Dieu. Quel incroyable délire a pu pousser certains esprits dans ces tristes et odieuses doctrines, qui corrompent et dégradent tout dans la société?

M. le chevalier de *Florian*, qui a préféré ce sujet, lorsque l'Académie lui avait laissé la liberté d'en choisir un autre; qui a prouvé par-là combien son cœur chérit les vérités qu'il nous a donné lieu de retracer, nous pardonnera sans doute de nous en être si longtems occupés. Nous allons enfin parler

de son ouvrage ; l'intérêt qui y est répandu dédommagera nos lecteurs de tout ce qu'ils ont peut-être trouvé de froid et de sec dans nos réflexions.

La première idée qui se présente ici, c'est que ce sujet, à ne le considérer que littérairement, tout noble et intéressant qu'il est par lui-même, était peu favorable à la poésie. La servitude de la glèbe a des caractères particuliers ; elle est née des principes, ou plutôt des bizarres et tyranniques institutions du droit féodal ; elle tient aux tems les plus barbares et les plus malheureux de notre histoire ; tout y offense la raison ; tout y flétrit l'ame ; tout y repousse l'imagination. Mais le talent tire souvent ses plus grandes beautés des difficultés qu'il avait à vaincre. Plusieurs des jeunes écrivains, qui ont traité ce sujet, avant même la pièce que l'Académie vient de couronner, avaient tracé dans de beaux vers les principaux traits de la servitude particulière, qu'ils avaient à peindre. On n'a pas oublié plusieurs tirades des pièces dont on lut des fragmens à l'Académie, dans le concours de l'année dernière.

La difficulté de traiter en vers ce sujet,

augmentait encore par la nécessité de le resserrer dans un poëme, tel que ceux que l'Académie demande. Je sais que des poëmes plus longs seraient encore plus difficiles à bien faire. Mais il faut convenir que si les longs ouvrages exigent une plus grande diversité, une plus grande maturité dans le talent; les petits exigent un talent plus souple et plus de goût; et il n'est guère possible que ces qualités soient celles des jeunes poètes. De là vient que l'Académie, dans l'immensité de pièces qu'elle reçoit, en trouve souvent qui brillent par beaucoup de talent, et qu'elle en trouve rarement dont l'ensemble soit bon et heureux.

C'est le premier mérite de celle que nous annonçons. M. le chevalier de Florian a saisi une des situations les plus déplorables où la servitude de la glèbe puisse placer un malheureux paysan; il en a fait une sorte de drame, où son sujet est peint en action. Le mariage d'un homme libre avec une *serve*, rend serfs l'époux et les enfans, s'il occupe la maison de sa femme, pendant un an et un jour. Il n'y a pour lui qu'un seul moyen d'éviter la servitude; on arrache le serf mourant de la maison d'esclavage; on

le porte sur une terre libre, pour qu'il y rende le dernier soupir; et la liberté de ses enfans est le prix de ce voyage, qui empire l'agonie et accélère la mort du père de famille. Voilà le triste et odieux tableau que M. de Florian s'est attaché à peindre. Un *Suisse*, amené par le hasard dans la Franche-Comté, a pris de l'amour pour une fille d'un canton de cette province; il l'obtient de ses parens, vit heureux avec elle; et le voilà devenu esclave lui et ses enfans! Il est au bord du tombeau, il se fait apporter sur une terre libre; il vient y mourir.

L'invention de cette scène était déja très-intéressante; l'auteur l'anime encore, et l'agrandit par le choix de l'un des personnages, c'est le fondateur et le bienfaiteur de *Ferney*, lieu désormais aussi célèbre que les capitales où résident les rois; c'est le protecteur des serfs du mont *Jura*, c'est Voltaire qui a réclamé si puissamment contre ce reste de barbarie, qui couvre encore deux de nos provinces; car si quelque chose a droit d'émouvoir la puissance, c'est la voix du génie. C'est donc à Voltaire que le malheureux Suisse, devenu serf, expose sa destinée. Voltaire n'est point amené sur

cette scène, sans y déployer cet amour de l'humanité qui respire dans ses écrits, et sans en recevoir la récompense ; il fait amener chez lui le bon vieillard, et il commence par lui rendre la vie, en lui annonçant l'édit bienfaiteur de Louis XVI. On sait que Voltaire n'eut point le bonheur de voir cet édit ; sa voix, à qui les sentimens de son cœur rendaient souvent sa première force, eût chanté cette loi ; il eût béni le roi avec ces tendres accens d'un homme reconnaissant, qui a obtenu sa prière. Cette transposition d'époques est naturelle, et fournit un très-heureux dénouement à cette pièce, toute dramatique. Remarquons ici que dans des ouvrages de la nature de celui-ci, ce n'est que par l'invention d'une scène bien conçue, que l'on peut borner son sujet, avec du goût et de l'effet. On ne peut trop louer le plan de cet ouvrage ; seul, il eût pu mériter un prix. L'exécution ne prouve pas moins un esprit juste et un talent heureux.

Le début, surtout, est plein d'intérêt.

« Au pied de ces monts sourcilleux,
Remparts de l'antique Italie,
De qui la cime énorgueillie

S'élève et se perd dans les cieux ;
En un vallon riant, aux bords d'un lac tranquille,
Le laboureur sillonne une terre fertille :
L'heureuse liberté, seule, y dicte des lois ;
Et de rocs escarpés une chaîne terrible
Garantit ce séjour paisible,

. . . . . .

Près de cette terre chérie,
Voltaire avait cherché le prix de ses travaux ;
Rassasié de gloire, il voulait du repos.
Lassé d'avoir encore à combattre l'envie,
Après soixante ans de combats ;
Il venait consacrer les restes de sa vie
Au noble et triste emploi de faire des ingrats.
Il élevait une ville nouvelle,
Ouverte aux malheureux, dont il est le soutien.
Ils accourent en foule où sa voix les appelle :
Dans les murs qu'il bâtit, tout pauvre est citoyen.
L'infortuné qui se présente
Est sûr de trouver des bienfaits.
Voltaire va chercher la famille indigente,
Qu'un incendie, un orage, un procès
A fait tomber dans la misère.
« Séchez vos pleurs, dit-il, je vous rendrai vos champs :
» Venez m'apporter vos enfans ;
» Venez m'aimer, je serai votre père. »
Il est heureux lui-même, en faisant leur bonheur ;
Donner est un besoin pour son ame attendrie ;
Et les seuls plaisirs de son cœur
Peuvent délasser son génie.

Bientôt de nombreux habitans
Vivent heureux par lui dans sa naissante ville.
Si, malgré ses soins vigilans,
La discorde trouble leur union tranquille;
Voltaire juge ses enfans:
Il parle, et sa douce éloquence
Appaise les ressentimens.
L'art de toucher les cœurs fut toujours sa science.
Il leur enseigne la vertu;
Il sait la faire aimer de ce peuple sauvage,
Et descend jusqu'à leur langage
Pour en être mieux entendu. »

Voilà une manière d'écrire simple, naturelle et touchante; elle ne frappe pas par des beautés d'un grand éclat; mais elle flatte le goût et laisse une impression dans l'ame. On ne les lit pas, sans les retenir, ces vers ci:

Rassasié de gloire, il voulait du repos.
Dans les murs qu'il bâtit, tout pauvre est citoyen.
Venez m'aimer, je serai votre père.
Et les seuls plaisirs de son cœur
Peuvent délasser son génie.
L'art de toucher les cœurs fut toujours sa science.

Après cette intéressante exposition, la scène commence. Voltaire aborde le vieux Suisse, qui lui raconte ses malheurs. C'est

encore ici le même ton de stile, le même naturel dans les sentimens et les idées; mais il me semble qu'on pourrait desirer dans ce récit une éloquence plus vive, des peintures plus animées, des sentimens plus naïfs. C'est un paysan, un père, un mourant qui parle, et qui parle au moment où il vient sacrifier la paix de ses derniers soupirs à la liberté de ses enfans, dont il est environné.

C'est peut-être aussi une invraisemblance trop forte de supposer que ce bon Suisse a ignoré les lois cruelles du canton, où il était venu habiter, jusqu'au moment où il est prêt à mourir, où on lui annonce le sort qui menace ses enfans, et l'unique moyen qui lui reste de leur rendre la liberté. Les lois cruelles et les lois bienfaisantes se manifestent par-tout, dans les pays où elles règnent; le sol en porte l'empreinte; et les visages expriment le bonheur ou le malheur dans lesquels elles font vivre les hommes soumis à leur empire.

On a fait généralement un autre reproche à l'ouvrage de M. de Florian, celui de manquer de poésie dans le stile; et il faut avouer que c'est un défaut réel dans un

ouvrage écrit en vers. Une raison heureuse, une sensibilité douce, sont les plus aimables qualités d'un bon ouvrage ; mais il ne s'élève pas à tout ce qu'on a droit d'attendre de l'enthousiasme et de l'imagination d'un poète, sans un coloris riche, une harmonie variée, et une marche vive et rapide.

On pourrait croire que M. de Florian, en s'interdisant des beautés qui sont dans son talent, a cherché à être fidelle à son épigraphe :

Je veux que le cœur parle, et que l'auteur se taise.

Mais, dans ce cas, il serait tombé dans une erreur. Malheur sans doute à tout ouvrage où l'auteur étale toujours son art, ne voit et ne sent rien que par son art. Mais ce sont ces ouvrages mêmes, qui manqueront de ce stile pittoresque et passionné, dont on a fait justement la langue du poète. C'est dans ceux où l'ame de l'auteur s'est émue, où son imagination a été vivement frappée, que l'on trouve toujours, à leur vraie place, les accens d'une sensibilité énergique ou gracieuse, les belles images, et ces expressions simples et hardies, où tous les moyens du talent, le grand sens,

l'imagination, l'ame et le goût se réunissent et se servent mutuellement. Un écrivain, qui annonce autant de goût et de talent que M. de Florian, n'a pu croire qu'il fût essentiel à un stile vrai et dicté par l'ame, de manquer d'élévation. Il me semble que c'est à un autre principe bien plus sage qu'il faut attribuer cette espèce de nudité, que l'on a reprochée à son stile; c'est qu'il n'a pas voulu sortir du genre de son talent. Très-jeune encore, il écrit en vers pour la première fois. Avec un goût plus formé et un meilleur esprit que ne les ont communément les jeunes poètes, il a vu les écarts attachés à de plus grands efforts; il a préféré de se passer des uns pour éviter les autres; il a réservé, pour de nouveaux essais, l'emploi de toutes ses forces; il s'est borné à la justesse des idées, à l'intérêt des sentimens, à l'abandon d'un stile simple et vrai.

Le public, en mêlant à ses justes applaudissemens cet intérêt qu'inspirent les jeunes talens, voyait encore, avec un plaisir particulier, un jeune homme qui a l'avantage d'être allié à la famille de Voltaire, remplir son premier ouvrage du nom, de la gloire,

et surtout des bienfaits de cet homme, qui honorera à jamais sa nation et son siècle.

La séance de l'Académie, où cette pièce a été couronnée, consacrée à la reconnaissance que l'on doit aux bonnes lois et aux bonnes actions, a encore reçu quelque chose de plus auguste et de plus touchant de la présence de monsieur le *duc de Penthièvre* et de madame la *duchesse de Chartres.* Dans un lieu où la gloire de Voltaire est conservée comme un dépôt, elle leur a fait oublier les torts de ce grand écrivain envers la religion, pour rendre hommage à ses vertus; et le public touché de cette justice, a suspendu les transports de l'admiration, que réveille toujours en lui le nom de l'homme de génie, pour se livrer tout entier au bonheur d'aimer dans un descendant des rois, la simplicité des mœurs, la bonté généreuse, la bienfaisance active; toutes ces qualités, l'exemple du riche, la consolation du pauvre; et qui, nées de la religion, se cachent dans la religion même.

SUR L'ÉLOGE DE FONTENELLE, PAR GARAT.

Si l'amitié était nécessairement une raison de tout louer aveuglément dans l'ouvrage d'un ami; de quelque peu de poids que puisse être mon jugement, je devrais me récuser ici, me défendre de rien écrire sur le nouveau discours qui a mérité à M. *Garat* une troisième couronne. Intimement lié avec lui, depuis le moment où il est entré dans la carrière littéraire; accoutumé avec lui à cette communication de pensées, qui augmente l'intérêt de celle des sentimens dans le commerce de deux hommes de lettres; bien moins riche que lui dans ce commerce, et y recevant beaucoup plus que je n'y porte; on pourrait me croire, et je pourrais me croire moi-même séduit d'avance : si je sentais en moi cette disposition, je me la pardonnerais aisément, comme

comme la plus douce et la plus excusable des erreurs; mais je m'imposerais le silence; je respecterais trop le public, pour ne lui offrir que des louanges qui risqueraient d'être exagérées. Je chérirais assez la gloire de mon ami, pour ne pas le priver d'un suffrage plus libre et d'une critique utile, qu'il pourrait recevoir d'un autre homme de lettres.

Je ne connais rien pour le vrai talent, je ne dirai pas de plus pernicieux, mais de moins flatteur, qu'une admiration sans règles, si ce n'est une admiration de complaisance et d'adulation. *Votre maître n'a-t-il pas d'assez bonnes qualités, pour que vous puissiez avouer ses défauts*, disait le bon, le généreux, le brave HENRY, à un ambassadeur bassement circonspect. Traitons les talens, comme les puissances; honorons-les par notre franchise, comme par nos hommages.

Je ne dissimule pas que je cherche ici la satisfaction de faire entendre ma voix dans le triomphe d'un ami; mais ma sincérité sera le premier tribut que j'y apporterai. Je discuterai son ouvrage, comme il a discuté ceux de FONTENELLE; et comme

je désirerais qu'il appréciât les miens, si jamais ils devenaient dignes de soutenir un tel examen.

Ces discussions littéraires peuvent souvent fatiguer le plus grand nombre des lecteurs, à qui il en coûterait trop de tant réfléchir sur des objets qui les ont faiblement et vaguement occupés; mais en exerçant l'esprit des gens de l'art, elles ont droit de les intéresser, et même de les servir.

On les voudrait courtes; mais elles ne peuvent avoir l'espèce de mérite qu'elles doivent chercher, sans quelqu'étendue. Je préviens que je pourrais passer ici les bornes ordinaires. Mais la variété piquante du sujet, le genre même de l'ouvrage sur lequel j'écris, genre institué pour la gloire et l'utilité des talens, et l'intérêt qu'inspire un jeune écrivain, qui ajoute sans cesse aux grandes espérances qu'il a données, en m'entraînant dans de longs détails, pourront les justifier.

Si Fontenelle n'est pas un des premiers génies dans les sciences et dans les lettres, c'est au moins un des plus remarquables. Le caractère de son talent; l'influence qu'il a eue; l'époque où il s'est trouvé placé; son

caractère personnel; tout se réunit pour le rendre un objet singulièrement piquant à peindre et à apprécier.

Mais cet éloge était en même tems très-difficile; il appartient peu à l'ame : Fontenelle n'offre rien à l'enthousiasme; il plaît sans enchanter; il étonne l'imagination, sans la frapper fortement; il enrichit la pensée, plus qu'il ne l'élève.

Ce sujet n'appartient pas non plus tout à l'esprit. Il est une foule de choses, dont l'esprit seul serait un juge insuffisant; et l'éloge de Fontenelle en offre de ce genre. Comment apprécier sa manière d'écrire, la philosophie de ses idées et celle de sa conduite; si on ne les compare à des principes, à des mobiles différens en morale et en littérature?

On a dit que pour bien louer Fontenelle, il eût fallu un second Fontenelle. Je ne crois cette idée vraie qu'à moitié. Personne ne pourrait mieux connaître et expliquer un tel talent, un tel caractère. Mais trop étranger à tous les dons de l'ame et de l'imagination, renfermé dans certaines qualités heureuses et transcendantes, ce second Fontenelle serait comme forcé de les préférer

intérieurement; et il lui serait impossible d'entrer bien avant dans les secrets d'une autre manière de penser ou d'écrire.

L'éloge de cet écrivain exigait donc souvent une philosophie et un goût, auxquels un esprit aussi éminent et aussi exquis que le sien n'a pu s'élever. Il demandait sans doute ces aperçus si fins et si profonds qui le caractérisent, et l'heureuse singularité de ses expressions; mais aussi cette éloquence nécessaire pour reconquérir aux arts et aux vertus, sur les exemples et les succès de Fontenelle, l'énergie des passions et la chaleur de l'enthousiasme.

On juge bien que ce n'est pas encore là tout ce que j'ai à dire de Fontenelle; que je vais discuter avec M. *Garat* les divers monumens de sa gloire : ceci sera proprement une controverse entre nous; ce morceau roulera autant sur l'objet du discours, que sur le discours même.

Le ton oratoire ayant peu d'analogie avec ce sujet, n'eût-il pas convenu de le quitter souvent, même d'en affecter un différent; de mettre autant de soin à l'éviter, qu'on en prendrait dans un autre ouvrage, à s'y élever et s'y soutenir?

Il est bon d'imiter souvent le dépit de ce peintre, qui, ne pouvant réussir à faire une déesse, voulut rabaisser son tableau à une simple bergère, et dut encore un chef-d'œuvre à son désespoir même. C'était puet-être une heureuse occasion de faire un utile changement dans la forme de ces discours académiques, de nous apprendre que, si chaque sujet a son éloquence, ce n'est qu'autant qu'elle reste fidelle au ton de chaque sujet. Il est des oppositions qui plaisent; pour ne pas sortir de l'espèce de l'objet sur lequel je raisonne, on a été agréablement surpris de voir l'admirable instinct de la *Fontaine*, si bien saisi par la finesse des observations de M. de *Chamfort*. Mais une ressemblance du ton avec l'objet, surtout lorsqu'elle se trouve difficile à saisir, plairait encore plus sûrement.

Fontenelle a institué un genre d'éloges; c'est là où il a particulièrement imprimé tous les caractères de son talent. On aurait aimé à le voir imité par celui qui le louait, à le voir inspirer et diriger l'esprit, qui s'occupait à le saisir et à le juger.

Mais en imitant Fontenelle, son panégyriste, ou plutôt son appréciateur, pou-

vait, en plusieurs points, s'écarter de sa manière. Fontenelle parcourait, avec une précision heureuse, les différentes parties de la gloire qu'il avait à célébrer : la sienne pouvait être plus approfondie. Les progrès même qu'il a fait faire à l'esprit humain, permettent et ordonnent d'entrer plus avant dans les choses. En nous exerçant à la pensée et à la discussion, il nous a rendus capables d'embrasser plus d'objets, et de les considérer sous plus de faces. Les vues superficielles ne suffisent plus ; les forts résultats nous accableraient encore ; nous sommes à l'époque où les développemens nous sont utiles et nécessaires.

Fontenelle faisait l'éloge d'hommes dont la mort était récente. Le tems des ménagemens n'était pas passé ; celui d'une vérité entière, d'un jugement libre et impartial, n'était pas venu. Quant à lui, sa mémoire appartient maintenant à la justice des siècles. Il n'est plus permis de parler de ses beautés, sans montrer ses défauts ; son éloge ne peut plus être séparé de notre instruction ; son éloge même, pour éterniser sa gloire, doit la renfermer dans ses véritables bornes. D'ailleurs, il a porté dans

l'art des ménagemens une habileté qu'on ne pourrait atteindre, et qu'il est souvent honorable de ne pas chercher; il est digne qu'on porte sur lui des regards plus hardis, qu'il n'en portait sur les autres.

Il convenait aussi, en empruntant une forme d'éloges propre à l'Académie des sciences, de lui communiquer quelques-unes des choses qui élèvent plus haut ce genre dans l'Académie française; d'autant plus qu'elles s'offrent d'elles-mêmes dans ce sujet, et qu'elles l'enrichissent, sans le dénaturer.

Malgré la simplicité de son ton, et la sévère précision de sa marche, ce discours se plaçait dans un cadre imposant. On ne peut juger Fontenelle, sans toucher aux deux plus belles époques de l'esprit humain. Né dans le moment du plus grand éclat du siècle des arts, Fontenelle n'eut rien de commun avec tous ces grands hommes, au milieu desquels s'écoula une partie de sa vie. Mort dans la plus grande effervescence du siècle philosophique, il parut présider à une révolution, où il fut encore surpassé par ses successeurs.

A quoi a tenu une destinée si singulière?

Voilà le piquant problême qu'offrait ce discours. Pour le résoudre, il fallait bien étudier l'homme et l'écrivain, montrer l'influence qu'ils eurent l'un sur l'autre.

La sécheresse de l'ordre chronologique pouvait disparaître par une division où tout le sujet se serait heureusement développé. Nous voyons d'abord dans Fontenelle un bel esprit; le bel esprit devient ensuite un philosophe; le philosophe achève chez lui l'écrivain; l'écrivain et le philosophe se confondant avec l'homme, le montrent tout entier.

Pris ainsi, le sujet offrait une carrière simple et noble, qui s'agrandissait par le double lointain des deux beaux siècles auxquels il s'unit de toutes parts; il admettait donc la verve du stile oratoire, mais en en excluant les formes et le ton.

On peut regretter que ce plan, qui se présentait assez facilement, n'ait pas été saisi par un écrivain digne de le remplir. Nous aurions à comparer deux ouvrages d'un genre opposé, qui, en offrant chacun les beautés qui leur sont propres, auraient pu encore se relever et s'embellir par leur contraste.

M. *Garat* a conçu son discours sur un autre plan. Il a vu que c'était trop peu de refuser des éloges aux mauvais ouvrages de Fontenelle; qu'il importait encore d'attaquer en lui des défauts qui ont séduit, et qui pourraient séduire encore; et il a cherché, dans le ton de son discours, la dignité d'une sorte de jugement sur un écrivain d'une grande renommée; d'un jugement porté dans le premier corps littéraire de la France, et en quelque sorte, en son nom.

Cette manière de voir et de sentir a produit un discours qui garde toujours un ton élevé, lors même que les pensées ne sont que fines; marche plutôt dans un calme imposant qu'avec un mouvement progressif; ne ressemble pas plus aux autres éloges de l'Académie française, qu'à ceux de l'Académie des sciences; et n'est proprement qu'une dissertation oratoire, non-seulement, sur les écrits et la personne de Fontenelle, mais encore sur tous les objets de littérature et de philosophie, qu'a traité Fontenelle.

Dans le dessein que j'ai de m'arrêter tour-à-tour sur les beautés et les défauts qui me frappent dans le discours de M. *Garat*,

je l'examinerai sous trois aspects : l'appréciation du sujet, l'ordonnance de l'ouvrage et le stile.

Bien des gens croient que le suprême talent dans un éloge, est d'exagérer habilement le mérite du héros; de passer avec encore plus d'adresse sur les taches de sa vie, les imperfections ou les écarts de son génie. C'est à ces endroits qu'ils observent l'orateur avec plus de soin. S'ils le voient parler en homme libre, ne rien dissimuler, quelquefois même blâmer ouvertement ; ils crient à la mal-adresse, à la disconvenance, quelquefois même au scandale.

Ainsi, les serviles ménagemens de nos mœurs, veulent régner jusques dans la philosophie et l'éloquence ! nous recherchons encore les formes de la flatterie dans la distribution de la gloire ! Comment peut-on à ce point aimer le faux et s'effaroucher du vrai ? Qu'y a-t-il donc de noble et d'utile dans ces éloges, que l'on décerne aux grands hommes, si la justice n'y préside pas? Quelle confiance prendrai-je dans votre admiration, si elle ne me gagne pas par des tons de vérité ; si vos plaintes et vos reproches ne la suspendent pas quelquefois? Et quelle

vie n'a ses fautes ? Quelle mérite n'a ses taches ? Je dirai plus ; si l'objet proposé en éloge méritait plus de blâme que de louange ; ce serait le blâme qu'il faudrait lui prodiguer, pour ne manquer ni au goût ni à la vertu. Il est vrai qu'alors il faudrait effacer le mot d'éloge. Et pourquoi ne le quitterait-on pas, dans tous les cas ? Il sent encore trop l'adulation ; il diminue l'autorité de la vraie gloire ; il embarrasse quelquefois l'écrivain ; il dissimule au public l'espèce d'ouvrage, que lui-même desire. C'est donc un mérite essentiel dans le discours de M. *Garat*, que d'être un jugement plutôt qu'un panégyrique ; et ce mérite trop rare dans les éloges, devait surtout commencer à celui de Fontenelle.

L'exorde est une vue ferme et noble sur tout le sujet ; il annonce de plus le genre d'idées, la marche de discours et le ton de stile, qui doivent régner dans tout l'ouvrage.

« Qu'est-ce que Fontenelle ? Est-ce un bel-esprit ? Est-ce un homme de talent ? Est-ce un homme de génie ? Sa longue carrière a été partagée presqu'également entre deux siècles, celui des arts et celui de la philosophie. Dans le premier,

Fontenelle a eu pour ennemis et pour détracteurs, les premiers écrivains de la nation, les arbitres du goût, les *Racine*, les *Boileau*, les *la Bruyère* Dans le second, *Voltaire*, *Montesquieu*, les premiers génies de la France, l'ont mis au rang des grands-hommes; et il n'a eu pour ennemis et pour détracteurs que ceux qui le sont de tous les noms célèbres, de toutes les réputations éclatantes. La postérité semble rester encore indécise entre l'opinion de deux siècles ; et c'est à vous, messieurs, qu'il appartenait de dicter ses arrêts, de fixer la place de Fontenelle entre toutes les renommées littéraires. En lui décernant un éloge public, c'est sans doute un jugement que vous avez demandé ; mais être jugé en votre nom, dans cette assemblée solemnelle, c'est déja un honneur qui n'a pu être accordé, qu'à un écrivain du premier ordre. Ainsi, chez un peuple fameux dans l'antiquité, par ses lois et par ses usages, la cendre seule des rois était soumise à ce tribunal suprême, qui accordait ou refusait les honneurs du mausolée. Dans ces lieux, pleins du nom et de l'autorité de *Racine*

et de *Boileau*, en louant FONTENELLE, je croirai parler toujours en leur présence; mais c'est par mon courage à dire la vérité, que je leur témoignerai surtout mon respect. Heureux sans doute le panégyriste d'un homme célèbre qui, ne voyant aucune tache dans le talent qu'il va louer, peut se livrer tout entier au sentiment si doux de l'admiration et de la reconnaissance; qui, retraçant une gloire chère à tous les cœurs, respectée des goûts les plus divers, réveille facilement des impressions gravées dans toutes les ames, et voit la sensibilité d'une nation entière prête à suppléer à tout ce qui peut manquer à son éloquence! Heureux encore, celui qui, voyant dans un esprit supérieur des fautes que la haine et l'envie ont exagérées, que l'esprit de secte et l'amitié ont voulu dissimuler, s'avance au milieu des enthousiastes et des détracteurs, pour faire, avec candeur et avec vérité, le partage de ce qu'on lui doit d'estime et de reproche, le blâme quelquefois sans ménagement, pour acquérir le droit de le louer sans réserve! Je m'attacherai surtout, dans

cet éloge, à tracer ce tableau unique dans notre littérature, d'un écrivain qui, au moment où tous les arts sont parvenus à la perfection, séduit souvent le goût par ses défauts, l'étonne et le blesse quelquefois par ses beautés mêmes, échappe toujours, par son extrême originalité, au jugement de toutes les règles connues, et n'a pu être apprécié que par de nouveaux principes et un nouveau siècle de lumières. Sa vie, dans la morale, paraîtra une espèce de phénomène, comme ses écrits dans la littérature. Il étonnera le philosophe par le caractère de ses vertus, comme l'homme de goût par celui de ses ouvrages. Quels que soient les sentimens et les opinions de ceux qui écouteront le panégyriste de Fontenelle, il n'est personne qui ne doive s'intéresser à son éloge : la prévention qui méconnaît son mérite, et celle qui l'exagère, doivent être également attentives; car si la gloire est le trésor le plus précieux dont disposent les nations, si elle fait naître les talens qu'elle récompense, il est de l'intérêt de tous les hommes qu'elle soit dispensée avec équité. »

L'orateur ouvre ensuite son discours par un tableau de la littérature, au moment où Fontenelle a commencé d'y paraître. On a été étonné de trouver ici le talent de M. *Garat* au dessous d'un objet, qui lui appartenait particulièrement. Je trouve de la vérité dans ce reproche; mais je ne puis me refuser à détacher de ce morceau quelques lignes, où l'on reconnaîtra des observations aussi neuves que bien énoncées.

« Du milieu de tous ces chef-d'œuvres des arts, qui, en peignant l'homme et la nature, apprenaient à les connaître, commençait déja à sortir une philosophie ennemie des abstractions et des systêmes; fondée, comme les talens de l'imagination, sur l'observation et l'expérience de nos sentimens. Déja l'on prévoyait le moment où les sciences allaient prendre quelque chose de l'éclat des beaux arts, où la gloire d'un philosophe serait aussi brillante et aussi répandue, que celle de l'orateur et du poète. »

On sait que Fontenelle a écrit dans presque tous les genres de littérature, et qu'il n'a commencé à se montrer un écrivain supérieur que dans les écrits d'un littérateur

philosophe et d'un savant homme d'esprit. Comment a-t-il pu se méprendre à ce point, et si longtems sur sa vraie destination ? C'est une question très-piquante, et que l'auteur a très-bien développée et décidée.

L'examen de cette question le conduit à ce résultat :

« Fontenelle, dont l'esprit sage conçoit une ambition si hardie, donnera un exemple mémorable de la vérité qu'il a méconnue. On le voit, dans ses écrits, approcher par degrés de la perfection, à mesure que les genres et les objets qu'il traite exigent moins de sensibilité et plus de réflexion ; ne mériter aucun éloge comme poète ; joindre à des paradoxes qui ne sont qu'ingénieux, des vues neuves et profondes, en écrivant sur la poétique, sur la morale et sur l'histoire ; et ne montrer enfin toute l'étendue, toute la justesse et tous les caractères de son esprit, que lorsque, sortant de lui-même, où il rencontre toujours des bornes dans les bornes de ses passions, il cherche sa gloire dans l'étude de la nature, qui n'a point de limites, et qui est toute entière sous ses yeux. »

M.

M. *Garat* s'arrête longtems sur les poésies de Fontenelle. Il en fait une critique pleine de goût et d'esprit ; mais ensuite ne les loue-t-il pas excessivement ?

J'ai essayé plusieurs fois de lire ses *Opéra* ; j'avoue que, ne portant d'autre intérêt dans cet examen que mon plaisir, et ne le trouvant jamais, je n'ai point achevé. Je ne suis donc pas en droit de leur contester toutes les brillantes qualités, que M. *Garat* y a vues ; mais il me semble qu'il n'en a convaincu personne.

J'ai les mêmes choses à dire sur le morceau des *Eglogues*. Toujours une excellente critique des défauts ; ensuite des éloges qui me paraissent outrés.

J'avoue bien que dans les dix églogues de Fontenelle, il y en a trois ou quatre qui ont un fond très-piquant et de très-heureux détails. M. *Garat* les loue surtout *pour l'invention toujours agréable des sujets, et le dessin toujours ingénieux et simple de l'action ;* et il prouve très-bien ces louanges. Mais il ne dit pas assez combien l'absence continuelle d'imagination et de sensibilité détruit l'effet de ces scènes ; et combien ces ouvrages, n'ayant jamais qu'un mérite qui

ne leur convient pas, restent au dessous de ceux qui ont été produits par le vrai talent.

Est-il vrai encore qu'il y ait dans ces églogues un si grand mérite philosophique? Que Fontenelle ait découvert *tant de traits nouveaux et presque imperceptibles dans l'amour.... de ces plaisirs que les ames passionnées laissent perdre dans la foule ou dans les transports de leurs jouissances? Est-il vrai que Fontenelle rappelle des faits qu'on avait oubliés, des sensations qu'on n'avait jamais démêlées; que les sentimens de Fontenelle soient des aperçus profonds?* etc.

Je trouve dans cet endroit du discours des idées d'une métaphysique si fine, que je serais fort tenté de les croire fausses. *Il est des momens où les ames les plus sensibles, fatiguées de leurs passions, en aiment mieux l'histoire, qui les fait réfléchir avec intérêt, que le tableau énergique qui les remue et les agite encore.* Voilà, selon l'auteur, pourquoi Fontenelle peut plaire encore après Théocrite et Virgile! Cette explication me paraît amenée de bien loin. Si Fontenelle plaît quelque-

fois, c'est par des traits qui se rapprochent du langage des vrais poètes :

« Elle meut en fuyant, dit quelques mots tout bas,
» Avec sa douce voix et son doux embarras. »

Voilà de la grâce de Lafontaine.

Il peint ainsi l'impatience amoureuse d'un berger :

» Quel siècle jusqu'au soir! il mesure des yeux
» Le tour que le soleil doit faire dans les cieux;
» Il faut que sur ces monts ce grand astre renaisse,
» S'élève lentement et lentement s'abaisse. »

Voilà de la poésie passionnée, la manière de Virgile.

Dès qu'il rentre dans le ton qui lui est propre, il plaît d'une autre manière, et il plaît moins. Il ne retrace plus les sentimens où l'homme retrouve son cœur; et alors il ne dit plus rien *pour les ames sensibles*. Je ne conçois pas trop comment *il les délasserait par l'histoire des passions, sans les remuer par leur tableau*. D'ailleurs c'est leur *tableau* plutôt que leur histoire que l'on cherche dans un poète; s'il est vrai que leur *tableau* ne soit pas leur *histoire*, et leur *histoire* leur *tableau*.

Chacun trouve dans ses plus heureuses facultés la source de ses fautes; et c'est du

trop d'esprit que M. *Garat* a le plus à se garder.

J'arrive avec lui aux *Dialogues des morts.* C'est l'ouvrage de Fontenelle qui me paraît mériter le moins de grace. Loin de justifier l'espèce d'estime que quelques personnes leur conservent, je crois qu'il importe de la détruire. Quel mérite peut-on trouver en effet à un livre qui ne reproduit les grands personnages et les grands évènemens, que pour les dégrader; ne les rapproche que par les rapports les plus forcés, les plus choquans; et ne tire de ces rapprochemens que les plus frivoles résultats? un livre, dont le plan est tout dramatique, et où les caractères les plus imposans et les plus variés ont perdu toute majesté, et paraissent jetés dans le même moule; où l'auteur, ne pouvant s'élever à leur ton, n'a pas craint de les ravaler au sien; un livre enfin où on ne trouve jamais ni sensibilité, ni imagination, ni une vraie et noble philosophie; où tout l'esprit même qui y brille n'a rien de bien distingué, et n'est qu'un vice de plus? Il est à remarquer que c'est celui des écrits de Fontenelle, où l'on rencontre le moins de ces choses si habilement

aperçues et si heureusement exprimées. Mais je prends ici une peine inutile. Personne n'en a mieux marqué tous les défauts que M. *Garat*. Comment a-t-il pu ensuite y admirer tant de choses ?

Il parle d'abord *de la vigueur et de l'étendue* qu'on aperçoit dans le dessin général de ces dialogues. Faire entrer les morts illustres en conférence dans les Champs-Élysées, ne me paraît avoir rien de merveilleux, surtout après que cette idée avait déja été réalisée par *Lucien*. C'est dans la manière dont ils seraient mis en scène, que consisterait l'invention ; mais Fontenelle a manqué à tout dans ce point ; je m'en rapporte sur ceci à la critique même de M. *Garat*.

Voyez encore ce qu'il ajoute : *Ces rapprochemens si inattendus, qui font naître des idées si nouvelles, ne sont pas seulement les artifices d'une composition ingénieuse ; mais le coup-d'œil d'un esprit vaste, qui saisit des rapports et des vérités aux plus grandes distances.* Cet éloge ne serait pas indigne des *Lettres persanes* ; et il est donné aux *Dialogues des morts* !

Il se joue de la raison humaine, l'é-

branle, la fait chanceler sur ses maximes les plus incontestables; l'arrache quelques instans de tous ses fondemens, non pour la renverser, mais pour la faire sortir d'un repos où elle devient stérile, pour la porter plus loin et lui donner de plus solides appuis. Si quelqu'un voulait juger de l'ouvrage de Fontenelle, d'après cette idée, il pourrait s'attendre à y trouver un écrivain plein de verve dans le stile, d'audace dans les idées, de forces et de ressources pour tout renverser et tout reconstruire. S'il venait ensuite à ouvrir le livre, il me semble qu'il trouverait terriblement à rabattre.

J'ose dire que ce livre méritait toute la colère des grands écrivains du siècle de Louis XIV; il les autorisait, en quelque sorte, à prononcer une malédiction sur le talent de l'auteur.

Aussi s'est-il élevé depuis à une autre manière de voir et de peindre les objets; et c'est par-là qu'il s'est placé tout à côté des hommes du premier ordre.

Il y avait quelque chose à louer dans cet ouvrage, mais ce n'était pas les *Dialogues*; c'est la critique qui en est faite dans le

Jugement de Pluton. Fontenelle seul était peut-être capable de se charger d'écrire lui-même tous les reproches qu'on lui faisait; ce n'est pas qu'il les méprise, il paraît au contraire en sentir la force et la justesse; néanmoins il les écrit, il en fait une partie de son ouvrage même; il emploie tout son esprit à les bien saisir, à les bien rendre; il ne s'y épargne pas; il s'attaque jusques dans les endroits les plus sensibles; il s'attaque et il ne se défend pas. Eclairé et animé par la critique des bons juges qu'il avait indignés, en exprimant les plaintes des héros contre les idées et les discours qu'il leur a prêtés, il conçoit mieux leur ame et leur génie; et cette fois il n'est pas toujours indigne de les faire parler. Ce courage, ou cette indifférence de l'auteur, me paraissent un des traits les plus remarquables du caractère de l'homme.

Désormais M. *Garat* va être plus à son aise; il n'aura plus que de bons ouvrages à apprécier.

Je passe sur le morceau où il examine ensemble l'*histoire des oracles*, *l'origine des fables*, *les réflexions sur la poétique*, et le petit traité *du bonheur*. Le jugement

qu'il porte sur tous ces ouvrages, quoique moins développé, n'en est ni moins profond, ni moins juste.

Le livre *des Mondes* demandait un morceau plein d'idées et d'imagination. M. Garat remplit ici l'attente de son lecteur. Mais il me semble qu'il n'a pas fait des critiques, qu'un écrivain aussi digne que lui de défendre les vrais principes des arts, ne devait pas omettre. Qu'on me permette de dire encore ici ma pensée.

Je suis bien loin d'attaquer la brillante réputation dont jouit encore cet ouvrage, de contester l'utilité de son dessin et l'agrément de son exécution. Sans doute c'était une belle et heureuse idée que celle d'apprendre aux gens du monde qu'ils pouvaient pénétrer dans les sciences, et aux savans comment ils pouvaient se faire entendre des gens du monde; et jamais on n'a porté plus de clarté, de précision et d'élégance dans le développement d'une science, qui n'avait su encore s'exprimer qu'avec la langue des mathématiques. A ces deux égards, les *Mondes* doivent rester comme un des bons livres de notre littérature. Mais ce livre, en donnant un

bon exemple, n'a-t-il pas donné un mauvais modèle?

Pour que les lois de l'univers ne restent plus *aussi cachées dans les sciences que dans le sein même de la nature*, suivant une belle expression de M. Garat, il faut leur prêter la langue ordinaire, et surtout les simplifier par une logique plus nette, par une méthode plus facile : c'est ce qu'a fait admirablement Fontenelle. Pour nous les rendre agréables et intéressantes, il faut les parer des couleurs de la poésie, les animer des mouvemens de l'éloquence ; voilà le seul embellissement qui leur convienne; et c'est ici où Fontenelle a fait une méprise dangereuse.

Son sujet admettait de hautes idées, de riches images; il permettait un stile vif et majestueux. Quel est le ton que Fontenelle y a porté? celui d'une froide galanterie. Il met en scène deux interlocuteurs, un philosophe et une femme. Mais le philosophe, au lieu d'élever son ame par la magnificence des objets qu'il décrit, n'ose en parler avec la dignité qui leur est propre; il se fait un bel esprit de toilette, pour parler du mouvement des astres! Cette

femme, à qui il pouvait donner une envie de connaitre, d'autant plus intéressante, qu'une femme dans ce tems était souvent obligée de s'immoler à un sot préjugé ; cette femme, dont l'imagination, la sensibilité même pouvaient s'exalter au milieu des augustes révélations d'une science toute poétique et toute religieuse, à peine daigne-t-elle s'intéresser aux lois de l'univers ! Elle les écoute avec une curiosité avide, elle les pénètre avec une sagacité rare ; mais elle ne sait jamais les admirer ; elle semble n'avoir cherché qu'une nouvelle occasion de ce froid badinage, qui était apparemment le bon ton dans sa société. N'est-ce pas là plutôt dégrader les sciences que les orner? Si le sublime auteur de l'*Histoire naturelle* avait pris ce ton et ce stile, aurait-il mérité sa gloire ; ou plutôt n'aurait-il pas tont gâté dans les sciences et dans la littérature ? Je le répète, les ornemens que l'on prête aux sciences doivent être dignes d'elles, ou elles doivent les rejeter.

Voici comment, quelques années après la publication *des Mondes*, un savant commençait une dissertation sur l'*astronomie*.

« Quand l'astronomie ne serait pas aussi absolument nécessaire qu'elle l'est pour la géographie, pour la navigation, et même pour le culte divin; elle serait infiniment digne de la curiosité de tous les esprits, par le grand et le superbe spectacle qu'elle leur présente. Il y a dans certaines mines très-profondes où des malheureux qui y sont nés, mourront, sans avoir jamais vu le soleil. Telle est à peu près la condition de ceux qui ignorent la nature, l'ordre, le cours de ces grands globes qui roulent sur leurs têtes; à qui les plus grandes beautés du ciel sont inconnues; et qui n'ont point assez de lumières pour jouir de l'univers. Ce sont les travaux des astronomes qui nous donnent des yeux, et nous dévoilent la prodigieuse magnificence de ce monde, presque uniquement habité par des aveugles. »

C'est là le langage qui honore les sciences, en les expliquant mieux. Veut-on maintenant connaître l'auteur de ce morceau? c'est Fontenelle lui-même, lorsqu'enfin il se fut élevé au dessus des prétentions du bel-esprit; et qu'interprête des sciences, et entr'elles et envers le public, son génie

se fut épuré et agrandi dans leur commerce.

Le plus beau monument de la gloire de Fontenelle, c'est *son Histoire de l'Académie des sciences*, qui renferme, comme on sait, les extraits des mémoires des savans et leurs éloges. Elle est un bel ouvrage sur un grand sujet; et c'est ce qu'il fallait au talent de M. *Garat*. On sent ici qu'il est parfaitement à son aise; il triomphe dans la partie qui aurait pu accabler un autre écrivain.

Toute cette partie de son discours me paraît traitée d'une manière simple et nette, riche et forte; plus d'écarts, plus de jugemens mal motivés, plus d'éloges exagérés. Il s'arrête d'abord sur la préface de l'histoire de l'Académie, ouvrage que le discours préliminaire de *l'Encyclopédie* a fait mieux goûter encore, même en le surpassant. De la hauteur où il s'est placé pour examiner les progrès de l'esprit humain pendant cinquante années, M. *Garat* considère tous ces hommes dont les travaux ont tant avancé leur siècle; leurs génies, leurs vertus diverses se retracent à la fois dans son stile; il voit, il sent, il juge, il peint. En analysant les secrets de la compo-

sition de l'historien, il s'arrête sur l'influence qu'il dût avoir sur son siècle.

Il m'en coûte de me livrer encore à la critique de cette belle, longue et importante partie; mais j'ai pris l'engagement de marquer une imperfection par-tout où je l'aperçois.

Il me semble que ce dernier morceau, *de l'influence de Fontenelle*, a quelque chose de faux, en ce que l'auteur peint la révolution entière qui s'est faite dans les esprits depuis cinquante ans, et qu'il paraît toujours la rapporter à Fontenelle; c'est beaucoup trop lui accorder. On pourrait desirer aussi que ce morceau, plein d'idées profondes et neuves, fût un peu moins abstrait. Peu de lecteurs ont assez de résultats philosophiques dans l'esprit, pour le bien entendre; et il n'en est point qui ne le lisent avec une fatigue que l'auteur pouvait leur épargner, en rapprochant plus ses penées des notions communes, et en y répandant plus d'intérêt.

Il m'est enfin permis de me livrer à une pleine admiration, pour parler du morceau sur les *Savans*. La première justice à lui rendre serait de le citer en entier; mais

la gloire même de l'auteur me prive de cette satisfaction. Il a su mêler la plus belle philosophie au plus beau stile, pendant dix pages ; et comment citer dix pages dans un extrait déja si long ? Le triomphe de M. *Garat* est ici d'autant plus flatteur, qu'il avait à lutter contre un des meilleurs chapitres d'un des ouvrages distingués de ce siècle. Je parle de l'*Essai sur les éloges*, livre pour lequel l'estime s'accroît de jour en jour, comme l'intérêt et la vénération pour son auteur. Chaque fois que l'on traite d'un grand objet en morale, en histoire, en littérature, on a une comparaison à faire avec ce livre.

Ces deux morceaux, qui méritent d'être placés à côté l'un de l'autre, et dont la rivalité est si honorable pour le plus jeune de ces écrivains, roulent sur les mêmes objets ; ils offrent tous deux un tableau en résultats de l'histoire des savans, et une appréciation du talent de l'historien. La gloire se partage entre les deux auteurs ; il me semble que le tableau est supérieur dans M. *Garat ;* que l'appréciation du stile et de l'esprit de Fontenelle est meilleure dans M. *Thomas.*

Je ne craindrai pas d'exprimer tout ce que ce tableau de l'histoire des savans m'a fait sentir ; je ne craindrai pas de dire qu'il n'est peut-être pas de morceau dans aucun discours philosophique ou oratoire, qui réunisse plus de beautés, élève plus l'ame, porte à l'esprit plus d'idées neuves et vraies, offre à l'imagination des couleurs plus riches et plus variées. Pour qu'il n'y manque aucun des grands effets, il y règne encore un très-heureux contraste entre le ton de la peinture des travaux des savans, et celle de leurs caractères. La plus vétilleuse critique ne pourrait y reprendre que quelques négligences de stile. Mais quel lecteur, tant soit peu susceptible d'enthousiasme, pourrait rechercher péniblement quelques négligences au milieu de tant de beautés ? Je remarque avec joie l'heureuse destinée qui attend ce morceau ; il deviendra aussi célèbre que l'ouvrage sur lequel il a été fait. Chaque fois qu'on relira les éloges des savans, (et quel homme curieux des sciences et de la nature humaine, au moment où il finit cette lecture, ne se promet d'y revenir un jour ?) chaque fois donc qu'on la recommencera, on sera rappelé

vers le morceau de M. *Garat*. Ainsi sa gloire se mêlera tout à la fois à celle de Fontenelle, et à celle de ces hommes, qu'il a concouru aussi à nous rendre si touchans et si respectables.

Le caractère de Fontenelle était digne de toute l'attention d'un philosophe, de tout le talent d'un bon écrivain; aussi M. *Garat* l'a-t-il traité avec une véritable supériorité. Cette autre partie de son discours est celle qui a le plus de rapidité, de mouvement et d'éclat. On y est agréablement surpris de le voir écrire avec chaleur sur un caractère aussi paisible, que celui de Fontenelle. Ce contraste entre le ton et l'objet, a un effet très-piquant; il tient à ce que M. *Garat* parle ici plutôt en apologiste qu'en appréciateur. Ce n'est pas qu'il se soit exagéré à lui-même les qualités de l'homme qu'il avait à peindre; il en est de plus élevées, de plus intéressantes; mais elles furent aussi respectables que singulières; c'est toujours sous ces deux aspects que M. *Garat* les envisage. Il considère Fontenelle dans cette modération avec laquelle il aima la gloire même, dans cette absence de tous les écarts, de toutes les illusions, qui lui permit

permit d'éviter toutes les peines et de goûter tous les plaisirs de la vie ; il le suit dans ses liaisons avec les femmes ; dans les amitiés qu'il contracte ; dans le monde ; dans la retraite ; il détermine la physionomie de ses vertus ; il explique la prudence et l'adresse de sa philosophie ; la considération publique qu'il sut tirer des lettres, et qu'il sut aussi leur rendre. Je ne finirais pas, si je voulais détacher les traits charmans, les belles idées, les superbes expressions, qui abondent encore plus dans cette partie ; il me faudrait souvent citer des pages entières. Cependant, je me sens encore forcé, dans cet endroit, de contredire l'orateur.

Écoutons-le parler de l'amitié de *Fontenelle* et de *Lamothe*.

« Lamothe et Fontenelle se rencontrent dans le monde dans l'âge qui n'est plus celui des illusions, pour personne ; et avec des réputations assez éclatantes, pour être rivales ; et dès leur première entrevue, ils unissent leurs idées, leurs sentimens, leur existence et leur immortalité ; ils jouissent, pendant près de trente ans, de cette douceur infinie attachée à l'union de deux

hommes de lettres, dont les esprits s'étendent et s'enrichissent l'un par l'autre; qui rassemblent dans les écrits de chacun, les lumières et les beautés de deux talens; possèdent chacun deux gloires; et ont chacun deux ames à opposer aux attaques de la haîne et de l'envie. Pendant trente ans, ils ont les mêmes ennemis et les mêmes admirateurs; leurs noms paraissent toujours à côté l'un de l'autre dans la satyre et dans l'éloge; et la postérité qui les prononce ensemble, éternise cette union qu'elle respecte. »

Voilà un tableau délicieux. Mais ne croirait-on pas que c'est le portrait de *Montagne* et de *la Béotie*, de ces deux ames nées pour l'amitié, comme pour la philosophie? De bonne foi, deux hommes qui possédèrent toujours leurs ames dans une si parfaite tranquillité, pouvaient-ils s'aimer avec tant d'abandon? On peut encore aimer beaucoup, en se donnant moins l'un à l'autre. Je me représente dans Lamothe et Fontenelle, deux hommes qui se convenant entièrement de principes et de caractère, changèrent aisément leur estime réciproque en un attachement doux et so-

lide, toujours entretenu par des procédés nobles et délicats. Mais voilà tout. Si leur amitié avait été si vive et si généreuse, celui de ces deux amis qui a survécu à l'autre, et à qui le sort avait départi comme une dernière faveur, d'avoir à faire son éloge dans le corps où ils se trouvaient ensemble, Fontenelle n'aurait pas laissé à M. *Garat* le beau tableau que nous venons de lire. Ce n'est point ainsi qu'une femme de beaucoup d'esprit, qu'une ancienne amie de Fontenelle nous le dépeint. *Les ames sensibles*, dit madame DE LAMBERT, *sentent les besoins du cœur plus que les autres nécessités de la vie. Pour lui, il est libre et dégagé; aussi ne s'unit-on qu'à son esprit; on échappe à son cœur.*

Autre exemple d'une méprise pareille. M. *Garat* parle de la bienfaisance de Fontenelle.

« Sa sage économie s'est fait des fruits de son talent un trésor que les malheureux seuls ont le droit d'ouvrir; mais sa générosité même a pris le caractère de son ame: quand on vient lui confier des besoins, des malheurs, il écoute attentivement, mais ne paraît ni ému ni troublé; il ne presse

point les infortunés dans son sein ; il ne verse point sur eux des larmes, qui sont aussi un bienfait, mais trop souvent le seul qu'on leur accorde. Il se lève sans rien dire, va chercher des secours que les signes de l'émotion la plus vive ne leur auraient pas fait espérer ; et tant de générosité ne lui paraît pas même une vertu ; il n'y voit qu'une dette qu'il paie au malheur. *Cela se doit*, dit-il, lorsqu'il ne peut empêcher qu'on ne découvre ses bienfaits, trop nombreux pour pouvoir toujours se cacher. »

Ces traits sont aussi bien saisis qu'heureusement exprimés; mais au travers de ce morceau, M. *Garat* a jeté cette idée : *On dirait qu'ayant aperçu d'une vue générale tous les maux qui sont dans le sort de l'humanité, aucun malheur en particulier ne peut assez le surprendre pour l'émouvoir ; que du premier coup-d'œil qu'il a jeté sur l'espèce humaine, son ame s'est pour toujours ouverte à la bienfaisance.*

Cette réflexion est grande et belle ; elle l'est tellement, qu'elle n'a plus aucune proportion avec celui à qui elle est appliquée : vous ne peignez plus cet homme que la

droiture seule de sa raison avait rendu bienfaisant ; vous peignez un homme sublime, le vrai sage des Stoïciens, *Caton d'Utique*.

En général, Fontenelle, sous aucun aspect, ne pouvait être loué sans restriction ; sa vie ressemble à ses ouvrages ; elle offre plus de sagesse et d'habileté que de grandeur ; il a droit à l'estime, au respect même. Mais en rendant hommage à l'honnêteté de son caractère, à la pureté de sa conduite, à des actions, à des paroles dignes d'un grand homme ; on voit encore quelque chose de trop froid dans ses vertus ; et il semble qu'on doit à la morale, de ne louer un tel philosophe qu'à condition d'en préférer un plus courageux dans ses principes et plus chaud dans ses sentimens.

On voit que toutes mes critiques sont plutôt des idées différentes que j'établis, que des défauts certains. Je crois pouvoir cependant conclure ici que, pour tous les lecteurs, M. *Garat* a souvent donné à Fontenelle des mérites qu'il n'a pas. Un homme qui a autant d'esprit et de talent, doit toujours se retenir dans le vrai et dans le juste.

C'est un défaut qu'on a relevé dans tous les éloges qu'il a écrits. Plein d'idées et

d'imagination, il ne voit pas seulement dans les objets les choses qui y sont, mais encore celles qu'il y porte. Il ressemble en ceci à l'homme extraordinaire (1), dont la mort récente vient d'étendre encore la liste de nos grandes pertes dans la littérature et la philosophie; s'il lisait un livre, le titre seul réveillait en lui une foule de pensées; à force de les y chercher, il les y trouvait; et le lendemain, il parlait avec enthousiasme de ce livre, qui n'avait rien de remarquable, que les choses que son imagination y avait supposées. C'est une distinction qu'un pareil défaut; mais il n'en est pas moins vrai que, même en enrichissant un ouvrage, il lui nuit.

Après m'être permis de beaucoup rabattre des éloges que M. *Garat* a donnés à Fontenelle, je me permettrai d'énoncer ma pensée sur cet écrivain. On revient tous les jours à une plus grande estime pour lui; on aperçoit de plus en plus combien on doit de reconnaissance et d'admiration à cet homme, que la nature avait doué de l'esprit le plus net et le plus fin qui fût

(1) Diderot.

jamais; qui n'était pas né sans doute pour cultiver les arts, mais pour y porter des idées justes et neuves; n'était pas né non plus pour créer dans les sciences, mais pour les étendre par la pénétration de ses vues, et les orner de la clarté de ses pensées; qui, s'étant fait un stile propre à sa manière de voir et de sentir, dissimule l'absence des qualités qui lui manquent, et fait briller davantage l'excellence de celles qui lui appartiennent; regagne par la surprise qu'il excite ce qu'il ne peut obtenir de l'enthousiasme; qui, n'étant que le premier des hommes d'esprit, mais placé dans un tems, et ayant à la fin adopté des sujets où l'esprit a une grande puissance, a laissé tous les autres bien loin de lui, pour prendre son rang parmi les philosophes les plus utiles et les écrivains les plus originaux. Pour le bien apprécier, il faut le lire dans la maturité de l'âge et de l'esprit. Un des plus intéressans endroits du discours de M. *Garat*, est celui où il lui fait réparation; pour les premiers jugemens de sa jeunesse.

L'ordonnance et le ton général ont été les choses les plus critiquées dans le dis-

cours de M. *Garat*. Qu'on me permette d'oser ici me placer entre l'auteur et le public, non pas pour juger, mais pour examiner.

J'observe d'abord que le plan du discours porte sur une idée simple et juste. M. *Garat* commence par se demander : *qu'est-ce que Fontenelle?* quel rang doit-il occuper dans l'estime de la postérité? Il recueille sur tous les points les opinions; il les étend ou les combat par ses propres idées; il amasse tous les matériaux de ce jugement; enfin il l'établit et le prononce. Ainsi il marche toujours vers le but qu'il s'est proposé. Sous cet aspect, son discours me paraît aussi bien composé que bien conçu.

Le sujet est très-varié, très-étendu. Il y faut toujours marquer des défauts, en caractérisant les beautés. Cette sorte d'analyse exige des développemens. Le discours peut donc être long, sans mériter aucun reproche; en ce point celui de M. *Garat* ne me paraît pas excéder la mesure du sujet et du genre de l'ouvrage; au reste, quand les ouvrages ne s'allongent que pour réunir plus de mérite, ils vallent bien ceux qui ne sont courts, qu'à force d'objets omis ou de vues tronquées.

M. *Garat* ne s'est pas contenté des richesses de son sujet, il s'est encore emparé de toutes les comparaisons, de toutes les réflexions qu'il présentait. L'auteur des *Églogues* lui rappelle *Théocrite*, *Virgile*, les auteurs de l'*Aminte* et du *Pastor-Fido*, *Gesner*, etc.; celui des *Dialogues des morts* le conduit à examiner ce genre de littérature, dont *Lucien* a été le créateur, etc., et ainsi sur tous les objets. En ceci, M. *Garat* ne peut encore être blâmé; puisqu'il se propose d'apprécier Fontenelle, il faut bien qu'il se rapproche de ses modèles et de ses rivaux. D'ailleurs, les premiers ouvrages de Fontenelle, sans ces rapprochemens, n'auraient pas suffi à ce ton d'une discussion noble et pleine, qu'il avait adopté.

Mais ne fallait-il pas presser davantage sa marche, appuyer moins sur tous les objets secondaires? Voici seulement où commence le défaut réel de plusieurs parties de son discours. On est plus sûr de sa critique, quand on parle d'après une impression générale.

Fontenelle a écrit dix *Églogues*; c'est son meilleur ouvrage littéraire; il méritait par-là une véritable attention; mais il arrête

M. *Garat* pendant dix pages. Il faut convenir que cela est hors des proportions.

Ce n'est pas encore là le seul inconvénient de cette longueur. L'auteur ayant accordé dix pages aux *Églogues*, a été forcé d'apprécier dans deux pages quatre ouvrages de Fontenelle, dont il n'y en a pas un qui ne lui fasse plus d'honneur, que ses dix *Églogues*.

Il est vrai que l'auteur fait l'histoire et trace les principes d'un genre de poésie plein de charmes et riche en chef-d'œuvres. Un discours sur l'*Églogue* est fort bon en lui-même; mais il ne doit pas entrer tout entier dans un éloge de Fontenelle.

Le ton général du discours me paraît aussi pécher par des endroits considérables.

Je sais que chaque écrivain, né avec un talent qui lui est propre, en doit laisser l'empreinte dans tous ses ouvrages; mais il faut cependant que son originalité même se modifie, suivant les divers sujets. La perfection consiste à allier les caractères de son talent avec les couleurs de l'objet.

M. *Garat* est naturellement porté à creuser dans toutes les matières qu'il traite; à

des vues générales, il joint encore beaucoup de vues de détail. Ce talent convenait parfaitement pour l'*éloge* de Fontenelle, mais point également dans toutes les parties ; et il y domine d'un bout à l'autre. Chose étonnante ! Ce ton appliquant d'un penseur est adouci et embelli par toutes les beautés du stile dans le morceau sur *les savans* ; et il se fait sentir, plus que la grâce du sujet, dans le morceau des *Eglogues* !

L'impression de ce défaut s'augmente encore par la forme de phrase qu'a adopté l'auteur. Il est presque continuement périodique ; mais lorsque ce stile n'enchante pas, il accable ; lorsqu'il ne sert pas la pensée, il l'embarrasse. Dans tous les morceaux où il convenait, M. *Garat* a bien montré tout le parti qu'il savait en tirer. Pourquoi l'a-t-il employé avec si peu de réserve ? Je suis d'autant plus étonné de cette erreur de son goût, que la forme de phrase, qui sépare le plus les objets, doit souvent lui être nécessaire, pour démêler l'étendue et la variété de ses idées.

En ne parlant encore que du ton dominant dans ce discours, je parle déja de son stile ; ces deux parties de l'art ont tant de

rapports, qu'on ne peut rien dire sur l'une, qui ne convienne à l'autre.

On a beaucoup reproché au stile de cet ouvrage l'affectation et la recherche. Je crois qu'en ceci on s'est mépris.

On entend par un stile affecté, celui qui va toujours chercher les expressions hors du vrai et du naturel, avertit sans cesse de toutes ses prétentions, et manque toujours ses effets.

Je ne crois pas que ce soit là le vice qui se fait quelquefois sentir dans la manière d'écrire de M. *Garat*. En général, les esprits de sa trempe sont amis de la simplicité; ils sont trop au dessus des faux ornemens, pour ne pas les dédaigner.

Le vrai défaut de son stile tient, ce me semble, à un excès dans la qualité éminente de son talent; pensant avec beaucoup de promptitude, il n'a pas moins de facilité pour écrire. Il arrive de là que souvent ses idées n'ayant pas pris assez de repos dans son esprit, y restent encore dans une sorte d'obscurité et de vague; qu'elles sont claires pour lui, sans être encore assez sensibles pour ses lecteurs; qu'adoptées, avant d'avoir été bien examinées, elles

sont plus fines que justes; que lorsqu'elles ont de la vérité, elles manquent de cet intérêt qui tient à l'utilité; et que quelquefois les plus nettes et les plus belles sont offusquées par d'autres, qu'un goût plus sévère, un jugement plus arrêté, et surtout l'importante règle de *l'à-propos* auraient fait rejeter. Il faut bien alors que les expressions ressemblent aux idées; elles ont de la sécheresse, de l'embarras, une teinte de fausseté et d'exagération, qui, sans être de l'affectation, en produit l'effet. On est heureux de n'avoir que des défauts de cette nature, puisqu'on a en soi les moyens de s'en corriger. Je ne demanderais que deux choses à M. *Garat*: plus de sobriété dans l'emploi des idées qui viennent à son esprit, et plus de travail dans leur rédaction. Après cette critique générale, les critiques de détail sont peu nécessaires.

J'ai bien acquis le droit de dire maintenant que quand M. *Garat* veut rassembler toutes ses forces par une pleine méditation, et quand il les emploie dans des momens de verve, son stile est souvent sublime. Pour le prouver, je ne vais plus rapporter quelques traits, mais citer quatre pages.

« Il fut heureux ! Ce mot qui a retenti avec joie dans mon ame, à peine j'ai osé le prononcer ; je me suis rappelé que la haîne et l'envie ont toujours reproché son bonheur à Fontenelle ; qu'elles lui ont fait un crime de n'avoir point attiré sur lui la persécution des préjugés de son siècle ; de n'avoir indiqué qu'à-demi la vérité qu'il voyait toute entière ; de ne lui avoir ôté les voiles qui la cachaient, que pour lui en donner d'autres qui la dérobent ; d'avoir montré le génie tremblant devant les préjugés, qui devaient trembler devant lui. Quelle passion que l'envie ! elle poursuit sans relâche l'homme de génie, pour lui rendre tous les tourmens qu'elle en reçoit. S'il fait entendre des plaintes, elle prétend qu'il s'avilit par la vengeance ; s'il se tait, elle assure qu'il est insensible à l'injure : si son ame impétueuse attaque à découvert les erreurs populaires, elle le peint comme un esprit séditieux, pour qui rien n'est sacré ; si sa sagesse adoucit la vérité, pour ne pas l'exposer aux outrages de la multitude, elle l'accuse de l'avoir étouffée dans sa pensée, d'avoir sacrifié les droits éternels du genre humain à quelques jours de

repos. J'admirerais sans doute ces ames fortes et intrépides, qui annoncent la vérité avec l'éclat et la majesté qu'elle a prise dans leur génie; et, après la gloire de l'avoir découverte, veulent obtenir encore celle de souffrir, et, s'il le faut, de mourir pour elle. Je respecterai Fénélon, écrivant le *Télémaque* dans la cour de Louis VIX, et Thomas Morus, publiant l'*Utopie* dans le palais de Henri VIII. Ces ames sublimes consacrèrent les siècles, qui se sont déshonorés en les persécutant. Mais en versant des larmes d'attendrissement et d'admiration sur ces dévouemens héroïques, on regrette que l'esprit humain n'en ait pas retiré d'assez grands avantages. On ne fait point triompher la vérité, en s'immolant pour elle. La persécution qui étend les progrès de l'erreur, arrête ceux de la raison; et les philosophes ne se multiplient point, comme les fanatiques, dans l'exil, dans les prisons, et sous la hache des bourreaux. Peut-être il y a eu des pays et des siècles où la vérité la plus hardie présentée tout à coup à un peuple souverain, persuadée à une multitude immense par l'ascendant de la parole, pouvait faire une

révolution, aussitôt qu'elle était entendue; et il était beau de s'immoler à cette espérance. Parmi nous, ce n'est qu'avec le tems que la vérité peut vaincre les préjugés; il faut qu'elle règne, non avec l'éclat d'une nouvelle création du génie, mais avec cette force invisible de la raison générale, qui a renversé les erreurs, sans qu'on ait entendu le bruit de leur chûte. Fontenelle paraît voir dans la vérité cette statue antique d'*Isis*, couverte de plusieurs voiles; il croit que chaque siècle doit en lever un, et en soulever seulement un autre, pour le siècle suivant. Il connaît les hommes et il les craint; non-seulement parce qu'ils peuvent faire beaucoup de mal, mais parce qu'il est très-difficile de leur faire du bien; et il en trouve les moyens dans un art qui n'aurait jamais été sans doute celui d'un caractère plus énergique et plus impétueux, mais qui a fait servir sa timidité même et sa discrétion à un grand progrès de l'esprit philosophique. Tantôt il se courbe un instant devant une erreur du siècle; et se relève de ce respect contraint, en frappant en sa présence, une erreur toute semblable, qui a trompé l'antiquité; d'autre fois il met

à

à côté d'elle une vérité, qu'il semble lui sacrifier et lui soumettre, mais qui est sûre de triompher, pourvu qu'on l'y laisse, même à ce prix. Souvent il étale les préjugés avec toutes leurs prétentions, et leur accorde même ce qu'ils refusent, pour ne pas paraître trop absurdes; dans les occasions où ils attendent un hommage, il passe en silence; et ce silence est toujours placé dans l'endroit où on l'entend le mieux, et où il offense le moins; quelquefois, au contraire, il se presse de paraître sans nécessité, soumis et obéissant; et montre par-là des tyrans injustes et soupçonneux, dont il faut se défier. En général, au lieu d'attaquer les erreurs les unes après les autres, il s'attache à dévoiler, à tarir dans l'esprit humain les sources d'où elles naissent; il éclaire et fortifie la raison, qui doit les renverser toutes, et par-là leur suscite un ennemi éternel. Ainsi il les combat par ses respects, les détruit par ses hommages, les perce de toutes parts de traits, dont elles n'ont pas le droit de se plaindre; et quoiqu'elles aient toujours l'œil sur lui, comme sur l'ennemi le plus dangereux, il vit, il meurt en paix au milieu d'elles. »

Remarquez qu'il était très-difficile de rendre seulement avec netteté et intérêt ces idées; et voyez quel mouvement, quelle véhémence, quel éclat d'images, quelle hardisse et quelle invention d'expressions l'orateur a su y répandre! Je ne crois pas en trop dire; quand on écrit souvent de pareils morceaux, on prend sa place parmi les grands écrivains de son siècle et de sa nation.

Voici le troisième discours pour lequel M. *Garat* est couronné à l'académie, et le quatrième éloge qu'il écrit; car il faut compter parmi ses ouvrages son premier essai dans la carrière littéraire (1), puisqu'indépendamment du grand talent qui se faisait sentir dans celui-ci, il était accompagné de notes du plus grand mérite; dont une, qui est un long morceau de philosophie, par la profondeur des idées et l'énergie du stile, ne serait pas indigne de *Montesquieu*.

---

(1) *Éloge de l'Hôpital.* — *Éloge de Suger.* — *Éloge de Montausier.* — *Éloge de Fontenelle.*

La réputation déja si honorable de M. *Garat*, a encore été beaucoup étendue par les nombreux morceaux, dont il a enrichi le *Mercure* depuis sept à huit ans. Il s'est fait dans ce genre d'écrits une manière qui a ses abus, ainsi que ses avantages; mais qui aura peu d'imitateurs, parce qu'elle exige beaucoup de connaissances, de talent et d'esprit, et un grand travail, joint à une grande facilité. D'autres emploient plus ou moins de sagacité, plus ou moins de goût à apprécier un livre. Pour M. *Garat*, ce genre de travail semble souvent le mettre à la gêne; il ne lui faut qu'une légère occasion pour en sortir; il trouve plus court et plus simple de faire un livre sur le *livre*. Sur tous les objets de littérature et de philosophie, il jette les idées et les vues avec une incroyable abondance. Il lui est arrivé souvent d'étonner et de fatiguer en même tems par cette profusion; mais il lui est arrivé très-souvent aussi de se fixer dans un cadre toujours fort large; et alors il a presque toujours fait d'excellens morceaux. Ceux qui auront à méditer ou à écrire sur les objets qu'il a traités, lui pardonneront aisément ses divisions

et ses écarts, en faveur des secours qu'ils pourront en tirer.

Le résultat de ce genre de travail doit être de beaucoup féconder le talent de l'écrivain ; ainsi le public lui-même doit un jour en retirer les fruits. Il vient un moment où il tient compte de tout ; mais c'est en exigeant toujours davantage. Ce moment est arrivé pour M. *Garat ;* on va désormais lui demander plus impérieusement de quitter ses défauts, et de remplir les grandes espérances qu'il a données. Il ne lui convient plus de borner son talent à des extraits et même à des éloges ; ils est appelé à produire d'importans ouvrages, et c'est ce qu'on attend de lui. La reconnaissance des secours que je puise journellement dans ses conseils ; ce plaisir si doux que l'on goûte à entrer pour quelque chose dans les succès d'un ami ; le plus vif intérêt même que sa gloire peut répandre sur l'amitié déja ancienne qui m'unit à lui ; tout m'engage et m'autorise à lui présenter moins mes propres pensées, que les réflexions que j'ai entendues.

Il importe à l'entier développement de son talent, de donner une attention plus

sévère aux plans de ses ouvrages; d'en bien lier, d'en bien proportionner les parties; surtout de se faire une habitude du courage et de l'art des sacrifices; d'embrasser moins d'objets, pour donner plus de soins à chacun; il doit aussi plus choisir dans l'abondance de ses idées, les vérifier soigneusement avant de les adopter; les tirer d'une certaine profondeur voisine de l'obscurité, pour les réduire à la simplicité et à la justesse; il doit enfin dans son stile perfectionner par l'élégance des détails, l'éclat des choses principales; aider la conception des idées par la netteté des expressions; faire moins prédominer ses pensées dans les sentimens; chercher plutôt le charme de la facilité par un travail heureux, que par la négligence; attirer enfin et rappeler ses lecteurs par un intérêt continu, lors même qu'il les frappe par la force, l'étendue et la nouveauté de ses conceptions. C'est ainsi qu'il méritera la place qui lui est destinée dans la littérature de ce siècle; et cette place sera belle.

SUR LE DISCOURS DE RÉCÉPTION DE M. DE GUIBERT A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

C'EST une distinction vraiment honorable pour M. *de Guibert*, d'avoir été appelé à l'Académie comme un homme de lettres, particulièrement propre à dignement célébrer la mémoire de son prédécesseur. On sait que ç'a été là un motif de plus dans l'adoption de l'Académie; et cette attention, en quelque sorte pieuse pour la gloire de ses membres qui ont le plus mérité ses regrets, est bien propre à faire encore mieux ratifier ses choix au public.

Il n'est pas nécessaire de ressembler de talent et de caractère à un homme illustre, pour le bien louer; il suffit d'avoir en commun avec lui des passions qui aient le même but, des ordres de pensées qui se

répondent. Tel est le genre de rapport qui existe entre M. *Thomas* et M. *de Guibert*. Ce dernier a marché avec gloire dans les deux carrières où la gloire a le plus d'éclat; il a étendu les talens militaires par ceux de l'homme de lettres ; et dans ces deux carrières, la voix publique le désigne, comme un de ceux sur qui la nation peut fonder de grandes espérances.

Ni en vers, ni en prose, il n'écrit comme M. *Thomas;* mais par-tout il montre de la verve ; l'enthousiasme des grandes choses et des grands hommes ; un ardent amour du bien public ; un profond attachement aux sciences et aux lettres, fondé sur tout le bien qu'elles peuvent faire ; un amour de la gloire, né des sentimens qui y conduisent ; s'il l'ambitionne avec plus d'impétuosité, elle convient à son âge, à sa principale profession, à une force de caractère, qui est le garant des succès, comme le mobile des efforts. Enfin, les défauts qu'on a reprochés à l'un et à l'autre, tiennent à une sève trop abondante qui a besoin de se calmer, pour donner les plus beaux fruits. Je ne sais s'il n'est pas des hommes à qui les éloges qui caractérisent

le vrai mérite déplaisent ; je sais seulement qu'on ne peut louer le vrai mérite qu'avec une estime sentie ; et je ne songe ici qu'à exprimer ce que je pense.

Le discours de M. de *Guibert* aurait pu être fait sur un autre plan. L'examen des ouvrages de M. *Thomas* pouvait être rapporté à plusieurs vues différentes, par lesquelles ils auraient été à la fois séparés et rapprochés. M. de *Guibert*, par une autre marche, en s'arrêtant successivement sur les travaux de son prédécesseur, à mesure que l'ordre des tems les lui présente, s'est ôté les moyens de grouper les objets, de les offrir dans une succession moins attendue. Il a sans doute connu les inconvéniens de ce plan ; mais il y trouvait un avantage qui lui était précieux, celui de pouvoir former de toutes les parties de son sujet, autant de grandes masses. Pour cela, il fallait une grande étendue, une grande variété d'idées, et un stile plein de verve et d'un éclat naturel ; et ce sont ces qualités qui rendent à son discours cette élévation oratoire, que son plan semblait lui ravir.

C'est par une réflexion aussi noble que

touchante, et par un heureux mouvement, qu'il entre dans son sujet.

« De même que plusieurs d'entre vous messieurs, pour lesquels ce jour est une cérémonie funèbre, je n'ai pas le malheur d'avoir à pleurer dans M. *Thomas* un ami particulier; mais l'estime et l'admiration ont aussi leur douleur. Je le connaissais beaucoup, je le rencontrais souvent, je le recherchais toujours; je m'honore de l'amitié d'une des personnes du monde qu'il aimait le plus. Enfin, qu'il me soit permis de me parer ici d'un souvenir qui me flattera toute ma vie; il était un des académiciens qui m'avaient le plus souvent invité à me présenter; et si cette idée touchante de M. d'*Alembert*, que les académiciens eussent, en mourant, le droit de donner leur voix, avait eu son exécution, je puis croire que M. *Thomas*, qui n'avait jamais trahi la vérité, qui n'avait jamais fait des témoignages de son estime une monnaie infidelle, m'aurait assuré ce legs honorable.

» Je me hâte, messieurs, de vous parler de lui seul; car vos regrets, je le sens, doivent plus vous occuper que ma recon-

naissance. Mais qui suis-je, pour louer dignement M. *Thomas*, au milieu de ces murs qu'il a si souvent fait retentir d'applaudissemens; en présence d'une assemblée pénétrée d'estime pour sa mémoire; devant des amis désolés qui trouveront toujours mes expressions au dessous de leur perte? Qui suis-je, pour le célébrer comme poète et comme orateur, à côté du talent qui va prendre la parole après moi, et qui, sous ces deux rapports, pourrait si bien le juger et le peindre? Oh! si l'ame tenait lieu de ces facultés! Mon imagination mesure du moins toute l'étendue de la tâche qui lui est imposée; elle s'enflamme à sa vue; l'Élysée s'ouvre devant moi; je me sens pressé par ces grands hommes que M. *Thomas* a loués lui-même avec tant d'éclat: leurs ombres reconnaissantes m'environnent; elles me crient: *Requitte notre dette; nous sommes là pour nous plaindre ou pour t'applaudir.* »

Les amis de M. Thomas n'auraient pu exprimer leurs regrets, avec un sentiment plus profond et plus tendre. Il y a pour lui dans ce morceau une sorte d'enthousiasme religieux, qui ne va pas moins au cœur

que les accens de l'amitié. L'orateur explique cet effet qu'il produit, par ce mot charmant qui plaira à tous les adorateurs des talens et de la vertu : *l'estime et l'admiration ont aussi leur douleur.* Je ne sache pas qu'on ait encore exprimé cette affection qui nous attache personnellement à ces hommes d'un mérite éminent, lors même qu'ils on vécu étrangers à nous. Il est glorieux à M. de *Guibert* d'avoir trouvé dans son ame, un sentiment si honorable au cœur humain.

En commençant par les premiers ouvrages de M. *Thomas*, (ses Éloges), son successeur en agrandit encore la renommée, en développant combien ce nouveau genre d'éloquence a répandu d'éclat et d'utilité sur les prix de l'Académie ; et combien il était nécessaire à l'établissement de ce genre d'éloquence, de trouver un homme comme M. *Thomas*, c'est-à-dire, qui joignit des connaissances si diverses, si profondes, à un talent si élevé.

Parmi tous ces éloges, il détache le plus beau ; un des ouvrages supérieurs de ce siècle par la force de tête, et la vigueur de coloris, qui s'y font sentir jusqu'à l'admi-

ration, l'éloge de *Descartes*. Par les idées, les sentimens qu'il lui inspire, M. de Guibert s'approche du talent qui l'a produit. Je ne puis rien retrancher de ce morceau.

« Entre ces cinq éloges que vous avez couronnés, quel ouvrage, surtout, que l'éloge de *Descartes* ! quel superbe monument élevé aux sciences ! jusques-là, ces sujets sévères et abstraits semblaient interdits à l'éloquence. Qu'il fallut à M. *Thomas* et d'art et d'esprit ; qu'il eut besoin, de posséder profondément son sujet, pour allier avec succès des genres en quelque sorte ennemis ; pour prêter des couleurs brillantes à des vérités froides ; pour associer des images à des faits, des comparaisons à des calculs ; pour faire jaillir du milieu de l'explication d'un système aussi prodigieux, aussi compliqué, aussi universel que celui de *Descartes*, tant de grandes idées qui appartiennent à l'orateur, et qui, cependant, ne sont point étrangères au grand homme qu'il célèbre ! A travers ce chaos de tourbillons, de soleils, de mondes, d'immortelles vérités ou d'erreurs sublimes encore, quel heureux repos pour

la pensée du lecteur, quelles belles masses de morale et de philosophie, jetées par intervalle, que ces morceaux sur l'éducation de *Descartes*; sur ses voyages; sur la persécution qu'il essuya en Hollande; sur sa vie privée; sur cette insatiable curiosité qui lui fit tout étudier, tout examiner, tout connaître, pour arriver à douter et ensuite à créer! Comme M. *Thomas* agrandit, par tous ces détails accessoires, le mérite principal de *Descartes*, et surtout l'idée qu'on avait de son génie! Comme il fait sentir que *Descartes*, en étant tout ce qu'il fut, aurait pu être aussi tout ce qu'il aurait voulu, si le hasard, ou son choix, lui eussent donné une autre destinée! Comme il fait tour-à-tour estimer le caractère de *Descartes* et aimer son cœur! Comme on jouit de son affliction, quand il apprend la mort de son père, et des tendres et pieux remords qu'il éprouve de ne pas lui avoir fermé les yeux! Comme on pleure avec lui cette *Francine*, cette enfant, fruit d'une faiblesse, qui la lui rendait encore plus chère. *Descartes*, LE GRAND DESCARTES, abîmé dans sa douleur, au point que la nature entière resta pendant quel-

ques mois éclipsée pour lui, donne l'idée d'un souverain qui, dans son désespoir, abdiquerait l'Empire! Par-tout, dans cet éloge, M. *Thomas* laisse percer ce sentiment si rare dans un orateur, et qui l'unit d'une manière si touchante à son héros, cet attrait personnel d'admiration et d'amour pour *Descartes*. On sent qu'il loue celui dont il se serait fait le disciple et l'ami, s'il eût vécu de son tems. Enfin, au lieu que les talens ordinaires s'épuisent dans leur sujet, et n'arrivent vers la fin qu'avec des forces consumées, le génie de M. *Thomas* se trouve encore trop à l'étroit dans ce bel éloge; il y ajoute, en forme de notes, un supplément peut-être supérieur à l'ouvrage même; et dans ce supplément, il prend une autre marche, un autre ton; il se dépouille de tout l'appareil de son éloquence, comme d'une force, ou d'une parure superflue à son talent; il devient le rival de *Fontenelle*; il en prend la simplicité, la finesse, et l'ingénieuse clarté; en sorte que si l'Académie des sciences se fût réunie à l'Académie française, dans la pensée d'honorer aussi *Descartes* par un éloge public, M. *Thomas*, par un ouvrage

analogue à chacune d'elles, aurait pu remporter les deux couronnes. »

L'orateur parle de chacun des objets qu'il parcourt, avec le ton qui leur est propre ; chacun de ses morceaux paraît avoir reçu une heureuse influence de l'écrit de M. *Thomas*, auquel il s'applique. Écoutons-le sur le discours de réception à l'Académie, de son vertueux prédécesseur.

« Vous rappellerai-je, messieurs, le jour où M. *Thomas* fut admis parmi vous? Cette réception eut tout le caractère et tout l'éclat d'un triomphe ; ses titres étaient vos jugemens, ses succès, vos propres palmes. Les sciences, la magistrature, l'armée, la flotte, toutes ces professions sur lesquelles son éloquence venait de jeter un nouvel éclat, l'avaient unanimement recommandé à vos suffrages. Il entra ici, comme les anciens vainqueurs montaient au Capitole, précédés de leurs trophées, et aux acclamations de tous les ordres des citoyens.

» Vous rappellerai-je la belle fin de ce discours ; cette péroraison peut-être inusitée, cette espèce d'élan chevaleresque, (car tous les enthousiasmes nobles doivent se rapprocher dans leurs formes), par

lequel il jura dans vos mains de se dévouer à jamais à la vérité et à la vertu ? On osa dans le tems accuser ce mouvement d'emphase et de faste ; mais quand un pareil serment n'était que l'expression de ses principes ; quand il en fit la colonne sur laquelle il s'appuya toujours ; quand, à sa mort, il ne laisse ni une action, ni un écrit qu'on ne puisse placer à côté de ce serment ; chargé de l'honorable fonction de faire son éloge, je dois, sans doute, en retracer ici le souvenir. Appelé à lui succéder, je voudrais plus ; je voudrais avoir le droit de le renouveler moi-même, et de prononcer les mêmes paroles, sur son tombeau. »

On doit savoir gré à M. de Guibert d'avoir ainsi vengé la vertu de l'outrage qu'on lui avait fait, en tournant en dérision ce noble serment, qu'elle avait inspiré. Avec quelle dignité l'orateur le retrace ! Comme il le consacre par le souvenir de la vie entière de M. Thomas, qu'il en rapproche ! Et comme il s'associe lui-même, *sans faste et sans emphase*, à la vénération que ce serment imprime, en desirant d'avoir le droit de le répéter pour lui-même ! On ne peut

peut mieux honorer l'homme de bien, qu'en s'engageant publiquement à lui ressembler. J'oserai faire ici l'application d'une idée, que j'ai présentée dans un autre morceau. Des discours, qui ne seraient que des complimens, excluraient ces élans, ces épanchemens de l'ame, et par conséquent ce qu'il y a de plus beau dans le talent de bien dire, qui tient si intimement aux sentimens qui portent à bien faire.

L'Essai sur les femmes est apprécié avec une justesse parfaite; ce qui suppose l'aveu de ce qui manque à cet ouvrage. M. de *Guibert*, pour faire rendre à cette ingénieuse et intéressante production, l'estime qu'elle mérite, a soin d'en rappeler plusieurs traits de la finesse la plus piquante, de la délicatesse la plus aimable; ce qui était la meilleure manière de la remettre en faveur. Ce morceau plein d'esprit mériterait encore d'être cité tout entier, ainsi que celui qui regarde le poëme de *Pierre-le-Grand*, dont M. *de Guibert* présente le plan et annonce les principales beautés.

C'est surtout vers l'éloge de *Marc-Aurèle* que se porte l'admiration dans l'éloge

de M. *Thomas*; c'est aussi un des morceaux que M. *de Guibert* a le mieux traités. Il emploie une éloquence toute dramatique, pour peindre une belle création dans ce genre.

J'avoue que je ne trouve pas dans le morceau de l'*Essai sur les éloges*, tous les développemens que ce monument principal du grand talent de M. *Thomas* pouvait inspirer à la philosophie et à l'éloquence de son successeur. Il semble avoir affecté la précision sur cet objet, pour en mieux embrasser tous les mérites. Mais je crois qu'il n'y a pas assez de proportion entre un éloge si court et un ouvrage qui présente toute l'histoire de l'éloquence, comme l'observe M. *de Guibert* lui-même; entre un examen si rapide d'un ouvrage étendu et des appréciations plus détaillées sur les autres écrits de M. *Thomas*. Je dois cependant à la justice de remarquer que ce sont les développemens et non les vues qui manquent dans ce morceau.

Au milieu de cette noble et touchante revue des travaux de son successeur, l'orateur s'arrête pour nous le montrer enlevé à ses amis, au public, à ses travaux, à

ses espérances, à tout ce qu'il pouvait encore mériter de gloire et de bonheur; et cela, au moment où une santé toujours chancelante paraissait se raffermir, où son ardeur se ranimait avec ses forces! C'est l'homme qui lui reste à peindre dans M. *Thomas*; c'est son portrait personnel qu'il trace, pour adoucir ses regrets, ceux de l'Académie et du public; et pour laisser un modèle d'un des plus respectables caractères dont les lettres puissent s'honorer.

« Comment rendrai-je donc assez d'hommages à la vie sans tache de M. *Thomas*; à ses mœurs toujours conformes à la beauté de sa morale; à ce caractère élevé qui ne se démentit jamais; à ce respect pour l'ordre, qui en même tems ne dégénéra point en servitude, et n'encensa jamais ni les préjugés ni les abus; à cet amour de la paix, qui est peut-être la vraie philosophie, et qui l'empêcha constamment de s'engager ni dans aucun parti, ni dans aucune querelle d'opinion; sans doute aussi, parce qu'il avait réfléchi que l'esprit de parti égare bientôt le jugement; et que les opinions soutenues avec éclat, finissent toujours par manquer de mesure ou de

justice ? Homme excellent sous tous les rapports, et dans toute l'étendue de ce mot, en louant tes vertus connues, je ne te rends encore qu'une partie de ce qui t'est dû ! Je voudrais que, comme dans l'éloge de Marc-Aurèle, tes amis, tes parens, tout ce qui eut avec toi quelque relation, eût le droit de venir ici révéler, et tant de mouvemens intimes, et tant de nuances précieuses de ta belle ame. Je ne touche à ton image qu'en tremblant ; je crains d'affaiblir ce que je connais, je regrette ce que j'ignore. Que de traits cachés par sa modestie, ou perdus dans la solitude où il vivait ! Une femme de ses amies (1), que l'ingénieuse finesse de l'observation suivante et la pureté des sentimens qu'elle renferme, ne manqueront pas de faire nommer, me parlait, il y a quelque tems, de la vigilance continuelle de M. *Thomas* sur ses défauts : *Par exemple*, me disait-elle, *il aimait trop la gloire pour n'être pas quelquefois agité par les succès des autres ; mais je ne surprenais cette belle faiblesse de son ame, que*

(1) Madame Sierrei.

par l'excès des éloges, dont il accablait alors ses heureux rivaux. Il en était de même de toutes les imperfections qu'il pouvait avoir; elles lui faisaient toujours embrasser avec exagération les qualités opposées; en sorte que je ne me suis jamais aperçue de ses défauts que par ses vertus. »

Je crains que certaines personnes ne trouvent, qu'en m'arrêtant sur les principales parties de ce discours, je loue toujours, et beaucoup. Je ne puis que leur souhaiter autant de sincérité dans leur répugnance à admettre mes éloges, que j'en mets à les écrire. Mais je plaindrais celles qui ne goûteraient pas particulièrement ce dernier morceau, qui n'en recevraient pas une vive impression de respect pour l'homme qui y est peint, et pour l'orateur qui en parle d'une voix si touchante. Quelle onction dans cette invocation aux amis de M. *Thomas*! quelle vérité! quelle charme dans la simplicité de ces expressions d'une profonde estime: *Je ne touche à ton image qu'en tremblant; je crains d'affaiblir ce que je connais, je regrette ce que j'ignore*! Il est doux de

sentir ainsi le mérite ; il est beau de le louer ainsi.

On a pu reprocher des défauts à ce discours ; trouver, par exemple, que le morceau sur la *Gloire*, qui le termine, n'est pas assez lié au sujet, qu'il est trop long ; et que, malgré de beaux traits, il n'a pas tout l'effet que promet l'objet éclatant auquel il est dédié. J'abandonne ces critiques à ceux qui veulent que tout soit également beau ; et je consens qu'ils n'aiment que des ouvrages parfaits, s'ils en trouvent de tels. Pour moi, si j'ose ici rendre compte de mon sentiment, il me semble qu'un discours où M. *Thomas* est mis à sa hauteur par la conviction que l'on imprime dans les éloges, et la sensibilité dont on les anime ; où l'on trouve à chaque instant un esprit supérieur et une ame éloquente ; où l'on rencontre des morceaux qu'on admirerait dans les meilleurs livres, donne un titre de plus aux honneurs académiques, et mérite de survivre à la cérémonie, dont il a été l'occasion.

Quand on loue avec la confiance de faire partager les émotions qu'on éprouve, on oublie aisément les bornes de l'espèce d'ou-

vrage qu'on écrit. Ce plaisir, auquel je viens de me livrer, va me faire sentir le regret de ne pouvoir assez m'arrêter sur la réponse de M. de *Saint-Lambert*.

Le ton tout différent qui la distingue, me fait apercevoir un principe de goût, que je dois réunir aux idées sur ce genre d'ouvrages, que j'ai ci-devant présentés.

Le mérite et le succès tiennent ici à des convenances, qu'il faut saisir avec un esprit fin, et manier avec un talent délicat. Il est naturel à celui dont un contentement modeste remplit l'ame, de se livrer avec enthousiasme au sujet que sa situation lui donne à traiter. En louant dans son prédécesseur un beau talent, un noble caractère, il peut, il doit prendre un ton élevé, et répandre toute l'abondance de ses pensées et de ses sentimens. Le directeur présente au public des hommages plus calmes; l'appréciation plus réfléchie de ses confrères; il admire moins, il juge davantage; l'épanchement d'une longue estime, les regrets plus tendres de l'amitié, ces détails personnels que la confraternité révèle, donnent une autre sorte d'intérêt à son discours. Comme il loue le prédé-

cesseur avec cette dignité qu'inspire la fonction qu'il remplit, il apprécie le successeur avec cette satisfaction qu'on éprouve, lorsqu'on récompense; avec cet intérêt qui anime une cérémonie; mais aussi avec cette mesure et cette précision, qui caractérisent un choix éclairé : il peut rendre sa louange plus piquante, par ces tours fins et aimables, qu'emploie souvent la politesse d'un esprit qui veut plaire; mais il doit donner à la louange même le poids de la justice. Enfin il parle le second sur un même objet; il ne doit plus dire les mêmes choses, ni surtout les dire de la même manière. Alors l'attention de l'auditeur, qui échappe aux répétitions, à l'uniformité qu'il craignait, se rattache par la surprise. La perfection d'un tel discours est d'éviter la ressemblance avec un ouvrage, qu'on goûte et qu'on fait goûter. Je pose ici les principes que m'inspire le discours plein de goût et de talent de M. de *Saint-Lambert*. Il est en quelque sorte de sa destinée, de porter dans tout ces deux mérites, qui naissent de l'heureuse alliance d'une imagination poétique et d'une philosophie toujours vraie, qui font le carac-

tère de tout ce qu'il a écrit en prose et en vers.

« Quand vous avez composé votre livre, monsieur, ce livre regardé aujourd'hui comme l'un des meilleurs sur l'art de la guerre, vous aviez vingt-quatre ans; il obtint les suffrages les plus estimables, et ce qui les vaut tous, celui du *roi de Prusse.* Quelques lecteurs, qui confondaient l'expérience avec le long cours des années, supposèrent que vous ne pouviez avoir les lumières, qu'elle seule peut donner; mais l'expérience est l'effet de l'emploi du tems, et non de sa durée. Le jeune guerrier, amoureux de son métier et de la gloire, qui dans la guerre, toujours inspiré par sa noble passion, toujours éclairé par la raison, voit, observe, médite et combat; celui qui, pendant la paix, parcourt nos frontières, pour y voir les terreins sur lesquels *Turenne*, *Condé*, *Luxembourg*, *Maurice*, ont fait mouvoir leurs armées, ont préparé et remporté des victoires; celui qui, après avoir vu dans le même esprit la *Saxe*, la *Bohême*, la *Silésie*, se rend aux camps de *Postdam*, y voit les manœuvres et y entend les ordres du plus

grand des capitaines; celui qui passe les jours de son repos à lire *César*, et qui se transporte avec les historiens aux champs de *Leuctre* et de *Mantinée*, voilà celui qui a de l'expérience. »

Ce que j'aime le mieux de ma victoire, disait Epaminodas après la bataille de Leuctre, *c'est de l'avoir remportée du vivant de mon père et de ma mère.* M. *de Guibert* goûtait ce bonheur, en recevant la couronne des talens, sous les regards d'un père dont il peut s'honorer, et qu'il honore à son tour. M. de *Saint-Lambert*, digne de mêler son ame à cette scène domestique, l'a bien heureusement transportée dans la cérémonie du jour; il a de plus procuré au public l'occasion de témoigner toute son estime à un de nos plus respectables guerriers; plaisir auquel on peut remarquer que le public n'est pas moins sensible, qu'à la jouissance des talens.

« Sans doute les leçons et les exemples d'un père respectable ont dirigé vos premiers pas; il a fortifié en vous cet amour des devoirs, qui a conduit sa vie entière; il recueille aujourd'hui le prix de ses vertus; il voit les vôtres; et pour prix de ses

services, il a le bonheur de rendre heureuse la vieillesse de ces braves guerriers, avec lesquels il a combattu. »

Le public n'a pas paru moins touché d'un des plus beaux traits de piété filiale, en apprenant ce fait de la jeunesse de M. *Thomas*.

« Ses succès dans ses études firent penser à sa famille, qu'il pourrait se distinguer au barreau ; mais l'amour des lettres le poursuivit au milieu des formes de la jurisprudence. Tantôt il commençait une tragédie, tantôt il terminait une ode ; il s'essayait dans l'Épopée ; il commençait des harangues ; ses amis étaient charmés de ses essais ; et dans l'âge où le talent doute si peu de lui-même, il entrevoyait la gloire.

» Il était enivré de ses espérances, lorsque sa mère vint le trouver et lui reprocher d'oublier l'étude des lois. Comment pouvait-il négliger les moyens de parvenir à une fortune, qu'il aurait partagée avec elle et avec ses autres enfans? Elle versa quelques larmes ; M. *Thomas* les vit couler. Il rassembla tous ses ouvrages, les jeta au feu en présence de sa mère, et les vit

brûler, en fondant en larmes. Il n'a jamais fait de sacrifice qui lui ait autant coûté; mais il dit, et il faut l'en croire, que le souvenir de cette action avait été, pendant toute sa vie, le plus délicieux de ses souvenirs. »

Je suis obligé, pour ne pas sortir des bornes d'un extrait, de supprimer un grand nombre de traits intéressans, d'idées nobles et fines, de morceaux aimables qui s'offrent à moi, en relisant le discours de M. de *Saint-Lambert.*

Pendant que plusieurs hommes de lettres s'occupaient à l'envi de payer un tribut d'estime et de regrets à M. *Thomas*, la reconnaissance que je lui devais et l'amitié dont il m'honorait, m'ont dicté aussi un morceau sur ses ouvrages et sur son caractère; mais son étendue ne permet pas de l'offrir au public dans *le Mercure.*

RÉFLEXIONS SUR LE DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

A l'occasion du Discours intitulé : De l'autorité de l'Usage sur la Langue, *lu dans la séance publique de l'Académie française, le* 16 *juin* 1785.

NOTRE littérature a peu de discussions littéraires du mérite de celle-ci; et peu de lectures à l'Académie ont été écoutées avec une attention plus vive, un plus grand intérêt, une satisfaction plus universelle. Ce plein succès ne tient pas seulement à la beauté de l'ouvrage; il participe encore du genre du sujet et de sa convenance dans le lieu où il a été traité. Le public, accoutumé à entendre dans les séances de l'Académie de grands morceaux d'éloquence et de poésie, ne s'est point trouvé froid sur l'examen des pertes et des ressources de notre langue; tout lui retraçait la fondation de ce corps; il lui semblait voir un tri-

bunal dans ses fonctions; mais en même tems, un tribunal qui lui soumettait ses travaux, et reconnaissait que, dans l'objet même dont il est constitué juge, il ne peut prétendre qu'à l'honneur d'éclairer et de diriger la nation. Vivement frappé moi-même de ces impressions, elles ont conduit ma pensée vers cette sorte de surveillance sur notre langue, qui a été confiée à l'Académie française; j'ai un moment médité cette institution; et il m'a paru qu'il ne serait pas déplacé de présenter quelques idées sur ce sujet; j'ai espéré aussi qu'elles ne seraient pas sans intérêt, dans un tems où l'on considère avec philosophie, même les choses purement littéraires; et où l'on a déja une longue expérience, pour apprécier les établissemens anciens.

On a assez justement accusé les gens de lettres d'aimer à exalter surtout les hommes et les institutions, qui leur sont favorables. Le charme de la reconnaisance embellit alors et consacre des louanges intéressées. C'est une sorte de religion à l'Académie de louer *Richelieu*. Mais on peut dire, hors de l'Académie même, avec franchise et vérité, qu'en l'honorant pour la

fondation de ce corps, on lui rend un hommage bien mérité.

Il était vraiment digne d'un homme d'état d'apercevoir, que non-seulement les lettres avaient besoin de la protection du gouvernement, mais encore qu'elles lui promettaient des services réels, une plus grande gloire; et que par-là elles méritaient d'être appuyées sur un établissement public. On ne pouvait mettre dans celui-ci plus de cette noblesse qui en impose, plus de ces soins délicats capables de vaincre les préjugés gothiques, qui avaient tourné en honneur l'ignorance même. *Richelieu* a voulu que, sous la protection immédiate du trône, les plus beaux génies fussent associés, sans aucune inégalité, aux grands de la nation. Dans des constitutions où l'éloquence était le plus grand des talens, et la science des lois le premier des mérites, des hommes qui tiraient toute leur distinction de la culture des lettres, ont reçu de plus grands honneurs; mais jamais le corps entier des gens de lettres n'avaient été élevé à tant de gloire; ou, pour mieux dire, (car les honneurs ne sont pas la gloire), à des récompenses plus nobles, plus flatteuses: Le

beau et mémorable siècle de Louis XIV, a rendu témoignage de ce que les lettres peuvent faire, quand elles sont honorées, et pour l'humanité entière, et pour ceux qui les honorent.

En donnant aux gens de lettres une existence publique, et en quelque sorte nationale; en les adoptant pour dépositaires et instrumens de l'illustration qu'il préparait à la France, ce fameux cardinal sentit qu'il fallait fixer une occupation à cette compagnie, dans laquelle il voulait les rassembler; et ici encore il eut une idée pleine de majesté et de grandeur; telle qu'on en vit jamais, que dans ces grands hommes, qui ont expié la gloire des conquêtes par la science de fonder des empires, les *Alexandre*, les *César*, les *Charlemagne*.

C'était le tems où notre langue, encore pauvre et barbare, restée bien au dessous de celles de deux autres nations, dont l'une nous avait appris les arts, et l'autre la guerre, commençait cependant à se débrouiller et à recevoir l'empreinte du génie, sous la plume de plusieurs écrivains, qui déja avaient su l'élever à la dignité et à l'énergie de leurs pensées. *Richelieu*

sut

sut prévoir que cette langue, en adoptant surtout les mérites qu'une longue surveillance pouvait lui donner ; la clarté des énonciations, la régularité des tours, la sagesse des développemens, la variété et la précision des nuances, une grande sévérité dans le choix des mots, un accord scrupuleux entre la nature du terme et celle de l'idée, une différence bien marquée du noble au familier ; pourrait un jour régner sur toute l'Europe, et devenir en quelque sorte, une langue d'adoption, au milieu de toutes les langues nationales. Il voulut la mettre en quelque sorte sous la garde de ceux qui devaient l'illustrer par leurs travaux, afin qu'elle pût en même tems s'épurer et se perfectionner par leurs observations. Aucune autre langue n'avait encore été ainsi honorée d'une espèce de magistrature ; aucune autre langue n'avait été préparée à une si belle destinée.

Cependant une grande idée n'est pas toujours l'idée la plus juste, la plus heureuse. Les effets ne répondent aux espérances ; que lorsque les plans se trouvent bien assortis à la nature des choses. En examinant la fondation de l'Académie, il me semble qu'on la

trouve plus imposante qu'utile; mon opinion pourra paraître paradoxale, peut-être téméraire; c'est une nouvelle raison pour moi de la développer avec quelques détails.

Il me paraît que l'institution d'une magistrature sur notre langue péche par son principe même; car une langue ne peut jamais être assujettie à une législation. Pour nous en convaincre, arrêtons-nous un moment sur les différentes parties et les diverses manières, dont elle se forme.

Le premier fonds des langues s'acquiert sans aucun art; il renferme les dénominations et les tours nécessaires à la communication des premiers besoins, des premières idées, des premiers sentimens des hommes en société. Avant même qu'un peuple ait écrit, ce fonds peut déja être immense; il est la base éternelle d'une langue.

Les progrès longs et insensibles de la civilisation, la naissance des sciences et des arts augmentent beaucoup la masse du vocabulaire, et changent le système du langage; mais en le laissant encore pour longtems dans une sorte de barbarie.

Elle n'acquiert toute sa croissance, sa

variété, son étendue, toutes les qualités enfin, qui la rendent propre à énoncer et à peindre tout ce que l'homme peut penser et sentir, que du moment que les différentes passions ont modifié l'homme de toutes les manières; que les beaux-arts sont venus orner la société de leurs inventions; et que les sciences l'ont enrichie de leurs découvertes.

Alors une langue reçoit l'influence des esprits de tous les ordres et de tous les genres qui la manient; et prend de l'analogie avec les choses diverses, dont on la fait l'interprête; elle commence à ne plus se ressembler à elle-même, en se ressentant toujours néamoins de sa première origine; riche de tout ce qu'elle a déja acquis, elle devient de jour en jour plus propre à recueillir de nouvelles richesses; elle tourne à un certain systême, sans se vouer à un seul génie. Elle trouve dans ses élémens tout à la fois des avantages et des désavantages, pour l'harmonie. Mais comme l'harmonie particulière des mots se perd beaucoup dans l'harmonie générale du discours; et que celle-ci dépend bien moins du matériel de la langue, que du génie et du

goût de ceux qui la parlent ; tout est à peu près égal, ou au moins tout se compense dans les caractères plus ou moins heureux d'une langue.

On a beaucoup disputé sur leur prééminence ; il faudrait être bien plus instruit que je ne le suis, pour en juger par comparaison ; mais j'avoue que la question me paraît nulle. Il est de la nature d'une langue d'obéir au génie de ceux qui la manient, et d'être formée par eux. La plus belle doit être celle du peuple le plus ingénieux, le plus éclairé, et qui a eu le plus grand nombre des grands écrivains, dans tous les genres. Toute langue peut toujours, jusqu'à un certain point, acquérir ce qui lui manque, se débarrasser de ce qui lui nuit ; son matériel n'est presque rien pour les beautés ou les défauts ; ce sont les combinaisons qui font tout. J'avoue que je ne puis imaginer ce que Bossuet, Racine, la Fontaine auraient pu faire de mieux, en écrivant en grec ou en latin.

Je crois donc qu'il est de la marche des choses qu'une langue arrive, par plusieurs révolutions et par une foule d'influences, à un état de richesse et de splendeur qui

ne la laisse plus ni dans le besoin, ni dans la possibilité des grandes acquisitions ; mais qui lui conserve cependant et lui fournit même de nouveaux moyens de s'accroître et de se perfectionner sans cesse. Jamais une langue ne peut être fixée; elle a toujours à perdre ou à gagner ; et cela, sous tous les rapports, d'harmonie, de clarté, de magnificence, de précision, de grâce, d'énergie. Ce qui est mobile essentiellement, ne peut être soumis à une législation; ce qui marche par le concours fortuit des évènemens, ne peut être dirigé à un but certain; ce qui se réforme par une expérience journalière, n'a pas besoin d'une inspection particulière; ce qui n'est soumis qu'aux besoins du génie qui crée et détruit, ne peut être que trop faiblement et trop lentement gouverné par l'esprit qui observe et qui juge.

Le premier défaut d'une magistrature, telle que celle qu'on a voulu donner à notre langue, est de recevoir toujours la loi, de ne la donner jamais. Elle ne peut qu'adopter ce qui est déja établi; ses innovations n'auraient d'autorité, que lorsque l'usage les auraient consacrées.

L'institution que j'examine paraît tendre à trois grands effets. D'abord, de faire le dénombrement des mots qui doivent entrer et rester dans la langue; ensuite de fixer l'acception propre et les différences relatives de tous les termes; enfin, de la rappeler sans cesse à un système de goût et de philosophie; mais, dans tous ces points, on remarque l'inconvénient dont je viens de parler.

Quant au premier objet, qui ne sait, qui ne voit que l'usage se joue continuellement de cette nomenclature, que l'on voudrait compléter? En effet, tel mot que vous déclarez tombé, peut reprendre faveur dans un bon livre; tel autre que vous donnez pour bien établi, peut s'user et tomber à son tour. Ainsi, pendant que vous fermez le tableau des mots reçus, on peut en mettre en vogue une foule d'autres, que leur nécessité ou leur beauté peuvent bientôt légitimer.

Sur le second objet, j'observerai que s'il est vrai, comme on l'a démontré, que les langues étant l'instrument nécessaire des pensées de l'homme, n'en sont que l'analyse, c'est-à-dire, l'explication détaillée

de la manière dont les idées naissent et se combinent dans notre esprit, un travail qui tracerait l'origine et l'histoire de tous les mots d'une langue, serait l'ouvrage le plus utile, le plus important; mais prenez-y garde; cette utilité tournerait bien plus au profit de l'esprit du peuple qui parlerait cette langue, qu'à la gloire propre de la langue. Remarquez encore que tandis que les idées s'éclairciraient par l'analyse des mots, il serait possible que la netteté et la précision de ceux-ci s'effaçassent encore insensiblement par les variations inévitables que l'usage y introduirait; car leur acception n'est pas plus immuable, que leur adoption.

Le troisième service que l'on s'est promis de cette institution, ne serait pas assurément le moins considérable. Soumettre la langue à une réforme lente et sage, qui pourrait en faire disparaître les plus choquantes irrégularités, substituer des règles aux routines, rapprocher toujours davantage la langue de la philosophie, la rendre plus propre à l'éloquence, à la poésie, à la facilité et à la grâce de la conversation; quoi de plus grand et de plus heu-

reux ! Mais c'est là ce qu'une autorité, qui obéit elle-même, ne peut faire. En fait de langue, il n'y a que l'usage qui règne. Faire des lois n'est rien; il faut parler d'exemples; les grands écrivains dans ce point, comme dans tous les autres, seront toujours les vrais, les seuls législateurs.

Je crois donc pouvoir conclure que cette idée de confier à un corps littéraire la surveillance de notre langue, n'a pas été aussi utile qu'elle paraissait grande. Et si je compare ici les effets aux causes, je me confirme encore davantage dans cette opinion. On ne reproche pas aux langues anciennes de manquer de grandeur et de beauté; on leur accorde même des mérites auxquels on croit impossible à la nôtre d'atteindre; et cela doit être ainsi, à plusieurs égards. Cependant c'est sans ce secours, qu'elles se sont élevées à tant de perfection. La nôtre est devenue, sinon la plus belle, du moins la plus universelle de l'Europe; elle doit en partie ce glorieux avantage à l'Académie, mais non à son dictionnaire. On ne peut pas même dire que cet ouvrage, travail d'un siècle entier, ait beaucoup secondé le génie de nos grands écrivains, ni qu'il ait

beaucoup servi à l'instruction de notre jeunesse. Peut-être le plan n'en a-t-il pas été conçu dans toutes les grandes vues, dont il était susceptible. C'est ce que pensait Voltaire, lorsque, dans ses derniers momens, il vint développer à l'Académie un plan nouveau. Si ce plan est un jour adopté, il fera beaucoup pour notre littérature, sans ajouter aux richesses de notre langue : telle ne peut être la destinée d'un pareil travail.

Il est beau, il est convenable que le premier corps littéraire d'une grande nation, qui a reçu tant d'éclat de la faveur des monarques et de la gloire de ses membres, préside à la littérature de cette nation; mais j'avouerai qu'un dictionnaire de la langue, sur quelque plan qu'on veuille l'exécuter, ne me paraît pas répondre à la majesté de cette institution. Il y avait une autre occupation propre à ce corps, et qui promettait, ce me semble, de bien plus grands effets. Il est toujours tems de revenir à un projet utile; il est doux au moins d'en parler. Je me propose de développer ailleurs mon idée là-dessus. *Voyez chapitre* 5 *de l'Instruction publique.*

Le discours de M. *Marmontel*, qui m'a conduit à ces réflexions, les confirme en quelque chose. Il prouve que si les grands écrivains peuvent faire naître l'usage dans les langues, et doivent quelquefois lui résister, c'est l'usage, néanmoins, qui est ici la règle souveraine. Il faut donc moins s'occuper de la gouverner, que d'épurer et d'agrandir le génie et l'art dans ceux qui doivent la manier. Rien n'est plus propre à y contribuer, que des ouvrages comme celui-ci.

Après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur les principales des langues anciennes et modernes, l'auteur s'arrête particulièrement à la nôtre. « Comme vivante, dit-il, elle est variable ; mais elle l'est dans les deux sens ; elle peut acquérir et perdre ; et cette alternative, on voulait autrefois qu'elle dépendît de l'usage uniquement..... Soyons moins superstitieux..... Je dis qu'en observant ce que l'usage a prescrit, on aura droit d'examiner ce qu'il lui plaira d'interdire ; et cette restriction, que je crois devoir mettre à sa puissance illimitée, est fondée sur deux motifs. 1°. Quand l'usage prescrit, sa loi porte, il est vrai,

quelqu'atteinte à la liberté, mais ne la détruit pas; je puis, par un détour, éluder sa décision, et par une façon de parler qui me plaise, éluder celle qui me déplaît..... Il n'en est pas de même de ses lois négatives; elles nous ôtent toute liberté de faire ce qu'elles défendent..... 2°. Si les lois positives de l'usage sont défectueuses, le mal est fait..., C'est le cas de dire avec Horace : *ainsi l'usage l'a voulu.* Mais à l'égard de ses lois négatives et prohibitives, rien n'est fixe, rien n'est constant; ce sont les décrets d'un tyran bizarre, dont les dégoûts s'annoncent, par des proscriptions. *Cela ne se dit point, cela ne se dit plus.* Mais si cela s'est dit, pourquoi ne plus le dire ? Mais si cela est bien dit en soi, quoiqu'on ne l'ait pas dit encore, pourquoi ne le dirait-on pas? » C'est cette franchise que M. de *Marmontel* réclame. Il entre dans le détail d'une foule de mots précieux que nous avons perdus, par négligence ou par une fausse délicatesse. « Je demande comment des hommes, qui, en fait de goût, disposaient de l'opinion, ont pu laisser périr tant de richesses? » Il observe fort bien ensuite qu'un des torts

les plus sérieux que fassent à la langue les lois prohibitives de l'usage, c'est de l'appauvrir, en écartant du stile noble les expressions et les tournures qui sont descendues jusqu'au peuple.... « Il faut ici opposer à l'usage la même force de résistance pour retenir ce qu'il veut rebuter, qu'on lui oppose quelquefois pour rebuter ce qu'il veut introduire. » Cependant, l'auteur se fait ici l'objection la plus forte..... » Il faut parler à une nation, comme elle l'a voulu..... Cela est sans réplique pour les ouvrages, dont le succès dépend de l'émotion simultanée du public assemblé..... Mais hors de là, et dans des écrits jugés par des lecteurs isolés et tranquilles, pourquoi, si l'on est sûr d'avoir pour soi la raison et le goût, n'oserait-on parler d'après soi-même et pour le petit nombre ? » L'auteur répond aussi à la crainte naturelle, que l'on peut prendre de son système, tout en l'approuvant.

« J'entends ici les vrais amis du goût et les zélés conservateurs de la pureté du langage, me demander si, en accordant aux écrivains cette liberté légitime que je sollicite pour eux, on n'ouvrira point la

barrière à une licence immodérée; et si je pense qu'il en résulte plus d'avantages que d'abus?

« A cela je réponds, que l'éternel écueil de la liberté, c'est la licence; et que la liberté n'en est pas moins le premier bien des arts, comme le premier bien des hommes. Je réponds, qu'il importe peu que les mauvais écrivains en abusent, pourvu que les bons en profitent; car ce n'est jamais à la foule qui va périr, mais au petit nombre qui doit vivre, qu'il faut penser, en s'occupant des arts. Un écrivain judicieux sentira mieux que je n'ai pu le dire, à quelles conditions il peut oser ce que l'usage lui défend ou ne lui permet point encore; et celui à qui la nature aura refusé ce discernement juste et sain, cette sagacité d'intelligence et de sentiment qui fait l'homme de goût; celui-là, dis-je, n'a pas besoin, pour mal écrire, qu'on lui en facilite les moyens. »

Tel est le plan de cette dissertation, qui méritait véritablement le titre de *discours*. Le grammairien y est toujours philosophe; le philosophe, homme de goût; l'homme de goût, éloquent. L'effet de cet ouvrage

est d'enseigner à la fois le courage et la sagesse dans le stile. C'est toujours sur d'excellens principes et par d'excellens exemples, que l'auteur s'autorise. Écoutons-le dans les morceaux où il s'anime le plus contre cet esprit de servitude, que tant de gens prennent pour le bon goût.

« Ce sont toujours des hommes indignes d'être libres, qui veulent que chacun soit esclave, comme eux. Mais qu'a de commun la timide inertie de leur instinct avec la noble audace du génie ?

« C'est un *Scudéri* qui défend à l'auteur du Cid, à *Corneille*, de dire :

Plus l'*offenseur* est cher, plus est grande l'offense.
Je dois à ma maîtresse, aussi bien qu'à mon père.
Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.
On l'a pris *tout bouillant* encore de sa querelle.

C'est *Scudéri* qui prétend qu'*arborer des lauriers*, *gagner des combats*, *instruire d'exemple*, ne sont pas des phrases françaises. Et voilà le modèle de cette foule de critiques, dont *Racine* fut assailli, lors même qu'il portait la langue à son plus haut degré de gloire. Ce qu'on admire aujourd'hui dans son stile, comme les har-

diesses d'un maître, lui était reproché de son tems, comme les fautes d'un écolier. O *Subligni!* tu prétendais savoir la grammaire mieux que *Racine!* ainsi l'œil louche de l'envie, ou l'œil trouble de l'ignorance, en examinant les écrits des grands-hommes vivans, y prend pour des incorrections les élégances les plus exquises ; et c'est toujours l'usage que le faux goût met en avant; comme si l'homme de génie n'avait jamais droit de parler, sans l'usage et avant l'usage!

« Lorsque les grands écrivains ne sont plus, on nous les cite, comme des modèles de déférence et de docilité pour les défenses de l'usage. On ne sait pas, ou l'on oublie, combien de fois ils se sont permis ce que l'usage n'approuvait pas. On ne sait pas, en lui cédant, combien il leur en a coûté de dégoûts et de sacrifices ; combien de fois, dans l'expression des mouvemens de l'ame ou des saillies du caractère, ils ont envié l'énergie, la franchise, le naturel, le tour vif et rapide de la langue du peuple; combien de fois ils ont soupiré après la liberté de l'imagination et de la plume de *Montaigne*. Quoi qu'il en soit, si de grands écrivains ont méconnu leur ascendant, et

se sont fait un devoir trop étroit de céder à l'usage, lorsqu'ils auraient voulu et dû lui résister; c'est un excès de modestie, dont nous les louons à regret, comme d'une vertu timide.

» La langue usuelle se trouve riche, parce qu'elle fournit abondamment au commerce intérieur de la société; mais la langue écrite ne laisse pas d'être indigente et nécessiteuse, parce que ses besoins s'étendent au dehors. Tous les jours elle est obligée de correspondre à des mœurs étrangères, à des usages qui ne sont plus; tous les jours l'historien, le poète, le philosophe se transplante dans des pays lointains, dans des tems reculés; et que deviendra-t-il, si sa langue n'est pas cosmopolite comme lui, si elle n'a pas les analogues et les équivalens de celle des pays et des tems qu'il fréquente? Que deviendra, surtout, le traducteur d'un écrivain assez habile pour avoir mis en œuvre toutes les richesses de sa propre langue? Il en est qu'il est impossible de traduire fidellement; et la raison n'en est que trop sensible : c'est que les langues, dont le but commun devrait être une parfaite correspondance, se sont énorgueillies

énorgueillies de leurs propriétés, et ont négligé leur commerce. Ce qui dans l'une surabonde, manque dans l'autre, et réciproquement. Ce sont, pour changer de figure, des palettes de peintres qui n'ont pas les mêmes couleurs; et c'eût été aux gens de lettres à s'en apercevoir et à les assortir. C'est ce qu'ont fait *Montaigne*, *Amyot*, *Lafontaine*, souvent *Racine*. Leur langue est conquérante; elle prend les tours et les formes des langues éloquentes et poétiques qu'elle a pour adversaires, comme les Romains empruntaient les armes de leurs ennemis. »

Pour persuader ces principes, il fallait les présenter avec force et grandeur; et pour ne pas les rendre suspects, il fallait y faire sentir un goût aussi juste que libre.

M. Marmontel a fait plus que de nous inviter à chercher de nouvelles beautés, il a su nous rendre des richesses perdues; il a réhabilité un grand nombre de vieux mots par le moyen le plus efficace, en les encadrant dans de belles phrases et dans de beaux vers.

« Supposons, par exemple, que pour exprimer la chûte de ce qui roule, ou

glisse par une longue pente, avec lenteur et sans bondir, on employât le vieux mot *dévaler* :

Les neiges par monceaux *dévalaient* des montagnes.

Ne serait-ce pas une image de plus ? Si on faisait dire à un homme affligé, qu'il trouve à sa douleur une douce *allégeance*; ou bien qu'on applique à ses maux un faible *lénitment* : si l'on disait d'une province, qu'elle n'était pas *populeuse* de sa nature, mais qu'elle a été *peuplée* par l'industrie et le commerce.

» Si l'on disait que tout ce qui dépend de la fortune ou de l'opinion, est *instable*, comme elles.

» Qu'une longue *souvenance* du passé éclaire un vieillard sur l'avenir, et qu'il la tourne en prévoyance.

» Qu'en politique, la dissimulation est permise, mais non pas la *simulation*.

» Que, dans les tems *calamiteux*, l'humeur du peuple s'*exaspère*; qu'il faut le contenir, mais non pas l'*entraver*.

» Que d'élever un homme, en un instant, du rang *infime* au rang suprême, ce n'est qu'un jeu pour la fortune.

» Qu'un riche étale son opulence, avec un orgueil *outrageux*.

» Que le caractère du peuple est uniforme dans les pays de despotisme ; et qu'il est *multiforme* dans les pays de liberté.

» Si l'on disait qu'un homme déshonoré, mais impudent, lève un front *déhonté* contre la renommée.

» Si l'on disait :

Les tems *calamiteux* sont féconds en grands hommes.
Qu'attendez-vous d'un homme *oublieux* des bienfaits?
Le ciel enfin pour nous sera-t'il *exhorable* ?
Il parvint à la gloire à force de *labeurs*.
Respirer la fraîcheur des *ombreuses* vallées.
Les vents *bruyaient* au loin dans les forêts profondes.
Ils ont de leurs *discords* fatigué l'univers.
De ses rais argentés *Diane* se couronne.
Les épis *ondoyans* commençaient à *blondir*.

Parlerait-on une langue étrangère ? Ne serait-on pas entendu ? Ne le serait-on pas même, avec le plaisir qu'on éprouve à retrouver des biens que l'on croyait perdus, et qu'on a longtems regrettés ? »

Si les gens de lettres méritaient quelques reproches dans l'abandon qu'ils ont fait de tant d'expressions heureuses, les gens de

cour et les hommes du monde n'ont pas été moins funestes à la franchise et à la variété de la langue ; il était bon de leur représenter jusqu'où doit s'étendre et où doit finir l'influence de leur goût sur le stile ; et on ne pouvait le faire avec plus d'esprit et de grâce, de fermeté et d'adresse.

« La cour, dont le langage roule sur un petit nombre de mots, la plupart vagues et confus, d'un sens équivoque ou à demi-voilé, comme il convient à la politesse, à la dissimulation, à l'extrême réserve, à la plaisanterie légère, à la malice rafinée ou à la flatterie adroite ; la cour a pu, dans tous les tems, négliger une infinité d'expressions naïves ou franches, dont elle n'avait pas besoin. Le monde poli et superficiel, qui suit l'exemple de la cour, et qui croit qu'il est du bon ton de parler de tout froidement, légèrement, à demi-mot, sans chaleur et sans énergie ; ce monde, dis-je, a dû laisser tomber tout ce qui n'était pas de sa langue usuelle. L'expression fine et piquante a dû lui être chère ; il l'a dû conserver ; il a dû conserver de même le langage du sentiment dans toute sa délicatesse, comme essentiel au caractère de politesse

et de galanterie, qui est la surface de ses mœurs. Mais son dictionnaire n'a pas dû s'étendre au delà du cercle de ses besoins; et mille façons de parler, nécessaires à l'homme qui pense fortement et qui veut s'exprimer de même, à l'homme qui s'affecte d'un sentiment passionné ou d'une image pathétique, et qui veut rendre ce qu'il sent; enfin le langage de l'éloquence et de la poésie n'a pas dû trouver dans le monde des conservateurs bien zélés. Mais en négligeant des richesses qui leur étaient inutiles, la cour et le monde faisaient-ils une loi de les abandonner comme eux? Et ceux à qui toutes les couleurs, toutes les nuances de la langue étaient si précieuses, n'auraient-ils pas été au moins bien excusables de ne pas les laisser périr? »

ARTICLES
DE PHILOSOPHIE.

SUR LES OUVRAGES DE JURISPRUDENCE,

A l'occasion d'un Traité de la séduction, *par M.* Fournel, *avocat au parlement de Paris.*

AVANT de rendre compte de cet estimable ouvrage, nous nous permettrons quelques réflexions, sur les ouvrages de jurisprudence. Nous sommes dans un moment où l'on pourrait faire une réforme dans la manière de traiter cette science, comme dans la législation même. Il m'appartient peu d'avoir des idées utiles sur un si grand objet; mais dans un moment où les jurisconsultes portent plus que jamais la saine philosophie dans les études du barreau, leur proposer quelques vues, c'est provoquer les leurs, et les appeler à des efforts encore plus heureux.

Dès que la législation s'étend et s'embarrasse; dès qu'elle est devenue aussi vicieuse dans sa rédaction, qu'immense par le nombre de ses dispositions; dès qu'elle ne gouverne plus la société par un système unique, il

faut des hommes qui se placent entre les lois et les citoyens, pour enseigner les unes et diriger les autres; il faut des jurisconsultes. Leur fonction consiste dans une méditation profonde des lois, pour bien saisir leur sens et leurs rapports, pour les interprêter et les concilier; c'est un faible remède dans un grand mal; c'est même un remède aussi propre à augmenter le mal qu'à l'adoucir: l'effet ici dépend de l'espèce des esprits, qui se consacrent à cet emploi.

Si vous livrez la science des lois, à ces esprits nés eslaves de tout ce qui a été écrit ou fait avant eux; à ces esprits étrangers, à l'art d'enchaîner des idées, comme au don d'en concevoir, vous n'aurez bientôt pour jurisprudence, qu'un vaste amas de contradictions, de subtilités, de faux principes, de méprises grossières. Toutes les lois seront compilées et commentées; elles en seront moins connues, moins faciles à entendre, et d'une plus grande ressource pour la chicane. Et comme on ne peut étudier une science que dans les livres qui sont censés l'expliquer, il faudra dévorer à la fois tous les vices de mauvaises lois, et toutes les extravagances des mauvais esprits.

Mais si la science des lois est cultivée par des hommes qui aient médité tout l'ordre social ; qui sachent saisir dans toutes les lois particulières, leurs principes et leur but ; qui soient dignes d'apercevoir leurs abus, de préparer leur réforme ; qui, lorsqu'ils les interprètent ou les expliquent, leur donnent toute la clarté, toute la simplicité, tout l'accord qu'elles peuvent recevoir ; qui aillent toujours au fond des questions, écartent à jamais ces erreurs accréditées, que les premiers regards de la raison repoussent dans les ténèbres de l'école ; mettent à la place de ces erreurs, des principes lumineux et féconds : quels écrivains pourraient s'acquérir plus de droits à la vénération et à la reconnaissance publique ! La législation leur devra tous ses progrès vers la perfection ; l'administration de la justice, une marche plus sûre et plus noble ; les magistrats, ce repos de la conscience, et cette douceur attachés à de grands devoirs, devenus plus faciles ; les citoyens, une partie du respect et de l'amour, qu'ils porteront aux lois mêmes.

Malheureusement les jurisconsultes de tous les pays, ont été bien rarement des

philosophes. Ceux de France, n'ont sur les autres, que l'humiliante distinction d'avoir beaucoup plus écrit et beaucoup plus mal : on pourrait mettre pour inscription sur toutes nos bibliothèques de jurisprudence, ce titre sérieusement donné à une de nos plus volumineuses rapsodies *Oceanum juris.*

Qui le croirait ? Nos meilleurs auteurs en jurisprudence, ont paru peu après l'époque de la renaissance des lettres. De grandes révolutions dans la religion, dans les gouvernemens, dans les mœurs ; la découverte récente des *pandectes* de *Justinien*, qui firent tout-à-coup rougir les nations de l'Europe, de la férocité et de la grossièrté des institutions féodales ; cette lutte même de la barbarie qui finissait, et de la civilisation qui commençait; cette avidité d'instruction, et ce besoin de changement qui appartiennent plus particulièrement à ces tems ; tout contribuait à donner aux esprits, dans tous les genres, de l'essor et de la vigueur. Cette époque n'est pas celle des ouvrages perfectionnés; mais c'est celle des plus hardis efforts de l'esprit humain. Les *Cujas*, les *Dumoulin*, et après eux les *Dargentré*, les *Loiseau*, les *Coquille* et un petit nombre

d'autres jurisconsultes, furent des hommes peu communs. On trouve dans leurs écrits une vaste connaissance, et une méditation profonde de la partie des lois, à laquelle chacun d'eux s'était particulièrement dévoué, le projet d'y tout éclairer et même d'y tout simplifier ; presque toujours un grand sens ; l'énergie d'un esprit ferme et libre ; souvent même les traits hardis d'un esprit original, et un grand nombre de vues de réformes sages et courageuses : mais ces qualités précieuses sont dégradées par des défauts, qu'on ne peut imputer qu'à leur siècle : un continuel abus de l'érudition ; une marche où l'ordre qui est dans les vues, ne se retrouve pas dans le développement des idées ; des préjugés qui rétrécissent leur génie ; des détails sans utilité et sans mérite ; une prolixité qui égare et fatigue ; un stile qui a souvent l'empreinte du talent, mais qui conserve toute la pesanteur et la bigarrure des tems, où l'on n'a encore ni le sentiment, ni les principes du goût.

Nous serions cependant trop heureux, si tous nos livres présentaient ce mélange du bon et du mauvais. Les écrivains des géné-

rations suivantes, à un petit nombre près ; n'offrent que les défauts de leurs prédécesseurs. Vivant dans un siècle éclairé, ils semblent avoir craint de participer de ses lumières, et ils ont isolé leur science ; ils semblent encore avoir défendu à leur esprit de penser ; s'être donné le mot pour travailler tous sur un plan aussi rétréci. Non-seulement ils ont fait reculer la jurisprudence, mais ils l'ont encore deshonorée, en substituant aux principes des lois, et de la justice éternelle, les décisions incertaines des cas particuliers, afin que tout y devînt arbitraire et contradictoire. Du reste, ils ont encore renchéri sur l'habitude de n'écrire que par *in-folio*, et ils n'ont quitté dans leur stile, la bizarre grossièreté de l'érudition, que pour adopter la médiocrité ignorante.

Comment donc est-il arrivé que la science des lois, la plus noble, la plus utile de toutes, la plus pressante à perfectionner, ait été jusqu'ici celle qui a le moins participé au progrès des lumières ? Osons tout dire, cela tient au système des études adoptées par une grande partie des hommes du barreau. Obligés de connaître une foule

de lois particulières, ils se hâtent trop d'en charger leur mémoire ; ils ne prennent pas le tems d'apprendre et de méditer les principes universels de la raison et de la justice, d'où toutes les lois devraient sortir, et auxquels il faut toujours espérer et s'efforcer de les ramener. A peine se sont-ils enfoncés dans les arides détails de la jurisprudence, qu'ils font un espèce de vœu de n'en plus sortir. On a vu même des avocats puiser un orgueil ridicule dans cette connaissance des choses litigieuses ; prendre en dédain la morale, la politique, l'histoire, la littérature, tout ce qui tient à l'étude des lois, tout ce qui augmente sa majesté, son intérêt; estimer *Denisart*, bien audessus de *Montesquieu* ; et se croire eux-mêmes égaux à *Bossuet*, lorsqu'ils avaient parlé pendant deux heures, sur une question de pratique. En général toutes les professions, toutes les études qui doivent absorber l'homme qui s'y applique, exigeraient des esprits déja nourris des autres connaissances. Toute science que l'on sépare des autres, se rétrécit et se dégrade ; elle communique à l'esprit de l'homme qui la cultive, la sécheresse et la pauvreté où elle tombe elle-même.

Ajoutons encore, comme une grande cause de la distance où l'étude des lois est restée des autres sciences, que les livres où il faut l'apprendre, ont presque toujours été faits par des hommes très-médiocres. Ceux qui avaient acquis de grandes lumières dans la profession d'avocat, se sont livrés tout entiers à la défense des citoyens, et n'ont enrichi la jurisprudence, que des discussions que l'on trouve dans leurs plaidoyers et leurs consultations; morceaux souvent très précieux; mais que les compilateurs, ont presque toujours négligé de conserver, où qu'ils ont gâtés, en les employant à leur manière.

Le tems est venu où la jurisprudence retrouvera de bons écrivains, et des jurisconsultes philosophes. Tous les barreaux, ceux des provinces, comme celui de la capitale, possèdent de ces hommes à qui il ne manque que de se soustraire un peu à la confiance publique, pour devenir les restaurateurs de leur science. Ne serait-il pas bien digne d'eux, de terminer une carrière si utile au public, par un service qui se communiquerait encore à la postérité? Ce serait aussi un soin bien digne d'un bon gouvernement

de

de les y appeler, et d'honorer leur travaux par des récompenses publiques.

Il me semble que la restauration de la jurisprudence dépend essentiellement, de trois choses.

La première serait de lier toujours les différentes parties de la jurisprudence entre-elle ; de chercher les points où elles se touchent, les règles qui leur sont ou peuvent leur devenir communes ; de tendre ainsi à l'unité dans la science, de la préparer ; et ensuite de lier la jurisprudence elle-même, à toutes les sciences qui l'avoisinent : elle ne peut regagner ces grandes vues qui dirigent tout un système, de la manière la plus simple, et qui abrègent tous les détails, que par ce genre d'étude et de méditation.

La seconde chose à observer, c'est d'écrire enfin cette science, avec quelque noblesse et quelque intérêt. Les grands progrès d'une science, tiennent toujours à ce mérite. Un livre bien fait et bien écrit, en rend-il les principes simples, faciles, intéressans ? Bientôt ils deviennent des idées communes et familières. Il est étonnant que l'on ait si mal écrit dans la jurisprudence. Je sais bien qu'elle a une foule de règles positives,

sèches et froides par elles-mêmes ; qu'elle doit souvent se traîner dans une infinité de détails, qui n'ont rien que de rebutant. Mais ce n'est pas là proprement la jurisprudence ; elle consiste essentiellement dans ces grandes règles, qui composent toute l'économie des corps politiques ; elle tient par elle-même à tous les grands intérêts de la société, et même à tous les sentimens, à toutes les passions du cœur de l'homme. Les règles particulières, les détails ne lui appartiennent que par leurs relations, avec les grands principes de la constitution sociale ; et ils se relèvent et s'anoblissent par cette relation.

Le troisième moyen d'avancer les progrès de l'étude de la jurisprudence, serait, ce me semble, de commencer par donner de bons livres élémentaires. Il est étrange que ce genre de livres, soit celui auquel les hommes supérieurs, aient le moins consacré leur génie. Aucun n'est plus important ; aucun n'influe davantage sur toute la destinée d'une science, si je puis m'exprimer ainsi, et sur la justesse des esprits qui l'étudient ; aucun même ne promet plus de gloire, puisque ces livres peuvent durer autant que la science même, et se répandre

par-tout où elle est connue. Les bons livres élémentaires ne manquent dans aucune science, dans aucun art, autant que dans la jurisprudence. (1)

(1) Il convient de parler ici des deux monumens les plus précieux de notre jurisprudence moderne. Dans le commencement de ce siècle, le chancelier d'*Aguesseau*, qui a annoncé dans une de ses lois de grandes vues pour la perfection de notre jurisprudence, accueillit avec un véritable zèle les projets de deux rédactions des lois romaines. Les deux hommes qui conçurent ce projet en étaient dignes, et ils nous ont laissé deux ouvrages excellens; mais l'un (*Potier*), en mettant ce qui nous est parvenu de la législation romaine dans l'ordre où le bon sens la demandait, n'a fait qu'en faciliter l'étude: l'autre (*Domat*) en ne prenant du droit romain que ce que la raison éternelle y a mis, et en perfectionnant par un judicieux développement, par des additions et des corrections, les règles qu'il en tire, a rendu un service encore plus important. Il a fait, par le beau choix des principes, par le complément et l'ordre qu'il leur a donnés un livre, dont plusieurs grandes parties mériteraient de passer toutes entières dans un nouveau code civil. On ne conçoit pas comment le chancelier d'Aguesseau a laissé mourir pauvre et ignoré l'auteur du plus utile de nos livres. Il est triste que Domat n'ait pas joui pendant sa vie de toute l'estime qu'on

Parmi les livres élémentaires, on peut compter les traités sur les principaux objets de la jurisprudence. L'objet du traité que nous annonçons, n'est point une partie entière de la science; mais par tout ce que l'auteur y a ramené, il forme un sujet très-complet, et très-intéressant. L'auteur a déja donné un traité de l'*adultère*; ces deux ouvrages, qui se tiennent de si près, faits dans les mêmes principes, pour être la suite l'un de l'autre, semblent ne former qu'un seul ouvrage; et peut-être serait-il à desirer qu'ils fussent réunis dans un même livre, et sous un titre commun.

---

lui accorde aujourd'hui. Son mérite est assez grand, pour qu'on ne doive pas craindre de le fixer. Il n'a jamais eu une idée à lui; mais il savait supérieurement développer, compléter, rectifier et classer celles qui lui étaient fournies dans un grand désordre. Il a mis à la tête de son livre un *Traité des lois*, dont l'ordonnance est aussi fort belle, mais qui est rare par la pauvreté, et même par le ridicule des idées. Il n'a pas montré de génie; mais il est digne de servir de modèle pour l'ordre et la distribution des idées aux hommes de génie. Aucun livre peut-être n'a jamais été mieux fait dans aucune science.

On trouve aussi dans tous les deux, le même genre de mérite. Dans tous les deux, le livre est très-bien composé ; tous les objets, toutes les questions, toutes les décisions qui entrent dans le sujet, y sont placés dans un ordre net et précis ; on y remarque que l'auteur a fait une vaste étude des jurisconsultes, qui ont écrit sur la même matière ; mais qu'il emploie leurs opinions, comme un philosophe, qui commence par les apprécier, avant de les adopter ou de les rejeter.

Le traité de la *séduction*, est partagé en trois parties.

Dans la première, l'auteur traite, *du simple commerce illicite, dégagé de toute circonstance aggravante, et qui ne donne lieu qu'à une procédure civile.*

La seconde partie, est réservée pour les séductions qualifiées, comme le rapport de séduction, la séduction d'une pupille par son tuteur, d'une pénitente par son confesseur ; et les autres espèces de séductions, qui donnent lieu à une procédure criminelle.

Enfin, il rejette dans la troisième partie, plusieurs objets analogues à cette matière,

mais qui n'auraient pu se fondre dans les premières parties, sans nuire à la clarté et à la méthode de l'ouvrage.

On prendra une idée suffisante, de la manière dont l'auteur discute des questions intéressantes, et de son stile, dans ce morceau *sur la nature de l'action qui résulte du commerce illicite.*

» Si la jurisprudence de cette matière, est remplie de contradictions et d'incertitudes, c'est pour n'avoir pas déterminé d'une manière précise, la nature de l'action, qui appartient à une fille abusée, contre l'auteur de son déshonneur.

»La commune opinion regarde la séduction, comme un délit qui donne à la fille abusée, le droit d'en poursuivre la réparation contre le coupable ; mais c'est visiblement une erreur; la séduction n'est un délit ni public, ni privé.

»Il est sensible que ce n'est point un délit public. Qu'y aurait-il de plus absurde, que de donner cette qualité au commerce illicite de deux personnes libres, lorsqu'un refuse même la qualité de délit public, à la séduction opérée sur une femme mariée?

» Si la séduction n'est pas un délit public,

elle n'est pas davantage un délit privé, capable d'ouvrir l'action en injure.

»L'action en injure, a pour objet, la réparation d'un dommage, souffert contre le gré ou à l'insu de celui qui s'en plaint; mais on n'est pas recevable à se plaindre d'un évènement auquel on a consenti.

»Quelques jurisconsultes, convaincus que l'action ouverte, en faveur de la fille abusée, ne pouvait être celle en injures, ont donné pour principe de cette action, la présomption d'un certain *pacte*, d'après lequel le séducteur, s'était engagé à dédommager la fille abusée, du préjudice qu'elle pourrait souffrir dans son honneur, par les suites du commerce illicite.

»Mais un peu d'attention nous démontre, que cette fiction ne peut pas être le principe de l'action accordée à la fille séduite,

»En effet, on sait que les pactes, *ob turpem causam* n'engendrent point d'action. Or, ce serait un pacte honteux, que celui par lequel une fille s'abandonnerait aux desirs d'un séducteur, dans l'espérance d'une récompense pécuniaire.

»Mais si ces dommages-intérêts, ne dérivent ni d'un délit, ni d'un pacte, à quel titre

seront-ils donc accordés à la fille abusée? C'est-ce que je vais expliquer.

» Le titre d'une fille abusée, est bien dans une convention présumée, faite avec son séducteur; mais cette convention doit porter sur un objet licite et conforme aux bonnes mœurs.

» Une fille n'est jamais censée succomber, que sur la promesse d'être épousée; la condition est si naturelle, si vraisemblable, si honnête, que, de tout tems, elle a été supposée de droit, sans que la fille ait besoin d'en représenter de titre par écrit.

» Lorsque la fille, devenue enceinte, ne trouve point son séducteur, disposé à remplir la condition, sous laquelle elle a eu la faiblesse de se livrer à lui, elle n'a point d'action pour le contraindre au mariage; mais au moins, elle a une action en dommages-intérêts, pour l'inexécution de la promesse.

» Observez ici, que la fille en demandant des dommages-intérêts, ne sollicite point le prix de son déshonneur. Ce qu'elle demande, c'est le dédommagement résultant, de l'inexécution d'un pacte légitime. Elle ne se plaint pas d'un outrage qu'elle a

permis, elle se plaint seulement d'une infidélité. Son titre ne dérive point de sa grossesse ; la grossesse n'est que le témoignage de la convention, que la loi veut présumer entre les parties. »

Voilà des idées justes, nobles et neuves. Voilà les principes, qu'il faut toujours voir dans les lois : elles accordent une réparation à la fille abusée. Est-ce le prix de son déshonneur qu'elles veulent lui payer ? Non; elles respectent une femme jusques dans sa faiblesse ; elles ne veulent pas croire qu'elle ait pu oublier la pudeur, sans avoir cru mettre sa faute sous le voile du mariage. Par ce respect pour la pudeur, elles en conservent, elles répandent le sentiment. On approuve et l'on aime aisément les principes, que M. *Fournel* vient d'établir.

SUR LES ÉTABLISSEMENS ACTUELS DE LA BIENFAISACE PUBLIQUE,

A l'occasion d'un écrit intitulé : Idées sur les secours à donner aux pauvres malades dans les grandes villes. Par M. *Dupont.*

DEPUIS quelque tems, dans toutes les parties de l'Europe, les bons citoyens, les écrivains politiques, les physiciens et les administrateurs ont plus particulièrement porté leur attention et leurs soins sur le régime des hôpitaux. De nouvelles vues, proposées et discutées, ont déja amené d'heureuses réformes, et en préparent de plus grandes. C'est un des progrès de notre siècle, qu'il est juste de reconnaître et de louer dans toutes les occasions. Le petit ouvrage que j'annonce, en offre une bien naturelle; c'est un des meilleurs qu'on ait encore publiés sur cet intéressant sujet.

On ne voit pas que les nations anciennes, ni les nations étrangères à l'Europe, aient connu l'établissement des hôpitaux. Il pa-

rait que, chez elles, la constitution sociale et la bienfaisance particulière, rendaient inutiles ces hospices ouverts par la miséricorde publique. Ce qui paraît certain au moins, c'est que leurs établissemens, qui avaient le même objet, n'avaient rien de pareil dans le plan et l'exécution. Cette institution appartenait à une religion, qui a particulièrement adopté les pauvres, qui présente sans cesse leurs besoins à la conscience des riches, et dans ses menaces et dans ses récompenses.

Depuis qu'on a beaucoup examiné ces établissemens, on les a vus sous des aspects bien divers. Nous en sommes peut-être trop près, pour bien recevoir les impressions qu'ils doivent laisser. Transportons-les un moment loin de nous; donnons-les à juger à ces peuples qui ne les connaissent pas; nous apercevérons mieux les véritables idées qu'on en doit prendre.

Je suppose qu'un concitoyen de ces peuples, qui aurait longtems séjourné parmi nous; et, ce qui est moins commun et moins facile, qui y aurait bien observé, revenu dans son pays, et choisissant dans les objets qui ont attiré son attention, ceux qui tien-

nent au bonheur de l'humanité, et qui annoncent le plus les progès de la civilisation, parlât ainsi: «l'Europe doit à sa religion une vertu publique, qu'on ne voit point ailleurs. Dans toutes ses contrées, et depuis des siècles, elle a élevé des asîles pour les pauvres, les enfans abandonnés et les infirmes. Par-tout le voyageur est frappé de quelque édifice, consacré par cette touchante inscription. Cette religion porte la piété pour les malheureux, jusqu'à former des ames pour la sainte fonction de les soulager. Ainsi, il n'y a rien de servile dans un soin qui répugne si fort à notre faiblesse; des récompenses célestes en font un sublime dévouement. Ce sont les femmes qu'elle y a appelées, comme pour signaler davantage sa puissance, en triomphant de cette aversion plus vive que la nature leur a donnée pour l'aspect des souffrances et de la mort; et comme pour faire un plus doux présent aux misères humaines, en les confiant à une sensibilité plus délicate. Dans plusieurs villes, la bienfaisance est quelquefois obligée de resserrer ses secours; mais dans d'autres, elle les étend en proportion du nombre des infortunés. La plus célèbre des capitales offre

dans ce genre un spectacle, tel qu'il faut l'avoir vu pour s'en former une idée. Elle a un hôpital, qui est comme une ville de refuge pour toutes les infirmités. Vous y voyez quelquefois, jusqu'à cinq mille malades. On ne demande ni de quelle religion, ni de quel pays, ni de quel état vous êtes; si vous faites le bien ou le mal; si on vous doit récompense ou punition. Vous êtes pauvre et souffrant; vous avez besoin d'un asile et des secours d'un art salutaire. Entrez, prenez place parmi tant de malheureux. Venez reposer vos douleurs dans le sein d'une charité inspirée par Dieu même, et attendre avec résignation ce que la nature vous réserve. »

J'entends du milieu de ce peuple s'élever des cris de bénédiction, et des transports d'admiration s'y mêler. « O humanité! ô patriotisme, qui ne pouvant empêcher l'indigence, en retranchent au moins les plus extrêmes malheurs; qui ne permettent pas à des hommes, à des citoyens de rester privés des premiers besoins et des derniers secours de la vie, pourquoi n'êtes vous pas la loi, la religion de tous les peuples? Vous, qui nous gouvernez, soyez touchés d'un si

noble, d'un si saint exemple. Nous sommes aussi exposés à toutes les détresses de la pauvreté; mais nous n'avons de ressource que dans la pitié toujours lente et faible de ceux qui nous entourent; autant elle est douce, quand elle vient à nous, autant elle est cruelle, quand il faut l'implorer. Sauvez-nous de ce dernier malheur, de cette profonde humiliation. Accordez-nous aussi une maison commune, qui soit celle de tous ceux qui n'ont pas un asîle, ni pour vivre, ni pour mourir. »

Telle serait la première impression de ce peuple, sur des institutions que nous regardons avec indifférence, et dont nous parlons souvent avec murmure.

Mais ces causes de nos murmures, un étranger, quoique de loin, pourrait les apercevoir, avec un peu de réflexion. Supposons un philosophe parmi ce peuple, ne pourra-t-il pas se lever et dire: « ô mes concitoyens, quelle vaine illusion touche vos cœurs! quelle admiration inconsidérée vous entraîne! êtes vous las de vos vertus, qui vous rendent inutiles ces établissemens? Puisque notre patrie n'en a pas encore élevés, c'est sans doute que les malheureux

n'ont encore été délaissés ni de leurs parens, ni de leurs amis, ni de leurs voisins, ni de tous ceux à qui les sentimens de la nature et les rapports de la société imposaient de les soulager. Voulez-vous ne plus rien faire, ne plus rien sentir pour eux ? Livrez-les à la pitié publique; elle sera votre excuse; et elle succombera sous le fardeau que vous lui laissez. J'ai peu de confiance dans cette vaste charité, qui n'embrasse toutes les misères que pour ne s'attacher à aucune, qui les rassemble, comme si elles ne pouvaient s'adoucir, qu'en présence les unes des autres. Un grand hôpital ne m'annonce que des riches sans compassion, des malheureux sans ressource; et un gouvernement qui leur laisse tous leurs maux, content de les défendre de la mort. Mais ne nous trompe pas par de fausses apparences, toi qui nous vantes des usages étrangers. Ce n'est pas assez de nous annoncer ces lieux de miséricorde; dis-nous ce qui s'y passe; voyons comment une bienfaisance si étendue remplit ses promesses.

« Homme juste et sage » répondrait le voyageur, « tu préviens ce que je dois t'apprendre. Ces institutions ont un but grand

et sacré ; mais elles n'attestent que leur impuissance à le remplir. Elles ne sont bonnes que dans les lieux où la charité privée pourrait les rendre inutiles ; où peu de malades sont réduits à la charité publique ; où celle-ci peut réparer les maux de l'extrême pauvreté, et remplacer un peu les soins des affections domestiques. Ailleurs, les abus s'étendent, à proportion de la multiplicité des secours qu'il faut donner. Pourrai-je vous dire ce que j'ai vu, ce que j'ai senti dans le plus considérable et le plus tristement célèbre de ces établissemens ? Pourrai-je contrister vos cœurs, épouvanter vos imaginations, d'un spectacle qui soulève toute la sensibilité ? En parcourant cet édifice, qui, au sein d'une immense capitale, contient quatre mille malades qu'ils infectent, et dont ils sont infectés ; en voyant la pitié qui les reçoit, réduite à devenir barbare dans le traitement qu'elle leur accorde ; les entasser jusqu'à quatre dans un même lit ; ne les soigner qu'avec cet ordre nécessaire dans une vaste administration ; et sans cette compassion, qui s'arrête et se proportionne à chaque besoin, à chaque douleur : j'ai cru être amené en ce lieu pour recevoir, dans un

seul

seul sentiment, l'impression de tous les maux que la nature, dans ses rigueurs, que la société, dans ses désordres, peuvent accumuler sur l'humanité. Aussi les misérables, pour qui seuls peut exister un pareil établissement, en ont une telle frayeur, que les lois auraient pu en faire une peine très-réprimante. Ils en redoutent l'air, les secours; ils n'y viennent, que lorsqu'ils ont perdu, avec tous les moyens de vivre, le courage de mourir. Tout ce que ce séjour a de révoltant, en fait même une humiliation; quiconque y échappe à la mort, n'en sort qu'avec la crainte du mépris : et cependant le peuple de cette capitale est si profondément dénué de ressources, que son affluence dans ce séjour est la pricipale cause des dangers, des afflictions qu'il y rencontre. Dieux, protecteurs de mon pays, Dieux qui vous laissez toucher aux misères humaines, rendez-nous toujours assez miséricordieux, pour retenir nos pauvres et nos infirmes près de nos secours et de nos soins; pour ne les reléguer jamais dans ces hospices meurtriers. »

Ainsi, en honorant les principes sacrés qui ont présidé à ces établissemens, en bénissant les secours que l'humanité souffrante

en a reçus, en les contemplant encore avec cette reconnaissance et cette consolation qu'ils inspirent à toute ame sensible, on sent avec amertume, on voit avec étonnement, qu'ils pallient les grands maux de la société, plutôt qu'ils ne les corrigent; qu'ils ne réparent les plus grands désordres, que pour en entretenir la source ; qu'ils affaiblissent même les vertus qui les ont fait naître, et qui peuvent seules les faire atteindre à l'étendue de leurs objets. On n'a pas assez vu, que les hôpitaux étaient le plus insuffisant des remèdes à appliquer aux misères humaines; qu'ils accusent la société, à mesure qu'ils se multiplient. Ce n'est pas assez d'ouvrir un asile au pauvre dans ses maladies ; il faut lui assurer des moyens de travailler, sans s'excéder ; d'amasser quelque chose au delà de ses besoins journaliers ; de ne pas être réduit à passer le tems de ses souffrances, comme un être qui ne tient à rien dans le monde. Considérez aussi que la vertu publique est sans force, si elle n'entretient et ne dirige les vertus privées ; qu'autant ce qui s'inspire dans les œuvres de la bienfaisance est abondant, autant ce qui s'y commande est borné. La nature a mis dans

nos ames des impressions ; la société nous place dans des rapports, qui nous appellent au secours des misérables. Fiez-vous davantage à la compassion naturelle, à ces devoirs de convenance, dont il nous est si aisé de contracter l'habitude ; ou plutôt accroissez-en la force par le besoin d'y céder, par le cours de l'opinion, par des distinctions que vous y attacherez. Ne voyez-vous pas que lorsque vous élevez un hôpital, chacun se dégage des liens de parenté, d'amitié, de confraternité, de voisinage ? On devient dur, parce qu'on paie ; on sent moins la voix tendre et impérieuse de la pitié ; on croit n'avoir plus à répondre de rien, même à son propre cœur. Je ne sais si une partie de l'égoïsme qu'on remarque dans les grandes villes, ne vient pas de cette source. Ne pourrait-on pas aussi soulager les infirmités humaines, sans enlever les malheureux à tout ce qu'ils aiment, à tout ce qui les console ; sans les entasser ensemble, tandis que, pour leur santé et leur bonheur, il faudrait les dérober les uns aux autres ? Ceux qui les soignent, seront-ils plus empressés, plus attentifs, lorsqu'ils seront obligés de retirer leur affection, ne

pouvant la partager à tant d'objets; de ne faire que comme un devoir, ce qui demande toute la vigilance d'un tendre intérêt ? Et combien de dépenses pour faire aller un grand établissement, qui sont perdues pour l'utilité de sa destination ! Combien d'abus, de désordres s'y introduisent bientôt, et s'y maintiennent longtems ! Et quelle difficulté de les détruire, quand ils ont leur excuse dans une administration nécessairement compliquée !

Telles sont les vues que développe, d'une manière aussi ingénieuse que touchante, l'auteur de l'ouvrage que j'annonce ; et, ce qui est encore mieux, d'où il part pour proposer des remèdes simples et faciles à des maux trop réels. J'aurais peut-être dû n'employer que ses idées et ses paroles. Mais comment peut-on toucher à la cause des infortunés, sans y faire entendre sa faible voix ? Un écrivain n'a que ses pensées à offrir dans le soulagement des misères humaines ; il croit acquitter sa dette, lorsqu'il en trace le tableau, et qu'il y répand les mouvemens et les vœux de son ame.

L'ouvrage, dont nous allons présenter les principales idées, a pour but de s'opposer

au plan d'un nouvel *Hôtel-Dieu*, proposé par M. *Poget*. Veut-il donc priver les infirmes et les malades de tout secours? Au contraire, il veut leur en assurer de meilleurs et de plus nombreux. Son plan serait qu'il n'y eût plus d'Hôtel-Dieu, au moins qu'il fût réduit à un grand *hospice*; que les revenus en fussent appliqués au soulagement des pauvres malades, sous la direction de l'administration, qui régit maintenant cet établissement; que, dans chaque paroisse, il y eût une fondation de charité, telle que celle qui subsiste dans celle de *Saint-Roch*, destinée à pourvoir au soulagement des pauvres-malades, qui ont un domicile; qu'il y eût des hospices, dans chaque paroisse, pour les malades sans domicile; enfin qu'on autorisât les particuliers à établir des *infirmeries à pension*, séparées des hospices, où les maîtres et les personnes charitables pourraient placer leurs domestiques ou des ouvriers, qui les intéresseraient.

Ce n'est point du tout faire connaître un plan, dont toutes les vues sont fondées sur des observations aussi justes qu'utiles, et dont toutes les idées sont bien liées, que de s'arrêter à un simple énoncé. Il faut lire cet

ouvrage, qui, au mérite d'un grand intérêt, joint l'avantage d'être très-court. Ce serait une sorte de crime pour la nation et pour le siècle, que de pareils objets y fussent traités, sans obtenir une grande attention ; et qu'ils l'aient été avec une sagacité si heureuse, sans obtenir à l'auteur une reconnaissance publique.

Rien de plus juste et de plus fin en même-tems, que les principes d'où part l'auteur, pour vouloir qu'on commence par ne pas faire sortir de leurs familles, les malades qui en ont une.

« Il n'est pas dans la nature de demander à autrui, ce que l'on peut faire soi-même, sans un trop grand effort.

» L'homme souffrant commence par supporter son mal, et par y apporter de lui-même, avec ses propres moyens, le soulagement qu'ils peuvent lui procurer.

» Quand les moyens de soulagement, qui dépendent de lui sont insuffisans, il se plaint; il commence à implorer le secours de ses parens et de ses amis; et chacun d'eux l'assiste, par la suite d'un penchant naturel, que la compassion met du plus ou moins dans le cœur de tous les hommes.

» Cette assistance a cependant des bornes; elle est limitée par les moyens et par la volonté de ceux qui la donnent; elle ne peut s'étendre au de là du terme, où les soins et la fatigue qu'ils prendraient leur sembleraient plus pénibles que la compassion qu'ils ressentent; ce terme s'élève très-haut, quelquefois jusqu'au sacrifice de la vie chez les cœurs sensibles et vivement affectionnés; il a peu de portée chez les indifférens; mais si l'on pouvait s'exprimer ainsi, il présente toujours une sorte d'équation, en raison de laquelle l'assistance est donnée tant qu'elle paraît à l'homme qui s'y dévoue, un moindre fardeau, que celui de la compassion dont il est ému.

» C'est ce qui fait que les secours de la famille unie par l'amour et par l'amitié, sont toujours les premiers, les plus attentifs, les plus énergiques; et ceux dont est le plus véritablement soulagé l'être souffrant, qui dans l'assistance qu'il reçoit, compte pour beaucoup la consolation qu'il éprouve, et a besoin de trouver une jouissance morale, jointe à un service physique.

« Mais quelquefois, et trop souvent sans doute, les efforts de la famille ne peuvent

suffire aux besoins urgens et multipliés de l'individu qui souffre. Qu'arrive-t-il alors ? La famille à son tour invoque le secours de ses voisins. Ceux-ci en donnent, qui deviennent utiles, qui suppléent un peu à l'insuffisance des premiers, mais qui, offerts avec moins de zèle, et suivis avec moins d'intérêt, sont loin d'avoir, par leur nature, la même efficacité.

» C'est bien pis, quand, au lieu de l'assistance des voisins, il faut avoir recours à celle du village, ou de la paroisse, ou de la municipalité, ou de la province, ou de l'état. Plus le secours vient de loin, moins il vaut ; et plus il paraît lourd à ceux qui l'accordent.

» Cet inconvénient ayant sa source dans la constitution de l'homme et de la société, il est impossible d'y échapper ; et il en résulte que, lorsqu'il s'agit de soulager l'infortune et la maladie, la société elle-même, pour exercer une véritable charité, doit s'employer le moins qu'il soit possible, et faire autant qu'il peut dépendre d'elle, usage des forces particulières des familles et des individus. »

Parmi les avantages de cette manière

d'administrer les secours publics, l'auteur en fait remarquer un principal, celui de faire concourir les soins de la famille à la guérison du malade, et les secours du malade au soulagement de la famille elle-même.

» Toutes les fois qu'on se rapproche de la nature, les biens se cumulent. Lorsqu'on s'en éloigne, ils ne se font plus qu'aux dépens les uns des autres. Un artisan, un ouvrier, pères de familles, tombent malades leur salaire, qui faisait vivre leur ménage, est interrompu. Si on les transporte dans un hôpital, ils quittent, avec une double affliction, leur femme et leurs enfans, dont ils regrettent les soins; leur femme et leurs enfans, qu'ils laissent sans pain et réduits à la mendicité.

» Si au contraire on ne les sépare point, le père soigné et consolé sera moins longtems et moins dangereusement malade; et dans la dépense que la charité devra faire pour lui, il y en a une partie qui, sans lui nuire et sans multiplier les frais, peut tourner au profit de sa famille. Il faut bien que quelqu'un mange la viande, dont on lui aura fait du bouillon; et en chauffant sa tisanne, il n'en coûte pas plus de chauffer aussi ses

enfans. La femme et les enfans peuvent donc se trouver sauvés de la misère, si au-lieu d'envoyer le malade dépenser trente sols par jour dans un Hôtel-Dieu, on le laisse, aidé de leurs soins, en consommer vingt au milieu de ceux qui l'aiment, et qui lui sont chers. »

Cette forme de secours étendrait les liens de l'amitié dans le peuple. «Ceux même qui n'auraient point de familles, se verraient souvent assistés par un zèle véritable, ou préférable du moins à celui des infirmiers, si ce zèle était assuré d'être soutenu et réchauffé par un partage dans la petite pension journalière, et par le droit de consommer la viande des bouillons : tout sentiment naturel peut-être tourné à bien ; et l'intérêt même peut perfectionner les mœurs, s'il est mis sur une bonne voie, par une intelligente charité. »

On ne peut se refuser aux raisons que développe l'auteur contre les grands hôpitaux, et aux avantages qui résultent de la multiplicité des hospices. Il faut les voir dans l'ouvrage même. L'auteur avait ici un modèle à citer ; et il s'est plu à rendre un hommage, que tous les cœurs partageront.

« Il faut bénir la dame étrangère, qui a profité du crédit dont elle jouissait, et de la vénération dont elle jouira toujours, pour nous donner l'exemple d'un hospice où les malades, soignés avec humanité, meurent moins que dans aucun des autres hôpitaux de la capitale; et il faut souhaiter qu'un zèle trop ardent ne conduise pas à multiplier les lits de cet hospice, de manière à en former à son tour un grand hôpital. Ses succès tiennent principalement à ce que l'entreprise est bornée.

» Moins ces maisons seront considérables, et plus il sera facile à des hommes d'une capacité ordinaire, et tels que ceux qu'on trouve à employer, d'y établir et d'y maintenir le bon ordre, les bonnes mœurs, l'économie et la probité du détail. »

Dans le quatrième chapitre, l'auteur établit le projet nouveau d'avoir des infirmeries à pension, qui seraient sous l'inspection des curés et des dames de la charité de chaque paroisse, Il entre dans des détails qui appuient et confirment ses idées. Nous regrettons de ne pouvoir ni les abréger, ni en détacher quelque partie.

Le dernier chapitre est un résumé du plan

de l'auteur, où il l'établit sur de nouvelles preuves ou de nouvelles considérations.

On jugera de l'esprit général de cet ouvrage par les dernières phrases.

» Comment sommes-nous arrivés à mettre sur la voie de ce terme heureux, où, avec la plus petite dépense, on assistera le plus grand nombre possible de pauvres malades, en soulageant, autant qu'il se pourra, leur cœur affligé; et rendant plus efficaces de toutes les manières, les soins auxquels ils ont droit de prétendre? C'est en tâchant de ne pas laisser perdre un des sentimens, un des penchans, une des vertus, une des passions, un des intérêts, et même une des faiblesses, que l'on pourrait tourner à leur profit. Toute faculté de dépenser en argent est bornée; tout pouvoir physique est limité. Il n'y a que l'esprit et l'ame qui, plus rapprochés, si l'on peut ainsi dire, de la divinité, tiennent d'elle une activité, une puissance, une bienfaisance, presqu'incommensurables.»

On ne sera pas surpris d'apprendre qu'on doit cet excellent mémoire à un écrivain M. *Dupont de Nemours*, qui s'est particulièrement voué aux études at aux travaux

d'administration ; qui joint un esprit supérieur à des connaissances immenses ; dont le zèle infatigable rend les talens plus utiles ; et qui, ayant mérité la confiance du gouvernement, aura un jour la gloire d'avoir sensiblement contribué à étendre les lumières et à préparer beaucoup de biens, par un grand nombre d'écrits qui ont tous, comme celui-ci, des objets d'utilité publique.

SUR

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

A l'occasion des Lettres d'un cultivateur américain, *par M. de Crévecour, en* 1785.

Il ne faut plus entendre par l'Amérique, comme l'observe l'auteur, ni nos îles à sucre, ni les contrées qui fournissent de l'or aux deux mondes : la véritable Amérique est ce vaste continent, qui a commencé le dernier à se peupler ; qui s'est peuplé des victimes de la persécution religieuse et de l'oppression civile, chez tous les peuples ; qui s'est tourné aux vertus, en plaçant toutes ses espérances dans l'agriculture ; qui a été préparé à une bonne civilisation, par l'influence du plus étonnant gouvernement de l'Europe : car l'Angleterre aura la gloire d'avoir créé des peuples dignes de secouer son joug, lors même qu'elle essuiera le reproche, de les avoir forcés à l'indépendance, par l'oubli de ses propres maximes.

Là, les anciens crimes de l'Europe, dans

le Nouveau-Monde, s'expient, par la plus religieuse pratique de l'humanité et de la tolérance ; si le comble de la barbarie et de l'injustice peuvent jamais s'expier. Là, les plus prodigieux accroissemens de la population, réparent un peu la plus horrible dévastation. Là, à chaque instant, des pas d'hommes, s'impriment, pour la première fois, dans les éternelles solitudes de la nature ; où l'homme, en avançant sans cesse, dans son immense domaine, le voit sans cesse se reculer et s'étendre. Là, l'homme ne fait de conquêtes, que sur la nature ; et les sociétés ne s'étendent, qu'en s'améliorant.

O révolutions des tems ! O règles inconnues des évènemens ! Ce monde, qui est tombé entre nos mains avec tous les signes d'une organisation récente, et dans l'enfance de l'espèce humaine, s'enrichit tout-à-coup de la longue expérience d'un autre monde, vieilli dans toutes les révolutions de la barbarie et de la civilisation ; et va nous offrir le beau contraste de la société perfectionnée, sur un sol encore brut et sauvage.

Les nations, qui ont pris possession de ces contrées, sont, par intérêt autant que

par inclination, amies du monde entier ; leur prospérité est dans le nombre des citoyens qu'elles acquièrent, chaque année ; leur gloire, dans leurs bienfaits pour tous ceux qui cherchent des secours et un asîle. Ailleurs, les Européens arrivent, pour s'enrichir ; et ils n'apportent que les vices de la cupidité. Ici, ils viennent acquérir par le travail, une douce et libre subsistance ; et ils prennent toutes les vertus, qui tiennent au travail et à la modération. Ailleurs, les Européens ne se reposent jamais dans leur première fortune, toujours impatiens d'une plus grande, parce qu'ils tournent incessamment leurs pensées et leurs desirs vers les jouissances de leur ancienne patrie. Ici, ils prennent par goût, par habitude, par nécessité, les principes et les mœurs d'un pays, où ils viennent vivre et mourir. Aussi vous y voyez des peuples qui ont une physionomie à eux ; le caractère de leur situation naturelle et politique ; et ce caractère est tout ce qu'on peut desirer de meilleur.

Remarquons l'heureuse singularité, qui distingue ces peuples. Dans un état de société, où tout sent la naissance des choses, ils

ils ont déja la maturité des vieilles nations. Une sorte de perfection caractérise leur origine; ils ont encore, pour la plupart, des mœurs pures et simples; et déja tous les arts utiles, et la philosophie même, fleurissent parmi eux. Tout ce qui est bon, naît chez eux de lui-même. Tout ce que nous avons tout ensemble, d'utile et de mal-faisant, s'y épure. Tout croît et se développe, chez eux, dans un ordre particulier. Ils ont des bibliothèques publiques et point de théâtres. Ils ont de grands écrivains en politique, d'excellens législateurs; et ils commencent seulement à avoir des poètes.(1)

(1) Cette observation n'est pas plus un éloge, qu'une critique; il était naturel que des peuples pareils commençassent par la raison, plutôt que par l'imagination. Voici le moment pour eux de s'illustrer par la poésie; elle est faite pour les tems du bonheur et de la gloire; et elle peut s'allier avec les bonnes mœurs, comme avec la corruption. La conquête de leur liberté sera pour les Américains, ce que la conquête de Troye fut pour les Grecs. Elle vient déja d'être chantée, par l'un des guerriers qui y a concouru. Le colonel *Humphrey* vient de publier, sur ce sujet, un petit poëme plein de verve et de sensibilité; il est traduit avec

Les plus riches colons, parmi eux, conduisent la charrue, de leurs mains; et les plus pauvres connaissent les inventions de l'Europe dans l'agriculture, et s'instruisent dans la science du gouvernement. Ce ne sont pas quelques hommes supérieurs et rares, qui leur ont tracé leurs lois et leurs constitutions; ils les ont délibérées eux-mêmes, dans leurs assemblées nationales; et jamais les droits de l'homme et du citoyen, n'avaient été ni si bien posés, ni si bien éclaircis; voilà la véritable Amérique.

Un grand évènement qui vient de s'y achever, donne encore à ces peuples, la prééminence de ce titre; ils viennent de conquérir leur liberté. Désormais, l'Amérique, comme avant sa dévastation, va posséder des hommes indigènes. Le sol qu'ils foulent, est à eux; ils n'ont plus de lois, que celles qu'ils se sont données eux-mêmes. Du

---

l'élégance la plus heureuse, par M. le marquis de *Châtellux*. On en annonce un plus considérable qui s'achève. M. *Barlow*, jeune homme de *Hartford*, vient de publier un poëme épique, en neuf chants, intitulé: *La Vision de Colombus*, dont on dit beaucoup de bien, à Londres.

haut de leurs côtes, en contemplant cette mer Atlantique, qui, pendant tant de siècles, avait empêché les deux hémisphères de s'entrevoir, même par la pensée; ils peuvent mêler l'orgueil de l'indépendance civile, aux doux mouvemens de la bienveillance fraternelle. Quoique cet évènement nous ait vivement frappés, il me semble que nous n'en recevrons pas encore toutes les idées, qu'il est fait pour inspirer.

Depuis la découverte de *Colomb*, il ne s'est rien passé de plus important, dans tout le genre humain. C'est à ce moment qu'on reconnaît bien cette destinée éternelle, qui transporte incessamment la gloire et le bonheur des nations, d'une zône à une autre. Si l'ancienne, *Egypte*, encore fameuse par une civilisation, qui a présidé à celle des autres pays; eut, comme on le dit, de véritables sages, des hommes capables de lire dans les évènemens présens, le sort futur des peuples; quelles durent être leurs pensées, lorsqu'ils virent toutes les nations de la *Grèce*, secouer le joug des tyrans; organiser leurs sociétés par de belles lois; adopter les mœurs de l'héroïsme; ouvrir enfin ces beaux siècles, qu'ils ont remplis de l'éclat de

leurs talens et de leurs vertus ! Des espérances pareilles, peuvent entrer dans l'ame de ceux qui méditent la révolution, qui vient de s'accomplir sous nos yeux. Il est beau, il est doux d'assister à l'origine des grandes choses ! Heureux les hommes d'aujourd'hui, qui verront finir le siècle qui s'écoule, sans se sentir conduits eux-même au terme de leur décadence ! Le siècle suivant leur promet un noble spectacle.

Républiques naissantes de *l'Amérique*, je vous salue, comme l'espérance du genre humain, à qui vous ouvrez un asile, à qui vous promettez de grands et heureux exemples : croissez, affermissez-vous au milieu de ses bénédictions ! Vous avez conquis votre liberté, par un courage sage et patient; par des victoires, pleines d'humanité. Au sein même des invasions de la tyrannie et des horreurs de la guerre, vous avez choisi les constitutions, sous lesquelles vous voulez vivre. Achevez maintenant, pour les siècles, ce que vous avez commencé, dans des circonstances sinistres. Peuples heureux, la guerre d'où vous sortez, vous affranchit doublement. Ces anciens abus, ces anciens préjugés, qui font le malheur

de toutes les vieilles nations, n'avaient pu encore jeter parmi vous de profondes racines; ils doivent finir avec le gouvernement, qui les avait fait naître. Vous entrez dans un ordre de choses, où tout peut vous obéir. Le passé ne vous enchaîne pas; l'avenir est en votre disposition. Tracez le plan de vos destinées, comme le sage dirige sa conduite, sans aucun asservissement aux opinions et aux usages, qu'il voit régner autour de lui. Ce n'est pas trop de toute la liberté de l'esprit humain, réunie à sa plus grande sagesse, pour vous donner les lois, que le siècle présent exige.

Vous avez à résoudre les plus grands problèmes de la législation. En adoptant la démocratie, vous vous engagez à des mœurs fortes et pures; et cependant vous ne vous séparez pas du reste de l'univers, où triomphent l'esclavage politique, et la corruption morale. Appelés à toutes les richesses d'une vaste culture et d'un commerce, qui embrassera les deux mondes, vous n'y renoncerez pas. Vous ne renoncez pas à toutes ces commodités de la vie, à cette splendeur de la société, qu'amènent les richesses, les sciences et les arts. Vous ne vous refusez pas

à tous ces dangereux avantages ; et vous le voudriez en vain ; le tems n'est plus où l'on pouvait les écarter de la formation des empires : il faut aujourd'hui les y admettre et en corriger l'influence.

Ainsi vous entreprenez de réunir ce que les plus grands législateurs, ont toujours cru inconciliable ! Dans un si hardi dessein, rassemblez donc toutes les forces de la législation. Eh ! qui osera jamais borner sa puissance ? L'homme lui appartient ; elle le forme et le déforme à son gré ; elle sait également exalter ses passions ou les enchaîner ; le retirer de la civilisation par des mœurs farouches, ou l'orner de tous les dons de la sociabilité. Elle peut le perfectionner, par les mêmes moyens, qui l'avaient autrefois dégradé et corrompu. Qu'elle joigne pour vous, à la sagacité des vues modernes, l'efficacité des institutions antiques ; surtout qu'elle emploie habilement cet énergique amour du bien, et cette vive attente d'un heureux avenir, qui caractérisent l'époque où vous êtes.

Fondez vos mœurs sur les meilleurs penchans de la nature, sur les goûts les plus sains de la société ; et elles s'affermiront

par le bonheur simple et vrai, qui en résultera. Réunissez à l'austère simplicité des peuples nouveaux, ce qu'elle peut admettre de la douceur des siècles polis; et vos mœurs pourront s'approcher de la corruption, sans en être altérées; elles sauront s'y prêter et s'en défendre. En laissant aux richesses leur cours ordinaire, pourvoyez à la dispersion des fortunes excessives; corrigez la grande inégalité des jouissances, par la plus sévère égalité des droits; et ne laissez pas s'engendrer dans vos états, la classe des misérables, qui fut toujours le crime et la ruine d'une société. Ce n'est point par les vrais plaisirs, c'est par les faux, que l'homme se déprave. Retranchez peu aux desirs de la nature; réprimez tous les besoins de la mollesse, toutes les fantaisies de la vanité. Tournez l'emploi des richesses, vers le bonheur individuel et vers la gloire nationale; et elles féconderont les vertus, sans nourrir les vices. Appelez les sciences et les arts vers de grands objets, par d'augustes récompenses; et leur gloire épurera vos sociétés, en les décorant.

S'il est si difficile aujourd'hui de maintenir une constitution libre, jamais on n'eut

plus de secours, pour la bien préparer. Les bonnes lois et les bonnes mœurs ont disparues; mais les sages en ont toujours fait l'objet de leurs études; et nous pouvons au moins, à cet égard, nous glorifier de nos lumières. Toutes les nations de l'Europe, vivent dans un commerce continuel de leurs pensées; une heureuse découverte devient bientôt un héritage commun. Mettez à profit cette fraternité, que les sciences ont établie entre tous les peuples. Accordez-leur à tous la gloire de concourir à vos lois. Qu'il serait beau de voir le plan de vos législations, médité, entre tous les sages de l'Europe, comme le plus grand intérêt du genre humain!

Peuples législateurs, sentez bien toute la majesté de la fonction que vous allez remplir, toute l'importance de l'ouvrage que vous allez faire! Puisez un noble orgueil, un saint enthousiasme, dans la vaste influence de vos destinées. Vous tenez l'univers dans une grande attente; dans cinquante ans, il saura, par vous, si les peuples modernes peuvent encore conserver des constitutions républicaines; s'il est de bonnes mœurs compatibles avec les grands progrès

de la civilisation ; si l'Amérique doit rendre meilleur ou pire le sort de l'humanité !

Elle est donc bien intéressante à étudier, dans ce moment ; les lois qu'elle s'est déja données ; ont obtenu une grande attention, et il importe qu'elles fassent beaucoup écrire ; (1) mais on ne peut ni bien entendre celles qui existent, ni indiquer celles qu'il convient d'établir, si l'on n'est bien instruit des mœurs de ce pays ; et c'est là l'objet et le mérite du livre que j'annonce.

Dans l'un des volumes qui composent l'ouvrage, l'auteur nous donne une description

(1) Le vœu que je forme ici commence à se remplir, d'une manière bien distinguée. Il paraît, dans ce moment deux ouvrages aussi utiles qu'intéressans, sur les constitutions des États-Unis ; l'un ont *les Observations de M. l'abbé de Mably* ; l'autre, celles *du Docteur Price*. Dans ces dernières, est une lettre digne de l'ame et du génie d'un des plus grands hommes, qui aient paru dans notre nation. (*Turgot*) Je connais aussi une autre lettre sur ce sujet, pleine de grande vues et des meilleurs principes. Elle est d'un de nos jurisconsultes les plus respectés. (*Turgot*) J'ose ici l'inviter à la rendre publique. On attend aussi un discours sur l'ordre de *Cincinatus*, par un homme d'un talent célèbre. (*Mirabeau*)

de chacun des *Etats-Unis*. D'autres se sont arrêtés sur ces objets en politiques, qui examinent la puissance relative, les ressources du territoire, balancent les avantages et les inconvéniens du gouvernement. Notre auteur prétend à moins de gloire, et cherche une autre espèce d'utilité. Il examine aussi le commerce, la population, les religions; mais il ne juge rien : il dit ce qu'il a appris, en parcourant les lieux, très-souvent ce qu'il a vu lui-même. Il quitte volontiers les villes, pour se répandre dans les campagnes, qui, là, par la prépondérance civile, comme pour l'utilité réelle, sont essentiellement la patrie. Il entre dans les plus simples habitations, dans les fabriques, les ateliers les moins renommés, recevant l'hospitalité, et laissant des amis par-tout où quelque objet l'arrête. Il nous fait connaître combien l'agriculture et l'industrie, sont déja actives et créatrices dans ces lieux; mais il est le poète de l'Amérique, comme il en est l'historien; son ame sensible, son imagination ardente, se saisissent de toutes les scènes qui le frappent et l'émeuvent.

Tantôt il nous offre le tableau de l'européen, qui a déja mérité, et recueille

déja tout le bonheur propre à la nouvelle patrie ; il nous montre un vaste domaine défriché en dix ans ; l'opulence champêtre rassemblée autour d'une bonne maison, qui a commencé par être une cabane d'*Ecorce* ; une nombreuse famille bien gaie et bien laborieuse ; où il n'est pas aisé de distinguer les domestiques des enfans ; la femme douce et économe, sans qui rien n'eût prospéré, et par qui tout le monde est content ; des fils, des filles, qui reçoivent pour dot, un terrein plus enfoncé dans les bois, les premiers secours de l'agriculture et l'exemple de leur père. Ailleurs, il nous représente le pauvre qui manquait d'un toît, d'un vêtement ; dont le rigoureux travail lui obtenait à peine le pain de la journée, arrivant dans cet asile de toutes les nations, de toutes les religions : il nous trace les progrès de sa petite fortune, ou, pour employer une expression plus convenable, de son établissement : d'abord il est obligé d'amasser un petit *Pécule*, d'apprendre les arts du pays ; d'y mériter l'estime et la confiance, en travaillant pour les autres ; mais bientôt il possède plus de terres, que le *Seigneur* du village, où il était né ; de *Serf* qu'il s'est vu, il se voit

Franc-tenancier; ne craignant plus les impôts et les servitudes, il dit avec un doux orgueil : *mes moissons* et *ma maison*; et s'il sort de ses champs, ce n'est plus pour aller livrer la récolte des grains qu'il a semés, c'est pour faire enregistrer les noms de ses nouveaux enfans, dans les archives de la *Comté*, et pour voter lui-même dans les affaires publiques.

A côté de ces hommes touchans par leur bonheur, il place des hommes souvent sublimes, toujours respectables : ce *Jean Bertrand*, digne que les voyageurs se détournent, pour voir réunis en lui, les vertus patriarchales et le génie de nos sciences; cet *Antoine Benezet*, ce missionnaire de l'humanité, qui quitta, pendant plusieurs années, ses foyers et ses enfans, pour aller prêcher à toute sa secte, l'affranchissement des *Nègres*; et qui, plus heureux que le sage *Las-Casas* dans ses supplications pour les *Indiens*, n'a pas défendu en vain cette belle cause; ce bon *Warner Mifflin*, autre digne membre de la *Société des Amis*; autre apôtre de paix et de bonté, qui s'en va, à travers tous les dangers de la guerre, sommer les deux généraux des armées enne-

mies, au nom de l'humanité et de la religion, d'épargner, autant qu'ils le pourront, l'effusion du sang humain; ce sensible et reconnaissant *Lefévre*, qui adopte, par une cérémonie solemnelle, le fils du sauvage, qui lui a retrouvé son enfant.

Mais, hélas! dans quel pays ne rencontre-t-on pas des malheureux et des crimes! Et combien surtout la guerre civile en amène! L'auteur a vu, a éprouvé des choses, qui font frémir. On sent ici que son ame a besoin de soulager une profonde douleur, une vive indignation. Il nous représente l'habitant des *frontières*, attendant de moment en moment l'arrivée de ces hommes, qui ont accepté pour devoir, de mettre tout un pays à *feu et à sang*. Il nous le montre se relevant d'effroi au milieu des nuits, et quelquefois désirant que son heure soit venue, afin d'échapper au tourment de l'inquiétude, par le courage du désespoir; ayant pour toute consolation, dans les jours de calme, les larmes de sa femme, qui le presse en silence dans ses bras, et les songes de ses enfans, qui ont vu l'incendie de la maison, et entendu les derniers cris de leur mère, frappée du terrible *casse-tête*. On

se sent un peu soulagé de tant d'horreurs, lorsqu'il nous ouvre la conscience d'un de ces satellites féroces, devenu enfin sensible par la terreur naturelle au crime ; et cherchant vainement le repos de son cœur, dans le souvenir d'un seul acte de clémence.

Cependant les bénédictions de l'auteur, viennent souvent adoucir ces affreux récits : il peint des hommes, il dit des faits qui honorent l'humanité, et qu'on se félicite de voir arrachés à un oubli trop ordinaire. C'est la distinction particulière des guerres civiles, d'exalter la nature humaine dans le bien, comme dans le mal. Au milieu de ces évènemens, de ces scènes contraires, il fait souvent parler et agir deux espèces d'hommes, qui méritent un intérêt particulier, les *nègres* et les *sauvages* : on les voit toujours mêlés aux vertus et aux vices qu'il décrit, et y conservant des caractères, qui ne sont qu'à eux.

Mais il est un personnage qu'on cherche sans cesse, et que l'on retrouve toujours avec un nouveau plaisir, c'est l'auteur lui-même ; c'est cet homme d'un caractère si simple, d'une ame si énergique, d'une vie si active ; qui souvent n'ayant pas d'aventures plus

remarquables à raconter que les siennes mêmes, ne connaît pas plus l'art de se cacher dans ses récits que l'envie de se montrer; et qui, joignant aux mœurs de *l'Amérique* la vive imagination d'un voyageur exercé par des destinées très-diverses, est par-tout le défenseur des opprimés, le consolateur de ceux qui souffrent; aussi propre à exhorter à la mort, l'homme qu'un arrêt inique envoie à l'échafaud, qu'à risquer sa vie, pour celui que ses ennemis poursuivent. Toutes ces scènes, où on le voit lui-même, intéresseront particulièrement un grand nombre de personnes, qui sont devenues ses amis, ou ses bienfaiteurs, dans le séjour qu'il vient de faire en *France*. En le retrouvant dans son livre tel qu'ils l'ont connu, ils se sauront gré d'avoir su apprécier, attirer vers eux, par leurs qualités aimables, par leurs nobles procédés, un homme que l'élégance de nos mœurs devait naturellement effaroucher.

S'ils ont eu le bonheur de réparer les maux que la guerre lui avait faits, il a emporté dans son cœur celui de les mieux connaître, de les chérir, de les honorer. Il fait éclater dans ce moment sa reconnaissance,

de la manière qui convient le mieux à son caractère, et qui ne pouvait appartenir qu'au pays qu'il habite : il inscrit leurs noms sur les parties d'un canton qui s'élève sous ses yeux, et qui, *situé sur le grand chemin de la population*, (j'emploie une expression où on le reconnaîtra) relèvera un jour la gloire de ces noms, par sa propre célébrité.

Tels sont les droits de cet ouvrage, à une grande attention du public. Il faut cependant prévenir les lecteurs, que s'ils veulent regarder plus aux formes qu'aux choses, ce livre pourra quelquefois ne pas les contenter en tout. Il est peu d'ouvrages utiles et intéressans, où l'on sente davantage les défauts, qui tiennent à l'absence de l'art. Pour excuser l'auteur, il suffit de se le représenter tel qu'il est : un Français qui s'est trouvé en *Amérique*, dès l'âge de 22 ans; qui s'y est adonné, non aux sciences et aux lettres, mais à un établissement de culture ; qui n'a interrompu ce genre d'occupations que pour parcourir, en voyageur agriculteur, une partie du continent américain ; n'ayant jamais écrit, que pour se rappeler les choses qui l'avaient frappé ;

tout

tout-à-coup excité par quelques amis à traduire ses manuscrits, en rapprenant la langue de son enfance ; et qu'on voie s'il est juste de demander à un tel écrivain de la correction, de la méthode. Il faut donc lui passer de fréquentes répétitions ; des réflexions souvent communes ; trop de détails ; des détails trop longs ; un stile négligé ; presque toujours des termes inusités ; des tournures étrangères. Il est d'autres qualités plus importantes, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, et qui s'y font sentir à chaque instant ; ce sont des choses vraies et neuves, de la justesse dans les vues ; de la sensibilité et de l'imagination dans le stile ; un mélange piquant de l'originalité propre aux objets et de celle qui n'appartient qu'à l'auteur. Comme tous les hommes qui n'ont que du talent naturel, il n'est à son aise, il n'a tous ses avantages, que lorsqu'il décrit ou qu'il cède la parole à des personnages. On ne trouve pas dans ses scènes l'art des effets ; mais une fidélité précieuse, une naïveté touchante et respectable. Il faudrait souvent bien peu de choses, pour leur donner ce charme entier et continu, que les hommes d'un talent cultivé, peu-

vent seuls répandre dans leurs productions.

Malgré les défauts de ce livre, je crois que les évènemens et les tableaux qui y sont présentés, ne mériteront pas moins l'attention des poètes, que celle des philosophes. Si les philosophes ont besoin d'objets nouveaux, pour étendre leur esprit, les poètes ont besoin de rajeunir leur talent par de nouvelles images, de nouvelles impressions. Quel pays, plus que *l'Amérique*, peut maintenant parler à l'ame, émouvoir l'imagination ? Son sol présente, dans le plus grand des spectacles, le plus beau des contrastes; toute la puissance de l'industrie humaine, au milieu de la majesté primitive de la nature; et ses mœurs réunissent quelque chose de la simplicité antique aux lumières, aux créations merveilleuses de l'esprit moderne. Aussi, dans son enthousiasme, l'auteur va jusqu'à accuser d'une grande méprise, les voyageurs européens, qui, *au lieu de venir contempler en Amérique, le germe primordial des choses, et les progrès d'un peuple éclairé et nouveau, vont dessiner en Italie, les monumens de la décadence et les ruines d'un peuple an-*

cien. Ne serait-il pas plus doux et plus noble, s'écrie-t-il dans son stile poétique, *de venir admirer nos villes alignées, propres et commerçantes, que d'aller visiter quelque temple ruiné, parmi des décombres menaçans, et dans des lieux où l'on ne rencontre plus que le buisson du désert, l'herbe de la solitude, le silence de la dépopulation ?* C'est ainsi qu'il avertit nos arts, ainsi que notre philosophie, d'une grande conquête qu'ils ont à faire. Il me semble que ce mouvement d'une ame patriotique, renferme une grande vérité et une leçon utile.

Un de nos premiers écrivains, de ceux qui ont le mieux montré combien la poésie, et la philosophie pouvaient s'embellir l'une pour l'autre, après avoir employé toutes les richesses du stile oriental, dans un germe d'apologue, dont il est l'inventeur parmi nous, nous avait déja appris, comment on pouvait créer un nouveau genre de littérature, avec les objets et les mœurs qu'offre l'*Amérique*, et dans le petit morceau de l'*Abbénaki*, dont le fond est une expression sublime échappée à l'ame d'un sauvage, et dans le conte de *Ziméo*, dont le héros est

un *nègre*; où ce *nègre* se trouve un grand caractère, par les deux passions de son espèce, l'amour et la vengeance, et un homme éloquent par cette sensibilité physique, encore plus vive dans cette race d'hommes. Les mœurs paisibles des *Quakers*, et la peinture des sites délicieux de la *Jamaïque*, font ressortir encore davantage, l'impétuosité d'une ame *africaine*. Cet intéressant morceau a de plus le mérite, d'être une des plus pathétiques réclamations contre l'esclavage des *noirs*. On ne peut espérer souvent des ouvrages, d'un goût si exquis, d'un talent si original. Mais le livre de M. de *Crève-cœur* nous indique des drames de ce genre; et il fournit les sentimens et les couleurs, qui leur sont propres.

Nota. Les cinq articles, qui suivent, ne méritent d'être conservés, que comme des hommages à des écrivains distingués, et par quelques idées sur les époques où parurent leurs ouvrages.

SUR UN VOLUME DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

(en 1782.)

Il n'appartient qu'aux savans qui cultivent les sciences, dont ces mémoires sont l'objet, de les apprécier et même souvent de les comprendre; aussi le public ne peut guère les écouter que dans un silence respectueux; mais s'il ne peut entendre les savans, il sait les honorer, et les aimer: il écoute les détails de leur vie, et le précis de leurs découvertes, comme il doit écouter des services rendus à l'humanité, et une nouvelle gloire ajoutée à la gloire de nos arts et de nos sciences; il rend de dignes hommages à la mémoire de ces hommes, avec le génie desquels il a pu rarement communiquer. On a remarqué que ces hommes, toujours passionnés pour la science, à laquelle ils se sont voués, avaient souvent dans leur vie, de ces singularités invincibles, dont la nature marque souvent les êtres à qui elle a

accordé des facultés extraordinaires; et qu'ils retraçaient communément dans leurs mœurs la bonté, la simplicité, la candeur des premiers âges; comme si l'étude les avait séparés de nos mœurs, et les avait rendus à la nature, en les absorbant dans sa contemplation. Ce fut donc une belle et noble idée, que celle d'écrire leur histoire, et d'en faire une partie de celle des sciences mêmes : tandis que leur mémoire, qui s'avance vers la postérité, recueille à son passage les hommages des comtemporains, le moraliste et le poète lui-même, peuvent emporter des observations et des sensations neuves, de ces vies où la nature s'est montrée dans son irrégularité toujours ou piquante ou sublime. C'est là aussi un bel emploi du talent d'écrire; mais le talent d'écrire exige ici une foule d'autres dons, et doit s'en enrichir encore. Un secrétaire de l'Académie des sciences n'est pas seulement placé entr'elle et le public, comme on l'a déja observé; il l'est encore entre les différentes sciences elles-mêmes, qui se trouvent rassemblées dans ce corps, souvent sans se connaître et s'entendre entr'elles, tant leurs objets ont d'étendue et de diversité! C'est à leur secré-

traire, c'est à leur interprète à les suivre dans tous leurs progrès, à les rapprocher sans cesse les unes des autres, pour l'utilité et la gloire commune ; à bien saisir leurs résultats et à les simplifier ; à les rendre plus faciles et plus attachantes pour le public, sans leur ôter leur profondeur et leur gravité, et sans les déshonorer par de frivoles embellissemens. Cette réunion des talens, qui composent l'homme de lettres, et de ceux qui composent le savant, n'est pas une des choses qui étonnent le moins dans l'esprit humain; c'est elle qui assure un rang particulier aux *Fontenelle*, aux d'*Alembert*, aux *Condorcet*, dans l'ordre des écrivains qui ont mérité une grande renommée.

M. le marquis de *Condorcet*, qui a déja mérité d'être nommé, avec ses deux modèles, par plusieurs éloges, dont ceux-ci s'honoraient eux-mêmes, en a encore prononcé un dans cette dernière assemblée ; celui de M. *Bertin*, médecin de la faculté de Paris, et associé vétéran de l'Académie. M. *Bertin* avait annoncé de bonne heure, des talens et une passion pour l'étude de la médecine, qui devaient le conduire à des découvertes du premier ordre ; et il a quelquefois réa-

lisé ces espérances, dans quelques-uns des écrits qu'il a laissés. Mais malheureusement une organisation particulière, et nullement rectifiée par l'éducation de sa jeunesse, le rendait susceptible de ces terreurs, qui peuvent altérer dans l'homme, toutes les facultés physiques et morales. Peu de personnes en ont été les victimes d'une manière plus triste et plus étonnante ; cet homme, qui cultivait la médecine avec beaucoup de distinction, lui a fourni, dans ses maladies, une foule de phénomènes à observer. Il passa plusieurs années dans un état qui partageait son existence, entre la raison d'un homme supérieur, et la faiblesse d'un enfant.

Il semblait que l'historien devait passer rapidement et en gémissant sur cette époque de la vie de M. *Bertin*. Un écrivain qui aurait eu moins de philosophie dans l'esprit, et moins de ressources dans le talent, n'y eût pas manqué. M. de *Condorcet* était fait pour prendre un meilleur parti : c'est dans les affligeans détails des maladies de M. *Bertin*, qu'il a puisé des réflexions aussi intéressantes que profondes, sur le sort du malade, et sur la destinée de l'homme en général. A quoi tiennent en effet et notre

bonheur et notre raison ! Ce sentiment, répandu dans tout le discours, et toujours accompagné d'idées justes et heureuses, lui a donné un intérêt particulier : dans un écrit philosophique, comme dans un des plus célèbres romans, les évènemens de la folie, ont été la plus belle partie de l'ouvrage. Au mérite d'avoir été fécondé par les réflexions de l'auteur, cet éloge nous a paru encore joindre celui de ne présenter des réflexions qu'où il le fallait, et dans la mesure qui convenait ; aussi les auditeurs, après avoir applaudi comme à un ouvrage qui les attachait, par les idées et les sentimens, se sont encore retirés avec la satisfaction d'avoir entendu un écrit, dont leur goût avait souvent été flatté et jamais choqué.

SUR UN OUVRAGE DU MARQUIS DE MONTESQUIOU,

Publié, l'an 5 de la République, et intitulé :

Du gouvernement des finances de France, d'après les lois constitutionnelles, et d'après les principes d'un gouvernement libre et représentatif.

CET écrit n'est point un plan de toutes les réformes, de toutes les améliorations, que l'on pourrait opérer dans le régime de nos finances. Pour les bons esprits, chaque chose a son tems. Ce qui nous suffit aujourd'hui, ce qui nous conduira à un mieux desirable et possible, c'est de rapprocher l'état actuel, des règles essentielles, des moyens conservateurs; c'est de bien coordonner les diverses parties de cette administration.

Ce travail sera-t-il l'emploi unique de la science financière? Est-il réservé aux adeptes de cette mystérieuse doctrine? Non, il sera l'œuvre du simple bon sens; chacun est ca-

pable d'y tout entendre, d'y bien voir, d'y bien opérer. C'est le premier principe, le premier conseil, la première pensée de l'auteur.

« Tout est perdu; dit-il, nous serons encore une fois les victimes de notre législation financière, si les bons esprits, qui se trouveront dans les conseils, et qui pourraient être si utiles, continuent de s'envelopper d'une modestie funeste; se récusent eux-mêmes dans une matière où les fausses conceptions des routiniers et des spéculateurs ont tout perverti; et où le vrai ne sera ressaisi qu'autant qu'il sera cherché avec une intention pure, et qu'il recevra ce caractère d'évidence, dont tout esprit juste et appliqué, peut recevoir l'impression.»

L'auteur trahit ici, au profit de tous ceux qui lui ressemblent, le secret du mérite qu'il a acquis; mais rabaisser ainsi l'étude, où l'on a obtenu une réputation éminente, c'est l'élever véritablement; car la plus belle des sciences, sera toujours celle où plus d'hommes pourront atteindre.

Ces réflexions naissent naturellement de la lecture de l'excellent ouvrage, dont je vais rendre compte. On y voit un plan assuré

de la restauration de nos finances ; mais on y aperçoit aussi que cette restauration ne peut s'accomplir, qu'autant qu'elle sera le but auquel on sacrifiera toutes les haines, tous les ressentimens, toutes les spéculations politiques, tous ces restes de la tourmente révolutionnaire.

Après cette première vue rassurante, l'auteur trace les principes généraux de la législation financière, *dans une République*; et en déduit le système de finances, que nous devons adopter. Cette théorie est si simple, qu'on serait tenté de savoir peu de gré à l'auteur, de l'avoir bornée à des notions si propres à devenir communes. Il est pourtant juste d'observer, qu'il y a une très-belle idée, une idée neuve dans cette facile théorie ; c'est d'avoir attribué chaque genre de revenu à chaque espèce de dépense. Cette séparation, si elle n'était donnée que pour l'administration, ne serait souvent qu'une gêne minutieuse ; mais dans la législation, elle fixe la nature de chaque dépense ; elle les met à leur place ; ce qui est le meilleur principe d'un ordre toujours constant.

L'auteur trace ensuite le tableau de la

dette publique, et des moyens qui restent pour l'éteindre. Il propose le plan d'une bonne administration des revenus qu'il affecte à cet objet; et son résultat, qui dépasse toutes nos espérances, repose sur les preuves les plus positives.

Cet ouvrage, en embrassant tout le plan de la restauration de nos finances, en le mettant à la portée de tous les esprits, n'est pas seulement un secours pour ceux qui peuvent et doivent en méditer les moyens; il est encore la lecture la plus consolante, que puissent faire toutes les malheureuses victimes de la désorganisation actuelle. Vous, qui portez le poids de tant d'erreurs, de tant d'injustices, c'est l'excès de vos malheurs, qui vous associe à l'étude de nos finances: emparez-vous, comme de votre dernière ressource, de toutes les idées saines et utiles, que la discussion publique répand autour de vous; faites-les retentir autour des autorités nationales; révérez avec reconnaissance, les noms de plusieurs de vos législateurs, dont les sages conseils, les courageuses réclamations pourront enfin être écoutés, afin d'animer le zèle de tous ceux qui viennent, sous de meilleurs

auspices, partager leurs fonctions : Les noms des *Barbé-Marbois*, *Dupont* (de Nemours), *le Brun*, *Lafond-Ladebat*, et quelques autres. Hélas ! Le bien n'est pas encore devenu si facile, que le cri et la présence des opprimés, ne soient un appui nécessaire pour le courage qui s'y dévoue. Liés plus intimement à la fortune publique, mieux éclairés par une attention plus intéressée, vous démêlerez aisément, si c'est du bruit qu'on veut faire par certaines motions, ou un bon effet qu'on veut obtenir, si on se sert de l'indignation générale, qui éclate de toutes parts contre cet amas inoui de déprédations, pour en tirer une complète restauration, ou une nouvelle subversion ; si on va à l'affermissement de l'état, ou seulement à la ruine du gouvernement ; si on veut flatter vos douleurs, ou les finir : et vous saurez faire horreur de ces secrètes prévarications, trop ordinaires dans les tems de révolution, qu'on voudrait déguiser aux autres, et qu'on se déguise souvent à soi-même.

En lisant l'écrit de M. de *Montesquiou*, je me suis figuré que j'entendais son plan, du haut d'une de nos tribunes nationales ;

et cette illusion ajoutait à l'émotion de ce consolant espoir, qu'il verse dans les cœurs amis de leur pays, et avides de la fin de ses désordres, et de ses souffrances. Alors je ne me suis point figuré que le public honnête et éclairé, dont l'opinion doit avoir un poids légitime dans la délégation des fonctions, comme dans leur exercice, eût murmuré ces paroles : *pourquoi nous a-t-on envoyé cet homme? Nous ne voulons plus rien de tout ce qui lui a ressemblé; nous réprouvons tout ce à quoi il eut part; nous suspectons tout ce qu'il pourrait faire encore.*(1) Je le déclare, je n'ai pu admettre ce genre de prévention et d'injustice; et je ne crois pas du tout, qu'on soit parvenu à rendre la nation ennemie, ni du fond de la révolution, qu'elle a voulu si ardemment, ni de la constitution qui est son seul asîle, et la seule source de sa prospérité, d'une gloire nouvelle; ni des hommes qui s'y signalèrent par des sacrifices, des services,

(1) Le parti qui s'appelait *les honnêtes gens*, venait, à ce moment de repousser, avec violence et outrage, *Montesquiou* du concours aux élections législatives de cette année.

des talens; et qui eurent pour caractère distinctif, d'en avoir repoussé tous les crimes et tous les excès, du moment même qu'ils s'occupèrent d'en réaliser les belles espérances. Où est donc le principe de cette sorte de disgrace, où l'on voudrait faire croire que sont tombés ces hommes des premières assemblées, qui furent pendant longtems les organes de la majorité nationale ? Il est dans des haînes particulières; mais non dans l'esprit général; il peut tenir à quelques circonstances, à des intrigues; mais non se perpétuer.

Ils furent toujours placés entre deux partis opposés, mais également extrêmes, qui s'irritaient à l'envi, l'un de cette élévation d'ame et d'esprit, qui embrasse le devoir de la régénération de son pays, lorsque la nécessité l'amène; l'autre, de cette modération, qui se retient dans les limites propres de la liberté publique.

Des partis, qui ne veulent que leur domination exclusive, ne peuvent s'expliquer que par des calculs d'ambition personnelle, une conduite, où l'on n'attache son bien qu'au bien public; où l'on ne veut obtenir de l'éclat, que par des choses nobles; où l'on

l'on se console de ce qu'on perd, par ce qu'on peut mériter.

Mais il faut que les partis extrêmes, tout en se ravivant sans cesse les uns par les autres, s'usent à leur tour par l'impuissance du corps social, qui se refuse à la fin à cette succession de tourmentes contraires.

Cet empire de la modération, a prévalu depuis le 9 thermidor, contre les jacobins; mais voici ses autres ennemis qui reviennent; et c'est comme une autre victoire à obtenir. Elle est trop commandée par nos circonstances, pour que le parti qu'elle eut toujours en France, n'y retrouve pas ses avantages et ses ressources. Les hommes dont il s'honore, pourront être écartés; mais leur parti se maintiendra et accomplira sa salutaire destination.

Au sein même de la funeste défaveur qu'ils éprouvent aujourd'hui, que leur reste-t-il? Tout ce qui peut consoler et anoblir leur existence; (je ne parle ici que de ceux qui n'ont altéré en rien, l'idée que je donne d'eux): la satisfaction d'être demeurés seuls innocens de toutes les calamités de leur patrie; de rester encore seuls étrangers à ces passions haineuses, qui caractérisent

les tems de révolution, de trouver encore, seuls dans leurs cœurs, la bienveillance, la justice, la générosité envers leurs détracteurs et leurs persécuteurs, et une appréciation calme des outrages, dont ils sont les objets; d'espérer de l'épuisement de toutes les fureurs, de toutes les erreurs, l'ascendant de la raison et de la vérité. Il leur reste cette estime plus sentie qu'ils se doivent les uns aux autres, et qui les unit par une protection mutuelle; cette alliance d'idées et de sentimens, où ils se trouvent avec ce qu'il y a de plus distingué dans toutes les nations, avec tous ceux qui chérissent et cultivent les affections libérales : cette sorte de considération, que la haîne ne peut ôter, et même qu'elle ne peut refuser; et l'impartial jugement de la postérité; un plus profond attachement à la constitution actuelle, parce qu'elle leur promet la réalisation de leurs premiers vœux, et qu'elle leur conserve le droit de servir leur pays, par un zèle toujours actif, quoique souvent dédaigné; par un zèle sans humeur, quoique sans récompense.

M. de *Montesquiou* était un des plus propres à donner, et à recevoir cet exemple. On

voit dans cet écrit, digne réponse aux calomnies répandues contre lui, ce qu'il est sur ce grand objet de nos finances; et qu'on le trouvera toujours, soit qu'il faille appuyer les efforts des hommes en place pour le bien, ou les avertir des maux qu'ils négligeraient de guérir, ou relever les erreurs qui pourraient leur échapper. Il appartient par ses principes, aux seuls beaux jours de la révolution, et par la noble élégance de son stile, aux beaux jours de notre littérature. J'ai saisi, avec empressement, l'occasion de lui rendre cet hommage, à une époque où le mérite semble perdre de ses droits parmi nous; et où on ne sait plus de gré de professer envers lui une entière justice.

(*Nouvelles politiques*, 8 juin 1797.)

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES
DE
SAINT-LAMBERT.

La première partie de ce recueil avait déja paru, il y a trois ans, sous le nom de *Catéchisme universel*, ou de *Principes des mœurs, chez toutes les nations.*

Je viens de relire l'extrait, qui en fut donné, dans le tems, par *Rœderer* (1); et j'ai regretté que cette belle exposition, d'un des plus précieux ouvrages du siècle qui vient de finir, n'ait pas été publiée, à la tête de cette nouvelle édition; il est des extraits qui s'associent aux ouvrages même, parce qu'ils apprenent à les lire, à les juger; parce qu'ils leur assignent leur place, en développant tout leur mérite.

La seconde partie de celui-ci demanderait aussi une discussion approfondie. Mais

(1) Dans son journal d'économie politique.

quand même j'oserais rivaliser ici avec l'auteur de l'extrait de la première, je ne le pourrais dans la courte notice, que permet la forme du journal où j'écris; je suis forcé de me borner à quelques observations.

Le nouvel ouvrage de *St.-Lambert* a pour titre: *Analyse historique de la société.* C'est un tableau des causes, des principes, des effets, qui caractérisent chaque forme de gouvernement, et que l'on reconnaît plus ou moins, dans les divers gouvernemens qui ont existé, et qui existent encore.

Ce qui me paraît distinguer *St.-Lambert*, entre tous les autres écrivains politiques, c'est d'avoir, le premier, pris en considération, dans l'examen du jeu des constitutions politiques, l'influence des penchans naturels et sociaux de la nature humaine. C'est de là surtout que sa philosophie a tiré des aperçus neufs, et des résultats féconds.

Ce qui frappera davantage, et plus aisément, c'est le singulier contraste de la doctrine de ce livre, écrit immédiatement avant la révolution, avec les institutions qui en sont sorties. L'auteur avait adopté, de préférence, comme le gouvernement le plus favorable à l'amélioration sociale, la mo-

narchie française, qu'il voulait rapprocher des principes de la monarchie paternelle. Mais à peine avait-il cessé d'écrire, que, déjà, cette monarchie était déracinée jusques dans ses vieux fondemens.

Ceci éclaircit encore plus un fait, qu'il importe de relever; c'est que la philosophie du dix-huitième siècle répandait plutôt autour des gouvernemens des lumières, qui commencent à se perdre, que les principes de la subversion qu'ils ont subis; cette subversion tenait à des causes plus actives et plus puissantes.

Mais une preuve que cette révolution, au point où elle est arrivée, a pris enfin un caractère de force et de grandeur, c'est que, sous son empire, des opinions de ce genre soient publiées, sans alarmer ridiculement l'autorité publique, et même sans produire aucune autre impression, parmi les plus ardens zélateurs du nouvel ordre de choses, que l'étonnement de revoir encore de pareilles idées.

Par le changement des choses et des idées en Europe, c'est donc la première partie de cet ouvrage qui est destinée à une grande influence, à une gloire durable.

Je m'appuie ici sur l'accueil qu'il eût reçu, il y a vingt ans, lorsque vivaient encore une partie de nos grands écrivains.

Ces hommes passionnés de l'idée de rendre les lettres et la philosophie des moyens plus directs d'amélioration dans les mœurs, de perfectionnement dans les idées, se seraient emparés de ce livre, comme d'un bienfait public, préparé et inspiré partout ce qu'ils avaient eux-mêmes pensé et écrit de meilleur; ils l'eussent préconisé avec la douce chaleur de cette *philantropie*, à laquelle alors tous les cœurs étaient ouverts; recommandé, avec toute l'autorité de leur propre gloire, aux gouvernemens, aux pères de famille, aux instituteurs, aux élèves. Il faut tout avouer néanmoins; la détraction aurait pu devenir aussi animée, que l'approbation. Les petits beaux-esprits auraient allégué leur ennui sur un ouvrage, qui n'avait pas les effets d'un roman. Les petits penseurs n'auraient aperçu que les idées de tout le monde, dans un ouvrage, dont le mérite est d'avoir formé une science, des idées de tout le monde. Les esprits faux se seraient offensés d'une morale, qui ne laisse plus rien pour la dispute; les enthousiastes se se-

raient scandalisés d'une morale, qui n'admet que les illusions qui naissent de la nature, et s'associent à la vérité même. Le clergé aurait crié à l'athéïsme; les parlemens, à la subversion de l'ancienne doctrine: les ministres, tourmentés dans les deux sens, eussent attendu laquelle des opinions l'emporterait. Mais, grace à cette guerre même, le livre n'en eût obtenu, que plus de succès. Les femmes l'eussent sérieusement aimé, malgré le tour quelquefois un peu satyrique du chapitre qui les regarde, parce qu'elles y auraient trouvé une instruction aimable et facile. Les jeunes gens se seraient senti l'esprit plus net, l'ame plus vive pour le bien, un instinct de conscience plus développé, après l'avoir adopté, comme un objet chéri de leurs études. Le docteur de Sorbonne, qui l'aurait fulminé, l'eût rencontré cependant sans colère, sur les bancs des collèges; le magistrat, qui aurait concouru à en défendre la lecture, n'eût pas été des derniers à l'acheter pour son fils; et, après quelque tems d'épreuve, le ministre se fût entendu avec les intendans, pour en séparer la partie populaire, et la faire répandre, sans scandale, dans les petites écoles. Ce n'était

pas tout-à-fait un mauvais tems, que ce tems curieux et bizarre, où le bien se faisait, malgré tout ce qui protégeait le mal.

St.-Lambert publie aussi, dans ce recueil de ses *OEuvres philosophiques*, des écrits qui ne le sont pas moins. Une vie d'*Helvétius* qui venge la mémoire de ce philosophe, par le tableau de ses vertus, des coupables intentions qu'on a prêtées à sa doctrine; une vie de *milord Bolinbrok*, laquelle est un morceau d'histoire aussi bien fait qu'intéressant, sur le règne de la reine *Anne*, et du roi George Ier. La publicité d'un autre ouvrage, du même genre, est encore retardée; c'est un hommage de l'amitié pour un des hommes les plus honorables qui aient vécu dans les cours; il sera aussi un monument précieux sur l'esprit, et les mœurs de la France, sous Louis XV. C'est dans ce dernier volume, qu'on retrouvera plusieurs beaux articles de l'Encyclopédie; les articles *luxe*, *législateur*, *génie*, ainsi que les *Discours accadémiques* de l'auteur.

Si un homme-de-lettres pouvait se faire une glorieuse destinée, par la seule ambition de ses vœux, il semblerait qu'il devrait se dire: *Je donnerai à ma nation*,

je laisserai à la postérité un beau poëme et un grand ouvrage de philosophie. Tel est le genre de satisfaction avec lequel, du sein de sa vieillesse, l'auteur des *Saisons*, et de la *Morale élémentaire*, peut regarder la carrière littéraire qu'il a parcourue.

Un autre trouverait encore une juste célébrité, dans de moindres ouvrages, dans ses *Poésies fugitives*, ses *Fables orientales*, et une espèce de contes ou de romans, à la fois politiques et philosophiques ; genres divers, où il a réuni l'originalité du talent et la perfection du goût.

Le conte des *deux Iroquois*, qui paraît pour la première fois dans ce recueil, serait mieux placé entre *Sara* et *Ziméo*, et à côté de l'*Abénaki*.

On nous donne aujourd'hui une sorte de drame sur les mœurs sauvages. (1) J'en ai senti et j'en loue volontiers les hautes beautés. Mais j'avoue que les *Sauvages de St.-Lambert* m'ont paru dans une nature qui leur convient, et ceux de M. de *Château Brillant*, jetés dans une espèce d'i-

(1) Atala.

dées et de sentimens, qu'ils ne peuvent connaître.

St.-Lambert a maintenant 85 ans; c'est le survivant des philosophes du dix-huitième siècle, de ces hommes si sottement attaqués au milieu de leurs succès, et si indignement chargés aujourd'hui de toutes les erreurs, de tous les crimes de la révolution : qu'on les juge sur celui qui reste encore là, pour les représenter.

La nature, indulgente envers celui qui a chanté ses beautés, et expliqué ses lois, lui a épargné beaucoup d'infirmités, et lui permettrait encore de jouir de la vénération qu'il a méritée. Mais où achève-t-il son honorable existence ? En dehors des distinctions, qui autrefois mettaient les hommes de ce genre de mérite en contact avec les hommages du public.

Et cependant, nous avons une institution qui est censée renfermer avec honneur tous les hommes illustres, dans les sciences et les lettres ! J'énoncerai ici un vœu digne d'être entendu des chefs actuels de la république : ne conviendrait-il pas de s'emparer des derniers momens de ce respectable vieillard, pour faire en lui une solemnelle réparation

à tous ceux, qu'on a laissé mourir dans un ingrat abandon ? de porter son nom sur la liste de *l'institut*, non par une élection, mais par une inscription particulière, et demandée par le gouvernement, comme un hommage national aux hommes-de-lettres du dernier siècle ?

PRÉCIS HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE.

Par LACRETELLE le jeune.

LES histoires de la révolution ont commencé avec elle. A peine le cours d'un de ses évènemens était ouvert, une de ses phases était développée, que déja des plumes impatientes s'en emparaient, et croyaient énoncer le jugement de la postérité. Il n'est pas besoin de dire ce que devaient et ce que pouvaient être de pareils ouvrages.

Ce cours de désastres, dont nous avons été les acteurs, les témoins, les victimes; ce remuement général de toutes les parties de l'organisation politique; ces ruines mêmes au milieu desquelles il nous faudra vivre ou mourir, forment aujourd'hui le grand fonds que nous avons à exploiter, tant pour nous-mêmes que pour ceux qui nous survivront; le bienfait terrible, qu'une

destinée impitoyable réservait à l'instruction des peuples et des gouvernemens ; une source d'expériences et de vues sur tout ce qu'ils ont à éviter et à chercher ; l'unique moyen qui nous reste d'expier envers le genre humain, ce long spectacle d'abominations, dont nous l'avons épouvanté. Hâtons-nous de saisir, de lier ensemble les sévères leçons, les douloureux services, que nous en pouvons tirer.

Voilà, ce me semble, le but où doivent se diriger, soit le récit, soit la discussion des faits et des actes de la révolution. Tel est particulièrement l'un des mérites de deux ouvrages récens sur ce sujet, qui attestent que la révolution est arrivée à une époque, où l'on peut en parler avec vérité, en écrire avec sagesse : l'un est le *Tableau historique de Ségur aîné*, dans son *Histoire de Guillaume* III, ouvrage dont la réputation est déja faite ; l'autre est le *Précis historique de l'assemblée législative*, que *Lacretelle* le jeune publie, dans ce moment, et que nous annonçons.

Tout peuple, placé dans un tems de lumières et à une époque de perfectionnement, doit connaître sa propre histoire.

Celui qui vient d'être bouleversé par une révolution, doit surtout y apprendre et ses droits, qui en ont été le principe; et ses égaremens, qui en ont amené les malheurs; et les machinations infâmes, dont il a été l'instrument; et les règles, qui peuvent lui rendre l'ordre, en lui conservant la liberté. J'entends ici par peuple, toute cette masse d'hommes dans toutes les classes, à qui sa position permet de recevoir une éducation dans nos écoles, et de l'achever par la lecture de quelques livres, rapprochés du simple bon sens.

Rabaud Saint-Étienne, un des hommes de talent de l'assemblée constituante, avait conçu l'heureuse idée de réduire une vaste histoire à un précis très-court, et de donner ainsi à tout le peuple français, un tableau du nouvel ordre de choses, où il venait d'entrer. Il avait commencé cet essai sur la seule portion de cette histoire qui existait encore sur le règne de l'*assemblée constituante*. C'était une sorte d'écrit populaire et propre à être employé dans les écoles.

Rabaud Saint-Etienne paraissait avoir été appelé vers ce sujet, par l'impulsion de

son talent même. Doué d'une heureuse justesse dans les idées, d'une facilité élégante dans le stile, de cette onction dans l'ame, qui anime et embellit les jugemens et les tableaux; en créant la pensée de ce genre d'écrire, il en avait commencé un modèle.

Mais il était mal placé, pour son entreprise. Tout était encore enthousiasme et fanatisme, dans l'évènement. Il fallait être à une plus grande distance, et surtout avoir atteint le dénouement, pour le peindre de ses vraies couleurs, pour en séparer le bien et le mal, pour indiquer ce qu'il en faudra retrancher, ce qu'il en faudra maintenir.

Tel est l'avantage, qu'a eu le successeur d'un plan si bien conçu.

Ces écrits doivent tenir à la fois de cette concision attachante, qu'on remarque dans un des livres d'éducation, que nous avons reçus des anciens; (*les vies de Cornelius-Nepos*) et de la narration vive et rapide de ces tableaux d'histoire générale, dont nous avons un bel exemple dans un autre de nos ouvrages classiques (*les Révolutions romaines de Vertot.*) Il faut y ajouter encore ou plutôt y cacher quelque chose de

cette

cette sagacité du génie, qui marque, à grands traits, les causes et les mobiles des évènemens, dont un ouvrage, qui ne nous est pas moins familier, (*la grandeur en décadence des Romains*), est un magnifique modèle.

Alors une philosophie sage et profonde médite toutes les masses, qui doivent se réduire dans ces courts ouvrages; un art heureux et habile en combine les parties les unes pour les autres les groupes, pour l'effet qui est propre à chacune, pour un intérêt, qui de l'une se communique et à celles qui les touchent de près et même à celles qui en sont éloignées; une verve douce et facile en anime tous les détails, en fond toutes les couleurs; et y achève le charme, en joignant par-tout la grâce d'une marche naturelle, à la noblesse d'une composition bien ordonnée; et tout cela se fait sentir à celui qui lit, mais ne se révèle qu'à celui qui sait se rendre compte de sa propre satisfaction.

Cette théorie de ce genre d'ouvrages, nous a été inspirée par celui, dont nous parlons; c'est l'abrégé des caractères qu'on y remarque. On peut les concevoir, à un plus

haut degré encore ; mais on ne peut les y méconnaître. L'auteur se propose de continuer les autres époques de notre cours révolutionnaire. Ce n'est pas trop présumer de lui, que d'espérer qu'il accomplira tout ce qu'on peut en attendre.

Une introduction trace l'état des choses et des esprits, dans ce rapide passage du règne de l'assemblée constituante à celui de l'assemblée législative. C'est un morceau supérieurement fait. Il me semble cependant qu'il lui manque de se terminer par un résultat, qui fermerait un ordre d'évènemens et en ouvrirait un nouveau.

Tout le reste de l'ouvrage n'est plus qu'un seul tout, où l'on remarque particulièrement plusieurs beaux tableaux ; mais où rien ne se détache ; et ce n'est pas là le moindre éloge de l'ouvrage.

On y trouve par-tout cette connaissance du sujet, que l'on n'a pu prendre que dans son assistance personnelle aux évènemens ; une vue juste et élevée sur les principes et la marche de la révolution ; une explication vive et précise de tous les ressorts mis en mouvement ; une juste application des partis et des personnages ; une saine

direction aux leçons qui résultent de cette fatale époque du bouleversement de la révolution : tout le monde y aperçoit qu'elle ne devient plus qu'une absurde *dérévolution* ; on y voit la France sortir de la monarchie, sans pouvoir arriver à la république ; et subir une plus forte convulsion, pour détruire un trône sans base, que pour abattre tout le vieux régime d'un vaste empire.

Le stile est vraiment celui d'une histoire rapide, écrite pour toutes les classes. Son mouvement est dans celui des faits mêmes ; son effet dans sa convenance avec les choses ; et cependant, c'est par cela qu'il est toujours noble, élégant, clair et attachant. Je ne parle pas ici de quelques phrases trop négligées, échappées à la facilité de l'auteur.

Son impartialité n'est pas cette coupable indifférence, qui peut peser comme deux choses égales le vice et la vertu, la sagesse et la folie, l'oppression et le malheur. C'est cette force d'esprit, qu'on ne puise que dans la sensibilité retenue de l'âme ; cette impartialité, qui sait s'arrêter pour juger ; tout voir pour bien voir ; ne voir dans les

objets que ce qui y est; ne rien changer, ne rien affaiblir dans leurs tableaux; et sait s'élever au dessus des affections, des préventions pour les hommes, parce qu'elle se tient à une trop grande hauteur, pour en être atteinte; pour leur sacrifier et la vérité, et la justice, et le respect du public, et celui de soi-même.

Lacretelle le jeune n'a plus qu'à marcher dans les voies qu'il s'est ouvertes lui-même, et employer les qualités qu'il a déja acquises, pour se surpasser encore dans un cours d'ouvrages, qui liera son nom à la belle entreprise d'éclairer la France sur sa révolution, et de lui rendre utiles de si grands et de si lamentables évènemens; et c'est ainsi qu'il ajoutera une gloire solide, à la juste estime qu'il avait déja acquise, dans la guerre courageuse qu'il a faite, pendant plusieurs années, aux mauvais principes de la révolution.

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET POLITIQUES

DU RÈGNE

DE LOUIS XVI.

Depuis son mariage jusqu'à sa mort.

Ouvrage composé sur des pièces authentiques fournies à l'auteur, avant la révolution, par plusieurs ministres et hommes d'état; et sur les pièces justificatives recueillies après le 10 août, dans les cabinets de Louis XVI, à Versailles et au château des Tuileries.

Par JEAN-LOUIS SOULAVIE l'aîné.

Il n'y a pas deux ans, que rien n'était ennuyeux et abandonné, comme un ouvrage sur la révolution. On en faisait sans cesse néanmoins, parce que tant de gens ont été agités de cet évènement, qu'il est le

fond des pensées, et des affections d'une foule de personnes, toujours empressées de dire, qu'il n'a pas dépendu d'elles que les choses n'allassent bien différemment. Le dégoût de ce genre d'écrits, ne tenait qu'à un sentiment universel de lassitude sur les spéculations diverses, dont cet évènement avait été et pouvait être l'objet. Nous nous abandonnions à la conquête que le jacobinisme avait fait de la France au 10 août, comme ailleurs on se serait soumis à un changement de dynastie; et alors où était le plaisir, l'intérêt de savoir, pourquoi et comment on avait un tel sort et de tels maîtres? Cela commence à changer; nous ne nous déplaisons plus à revenir sur nos souvenirs, à exercer notre esprit sur l'examen du passé; nous y recherchons l'histoire de nos maux, pour nous en donner la vengeance; en les imputant les uns à la cour, les autres aux grandes corporations aristocratiques; ceux-là à l'ambition du haut tiers; ceux-ci à tels et tels personnages; et presque tous à la philosophie du dix-huitième siècle; c'est le Bouc émissaire d'aujourd'hui. Ce retour à la contemplation du tableau de nos souffrances, prouve que le

sentiment s'en affaiblit ; que les cœurs se dilatent, que les esprits reprennent du courage et de l'activité ; et c'est là, ce me semble, le plus honorable caractère de l'époque actuelle.

L'auteur de l'ouvrage, en six volumes, que nous annonçons, paraît avoir pressenti que l'état des esprits favorables à sa production, arriverait tout juste, pour le moment où elle serait finie ; et cela fait honneur à sa sagacité. Il n'ayait pas moins bien conçu sous quel aspect il fallait présenter les choses, et quelles choses il fallait dire. Il ne s'est pas jeté, tout de suite, dans les tumultes et les fureurs d'une révolution ; il s'est donné le tableau de la fin d'une monarchie, et de l'époque de l'histoire moderne la plus singulière ; il a surtout tout rapporté à la personne d'un monarque, jeté du plus beau trône du monde, dans les fers d'une horde de Cannibales ; (1) et relevé d'une pareille dégradation, par l'horreur immortelle d'un supplice, où ses ennemis même n'avaient à lui faire expier que la cause même de leur triomphe, l'incu-

(1) *Les membres de la commune de Paris.*

rable faiblesse de son caractère. C'est là le principe dramatique de l'ouvrage. Autour du principal personnage, se développe, comme l'action du drame, tout le mouvement d'une monarchie, qui s'agite et s'ébranle; reçoit des impulsions contraires; quitte ses vieux principes; se livre à de nouveaux, sans les adopter; et qui, n'ayant plus ni direction, ni système, ouvre au milieu d'elle-même, un champ de destruction, où tous les partis, sortis de sa ruine, se battent, avec ses débris.

C'est tout cela qu'il fallait expliquer; c'est tout cela que l'auteur veut faire croire qu'il explique. Mais c'est là qu'est l'erreur ou le prestige. L'auteur pose en principe, que l'ancienne monarchie était un vaste ensemble, dont les parties s'entresoutenaient; mais où il fallait tout conserver, sous peine de tout dissoudre: et rien n'est plus contraire à la vérité, bien observée. La monarchie française, plus encore que toutes les autres, était une bigarrure de toutes les institutions sociales, que les tems avaient amenées; elle s'était sans cesse modifiée par ses pertes, par ses acquisitions; elle tenait à la fois aux vieux préjugés,

aux nouvelles vérités; à la barbarie, à la civilisation; aux idées religieuses, aux idées philosophiques; elle n'était plus de son tems, et ne voulait pas aller avec son tems; il fallait qu'elle sût remonter à l'époque du débrouillement de la féodalité, où son plan avait été formé, ou qu'elle se fit le centre d'une nouvelle organisation nationale; elle ne pouvait se conserver, qu'en se posant autrement. N'ayant pas voulu faire le changement elle-même, il s'est fait, par sa ruine. Cela était du cours des choses.

Voilà ce que l'auteur aurait dû remarquer et faire reconnaître; mais il ne paraît avoir songé qu'à flatter les manières de voir d'aujourd'hui, qui ne sont point du tout celles-là. Présenter comme des incendiaires et des brouillons, tous les ministres, tous les écrivains, qui conçurent des réformes; obtinrent les disgraces de la cour, la haîne des grands corps, et l'estime de tous les gens éclairés et bien intentionnés; remettre en honneur des préjugés, pour lesquels on n'ose pourtant, ni demander de la croyance, ni même en affecter soi-même; bien décrier la recherche des vérités spé-

culatives et l'étude des améliorations pratiques ; lier tout ce qui sortit de la fange révolutionnaire avec tout ce qui promettait tant de biens, sans une révolution, et même par la révolution, si elle n'eût pas été un produit de choses ingouvernables ; où les bons et les méchans furent toujours emportés hors de leurs intérêts, et au delà même de leurs propres passions : voilà le genre de philosophisme qu'il a adopté ; car celui-là est un aussi ; et tout pareil à celui qu'il combat, celui des apôtres de l'athéisme et des professeurs de démagogie ; des deux parts, on calomnie le bien à cause du mal, au lieu de combattre l'un, pour conserver l'autre ; et on ne veut, parmi les hommes, que l'ignorance ou la folie, parce que c'est, avec ces deux mobiles seulement, qu'on en fait ce qu'on veut. Heureusement l'un et l'autre ne sont pas plus la philosophie du dix-huitième siècle, qu'ils ne seront celle du dix-neuvième. Il y a, à chaque époque, dans chaque nation, une masse d'idées fausses et de viles intentions, qui cherchent toujours le moment de leur explosion. Il convient de la laisser se faire, le plus paisiblement pos-

sible, pour qu'elle s'achève plutôt. Quant à la vraie philosophie, elle a des caractères, des effets tout différens; elle repose sur les progrès de l'esprit humain, sur les améliorations de l'ordre social; elle se nourrit d'un fonds, qui reste toujours pur; on peut nier ses services, on ne peut les arrêter. Ceux qui s'effraient de tous les écrits d'aujourd'hui, pour la sûreté des vérités démontrées, des principes sortis de l'expérience, sont peut-être ceux qui lui font l'injure la plus marquée.

L'auteur a très-bien démêlé encore, que ce que nous aimons par dessus tout, c'est d'avoir l'explication des grands évènemens, par les petits faits; et il en fournit pour chaque occasion. Je suis loin de les décrier, assurément; ils jettent souvent des coups de lumière dans la marche des faits principaux, quoiqu'ils n'en soient jamais les causes.

Il a mieux fait encore, pour le succès de son livre; c'est surtout aux personnes qu'il s'attache; c'est leur vie entière, le fond de leur âme, tous leurs actes qu'il rassemble; il ne les quitte jamais, quand il voit un nouvel aspect, sous lequel il peut

les montrer; il les juge lui-même, et puis il les fait juger par chaque parti et dans chaque époque de leur histoire.

On trouvera donc dans cet ouvrage le système, les objets et la manière que l'on veut. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est que l'auteur a adopté tout cela, sans en avoir fait sa passion. Il n'aime, ni ne hait; il a devant lui ses lecteurs; et c'est à leur complaire, et non à se satisfaire lui-même, qu'il a songé.

On reconnaît qu'il a une grande pratique des ouvrages de ce genre; il nous rappelle lui-même, qu'il a été l'éditeur des *Mémoires de St.-Simon*; et c'est des mémoires de ce genre, qu'il a voulu composer; il en a tout pris, hors le mordant du caractère propre de l'écrivain, qui, dans *St.-Simon*, donne souvent tant d'énergie à ses tableaux, et tant de physionomie à ses portraits.

Tout ceci explique un peu cette singularité, de voir dans la ligne des détracteurs des principes de la révolution, un des hommes qui ont marqué dans ses plus abominables excès. Cela mérite d'être remarqué, uniquement, parce que cela ne s'est pas

encore vu. Au fond, cela est tout simple; est-il si difficile et si rare d'avoir le visage de chaque tems?

Du reste, il serait très-injuste de ne pas accorder à cet ouvrage, son légitime prix; il est extrêmement piquant par tout ce qu'il contient; et il contient de tout: des tableaux d'histoire et des anecdotes; des discussions et des bons mots; des choses qui n'appartiennent pas à l'auteur, et des choses qui ne pouvaient appartenir qu'à lui; des faits vrais, des faits controuvés; des faits qui courent les rues, des faits qu'on n'a pu saisir, qu'en écoutant aux portes; un grand nombre de pièces curieuses, vraies ou supposées; du bon et du mauvais en tout et sur tout. Il ne sera point inutile à l'histoire; il avertira l'observateur des évènemens et des hommes, d'une foule de choses qui auraient pu lui échapper; il ne satisfera pas l'homme qui veut un stile précis, une narration élegante, des morceaux bien faits, lorsque le sujet demande un bon écrivain; mais, dans ce genre d'ouvrages, on n'est pas difficile; et il est bon de ne pas l'être; avec l'indulgence convenable, le lecteur trouvera un vrai plaisir,

et un fond d'instructions dans ce recueil indigeste, de tout ce que l'auteur a trouvé propre à la curiosité publique. Il n'a voulu que faire un livre qui se lise et s'achète ; il a parfaitement atteint son but. Il desire aussi qu'on lui reconnaisse de l'esprit, et l'art d'une compilation attachante ; et c'est une dernière justice que je lui dois.

LE Cen. LACRETELLE AINE,

AU Cen. PRÉSIDENT

DE L'INSTITUT NATIONAL.

J'IGNORE si, par les statuts ou les règlemens de l'institut, l'usage est admis que les gens-de-lettres déclarent eux-mêmes leur vœu, d'obtenir les places vacantes dans les diverses classes de cét établissement national. Mais je crois que ce mode, dans la distribution des récompenses publiques, tient à tous les principes, aux meilleures formes de l'état républicain; c'est une raison pour un citoyen de le préférer à tout autre; et peut-être, pour un corps littéraire fondé dans une république, de s'en faire une loi. Je le crois aussi plus conforme à la dignité des lettres; celui qui l'emploie, s'interdit, par cela même, toutes sollicitations particulières; plus conforme à l'impartialité, éclairée qui doit présider aux choix à faire; car, on ne peut rien demander publiquement, sans offrir quel-

ques titres; et des titres produits par les concurrens, retenant davantage l'attention des juges sur les objets à comparer, les aident à échapper à l'influence des affections personnelles, et à celle de ces considérations étrangères, qui peuvent altérer leur indépendance nécessaire. Il en résulte encore que le public, devant qui et pour qui se votent ces adoptions, reçoit et contracte aussi l'habitude de peser les mérites, entre les candidats, dans les vœux qu'il énonce, dans l'approbation ou l'improbation de la préférence accordée. Enfin, tout se rapportant, dans cette forme, à une justice sévère, on ne doit plus qu'elle à ceux qui l'ont invoquée; et on peut l'exercer avec plus de fermeté.

Ces principes, citoyen président, me déterminent à me présenter, par une demande publique, pour la place qui vient de vaquer par la mort d'un des membres de la représentation nationale et de l'Institut, de Baudin (des Ardennes).

J'ai su, qu'à la fondation de l'Institut, les savans, gens-de-lettres et artistes qui furent appelés par le gouvernement, pour en préparer la composition, daignèrent

un

un moment me, regarder, comme un de ceux qui pouvaient y être admis; du moins j'y fus mis en discussion. Je n'ai que des notions confuses et incertaines, sur les objections qui me firent rejeter. Je sais seulement, que quelques membres m'accusèrent *d'opinions inciviques*, et qu'un autre me contesta des *titres littéraires*.

Il faut bien que l'Institut n'ait pas adopté ces opinions isolées, puisque, deux ans après, sans l'avoir sollicité, ni fait solliciter, je fus mis sur une liste de présentation, avec le citoyen *Toulongeon* et un autre candidat. Le citoyen Toulongeon obtint la préférence. Mais de là il suit, que j'avais été reconnu admissible, et que je suis encore aussi entier qu'un autre, dans mes droits ou mes prétentions, aux places de l'Institut.

A l'égard de *mes opinions politiques*, c'est à l'Institut, bien plus qu'à moi, de professer ici les vrais principes. Toute conduite incivique doit être réprimée par les lois, dans la mesure de ses mauvais effets. Toute opinion politique, doit rester libre. Dans un régime républicain surtout, l'intolérance politique n'annoncerait que la

domination d'une faction. Tout gouvernement, qui affecterait de craindre certaines erreurs, ne ferait que les accréditer; celui qui les punirait, en créerait, seul, tout le danger, par sa persécution même. Un corps scientifique et littéraire, doit mettre à profit, jusqu'aux fausses spéculations de l'esprit, dans la recherche lente et circonspecte de toutes les vérités.

Je crois avoir servi, autant qu'il était en moi, la liberté et la philosophie, ma patrie et la révolution, que je n'ai jamais séparées les unes des autres; mais je ne me flatte pas de n'avoir pas erré, soit dans mes opinions journalières, soit dans mes écrits, sur les principes, sur les évènemens, sur les partis, sur les hommes.

Devant tout homme, qui ne verrait la vérité que dans son parti, le bien public que dans les moyens qu'il a employés ou auxquels il s'est associé; pourvu qu'il ait assez de bonne foi avec lui-même, pour en reconnaître dans un autre; je ne me défendrais que par l'évidence de mes bonnes intentions, en lui offrant la même justice, pour son compte personnel.

Devant tout homme, qui porte dans son

cœur la pureté des affections républicaines et dans son esprit l'élévation des idées libérales, je réclamerai, avec confiance, toute l'estime, toute la bienveillance que se doivent entr'eux les vrais patriotes, les vrais amis de la révolution, qui furent plus, ou moins, les martyrs de ses désastreuses déviations.

Quant à *mes titres littéraires*, j'avoue, que si les choix de l'Institut ne pouvaient tomber que sur ces écrivains, qui ont honoré leur pays et leur siècle par de grands et beaux ouvrages; loin d'oser appeler son attention sur mes faibles écrits, ma juste inquiétude devrait plutôt l'en détourner. Mais, tandis qu'il se produira si peu de ces grands et beaux ouvrages; tandis, surtout, qu'au milieu d'une révolution qui a tout déplacé, tout interrompu, tout absorbé, tout froissé; les gens-de-lettres manqueront des secours, des moyens, du tems même, nécessaires à la composition de cet ordre d'écrits, lesquels exigent non-seulement un talent peu ordinaire, mais encore sa longue et forte concentration dans un seul objet; cette sévérité ne serait ni juste, ni sage; et il me semble que ce ne serait pas, pour moi seul, que l'Institut

aurait été plus indulgent. Mais à quelque distance, que soient mes travaux des productions célèbres et importantes, dans quelque rang qu'ils doivent être relégués; c'est à l'Institut, c'est au public à prononcer ce jugement; je n'ai ni à les préconiser, ni à les déprécier; je ne puis que les indiquer. (*On en supprime ici le dénombrement.*)

Ces divers écrits, que je désirerais moins nombreux et plus recommandables, sont, jusqu'à présent, mes seuls titres aux récompenses littétaires. Je ne me permets de les réclamer, pour la première fois, et après vingt ans de travaux, que comme une des ressources qui me restent, pour achever de plus importans ouvrages, déja assez avancés; et que la plus grande amertume de ma vie serait d'être forcé d'abandonner.

Citoyen président, dans la démarche, peut-être nouvelle et particulière que je me permets, je dois exprimer tous mes principes, tous mes sentimens.

Je vois, avec une profonde douleur, avec ce regret mêlé d'humiliation, qu'un bon citoyen éprouve à la vue des injustices

publiques, que plusieurs des membres de l'ancienne académie française, tels que les *Saint-Lambert*, les *Laharpe*, les *Morelet*, les *Galliard* etc., par des causes étrangères à l'Institut, sont, pour ainsi dire, tombés au rebut, dans la littérature actuelle. Je pense, que les noms de tous ceux qui étaient déja en possession des honneurs littéraires, appartenaient de droit à la liste de l'Institut; que c'était un héritage qu'il avait à recueillir, plutôt que des acquisitions à faire; et qu'en ce sens, cet ordre d'écrivains n'est plus éligible. Cependant, avec leur rang dans la littérature, ils ont tout perdu, excepté la gloire de leurs écrits, et la considération publique pour leurs personnes, qui accusent cet ingrat abandon! Je n'oserais jamais rien demander pour moi, sans avoir acquitté ma reconnaissance ancienne pour plusieurs d'entr'eux, qui furent les soutiens et les guides de ma jeunesse, et sans avoir élevé une voix pour tous, dans leur propre silence.

S'il entrait dans les vues de l'Institut, au défaut d'une autre réparation, de diriger ses choix sur quelques-uns des anciens académiciens; il me semble qu'eux seuls

peuvent être candidats les uns avec les autres; et je me retire, avec respect, d'un pareil concours: assez heureux d'avoir, à ce prix, contribué peut-être, par cet hommage, à reculer ma propre admission.

Mais je déclare aussi que je ne me retire pas, s'il n'entre dans le concours, que des écrivains n'ayant commencé à écrire que bien longtems après moi, qui aient produit moins de travaux, et qui soient de beaucoup plus jeunes; quels que puissent être d'ailleurs l'éclat de leurs écrits, la supériorité de leurs talens. Je crois que les *passe-droits* ne valent pas mieux dans la carrière des lettres, que dans les autres; que c'est là un de ces bons vieux principes, qu'il faut toujours garder ou reprendre. Un bon ordre de choses accorde à chacun ce qu'il a mérité une fois, et ne fait pas un impolitique sacrifice, des services passés aux services présens. Ce qui est propre aux génies prééminens, c'est leur gloire, qui ne se partage pas; les récompenses instituées demandent toutes les règles de la justice distributive.

Je vous prie, citoyen président, de communiquer à l'Institut, ou à ses diverses

classes, mon vœu formel, d'être admis dans le concours à la place vacante, tel que je l'énonce dans cette lettre.

Salut et respect,

LACRETELLE, aîné.

Paris, ce 1.er *brumaire, an* 8 *de la République.*

DE LA GÉNÉROSITÉ (1).

JE ne prends pas ce mot dans le sens populaire, pour une inclination et une habitude à répandre des largesses. La véritable générosité est bien autre chose : c'est la plus belle et la plus aimable des qualités, dont l'ame humaine puisse être ornée ; c'est ce besoin d'estime et d'amour, et cette passion des beaux faits, qui font que nous mettons notre bonheur à nous sacrifier souvent pour les autres, et à donner toujours, à nos bienfaits et à nos services, un caractère particulier de grandeur ou de délicatesse.

Il est plusieurs vertus, qui ressemblent beaucoup à la générosité : ce sont la bienfaisance, la clémence, l'amour de la patrie, et le sentiment de l'honneur.

Ces vertus ont bien des choses qui leur

(1) On place ici ce morceau, pour réparer la méprise de l'avoir omis dans les *Fragmens de morale*, au deuxième volume, dont il devait être le dernier.

sont communes; mais elles ont aussi un caractère particulier qui les distingue.

La bienfaisance est expliquée par ce mot même. Vouloir et faire constamment du bien; employer à cela sa fortune, son crédit et ses soins; y trouver son plaisir, et n'avoir pas besoin d'autre récompense, c'est être bienfaisant : en ceci l'homme bienfaisant ressemble à l'homme généreux. Mais en quoi ils diffèrent: c'est que le premier ne sert les hommes qu'avec les faveurs qu'il a reçues de la fortune ; et que le second les sert de toutes les facultés de son ame. Son génie, son courage, ses espérances, ses plaisirs, sa vie même; il donne tout et ne regrette rien.

Il y a plus de grandeur dans la générosité; mais il y a une utilité plus continue dans la bienfaisance. La générosité ne vit que de faits sublimes, et ne s'éveille que dans les grandes occasions; la bienfaisance est de tous les instans.

La générosité d'habitude et de caractère ne s'entretient même, que par la bienfaisance. On peut faire une action généreuse, sans être un homme bienfaisant; mais un homme constamment généreux, renferme

nécessairement en lui l'homme bienfaisant.

La clémence est le pardon d'un mal ou d'un outrage reçu, le sacrifice du plaisir et quelquefois même du droit de se venger ; c'est la vertu que les hommes honorent le plus, non pas seulement à cause du besoin qu'ils en ont, mais encore parce qu'ils sentent, que rendre le bien pour le mal a quelque chose de *surnaturel*, pour un être qui ne se soulage dans ses *douleurs*, que par l'espérance de les faire expier. La gloire de la clémence se mesure sur la force de la haîne et de l'ardeur du desir de vengeance, qui l'ont précédée. Ainsi rien de si court que l'intervalle qui sépare la vertu du crime ; car la vertu, qui n'est que la puissance de vaincre les passions, les suppose toujours. La clémence entre dans la générosité; elle en est peut-être le plus noble attribut ; mais elle n'en est pas le tout.

L'amour de la patrie est une abnégation absolue de l'intérêt personnel, ou plutôt une transposition entière de l'amour de soi dans la chose publique : car l'homme est ainsi fait ; c'est toujours lui qu'il retrouve

au fond de ses affections. Pourquoi ce prodigieux dévouement des Spartiates et des Romains, pour leur pays? C'est qu'ils aiment les hommes, avec qui ils se sont trouvés au sénat et à l'armée; le gouvernement dont ils sont membres, le lieu qui les a vus naître, celui où ils doivent mourir; celui où ils ont entendu proclamer les noms des bons citoyens, et où les leurs doivent bientôt retentir; c'est pour ces objets qu'ils s'enflamment; et ces objets leur appartiennent. C'est la perfection de l'homme, de porter ainsi hors de sa personne cet amour de soi qui le domine nécessairement, de lui donner le bien public pour objet et pour récompense; puisque l'amour de la patrie dépouille l'homme de cette préférence pour lui, qui lui est naturelle; la générosité fait donc l'essence de cette vertu. Mais l'amour de la patrie, dans ses vœux et ses sacrifices, ne voit jamais que des citoyens; et il peut y avoir une générosité moins exclusive, qui ne se dévoue pas à toute la race humaine, mais qui s'émeuve pour les malheureux qu'elle vient à connaître, quel que soit leur pays; car c'est là le sentiment de l'humanité, tel que nous l'é-

prouvons. Or, cette générosité plus universelle, est la générosité par excellence, et doit seule conserver ce nom.

Le sentiment de l'honneur est le besoin de l'estime des hommes, avec qui l'on vit. L'institution de l'honneur est née de l'insuffisance des lois, pour remplir le but de la société. Les lois avaient prescrit ce qui était nécessaire au repos de la société, et non pas tout ce qui serait utile à son bonheur; et elles ne pouvaient punir, que ce qu'elles avaient défendu. L'opinion s'est élevée, a proclamé des règles à suivre, et a promis, pour se faire obéir, l'estime ou le blâme universel. Mais la voix de l'opinion n'est pas celle de la sagesse; elle parle d'après les idées et les mœurs des nations et des tems. Ses décrets sont plus ou moins sensés, plus ou moins sévères, et ne sont ni universels, ni invariables. Je ne vois que l'infidélité à sa parole, qu'ils aient flétrie dans tous les siècles et dans tous les pays; c'est que c'était là par-tout le plus essentiel supplément à donner aux lois. Dans des époques de gloire et de fierté, (et ce sont heureusement celles où l'honneur se plaît à faire des lois) dans ces

époques, les hommes ne consentent pas à s'estimer pour peu de chose; et alors l'honneur peut commander des actions généreuses; cependant il n'en exigera jamais de bien grandes, ni un grand nombre. Il s'explique par des règles; et il est de la nature des règles, de porter plutôt sur des choses d'un usage fréquent, que sur des cas extraordinaires. D'ailleurs imposant ses lois à tous les citoyens, il faut qu'il les proportionne au degré de la noblesse d'ame, qu'il peut espérer de chacun d'eux. L'honneur ne s'élève que rarement, à la générosité.

La générosité a donc en elle les principes de toutes les vertus, que nous venons d'en rapprocher; et elle s'élève au dessus de ces vertus, par je ne sais quoi de plus fier, de plus utile, de plus grand. C'est la dignité, c'est la beauté suprême de l'homme; on desirerait un culte pour elle; et lorsque l'idolâtrie faisait descendre du ciel les hommes généreux, elle mettait plutôt du délire, que de la profanation, dans sa reconnaissance.

Cependant l'homme généreux est plus grand que parfait; il peut avoir des fai-

blesses et même des vices ; et alors ses faiblesses et ses vices pourront non-seulement ternir, mais même altérer sa générosité; car il n'est pas donné à l'homme d'être toujours fidelle à ses principes, ni même à son caractère.

Comment l'homme s'élève-t-il jusqu'à la générosité? Est-ce la nature qui le créé pour cette sublime destination? Sont-ce les institutions sociales qui l'y préparent, qui l'y amènent par degrés? Ou quelle part ont-elles dans ce bel ouvrage?

Une grande âme, ainsi qu'un beau génie, est essentiellement un don de la nature. Il est possible à tous les hommes de remplir leurs devoirs, mais non de faire de grandes actions. Il faut, pour celle-ci, des facultés de l'âme, qui ne sont pas données à tous.

Il en est une surtout, sans laquelle la générosité ne peut exister; c'est cette sensibilité vive et profonde, qui reçoit et conserve l'impression des malheurs étrangers, qui fait qu'il nous est insupportable d'en être les témoins, et délicieux d'en être les réparateurs.

Il faut encore pour nous rendre généreux, que la nature nous ait doués de cette

constance de l'âme, par laquelle nous savons résister à des craintes, à des menaces, à des séductions; triompher des dangers et des douleurs; nous roidir contre les difficultés; et ne désespérer ni des choses ni des hommes.

Il faut enfin que la nature nous ait donné un esprit capable d'apercevoir, de saisir et de manier les moyens du bien. Toute grande action demande du discernement. Aussi la nature a-t-elle voulu, qu'une grande âme ne fût jamais dégradée par l'alliance d'un esprit borné et mal fait. C'est que la perfection de l'âme, est, elle-même, la plus grande source de la perfection de l'esprit.

Mais en vain la nature aurait-elle doué un homme des facultés qui l'appellent à une destinée généreuse, si l'éducation qu'il recevra, et les institutions sociales dont il vivra environné, ne concourent, pour dévolopper et mûrir en lui les dons de la nature.

C'est dans l'examen des qualités, dont se compose la générosité, qu'il faut chercher les moyens de former et de multiplier les hommes généreux.

Celle de ces qualités, qui a été la moins remarquée, et qui me frappe d'abord, c'est une certaine force physique, d'où résulte la force morale, et qui fait qu'un homme marche avec assurance dans la vie; qu'il n'est point absorbé par le sentiment de ses besoins, et qu'il lui reste des facultés et des pensées pour les besoins des autres. Que l'éducation affermisse donc le tempérament, qu'elle donne de la vigueur et de l'adresse au corps, qu'elle l'arme contre les privations et les douleurs. Les anciens l'avaient bien compris, ce grand principe d'une politique qui veut mener les hommes à de grandes choses; et l'on sait quels prodigieux effets ils tiraient d'une éducation mâle et robuste. Chez eux, la force et l'agilité avaient leurs jours de gloire et leur prix en tout tems. Le génie et la vertu n'étaient pas même dispensés de ce mérite, qui, en effet, les sert et les embellit. Leurs spectacles étaient des institutions de victoire; leurs jeux faisaient des hommes; chez eux, le luxe n'avait pas tout avili; le pauvre, encore honoré, pour sa mâle nudité, ne baissait pas un regard jaloux et ébloui devant le riche efféminé que son bras pouvait écraser; et l'homme, au

sein

sein de la civilisation, pouvait être encore avoué de la nature.

Cette force physique et morale dispose l'homme à la générosité ; mais ce qui la commence et l'entretient, c'est le sentiment de l'humanité ; c'est cette bienveillance pour nos semblables, dont la nature se sert pour aider l'amour de nous-mêmes à sortir de notre personne. C'est à l'éducation à le faire naître et à le diriger ; c'est aux institutions sociales à lui fournir des alimens, des objets, des modèles. Rien ne le développe et ne le féconde mieux que les affections domestiques. En aimant nos parens, nous nous remplissons d'intérêt, pour tous les hommes qui les aiment et qui en sont aimés ; pour tous ceux de qui ils ont reçu du bien, et à qui ils en ont fait. Nous adoptons leurs affections ; nous acquittons leur reconnaissance, en même tems que la nôtre. Ainsi croît et s'étend le penchant à aimer, que nous avons reçu de leur amour même, en se répandant d'un objet sur un autre. Ce qui exalte le sentiment de l'humanité, ce sont les cérémonies qui le consacrent et le récompensent ; c'est cette loi de Sparte, qui

ordonnait à tout citoyen de se détourner devant une femme grosse ; c'est cette loi de Rome, qui faisait mutiler une statue, qui, en tombant, avait écrasé un citoyen ; c'est un temple élevé à la concorde, à la clémence.

Mais si le sentiment de l'humanité nous porte aux actions généreuses, c'est l'amour de la gloire qui nous y conduit. Elle crée le mérite, aussi aisément qu'elle le récompense: un trophée promet de nouvelles victoires. *Miltiade, tes lauriers ne me laissent pas dormir*, disait Témistocle ; et il faut qu'il devienne aussi un héros. Tout languit, rien ne s'élève, quand la gloire ne vient que lentement, et par une faveur capricieuse, couronner les services de la vertu et du génie, et qu'elle garde ses pompes, pour les tombeaux. Son culte alors s'éteint, comme celui de ces divinités, qu'on accusait d'indifférence sur le sort des mortels. Mais placez-la au milieu de toutes vos institutions; qu'elle se varie sous toutes les formes ; qu'elle s'offre à tous les âges, à toutes les conditions ; qu'elle préside surtout à ces travaux qui épouvantent la faiblesse de l'homme; que tout ce qui a été grand et utile revivre par elle et pour elle ; que tout ce qui peut le de-

venir, soit averti d'y prétendre ; qu'elle remplisse les imaginations de toute la majesté des tems anciens ; et qu'elle les tourmente de l'attente d'un avenir, qui saura comparer les hommes et les hommes, les siècles et les siècles. Qu'elle s'entoure des arts comme de son cortège naturel ; qu'ils la peignent, qu'ils la chantent, qu'ils l'inspirent : Il est bien juste qu'ils la servent, puisqu'elle les anime. Qu'elle fasse mieux encore : par le caractère auguste et presque religieux de ses récompenses, qu'elle ouvre l'ame à de nouvelles impressions ; qu'elle annonce quelque chose de plus beau, de plus doux qu'elle-même ; qu'elle fasse désirer, au milieu des honneurs, la sainte joie de la vertu ; et qu'elle décrie elle-même secrètement toute la vanité d'un triomphe.

La qualité enfin qui complète, ou plutôt qui perfectionne l'homme. généreux, c'est le desir de se plaire à soi-même, de pouvoir toujours rentrer dans son ame avec un sentiment de paix et de bonheur, et de pouvoir l'ouvrir à l'Etre Suprême, comme un sanctuaire, où ses dons n'ont pas été profanés. Avec ce goût intime de la vertu, on va aux bonnes actions, comme à ses plaisirs. Mais

pour concevoir véritablement cette récompense, qui tient lieu de toutes les autres, et pour la goûter toute entière, il faut l'avoir long-tems méritée. Procurez donc de bonne heure aux hommes la félicité des bonnes actions. Les bonnes actions de notre jeunesse sont des ôtages, que nous donnons à la vertu.

Voilà les qualités qu'il faut cultiver pour former des hommes généreux; leur développement est plus ou moins favorisé, par les lois et les mœurs. Aussi la générosité reçoit-elle des caractères différens, dans les diverses époques de la société : elle prend, en quelque sorte, la couleur de chaque siècle. Elle est une vertu née de la société et pour la société. Les sauvages la connaissent peu. Bornés aux premiers besoins de la nature, vivant pour eux-mêmes, parce qu'ils ne demandent leur bonheur qu'à eux-mêmes, ils chérissent leur liberté, comme leur bien propre, et non comme un présent de leur patrie; et ils n'éprouvent pas pour leur patrie, ce dévouement qui est le salut et la gloire des nations civilisées; ou plutôt ils n'ont pas même de patrie. Ils ne voient dans leurs concitoyens que les compagnons de leur repos et de leurs dangers, et non des

êtres qui les regardent, et dont l'estime leur importe.

Les nations, qui ne sont plus sauvages, mais qui ne sont pas encore policées; qui ne sont que barbares, connaissent aussi d'autres vertus que la générosité: vous y trouverez une équité austère, une bonne foi inviolable, de la fierté avec les ennemis, de la bonté entre les citoyens, un patriotisme ardent. Tels furent les Romains de Romulus. Cependant la générosité commence alors, mais sous un autre nom, et sous une autre forme; elle s'est versée toute entière dans l'amour de la patrie. La gloire même n'existe encore que relativement à la patrie: on fera de grandes choses; mais ce sera uniquement pour obtenir une couronne au *capitole*. L'estime des nations et des siècles, n'est encore rien pour un Romain de ce tems.

L'époque des sociétés où la générosité se répand dans les mœurs publiques, où elle acquiert toute sa dignité et ses grâces, c'est celle où la civilisation est très-développée, sans toucher encore au terme où commencent ses abus et ses écarts; où elle tempère les mœurs grossières, mais sans les avoir encore amollies et dépravées: celle

où les hommes ont surtout le besoin de s'estimer, et où leur estime est encore à un grand prix; celle où les femmes sortent de cet esclavage solitaire, où elles sont condamnées pendant tout le tems de la rusticité de l'homme; où les affections qu'elles inspirent se mêlent à la passion de la gloire; où la gloire commence à être distribuée par leurs mains; où elles inspirent le mérite en même tems que l'amour, parce que le mérite est encore le meilleur moyen de leur plaire; celle où la gloire protège, embellit et adoucit une nation; car pour en jouir, il faut la faire pardonner; et la victoire ramène l'humanité que l'ambition avait étouffée; celle enfin où les arts, toujours tributaires de l'amour et de la gloire, viennent les chanter, et fleurir à l'abri de la prospérité publique; c'est le tems qui suivit la défaite des Perses chez les Grecs; celui qui suivit la destruction de Carthage à Rome; et celui de la chevalerie, chez les nations modernes, depuis que les arts de l'Italie, et les mœurs de l'Orient eurent donné quelque politesse aux sentimens, et quelque décoration aux mœurs.

Mais tout change, dès qu'une nation en

est au point, où on abuse de la sociabilité. Tout paraît servir la générosité à cette époque; tout lui nuit en effet. Un poison secret corrompt la sagesse et les vertus même de ces siècles. En vain le commerce devenu universel a rapproché les nations, les a dépouillées de leurs vieilles haînes, et a porté au moins quelque humanité, dans leurs guerres; en vain la philosophie a réclamé les droits de l'homme et du citoyen, et les lui a rendus au moins dans les livres; en vain les sciences, toujours plus sages dans leur marche, et plus heureuses dans leurs travaux, semblent inviter l'homme à ne pas dégénérer, dans ses vertus, de la sublimité de son génie; en vain les arts étendent et perfectionnent la sensibilité, et promettent l'immortalité aux belles actions; en vain la misère et l'opulence se trouvent-elles sans cesse en présence, et pourraient-elles si aisément faire un échange de bénédictions et de bienfaits: tous ces principes de générosité resteront stériles; des causes contraires leur résistent et agissent plus puissamment.

La philosophie a tout pesé, tout apprécié, tout remis à sa place; elle a dit ce qui est juste, ce qui est bon, ce qui est beau;

mais peu d'hommes ont compris ses leçons ; et un bien plus petit nombre encore les a adoptées. La plupart voient les vices de la société avec cette superstition, qu'on a pour les choses anciennes ; et souvent ces hommes trouvent leur bien propre, dans les abus. Voulez-vous qu'il s'accusent, qu'ils se réforment eux-même ? Quelquefois cependant ils approuveront ce qu'elle enseigne ; mais comme des points de doctrine, et non comme des objets de pratique. Tel homme qui s'enthousiasme au théâtre pour une vertu antique, la défendrait à son fils, comme la plus haute extravagance. Eh qui oserait acheter une vertu, par un ridicule ? On n'a plus ce courage-là. D'ailleurs la philosophie réforme si peu les mœurs du siècle, et les mœurs mêmes des philosophes sont souvent si loin de leurs maximes, qu'on ne se figure pas qu'ils nous les proposent sérieusement. La philosophie fera cependant une révolution sensible dans les choses où le goût du siècle la secondera. Elle décréditera les guerres, parce que les guerres fatiguent la mollesse des mœurs. Elle dissipera les animosités religieuses, parce qu'elles portent du trouble dans le commerce de la vie, et

qu'elles lui ôtent des agrémens. Elle étendra la culture et le goût des sciences et des arts, parce qu'ils servent quelquefois à la fortune, et qu'au moins ils embellissent la société. Les arts, qui reçoivent une partie de leur gloire des objets auxquels ils se sont consacrés, ramperont autour de l'opulence, et dégraderont des chef-d'œuvres par l'adulation. Les besoins de bienséance sont devenus si nombreux, qu'ils absorbent les fortunes médiocres; ceux du luxe épuiseraient les fortunes les plus considérables: malheur à l'homme, qui s'est asservi au train et au ton des gens de sa condition et de sa fortune! il ne se trouvera jamais en état de rendre un service, tant soit peu important. On craint de tomber dans les privations et les humiliations de la pauvreté; on ne veut pas non plus risquer de perdre des protections utiles, des liaisons flatteuses; et on porte cette crainte jusqu'à la pusillanimité. Les sociétés riches et puissantes promettent des plaisirs de tous côtés; et on s'est fait une habitude de les épuiser tous. Cependant, pour faire des actions généreuses, il faudrait savoir au moins renoncer à quelques plaisirs. On apprend tous les jours à

s'estimer moins les uns les autres ; et on se reproche souvent un service rendu, comme une duperie. A force de lumières, d'esprit et de philosophie, on se détrompe sur la gloire, comme sur les hommes. Le despotisme, qui veille toujours, et qui a son art, comme ses violences, profite de cet état des choses et des esprits; il se déguise et s'adoucit, pour mieux s'affermir ; et c'est toujours un moindre mal. On veut de la magnificence ; il la prodigue. Les riches veulent jouir et briller ; il s'environne de leur éclat, et il protège leurs jouissances ; les pauvres ne peuvent songer qu'à leurs besoins ; il les contient par leurs besoins mêmes ; on consent bien à être esclave ; mais on ne veut pas le paraître ; il s'impose des formes, il s'enchaîne en apparence par des lois ; mais ces formes et ces lois sont des précautions et des moyens pour lui-même. On ne veut pas perdre l'enchantement des arts, ni renoncer tout-à-fait à la gloire; il permet les talens et les vertus, dont il n'a rien à craindre. Alors plus de patriotisme, plus de générosité nationale ; peu de grandes actions. Cependant il y a dans les mœurs une certaine douceur, et je ne sais quelle heureuse faiblesse, qui

rend incapable des grandes oppressions; qui fait qu'on accorde, sans bonté; qu'on soulage, sans commisération; qu'on n'est pas dur, jusqu'à la barbarie. Une sorte de sentiment du beau et du grand, que les sciences et les arts entretiennent, sauve d'une dégradation totale, inspire quelques grandes choses, laisse des ressources à un administrateur habile, et promet au moins de la reconnaissance et de l'enthousiasme, pour les hommes qui s'éleveront par la vertu ou par le génie.

Telles sont les mœurs générales à cette époque; mais aucun siècle n'exclut les sentimens élevés et les belles actions.

FIN DU TOME III.

(*Voyez l'errata ci-après.*)

650508

ERRATA.

Page 117 — ligne 5 : — *de les louer*, lisez : *de le louer.*

Page 217 — ligne 15 — *cette passion primitive et indestructive*, lisez : *indestructible.*

Page 221 — ligne 18 — *ote*, lisez : *note.*

Page 223 — ligne 27 — *en contait très-bien*, lisez : *et contait très-bien.*

Page 228 — ligne 17 — *une formée donnée*, lisez : *une forme donnée.*

Page 299 — ligne 13 — *les serfs*, lisez : *les cerfs.*

Page 361 — ligne 13 — *qu'il se rapproche*, lisez : *qu'il le rapproche.*

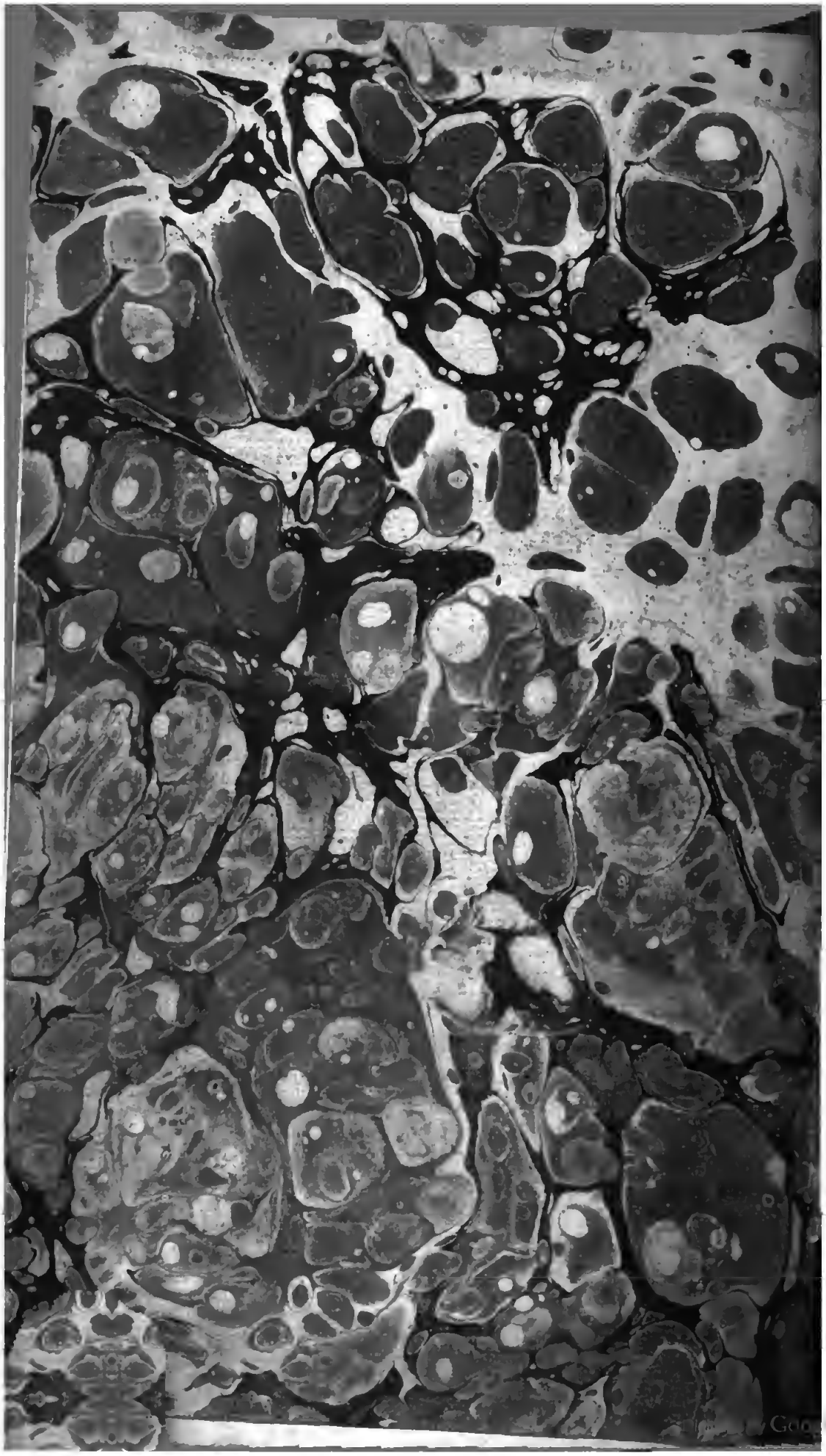
Page 378 — ligne 21 — *requite notre dette*, lisez : *acquitte notre dette.*

Page 494 — ligne 12 — *un bon effet qu'on veut obtenir*, lisez : *un bon effet qu'on veut obtenir ;*

Page 499 — ligne 15 — *et où on ne sait plus de gré*, lisez : *où l'on ne se sait plus de gré.*

Page 513 — ligne 11 — *les unes pour les autres les groupes, pour l'effet*, lisez : *les unes pour les autres, les groupes pour l'effet.*

Page 514 — ligne 26 — *une juste application*, lisez : *une juste appréciation.*

Page 519 — ligne 8 — *l'état des esprits favorables*, lisez : *l'état des esprits favorable.*

Digitized by Google